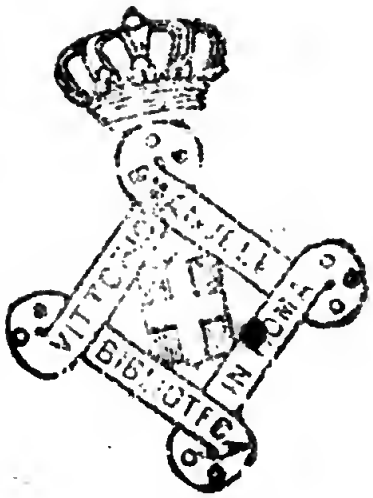
NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
8
24 MA
12
ROMA

9. 24. A. 12

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË.

AVENT.


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
ROMA

oquebar de testimoniis tuis in conspectu regum
Et meditabar in mandatis tuis Psal. 118

venet Pinx.

C. Simonneau Sculp.

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË,
De la Compagnie de JESUS.

POUR L'AVENT.

SEPTIE'ME EDITION.

A LYON,
Chez les FRERES BRUYSET, rue Merciere, au Soleil & à la Croix d'or.

M D C C X L.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Dom. Probat. Rom. Schol. Piar.
ex P. Ildefonso.

AU ROI.

SIRE,

C'eſt ſous les plus grands Princes que le Ciel a communément formé les plus grands hommes ; & ſuivant cette Providence particuliere, jamais la France ne fut plus féconde en hommes illuſtres

que ſous le Regne de Votre Majeſté.

Ne puis-je pas, SIRE, compter dans ce nombre le Prédicateur dont je vous offre les Ouvrages qu'il m'a confiez; & dois-je craindre d'ajoûter qu'il a tenu mêmes entre les premiers hommes de ſon ſiécle un rang d'autant plus diſtingué, que Votre Majeſté l'a fait paroître dans un plus grand jour? C'eſt Elle qui l'a appellé à la plus floriſſante Cour du monde pour y prêcher l'Evangile; & il y ſoutint la dignité de ſon miniſtere avec un éclat qui lui attira les applaudiſſemens de toute la France.

Sur-tout, SIRE, il eût le bonheur de vous plaire, & vous le jugeates digne de votre eſtime.

ous l'avez honoré de vos bienfaits
ndant ſa vie, & de vos regrets
rès ſa mort. C'étoit aſſez pour le
ettre dans une haute diſtinction,
cela ſeul feroit ſon éloge.

Il dût ſans doute être ſenſible à
honneur, où tant d'autres bor-
nt toute leur ambition. Mais ce
ui le toucha beaucoup plus ſenſi-
ement, ce fut de voir Votre Ma-
ſté entrer elle-même dans les
intes veritez qu'il lui annonçoit,
ndre hommage, par une attention
religieuſe, au ſouverain Maître
ont il étoit l'interprete; & en ho-
orant le miniſtre, honorer le mi-
iſtere, & accrediter la divine
arole.

La gloire de Dieu, SIRE,
ôtre interêt le plus ſolide qui eſt

le ſalut, voilà ce qui allumoit tout ſon zéle, & qui lui inſpiroit des ſentimens ſi vifs & ſi animez, qu'il ſçavoit exprimer avec tant d'éloquence & tant de force. Il voyoit Votre Majeſté au comble de la grandeur humaine, & tant de fois dans la Chaire de verité, il l'en a lui-même felicitée. Mais d'ailleurs éclairé des lumieres de l'Evangile, il ſçavoit qu'il y a pour les Rois, comme pour le reſte des hommes, une grandeur plus durable à deſirer; & c'étoit là qu'il portoit pour Votre perſonne ſacrée ſes ſouhaits les plus ſinceres & les plus ardens.

D'autres deſtinez à éxecuter ces glorieux deſſeins dont votre preſence aſſûroit toûjours le ſuccès,

s'employoient en ſuivant vos pas à étendre les limites de votre Empire. Lui ſelon l'eſprit de ſa vocation, chargé de vous annoncer le Royaume de Dieu, vous le propoſoit comme une conquête plus digne encore de votre grande ame & réſervée à votre foi & à votre pieté.

Telles ſont, SIRE, les vûës de la ſageſſe Evangelique; & ne ſont-ce pas ces vûës éternelles qui dirigent vos conſeils, qui ſanctifient vos entrepriſes; & qui du reſte vous rendent par une magnanimité Royale & chrétienne ſuperieur à tous les évenemens.

Je puis donc me promettre que Votre Majeſté agréera ce recueil de Sermons où ſont contenuës les hautes maximes de la religion, &

qui ont ſervi à vous les imprimer ſi profondément dans le cœur. J'oſe même eſperer, SIRE, que Vous agréerez le zéle d'une Compagnie, qui comblée de vos graces & ſoutenuë de votre protection, voudroit vous donner quelque témoignage de ſa parfaite reconnoiſſance, & de ſon reſpectueux & entier devouement. Je me ſers en particulier de cette occaſion, pour publier le très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïſſant, & très-fidelle ſerviteur & ſujet FRANÇOIS BRETONNEAU, de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.

IL eſt bien juſte que votre Compagnie rende en quelque ſorte au Pere Bourdalouë ce qu'elle en a reçû ; & qu'après l'honneur qu'il lui a fait, elle s'intereſſe à conſerver la mémoire d'un homme, qu'elle a regardé comme un de ſes premiers ornemens, tandis qu'elle a eu le bonheur de le poſſeder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eſt point tant après tout dans cette vûë qu'on publie les ouvrages de ce celebre Prédicateur, que pour le bien des ames & pour perpetuer les fruits de ſon zéle. Il y a lieu de croire que ſes Sermons, mis ſous les yeux, ſans être ſoutenus ni de l'action ni de la voix, ſe ſoutiendront par eux-mémes : ou plûtôt, il y a lieu d'eſperer, qu'avec les benedictions que Dieu y a déjà données & qu'il y donnera, ils auront toûjours de quoi operer les mêmes effets de grace, & de quoi inſpirer les mêmes ſentimens de religion. Ce ne ſera pas ſeulement pour les Prédicateurs un modelle de l'éloquence chrétienne. Toutes les perſonnes qui cherchent à s'édifier, & qui aiment à ſe nourrir de bonnes lectures, trouveront peu de livres de pieté, où les grandes veritez du chriſtianiſme ſoient traitées d'une maniere plus propre à convaincre les eſprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Loüis Bourdalouë nâquit à Bourges d'une des familles les plus conſiderables de la ville, le 20. d'Août de l'année 1632. & dès l'âge de quinze ans il entra dans la Compagnie de Jeſus. Il ſemble que Dieu en l'appellant à cet état, eut une vûë toute particuliere ſur lui. Etienne Bourdalouë ſon pere, homme lui-même très-recommandable, ſurtout par ſon exacte probité & par une grace ſinguliere à parler en public, avoit dans ſa jeuneſſe la même vocation, & ne l'avoit pas ſuivie. Le ciel voulut que le fils remplaçât le pere; & le pere adorant la conduite de la providence, & craignant de s'oppoſer une ſeconde fois à ſes deſſeins, ſe crut obligé, aprés quelques difficultez, de condeſcendre aux inſtances de ſon fils, & d'en faire le ſacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdalouë paſſa par tous les exercices de la Compagnie : & les dix-huit premieres années qu'il y vêcut, furent employées, ſoit à ces propres études, ſoit à enſeigner les lettres humaines & à profeſſer la Philoſophie & la Theologie. Il ſe diſtingua par tout, & donna des preuves de la ſuperiorité & de l'étenduë de ſon eſprit.

Ce n'étoient là néanmoins encore que des diſpoſitions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les ſciences que de talent pour la chaire, il fut d'abord aſſez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le ciel le deſtinoit. Mais divers Sermons qu'il prêcha, pendant qu'il enſeignoit la Theologie morale, furent ſi bien reçus & tellement applaudis, que ſes Superieurs ſe determinerent à l'appliquer uniquement au miniſtere de la predication.

Il eut l'avantage en entrant dans cette carriere qu'il a ſi heureuſement fournie, d'être connu de feu ſon Alteſſe Royale Mademoiſelle. Cette Princeſſe dont la penetration & le diſcernement auſſi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naiſſance, l'entendit à la ville d'Eu, le goûta, l'honora non-ſeulement de ſa bienveillance, mais de ſa confiance,& lui en a donné le plus ſenſible témoignage, en le faiſant appeller pour la ſoutenir dans les derniers moments de ſa vie & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdalouë continua quelques années à prêcher en Province : mais on ne tarda pas à l'en retirer, dès qu'on le crut en état de paroître dans Paris. Il y vint, & ce fut là que la providence ouvrit à ſon zéle le plus vaſte & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il eſt vrai qu'il ſurpaſſa encore toutes les eſperances qu'on en avoit conçûës. Il y a des ſuccès ſi extraordinaires & des merites ſi univerſellement reconnus, qu'il eſt permis à quiconque d'en parler, ſans craindre ni d'aller au-delà de l'idée commune, ni de bleſſer certaines bienſéances. A peine eut-il paru dans l'Egliſe de la Maiſon Profeſſe des Jeſuites, que de tout Paris & de la Cour même une foule prodigieuſe d'auditeurs y accourut. Une reputation ſi prompte eſt quelfois ſujette à degenerer, celle du Pere Bourdalouë crût toûjours d'un ſermon à l'autre & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Auſſi avoit-il dans un éminent degré tout ce qui peut former un parfait prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raiſon, qui

joint à une imagination vive & penetrante, lui faiſoit trouver d'abord dans chaque choſe le ſolide & le vrai. C'étoit là proprement ſon caractere ; & ce fut, avec les lumieres de la foi, cette raiſon droite qui le dirigea dans tous les ſujets de la morale chrétienne & dans les myſteres de la religion qu'il eut à traiter. C'eſt auſſi ce qui donne à ſes Sermons une force toûjours égale. Leur beauté ne conſiſte point préciſement en quelques endroits bien amenez, où l'orateur épuiſe tout ſon art & tout ſon feu ; mais dans un corps de diſcours, où tout ſe ſoutient, parce que tout eſt lié & bien aſſorti. Ses diviſions juſtes, ſes raiſonnemens ſuivis & convaincans, ſes mouvemens pathétiques, ſes reflexions judicieuſes & d'un ſens exquis, tout va à ſon but ; & malgré l'abondance des choſes que lui fourniſſoit une admirable fécondité, & qu'il ſçavoit ſi bien enfermer dans un même deſſein, il ne s'écarte pas un moment de ſa propoſition. Qu'une penſée ſoit commune, il ne la rejette point : c'eſt aſſez qu'elle ſoit vraye, & qu'elle lui ſerve de preuve. Il l'approfondit & il la creuſe, & par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliere : de ſorte qu'en penſant ce que les autres ont penſé avant lui, il penſe néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppoſe une difficulté, il y fait une reponſe à laquelle il n'y a point de replique, & quelquefois il tire de l'objection même de quoi la reſoudre, & il convainc l'auditeur par ſes propres ſentimens. S'il cite l'Ecriture ou les Peres, il les cite en maître : juſqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la verité qu'il prê-

che. Du reſte, ce ne ſont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raiſons. Il les developpe, & ſur tout il les place ſi à propos & les fait tellement entrer dans ſon ſujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des Auteurs ſacrez, il eut, à ce qu'il paroît, plus aſſiduement devant les yeux Iſaïe & ſaint Paul ; & des Peres, Tertullien, ſaint Auguſtin, & ſaint Jean Chryſoſtome, parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expreſſion repond parfaitement à ſes penſées : elle eſt noble & naturelle tout enſemble. Il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'eſt point avec emphaſe : c'eſt, pour uſer d'un terme conſacré par le Saint-Eſprit, avec une certaine magnificence, où ſans qu'il y ait rien d'outré, tout eſt majeſtueux & grand. Et quand il ſe communique, c'eſt toûjours avec la même dignité, & dans les plus petits détails il n'a rien de petit, ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expreſſions moins uſitées & un peu hardies : mais l'image qu'elles font à l'eſprit, les juſtifie aſſez ; & il faut dire alors, que ſi ce n'eſt pas communément ainſi qu'on s'exprime, c'eſt ainſi qu'il a dû & qu'on devroit, ce ſemble, s'exprimer.

Magnificè ſapientiam tractabat. 2. Mach. c. 2.

Ce qu'il y eut encore de plus ſingulier dans le Pere Bourdalouë, c'eſt la maniere dont il traite la morale. Nul autre Predicateur ne lui avoit en cela ſervi de modelle, & l'on peut dire qu'il en a ſervi lui-même à tous ceux qui ſont venus après lui. Perſuadé que le predicateur ne touche qu'autant qu'il intereſſe & qu'il applique, & que rien n'intereſſe davantage

& n'attire plus l'attention, qu'une peinture ſenſible des mœurs, où chacun ſe voit lui-même & ſe reconnoît, il tournoit là tout ſon diſcours. Non qu'il negligeât d'expliquer les plus hauts myſteres & les plus difficiles queſtions de la foi. Il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité, qu'il poſſedoit parfaitement ces ſortes de matieres, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'aſcendant ſur les eſprits, pour confondre le libertinage & pour faire reſpecter la religion. Mais après avoir donné aux points les plus obſcurs tout l'éclairciſſement neceſſaire, il paſſoit à ce qu'ils ont d'inſtructif & de moral; & c'eſt là que lui ſervoit infiniment la connoiſſance qu'il avoit du monde & du cœur de l'homme. Car il ne diſoit rien qu'il ne connût, ni qui portât à faux. C'eſt de là même que ſes expoſitions ſont ſi vrayes, & ſes portraits ſi reſſemblans. Pour peu qu'on ait d'uſage du monde, & qu'on ſçache comment vivent les hommes, on les y voit peints ſous les traits les plus marquez. Auſſi avec quelle attention ſe faiſoit-il écouter; & combien de fois s'eſt-on écrié dans l'auditoire qu'il avoit raiſon, & que c'étoit là en effet l'homme & le monde? Certains ſentiments, certains tours élevez, touchans & nouveaux, le feu dont il animoit ſon action, ſa rapidité en prononçant, ſa voix pleine, réſonnante, douce & harmonieuſe, tout étoit orateur en lui, & tout ſervoit à ſon talent.

Voilà par où cet excellent prédicateur s'acquit une ſi haute reputation. Il l'a conſervée juſqu'à ſa mort: & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juſte, ni de plus uni-

verſelle, il n'y en a point eu de plus conſtante. Il a prêché durant trente-quatre ans, ſoit à la cour ou dans Paris; & pendant ces trente quatre années, il a eu l'avantage aſſez peu commun, d'être toûjours également goûté des Grands, des ſçavans & du peuple. On n'en doit point être ſurpris, dès qu'on fait reflexion au caractere de ſon éloquence. Ce qui eſt naturel & fondé ſur la raiſon, plaît par tout, & eſt de tous les gouts & de tous les tems.

Quoique le Pere Bourdaloüe eût abondamment dequoi s'occuper, & dequoi glorifier Dieu dans le ſaint miniſtere qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout ſon zéle. Tant de perſonnes touchées de ſes predications s'adreſſerent à lui & lui confierent leur ame, qu'il ne crut pas pouvoir leur refuſer ſon ſecours: & même il comprit que rien ne convenoit mieux à un predicateur, que de cultiver, ſelon le langage de l'Ecriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la penitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire. C'eſt pour cela que le Pere Bourdaloüe ſe chargea d'une fonction auſſi importante & auſſi penible que la direction des conſciences. Plein de l'Evangile & jugeant de tout par les grands principes de la foi, ſolide dans ſes conſeils, juſte dans ſes déciſions, droit & deſintereſſé dans ſes vûës, il n'étoit ni rigoureux à l'excès, ni trop indulgent; mais il étoit ſage, & d'une ſageſſe chrétienne. C'eſt-à-dire, qu'il ſçavoit diſtinguer les conditions, & preſcrire à chaque condition ſes devoirs: qu'il étoit ferme ſans égard ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être;

mais qu'il l'étoit auſſi comme il falloit l'être, & toûjours ſelon les regles de la diſcretion : qu'ennemi des ſinguliaritez, il vouloit qu'on allât à Dieu avec ſimplicité & de bonne foi, par les voyes communes & ſans affectation ; mais du reſte avec une regularité éxemplaire, & une fidelité parfaite à remplir toutes ſes obligations.

Son zéle ne fut pas moins ardent ni moins agiſſant, que ſage. On ſçait qu'elle étoit ſon aſſiduité à entendre les confeſſions. Il y paſſoit les cinq & les ſix heures de ſuite : & quiconque l'a connu, jugera aiſément que la vûë ſeule de Dieu & du ſalut des ames pouvoit accorder une telle patience avec ſa vivacité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les maiſons religieuſes, ſoit qu'on le vint conſulter & prendre ſes avis, ſoit qu'il y eut des malades à viſiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fut, & ſe faiſant tout à tous. Dans ce grand nombre de perſonnes de la premiere diſtinction dont il avoit la conduite, bien loin de negliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté, il deſcendoit avec eux, dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, juſqu'aux moindres particularitez ; il entroit dans leurs beſoins, & plus ſa reputation & ſon nom leur inſpiroit de timidité en l'approchant ; plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne ſe contentoit pas de ce bon accueil. Il les alloit trouver, s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes ; il adouciſſoit leurs maux par ſa preſence, & les laiſſoit remplis de conſolation, & charmez tout enſemble de ſon humilité & de ſa charité.

Mais où il redoubloit ſa vigilance & ſes ins, c'étoit auprès des mourants. On avoit uvent recours à lui pour leur annoncer leur erniere heure, & pour les y diſpoſer; & ſe oyant alors reſponſable de leur ſalut, il leur arloit en homme vrayement Apoſtolique. e n'étoit pas ſans reflexion & ſans étude. ſçavoit trop de quelle conſequence il eſt de ménager des moments ſi precieux, & de ne les as perdre en des diſcours vagues & peu utiles. Outre le long uſage qui l'avoit formé à e ſaint exercice, outre la methode particuliere qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire; & s'abandonnant enſuite à l'eſprit de Dieu, il diſoit tout ce qui peut porter une ame à la penitence & à la confiance. C'eſt ainſi qu'il s'eſt acquitté des derniers devoirs d'une amitié ſolide & chrétienne envers tant d'amis, que leur naiſſance, leur nom, leur merite perſonnel, & une liaiſon de pluſieurs années lui rendoient également reſpectables & chers, & à qui il a été fidelle juſqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdaloüe en penſant aux autres, ne s'oublioit pas lui-même, au contraire, ce fût par de frequens retours ſur lui-même, qu'il ſe mit en état de ſervir ſi utilement les autres. Cette attention lui étoit neceſſaire parmi de continuelles occupations au dehors & de grands ſuccés. Ses ſuccés ne l'ébloüirent point, & ſes occupations ne l'empêcherent point de veiller rigoureuſement ſur ſa conduite. D'autant plus en garde, qu'il étoit plus connu & dans une plus haute conſideration, il ne compta jamais ſur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de reſerve. Etroi-

tement reſſerré dans les bornes de ſa profeſſion, il joiguit aux talens de la prédication & de la direction des ames, le veritable eſprit d'un Religieux & les vertus que demandoit de lui ſa Compagnie : ſur tout un parfait mépris du monde & de ſes grandeurs, ſans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux Grands : un dévoüement inviolable au ſervice de l'Egliſe, & une ſoumiſſion entiere aux Puiſſances Eccleſiaſtiques : une eſtime de ſa vocation, dont il ſe declaroit par tout ; & un attachement à ſon état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuſes, un zéle ſincere & vif par le bon ordre, & un ſoin exact de s'y conformer lui-même & de le ſuivre.

Entre ſes devoirs, il s'en fit un particulier de la priere. C'eſt en preſence des Autels qu'il rappelloit ces grandes idées de religion dont il étoit rempli : & penetré de la majeſté de Dieu, & de la ſainteté de ſon culte, il ne ſe permettoit pas la moindre negligence en celebrant les ſacrez myſteres, ou en recitant l'office divin.

Avec cette pieté qui fait l'homme chrétien & l'homme religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même ſelon le monde, l'honnête homme ? Il en avoit toutes les qualitez : la probité, la droiture, la franchiſe, la bonne foi ; ne diſant jamais les choſes autrement qu'il les penſoit, ou ſi par ſageſſe il ne les pouvoit dire telles qu'il les penſoit, ne diſant rien. Beaucoup de prudence & de penetration dans les affaires : mais au même tems beaucoup de retenuë, pour ne s'y point ingerer de ſon mouvement propre ; n'y

ant qu'autant qu'on l'y faiſoit entrer ; pro-
nt ſes vûës comme un ami, ſans entre-
dre de décider en maître ; cherchant à ſe
re utile & à ſervir, & non à ſe faire valoir
dominer. Bien de l'agrément dans la con-
ition, un air engageant, des manieres ai-
quoique reſpectueuſes & graves, une dou-
qui lui devoit coûter, du temperament
il étoit : mais pardeſſus tout, une mo-
e qui lui attiroit d'autant plus d'éloges,
avoit plus de peine à les entendre ; les
t, bien loin de les rechercher ; élevant
tiers les autres, & ne parlant jamais de
ême.

caractere dans un homme auſſi diſtingué
le Pere Bourdaloüe, ne le faiſoit pas
s honorer & reſpecter que tous ſes talens.
l'avoir admiré dans la chaire, on l'admi-
lans l'uſage de la vie. Où n'étoit-il pas
avec plaiſir ; & depuis les premiers rangs
es aux conditions les plus communes,
e ſe faiſoit pas, non ſeulement un plai-
le recevoit, mais comme un merite de
noître & d'être en commerce avec lui ?
alloit un cœur auſſi detaché que le ſien,
ormer au milieu des applaudiſſements du
e, le deſſein qu'il prît dans les dernieres
s de ſa vie. Touché d'un ſaint deſir de
aite & voulant ſe préparer à la mort, il
t de quitter Paris, & de finir ſes jours
elque Maiſon de la Province, où il pût
üeillir davantage, & vacquer unique-
à ſa perfection. Il jugea bien qu'il auroit
a des obſtacles à ſurmonter de la part
ſuperieurs en France : & pour lever tou-
difficultez, il s'addreſſe au General de

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

la Compagnie. Mais cette premiere tentative ne réüſſit pas. On le remit à une autre année, & on le pria de faire encore de nouvelles réflexions ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il y penſa; & ſans ſe rebuter, dès l'année ſuivante, il redoubla ſes inſtances auprès du Pere General. La lettre qu'il lui écrivit eſt ſi remplie de l'eſprit de Dieu, que le public ſera bien aiſe d'en voir un extrait. Le voici traduit du Latin.

Mon très-Reverend Pere. Dieu m'inſpire & me preſſe même d'avoir recours à vôtre Paternité, pour la ſupplier très-humblement, mais très-inſtamment, de m'accorder ce que je n'ai pû, malgré tous mes efforts, obtenir du Reverend Pere Provincial. Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres; du moins plus pour les autres, que pour moi. Mille affaires me detournent, & m'empêchent de travailler autant que je le voudrois, à ma perfection, qui néanmoins eſt la ſeule choſe neceſſaire. Je ſouhaite de me retirer, & de mener deſormais une vie plus tranquille: je dis plus tranquille afin qu'elle ſoit plus reguliere & plus ſainte. Je ſens que mon corps s'affoiblit & tend vers ſa fin. J'ai achevé ma courſe; & plût à Dieu que je puſſe ajoûter, j'ai été fidelle! Je ſuis dans un âge, où je ne me trouve plus guéres en état de prêcher. Qu'il me ſoit permis, je vous en conjure, d'employer uniquement pour Dieu & pour moi-même ce qui me reſte de vie, & de me diſpoſer par là à mourir en Religieux. La Fléche, ou quelque autre Maiſon qu'il plaira aux Superieurs, (car je n'en demande aucune en particulier, pourvû que je ſois éloigné de Paris) ſera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choſes du monde, je repaſſerai devant Dieu toutes les années de ma vie

ns l'amertume de mon ame. Voilà le ſujet de s mes vœux, &c.

Cette lettre eût tout l'effet que déſiroit le e Bourdalouë. Il lui fut libre de faire ce il jugeroit à propos, & dès qu'il eût reçû reponſe de Rome, il prit jour pour partir. is les mêmes Superieurs qui l'avoient arrêté premiere fois, ſe crurent encore en droit retarder ſon départ de quelques ſemaines, e ſuſpendre la permiſſion, juſqu'à ce qu'ils ent pû faire à Rome de nouvelles remonces. Elles toucherent le Pere General; & erniere concluſion fut que le Pere Bouruë demeureroit à Paris, & continueroit cquitter de ſes fonctions ordinaires. Dieu ut ainſi qu'il eut tout le merite d'un ſae ſi religieux ſans en venir à l'execution, l'il achevât de ſe ſanctifier lui-même en illant à la ſanctification du prochain. i ce que le public n'a ſçû qu'après ſa mort. me ſes vûës avoient été droites, & qu'en nt une telle reſolution il n'avoit cherché Dieu, il ne chercha point dans la ſuite à aire honneur. Il a toûjours tenu la choſe te, & il n'en a fait confidence qu'à quelns de ſes amis les plus intimes.

Pere Bourdalouë n'inſiſta pas. Il crut à l'ordre du ciel en ſe ſoumettant à la té de ſes Superieurs. Il n'en eût même dans ſon travail que plus d'activité & ardeur : mais il approchoit de ſon ter- & ſon travail deſormais ne fut pas long. retira au moment qu'on s'y attendoit ns.

omba malade le 11. de May, & dès le r jour de ſa maladie, il ſe ſentit frappé

à mort. Il ne perdit rien dans un péril ſi preſſant de la preſence de ſon eſprit, & il eſt difficile de marquer plus de fermeté & de conſtance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fievre interne & très-maligne, précedée d'un gros rhume qui le tenoit depuis pluſieurs ſemaines, & où ſon zéle l'empêcha de ſe ménager autant qu'il eût été neceſſaire. Car tout incommodé qu'il étoit, il ne laiſſa pas de prêcher, & d'entendre ſelon ſa coûtume les confeſſions. Mais il fallut enfin ſe rendre. Le Dimanche Fête de la Pentecôte, après avoir dit la Meſſe avec beaucoup de peine, il fut obligé de ſe mettre au lit. Quoiqu'il connût aſſez ſon état, il voulut néanmoins encore s'en faire inſtruire, & il pria qu'on ne lui déguiſât rien. On lui parla comme il le ſouhaitoit; & ſans attendre que la perſonne qui lui portoit la parole, eût achevé, *C'eſt aſſez*, repondit-il, *je vous entends: il faut maintenant que je faſſe ce que j'ai tant de fois prêché & conſeillé aux autres.*

Dès le lendemain matin il ſe prepara par une confeſſion de toute ſa vie à recevoir les derniers Sacremens. Ce fut après cette confeſſion qu'il épancha ſon cœur, & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui-même dans tous les ſentimens qu'il avoit inſpirez à tant de moribonds. Il ſe regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du ciel. Dans cet état il ſe preſenta à la juſtice divine. Il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre lui, & qu'elle alloit éxécuter. *J'ai abuſé de la vie*, dit-il, en s'adreſſant à Dieu: *je merite que vous me l'ôtiez, & c'eſt de tout mon cœur que je me ſoumets à un ſi juſte châtiment.* Il unit ſa mort à celle

celle de Jesus-Christ ; & prenant les mê-
es intentions que ce Sauveur mourant sur
croix, il s'offrit comme une victime, pour
norer par la destruction de son corps la su-
ême majesté de Dieu, & pour appaiser sa
lere. Non content de ce sacrifice, il consen-
à souffrir toutes les peines du Purgatoire.
r *il est bien raisonnable*, reprit-il, *que Dieu*
pleinement satisfait : & du moins dans le Pur-
toire je souffrirai avec patience & avec amour.
En de si saintes disposition, il reçût les Sa-
emens : & s'étant tout de nouveau entretenu
uelque tems avec Dieu, il mit ordre à divers
piers dont il étoit dépositaire. Il le fit avec
sens aussi rassis, que s'il eut été dans une par-
ite santé. Il se sentit même un peu soulagé
ut le reste de la journée, & il donna quelque
perance de gueriſon. Mais ce ne fut qu'une
eur ; & sans se flatter de cette esperance, il
occupa toûjours de la Mort ; voyant bien,
soit-il, qu'il ne pouvoit guerir sans un mira-
e, & se croyant très-indigne que Dieu fit un
iracle pour lui.

En effet, sur le soir il lui reprit un redouble-
ent auquel il n'eût pas la force de resister.
'accès fut si violent qu'il lui causa un delire
ont il ne revint point : & le Mardi 13. de
aide l'année 1704. il expira vers cinq heures
u matin. Ainsi mourut dans la soixante-dou-
iéme année de son âge, un des plus grands
ommes qu'ait eu notre compagnie, & si je
ose dire qu'ait eu la France. Il avoit reçû du
iel beaucoup de talens : il ne les a point assû-
ément enfoüis ; mais il les a constamment em-
loyez pour la gloire de Dieu & pour l'utilité
u prochain. Il eut l'avantage de mourir pres-

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Sermons du P. Bourdalouë, & je n'y ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célébre Prédicateur, en qui la ſcience & la pieté, le zéle & la modeſtie, ſe joignoient ſi parfaitement; & dont les diſcours pleins de feu, & prononcez avec tant de dignité, inſpiroient à toutes ſortes de perſonnes du reſpect pour les veritez de l'Evangile, ſoit dans cette Ville capitale du Royaume, où il les a long-tems enſeignées, ſoit à la Cour où il a ſouvent eû l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand Monarque. Mais ces mêmes diſcours que cet Orateur vrayement chrétien a laiſſez par écrit, ſont ſi pleins de religion, ſi pleins d'eſprit, de bon ſens, d'érudition ſainte dans l'intelligence de l'Ecriture & des Peres, & de cette veritable éloquence dont la ſageſſe eſt la ſource, & qui

ſuit en tout la ſageſſe, comme dit ſaint Auguſtin ; que je ne doute pas qu'ils ne plaiſent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par tout, lorſqu'ils ſeront imprimez, & qu'ainſi ils ne produiſent d'auſſi grands fruits dans l'Egliſe après ſa mort, qu'ils en ont produit pendant ſa vie. Fait en Sorbonne le 12. de Mars 1705.

C. DE PRECELLES.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revû, & qui a pour titre : *Sermons du Pere Bourdaloüe, de la Compagnie de* JESUS, *pour l'Avent & pour le Carême* : lequel livre a été vû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la preſente permiſſion. A Paris ce 3. Janvier 1707.

CHARLES DELAISTRE.

AVENT

PRESCHÉ

DEVANT LE ROY.

SERMONS

CONTENUS DANS CET AVENT.

POur la Fête de tous les Saints: *Sur la recompense des Saints*, pag. 1

Pour le I. Dimanche de l'Avent: *Sur le Jugement dernier*, 39

Pour le II. Dimanche de l'Avent: *Sur le Scandale*, 73

Pour le III. Dimanche de l'Avent: *Sur la fausse conscience*, 113

Pour le IV. Dimanche de l'Avent: *Sur la Severité de la Penitence*, 154

Pour la Fête de Noël: *Sur la Nativité de Jesus-Christ*, 194

SERMON

SERMON

POUR LA FESTE

DE

TOUS LES SAINTS.

Sur la récompense des Saints.

Gaudete, & exultate : ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjoüissez-vous, & faites éclater votre joye : car une grande récompense vous est réservée dans le Ciel. En saint Matthieu, chap. 5.

SIRE,

C'est le Fils de Dieu qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour nous propose la gloire celeste, non pas comme un simple héritage qui

nous eſt acquis, mais comme une recompenſe qui nous doit coûter. Il ſçavoit, dit ſaint Jean Chryſoſtome, combien nous ſommes intereſſez; & voilà pourquoi uſant avec nous d'une condeſcendance digne de lui, pour nous attirer à ſon ſervice, il nous prend par notre interêt. Sans rien relâcher de ſes droits, ni rien rabbattre du commandement qu'il nous fait de l'aimer, comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-même; il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour ſur nous: & pourvû que notre interêt ne ſoit point un interêt ſervil, il conſent que nous l'aimions par interêt, ou plûtôt que nous nous faſſions un interêt de l'aimer. Car c'eſt pour cela qu'il nous promet une récompenſe, dont la vûë eſt infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour, qui, comme ajoûte ſaint Chryſoſtome, réünit ſaintement & divinement notre interêt à l'interêt de Dieu.

Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans la penſée de Jeſus-Chriſt, & ſans nous piquer aujourd'hui d'une ſpiritualité plus ſublime que celle qui nous eſt enſeignée par ce Maître adorable, attachons-nous à la recompenſe où il nous appelle, & qu'il veut que nous enviſagions, quand il nous dit: Une grande recompenſe vous eſt reſervée dans le ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Il eſt de la foi que nous la pouvons, & que nous la devons meriter cette recompenſe; & c'eſt ce que je ſuppoſe ici comme un principe, dont il ne nous eſt pas permis de douter: mais ce principe ſuppoſé, je veux vous montrer combien cette recompenſe eſt digne de nos deſirs & de nos ſoins. Pour vous engager à la meriter, je veux vous

n découvrir l'excellence & les avantages. Par
t comparaiſon que j'en ferai avec les récom-
enſes du monde, je veux vous la faire goû-
er, & par là même, ſi je puis, exciter en
ous un ſaint zele de l'acquerir.

Or pour vous en donner une idée juſte, je
n'arrête aux paroles de mon texte, dont l'ex-
oſition litterale va développer d'abord tout
non deſſein. Concevez-en bien l'ordre & le
artage. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.*
Cette récompenſe que Dieu prépare à ſes élûs,
ſt une récompenſe sûre. *Ecce*, la voilà : c'eſt
n Dieu qui vous la promet, & ſi vous la vou-
ez de bonne foi, elle eſt à vous : *Ecce merces*
veſtra. C'eſt une récompenſe abondante, qui
n'aura point d'autre meſure que la magnifi-
ence d'un Dieu, & qui mettra ſeule le comble
tous vos deſirs: *Ecce merces veſtra copioſa.* En-
in, c'eſt une récompenſe éternelle, que vous ne
erdrez jamais, parce qu'elle vous eſt reſervée
ans le ciel, où il n'y aura plus de change-
ent, ni de révolutions : *Ecce merces veſtra*
opioſa eſt in cœlis. Qualitez bien propres,
Chrétiens, à faire, & ſur vos eſprits & ſur vos
cœurs, les plus fortes impreſſions : ſur tout ſi
vous en jugez par oppoſition aux récompenſes
du monde ; c'eſt-à-dire, par les trois eſſentiel-
les differences, qne je vous prie de remarquer
entre les récompenſes du monde & cette ré-
compenſe des élus de Dieu : car c'eſt-là ce qui
m'a paru devoir plus vous intereſſer, & ré-
veiller votre foi. La récompenſe des élus de
Dieu eſt une récompenſe sûre ; au lieu que les
récompenſes du monde ſont douteuſes & in-
certaines : ce ſera le premier point. La récom-
penſe des élus de Dieu eſt une récompenſe

abondante ; au lieu que les recompenſes du monde ſont vuides & defectueuſes : ce ſera le ſecond point. La recompenſe des élûs de Dieu eſt une recompenſe éternelle ; au lieu que les recompenſes du monde ſont caduques & periſſables : ce ſera le dernier point.

Trois ſujets de conſolation & de joye que l'Egliſe nous propoſe, en nous mettant devant les yeux la gloire des Saints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur ſainteté. *Gaudete & exultate.* Si vous vous conformez à leurs exemples, rejoüiſſez-vous, & de quoi ? de ce que vous ſerez ſûrement, de ce que vous ſerez pleinement, de ce que vous ſerez éternellement recompenſez. Au contraire, pleurez & affligez-vous, ſi malgré tous ces avantages, poſſedez de l'amour du monde, vous vous ſentez peu de goût & peu d'attrait pour cette recompenſe des juſtes. Non-ſeulement pleurez, mais tremblez, ſi la dureté de vos cœurs vous rend inſenſibles à des veritez ſi touchantes. Donnez-moi grace, Seigneur, pour traiter dignement & utilement un ſi grand ſujet ; & faites que ceux qui m'écoutent, pénetrez de la vertu de votre divine parole, conçoivent un deſir ardent, une eſperance vive, un ſaint avant-goût des biens que vous leur preparez : qu'en vûë de ces biens ineffables, ils ſe détachent de la terre, ils n'ayent plus de penſées que pour le ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent ſolidement la verité, ils ſoient auſſi bien que vos Saints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminez à combattre le monde & à le vaincre. C'eſt ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'interceſſion de la plus

ſainte des Vierges. *Ave Maria.*

SE fatiguer, s'épuiſer, ſouvent s'immoler pour des récompenſes incertaines, auſquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines eſperances, on a le chagrin de ſe voir, ou malheureuſement fruſtré, ou même injuſtement exclus : c'eſt la triſte & fatale deſtinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une recompenſe ſûre, & ſervir un Maître auprès duquel on peut compter qu'il n'y eût & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'eſt ce qui a fait ſur la terre le bonheur des élûs de Dieu, & de ces ſaints predeſtinez dont nous honorons aujourd'hui la glorieuſe memoire. Ils ſervoient un Dieu fidelle dans ſes promeſſes, & ils avoient en vûë une recompenſe qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit ſaint Chryſoſtome, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre & de tout ſouffrir. *Patior*, diſoit un d'entre eux, plein de cette force heroïque, que la foi d'une verité ſi conſolante lui inſpiroit ; c'étoit S. Paul : *Patior, ſed non confundor.* Je ſouffre ; mais bien loin de m'en affliger, je m'en glorifie : & pourquoi ? *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare in illum diem.* Parce que je ſçai, ajoûtoit-il, quel eſt celui à qui j'ai confié mon dépôt ; & que je ſuis aſſuré, qu'il n'eſt que trop puiſſant pour me le garder juſqu'à ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. Qu'entendoit-il par ſon dépôt ? le fond des merites qu'il s'étoit acquis devant Dieu ; c'eſt à dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu & dans l'eſperance de la

I. PART.

2. *Tim.* 1.

Ibid.

gloire dont il ſçavoit que ſes travaux Apoſtoliques devoient être récompenſez. C'eſt le ſens litteral de ce paſſage. J'ai combattu : diſoit-il encore dans la même Epître à Timothée, j'ai achevé ma courſe, j'ai été conſtant dans la foi : il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, qui m'eſt reſervée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme
2. Tim. 4. juſte juge. *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die, juſtus Judex.* Ainſi parloit l'Apôtre de Jeſus-Chriſt ; & ainſi a droit de parler après lui tout homme chrétien, puiſqu'il reconnoiſſoit lui-même, que cette couronne de juſtice n'étoit pas ſeulement réſervée pour lui, mais generalement & ſans exception, pour tous les ſerviteurs de Dieu. *Non ſolùm autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus.*
Ibid.

Car voici, mes chers Auditeurs, comment chacun de nous doit raiſonner, en s'appliquant perſonnellement ces paroles. *Scio cui credidi* ; & c'eſt l'important myſtere de religion, ſur quoi doit être fondée toute notre conduite ſelon Dieu. Je ne ſçai pas ſi je ſerai jamais aſſez heureux pour mériter la récompenſe que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : mais je ſçai, que ſi je la merite, je l'obtiendrai ; je ſçai, qu'autant que je l'aurai meritée, je la poſſederai : je ſçai, que tout ce que je fais & tout ce que je ſouffre pour Dieu, eſt un dépôt ſacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne déperira point entre ſes mains. *Scio cui credidi.* C'eſt à-dire, je ne ſuis pas sûr de moi ; mais je ſuis sûr du Dieu pour qui je travaille. Je ſuis sûr de ſa bonté, je ſuis sûr de ſa fidelité, je ſuis

ſûr de ſa puiſſance : *Et certus ſum, quia potens eſt.* Or l'aſſurance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, eſt ce qui m'encourage & qui m'anime. C'eſt ce qui a ſoutenu la ferveur & le zele de ces bienheureux, qui regnent maintenant dans le ciel, & qui ont ſanctifié la terre par leurs vertus. Ils étoient ſûrs du Dieu qu'ils ſervoient, & des biens qu'ils en attendoient. Non ſeulement ils eſperoient en lui ; mais ils ſçavoient, & il ſçavoient infailliblement, qu'eſperant en lui, ils ne ſeroient point confondus. *Scio cui credidi.*

Un mondain eſt bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde, & des récompenſes du monde. Car fondé ſur le témoignage qu'il ſe rend de ſa propre conduite, il peut ſouvent dire tout au contraire, en gémiſſant & en déplorant ſon ſort : Je ſçai que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir ; mais je ne ſçai pas pour cela ſi le monde m'en tiendra compte ; je ne ſçai pas ſi le monde reconnoîtra mes ſervices ; je ne ſçai pas même ſi mes ſervices lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les recompenſes du monde, il peut dire ſans preſomption : Je ſuis ſûr de moi ; mais je ne ſuis pas ſûr de ceux qui ſont les maîtres & les diſtributeurs des graces ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils ayent pour moi de favorables diſpoſitions ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils en ayent même d'équitables. Il peut dans un ſens contradictoirement oppoſé au ſens de ſaint Paul, dire en parlant du monde : *Scio cui credidi* : Je ſçai, & je ne ſçai que trop, quel eſt ce monde à qui je me ſuis malheureuſement attaché, & opiniâtrement confié : mais c'eſt

juſtement pour cela, qu'après l'avoir long-tems ſervi, je ne ſois encore ſûr de rien ; parce qu'une experience funeſte m'a appris malgré moi, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il eſt, je n'ai pû, ni n'ai dû faire aucun fonds ſur moi. Or n'avoir rien en vûë dont on ſoit ſûr, ni ſur quoi l'on puiſſe compter, c'eſt ce qui afflige le mondain, ce qui le déſole ; & pour peu que ſon ambition ait d'empreſſement & de vivacité, ce qui lui tient lieu de ſupplice. Telle eſt, dis-je, la premiere différence, que j'ai dû vous faire obſerver entre les récompenſes de Dieu & celles du monde. Mais approfondiſſons cette penſée, & venons au détail des choſes, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y en eût jamais un plus propre, pour nous faire adorer les miſericordes de notre Dieu, & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zéle de la ſainteté.

Il y a dans le monde des merites ſtériles, c'eſt-à-dire, des merites ſans récompenſe : pourquoi cela ? c'eſt qu'il y a, dit ſaint Chryſoſtome, des merites que les hommes ne connoiſſent pas ; c'eſt qu'il y a des merites, quoique connu des hommes, qui ne leur plaiſent pas ; c'eſt qu'il y a des merites que les hommes eſtiment, & dont ils ſont mêmes touchez, mais qu'ils ne recompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du ſiecle, mais qui nous font comprendre en même tems la ſûreté & l'infaillibilité de la recompenſe des élûs de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des merites que les autres ne connoiſſent pas. En effet, par ce ſeul principe, combien

dans le monde de merites perdus ? combien d'ignorez ? combien d'oubliez ? combien d'effacez par le tems ? combien de détruits par les mauvais offices ? combien d'étouffez dans la foule & dans la multitude ? Je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer cette induction. Avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre : de quelque nature que ſoient les merites que nous acquerons devant lui, il les connoît, il les diſtingue, il en fait le diſcernement, il les peſe dans la balance du ſanctuaire, il en conſerve le ſouvenir, il ne les perd jamais de vûë.

Eclairé des vives lumieres de ſon entendement divin, il connoît les merites obſcurs, auſſi-bien que les éclatans ; les vertus interieures & cachées, auſſi-bien que celles qu'on admire & qu'on préconiſe. Combien de Saints dans le ciel, qui n'ont jamais paru ce qu'ils étoient ; & dont la ſainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient ſur la terre ? Voilà pour la conſolation des humbles.

Comme Dieu, ſcrutateur des cœurs, il penetre le fond du merite, qui eſt le cœur. Ce merite du cœur, inconnu aux hommes, lui eſt connu, & entierement connu ; & de là vient, qu'il nous tient compte, non-ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos deſirs, non ſeulement de ce que nous faiſons pour lui, de ce que nous ſouffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui ; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions ſouffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raiſon ſeule que ſi nous l'avions, nous ſerions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainſi, ſelon l'ex-

preſſion de l'Ecriture, il entend, & par la même regle il recompenſe juſqu'à la préparation
Pſal. 9. de nos cœurs : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'eſt-à-dire, qu'il ſuffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire, & qu'il ſuffit de lui avoir plû, pour être comblez de ſes biens. Combien de prédeſtinez qui n'ont eû devant Dieu que le merite de la bonne volonté ? Voilà pour la conſolation des foibles.

Parce que c'eſt un Dieu, dont la penetration eſt infinie, & que rien n'échappe à ſa connoiſſance, nos actions les plus viles & les plus baſſes, pourvû qu'il en ſoit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en ſon nom mérite une gloire ſpéciale, dont lui-même il nous aſſure. Les deux deniers de la veuve reçoivent un éloge de ſa bouche, auſſi bien que les magnifiques offrandes qui ſe faiſoient dans le Temple. Voilà pour la conſolation des pauvres.

Parce qu'il eſt ſouverainement & exactement juſte, pour chaque degré de mérite & de ſainteté que nous acquerons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous deſtine ; & c'eſt la proportion de ces degrez qui fait pour les Saints bienheureux, auſſi-bien que pour les Anges, l'ordre admirable des Hierarchies céleſtes. Sur la terre le plus grand merite n'eſt pas toûjours le mieux placé. Souvent un merite mediocre, pour le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le merite & la gloire, le merite & la recompenſe vont toûjours de pair. C'eſt un Dieu qui meſure & qui regle l'un pour l'autre ; mais Dieu incapable de ſe tromper, incapable d'être prevenu, incapable de rien eſtimer que ce qui eſt eſſentiellement

eſtimable, ſçavoir, les œuvres ſaintes & la pieté. Voilà pour la conſolation des ames droites & fidelles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de merite que le tems n'efface. Tout ce que nous faiſons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, eſt écrit dans le livre de vie ; mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non ſeulement oublient, mais ſouvent ſont bien aiſes d'oublier les ſervices qu'on leur rend ; & Dieu nous déclare lui-même, que tous nos ſervices ſont comme ſcellez dans les tréſors de ſa miſéricorde : *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſaurit meis* ? Il nous dit en termes exprès, que nos ſacrifices ſont toûjours devant ſes yeux; *Holocauſta autem tua in conſpectu meo ſunt ſemper* ; que nos prieres & nos aumônes montent juſques à lui, & qu'elles ſont toûjours preſentes à ſa memoire; *Orationes tua & eleemoſyna aſcenderunt in memoriam in conſpectu Dei.* Il ſe fait même comme un honneur de s'en ſouvenir ; & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il eſt notre Dieu, & que nous ſommes ſes creatures. Tout cela, Chrétiens, le croyons-nous. Mais ſi nous ne le croyons pas, nous ne connoiſſons pas le Maître que nous ſervons : ou ſi nous le croyons, comment ſommes-nous ſi tiédes & ſi négligens dans ſon ſervice ?

Deut. 32. *Pſ.* 49. *Act.* 10.

Adjoûtez, pour goûter encore davantage le bonheur des juſtes, ce que j'ai marqué comme le ſecond principe de la diſgrace des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenſes ; des merites, quoique connus, qui ne plaiſent pas. Qu'y a-t'il dans le monde de plus ordinaire ; & combien par là ne voit-on pas par-

mi les hommes de merites malheureux, de merites rebuttez, & ſi j'oſe ainſi dire, reprouvez de mérites, qui par l'aliénation des cœurs, ou par la contrarieté des interêts, bien loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plûtôt la jalouſie & la haine ? C'eſt à quoi ne ſont point ſujets ceux qui travaillent à acquerir des merites auprès de Dieu. Comme Dieu hait neceſſairement le peché ; & que tout Dieu qu'il eſt, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïſſant ne le point reprouver : auſſi tout Dieu qu'il eſt, ne peut il pas ne point aimer le merite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, & ne le point glorifier. Il y a dans les élûs de Dieu differentes eſpeces de ſainteté ; mais il n'y en a pas une, dit ſaint Chryſoſtome, qui ne ſoit du goût de Dieu, qui ne ſoit l'objet des complaiſances de Dieu : parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit une émanation de cette ſainteté originale & exemplaire, qui eſt Dieu ; parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du merite, ou en avoir trop, c'eſt ſouvent dans le monde une excluſion pour les emplois & pour les places qui tiennent lieu de récompenſes. Devant Dieu plus on a de merite, plus on eſt aimé. Or être aimé d'un Dieu, dont l'amour fait les bienheureux, les prédeſtinez, les Saints, c'eſt être déjà récompenſé.

Enfin, quelque juſtes, & quelque reconnoiſſans que ſoient les hommes ; je dis plus, quelque liberaux, & quelque magnifiques qu'ils puiſſent être, il y a des merites qu'ils ne recompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas ; des merites dont ils conviennent, &

dont ils ſont même touchez, mais qui excedant, ou par leur qualité, ou par leur nombre le nombre des graces dont ils ſont les diſpenſateurs, leur deviennent malgré eux des merites onéreux, des merites incommodes, & même des merites importuns. Il n'y en a point de tels auprès de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de ſemblable riſque. Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle eſt inſparable de ſa toute puiſſance, nos merites ont beau croître & ſe multiplier, elle ne s'épuiſe jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit ſaint Chryſoſtome, des tréſors de graces & de gloire à répandre ſur nous. Plus il nous doit dans le ſens catholique & orthodoxe qu'il nous peut devoir, plus il eſt riche pour s'acquitter envers nous : riche, dit le texte ſacré, pour tous ceux qui l'invoquent & qui le prient, *Dives in omnes qui invocant illum* : mais encore bien plus riche, reprend ſaint Bernard, pour tous ceux qui le ſervent fidellement. Comme jamais il ne ſe tient importuné de nos prieres, auſſi nos merites acquis par ſa grace, ne lui ſont-ils jamais à charge. *Rom.* 10.

Nous ſommes donc ſûrs de lui ; & quand nous travaillons pour lui, dans l'eſperance de la gloire dont joüiſſent les Saints, tout pecheurs que nous ſommes, nous avons la conſolation de pouvoir dire comme ſaint Paul : *Spes autem non confundit.* Cette eſperance ne me confond point : toute autre eſperance eſt trompeuſe ; mais celle-là ne me trompera jamais. Cent fois j'ai pû me repentir d'avoir trop compté ſur les hommes, & d'avoir trop eſperé d'eux ; mais je ne n'oſerois dire, ni me plaindre que jamais Dieu m'ait manqué ; & ſi *Rom.* 5.

j'étois assez ingrat pour le penser, non-seulement sa justice, mais sa miséricorde même s'éleveroit pour lui contre moi.

Je suis sûr de mon Dieu : principe adorable, d'où David tiroit ces saintes & édifiantes conclusions, qu'un chrétien, sur tout à la Cour, devroit mediter tous les jours de sa vie.

Ps. 117. *Bonum est confidere in Domino, quàm confidere in homino.* Il vaut bien mieux se confier dans le Seigneur, que de se confier dans l'homme.

Ibidem. *Bonum est sperare in Domino, quàm sperare in Principibus.* Il vaut bien mieux mettre son esperance dans le Seigneur, que de la mettre dans les Princes de la terre. C'est un Roi qui l'a dit ; & celui devant qui je parle a trop de religion pour ne pas souscrire lui-même à un témoignage si divin. Je suis sûr du Dieu que je sers : principe touchant, seul capable de sanctifier ma vie. Mon esperance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuser de cette esperance pour ma présomption ; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette esperance vaine & inutile ; mais au moins cette esperance est-elle infaillible pour moi de la part de Dieu, & pourvû que je m'assûre de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, Chrétiens, sommes-nous excusables : que dis-je ? ne sommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, si nous usons de réserve avec lui, si nous craignons d'en trop faire pour lui, si nous ne le servons pas en Dieu ? Je ne blâme point, à Dieu ne plaise ! au contraire, je ne puis assez exalter, assez exciter le zéle que vous pouvez avoir & que vous avez, de meriter les graces du glorieux Monarque à

qui le Ciel nous a soumis, & que Dieu nous a donné pour Maître. Ce que je souhaiterois, c'est qu'en le servant, vos services fussent plus saints & plus dignes de l'esprit Chrétien. C'est de lui que dépend votre destinée & votre fortune selon le monde : je veux bien que votre interêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il est l'image de Dieu ; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais si vous avez tant d'empressement & d'ardeur pour des recompenses, qui par tant de raisons peuvent vous manquer, comment pouvez vous soutenir le profond & affreux oubli, dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompense souveraine qu'un Dieu vous assûre ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans son jugement un oubli si monstrueux & si criminel ? C'est là toutefois vôtre desordre ; & si vous n'en gémissez pas, j'aurois droit d'ajoûter ici le terrible anathême de Jéremie : *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum.* Maudit celui qui met sa confiance dans l'homme, & qui s'appuye sur un bras de chair : mais plus maudit celui, qui pour avoir mis sa confiance dans l'homme, ne peut se résoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore bien mieux par la seconde qualité de la récompense des Saints, qui n'est pas seulement sûre & immanquable, mais pleine & abondante : *Ecce merces vestra copiosa est.* C'est le sujet du second point. *Jerem. 17.*

II. PART.

POUR vous faire entendre ma pensée, j'appelle recompense abondante, une recompense qui surpasse, du moins qui égale les

ſervices, par où l'on s'en eſt rendu, ou l'on a tâché à s'en rendre digne. C'eſt la premiere notion que nous en donne ſaint Jerôme, quand il applique aux bienheureux ce que le Fils de Dieu dans l'Evangile promettoit aux juſtes, pour les exciter à la ferveur, par le motif de
Luc. 6. l'eſperance chrétienne. *Menſuram bonam, & confertam & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt in ſinum veſtrum.* On verſera dans vôtre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, entaſſée, comblée. En effet, c'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire, dans l'état des Saints glorifiez, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, & par conſequent plus propre à vous faire ſentir la verité que je vous prêche; j'appelle récompenſe pleine & abondante, une récompenſe capable par elle-même de ſatisfaire le cœur de l'homme; capable de remplir le vuide, ou plûtôt la vaſte étenduë des deſirs de l'homme; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content: c'eſt ainſi que ſaint Auguſtin la conçûë dans l'expoſition qu'il a faite des beatitudes Evangeliques. Or dans l'un & dans l'autre ſens, le Fils de Dieu ſeul a eu droit de nous dire abſolument ce qu'il nous dit aujourd'hui: *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* Pourquoi? parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une recompenſe qui eut ces deux proprietez que je viens de marquer; ou, ſi vous voulez, parce qu'il n'y que la recompenſe des élûs de Dieu, qui par rapport à ces deux proprietez, puiſſe être juſtement regardée comme une recompenſe abondante & pleine.

Car n'eſt-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caracteres ; & ſans autre preuve, j'en appelle à vos connoiſſances : écoutez-moi, & conſultez-vous) n'eſt-il pas vrai, que quiconque s'attache à ſervir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit ſe reſoudre à travailler beaucoup pour gagner peu ? Et n'eſt-il pas tout au contraire évident & inconteſtable, que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on faſſe, on gagne infiniment ? Profitons de ce paralelle, & ſervons-nous-en pour goûter notre religion.

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde, pour y obtenir des graces, que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien cherement : des graces ardemment deſirées, & impatiemment attenduës ; mais que l'on s'apperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir ? Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas, pour parvenir dans le monde à des établiſſemens, où l'on s'étoit figuré des avantages conſiderables ; mais dont on commence à ſe déſabuſer & à ſe dégoûter, du moment qu'on y eſt parvenu ? A quoi ne s'expoſe-t-on pas, & ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t on pas pour s'acquerir dans le monde une gloire qui n'eſt qu'un phantôme, & dont on ne joüit pas plûtôt, qu'on en reconnoît la vanité & le néant ? Quels empreſſemens n'a-t-on pas, & quels mouvemens ne ſe donne-t-on pas pour ſe procurer auprès des puiſſances du monde un degré de faveur, qui ſouvent ne conduit à rien, & pour lequel on ſacrifie ſon repos & ſa liberté ; A combien de mondains dans le Chriſtianiſme ne pourroit-on pas dire

avec raison, ce que Dieu par un Prophete disoit aux Israëlites, en leur faisant considerer les funestes suites de leur infidelité : *Seminastis multum, & intulistis parum.* Vous avez beaucoup semé, & vous avez peu recueilli : c'est-à-dire, vous vous êtes bien tourmentez, vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien de bassesses ; & tout cela s'est terminé à une vaine & miserable fortune, qui n'a pas repondu à votre attente, & qui s'est trouvée bien au dessous de vos prétentions. Pourquoi ? parce qu'en travaillant pour le monde, vous avez semé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous promettre, & qui n'a pû vous rapporter que très peu de fruits. *Seminastis multum, & intulistis parum.* Il faudroit un discours entier, si je voulois m'étendre sur cette morale, dont peut-être vous ne seriez que trop persuadez ; & qui par l'abus que vous en pourriez faire, vous serviroit de prétexte pour authoriser vos chagrins contre le monde, & vos plaintes souvent très-injustes. Je reviens à ma comparaison.

Agge. 1.

Les Saints, les élûs de Dieu ont eu un sort bien different. En travaillant pour Dieu, ils ont souffert, je le sçai ; & je suis obligé de convenir, que leur vie sur la terre a été une vie austere, penitente, mortifiée : mais au milieu de leurs austeritez, de leurs penitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, aussi-bien que le grand Apôtre : *Non sunt condigna passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Nous souffrons, il est vrai ; mais outre que nous souffrons pour la justice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de recompense ;

Rom. 8.

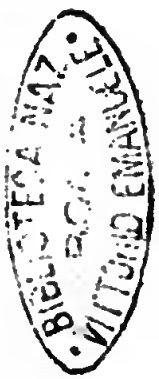
outre que nous ſouffrons pour Dieu, & que cela ſeul eſt déjà pour nous une béatitude anticipée: ce que nous ſouffrons n'a rien qui ſoit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare; & notre grande reſſource eſt, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dedommagera pleinement & avec uſure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voye du ciel.

Voilà en quoi a conſiſté le bonheur des Saints. Ils marchoient, dit l'Ecriture; & dans l'eſprit d'une componction ſalutaire; ils verſoient des larmes, jettant ſur la terre les précieuſes ſemences de leurs merites. *Euntes ibant, & flebant, mittentes ſemina ſua.* Pſ. 125. Mais ils ſe conſoloient par cette penſée, qu'ils reviendroient bien-tôt triomphans & comblez de joye, portant avec eux l'abondante moiſſon qu'ils auroient cueillie; c'eſt-à-dire, portant avec eux des tréſors immenſes de gloire, qui devoient être le prix des legers ſacrifices qu'ils faiſoient à Dieu: *Venientes autem venient cum exultationes, portantes manipulos ſuos.* Ibid. Ils poſſedoient leurs ames dans la patience, fondez ſur l'eſperance qu'ils avoient d'entendre bien-tôt ces délicieuſes paroles. *Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam*: Parce que vous avez été fidelle en de petites choſes, j'en ferai de grandes pour vous. Je n'épargnerai rien pour votre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui.* Ibid. Entrez dans la joye de votre Dieu, parce que la joye de votre Dieu eſt trop grande pour entrer dans vous. Car tel eſt, mes chers Auditeurs, le fond du myſtere que nous célebrons, & c'eſt ce que la vûë des Saints & de leur gloire nous doit inſpirer. Je ſers un Mat. 25.

Dieu, non seulement fidelle dans ses promesses, mais magnifique dans ses recompenses; un Dieu qui recompense en Dieu, & qui sans attendre cette vie éternelle qu'il me promet, m'accorde déjà le centuple de ce que je fais pour lui, par la consolation que j'ai de le faire, & de l'avoir fait. Or c'est encore de là que je tire la seconde notion d'une recompense abondante.

Car j'ai dit, après saint Augustin, que c'est celle qui par elle-même suffit pour contenter l'homme; & j'ai ajoûté que ce caractere ne pouvoit convenir, & ne convenoit qu'à la récompense des Saints. Cette verité a-t-elle besoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque sorte malgré nous-mêmes à chercher le Royaume de Dieu! Il est vrai; on voit dans le monde des hommes, qui selon le monde paroissent amplement récompensez; on en voit dont les récompenses vont mêmes bien au-delà de leurs services & de leurs merites. Mais en voit-on de contens? en voyez-vous? en avez-vous vû? esperez-vous jamais d'en voir? & s'ils ne sont pas contens, à quoi leur servent leurs prétenduës recompenses? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux; & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prosperité complette. Mais cependant leur cœur est-il satisfait; ne desirent-ils plus rien? se croyent-ils heureux? & dans leur prosperité même, dans ce bonheur apparent trouvent-ils en effet la felicité? N'est-ce pas au contraire, dit saint Chrysostome, dans ces sortes d'états qu'il est plus rare, ou plûtôt moins possible de la trouver? n'est-ce pas dans les grandes

fortunes que ſe trouvent les grands chagrins ; & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement ? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même-tems le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bien-tôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiſſans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort : mais il n'avoit pû leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi ni la puiſſance, ni l'opulence, n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être. Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi je réponds : mais pourquoi, malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore inſatiables ? ſinon, ajoûte ſaint Chryſoſtome, parce que c'eſt une verité reconnuë, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain ?



Quoiqu'il en ſoit, Chrétiens, de là je conclus l'excellence & la perfection de la récompenſe des élûs de Dieu. Car il eſt encore de la foi, que cette recompenſe ſeule remplira toute la capacité, & même toute l'immenſité de notre cœur. Il eſt de la foi, que nous trouverons en elle l'accompliſſement de tous nos

desirs. Il eſt de la foy, qu'elle ſera pour nous une beatitude conſommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En un mot, il eſt de la foy qu'avec cette récompenſe, tout inſatiables que nous ſommes, nous ſerons contens. *Satiabor, cum apparuerit gloria tua*, diſoit à Dieu cet homme ſelon le cœur de Dieu. Je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme s'il eut dit : Juſques-là, Seigneur, quoique le monde faſſe pour moi, je ſerai toûjours affamé & alteré ; juſques-là ennuyé de ce que je ſuis, je voudrai toûjours être ce que je ne ſuis pas ; juſques-là mon cœur, plein de vains deſirs, & vuide des biens ſolides, ſera toûjours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire, mon cœur raſſaſié commencera à être tranquille. Je ne ſentirai plus cette ſoif ardente de la cupidité qui me brûloit ; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition ſecrette qui me dévoroit. Tous mes deſirs ceſſeront, parce que je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joye ; parce que cette gloire, quand je la poſſederai, ſera pour moi l'affranchiſſement de tout mal, & la joüiſſance de tout bien. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.*

Pſ. 16.

C'eſt ainſi que parloit David. Etoit-ce par exagération, ou dans le tranſport d'une extaſe ? Non, Chrétiens : il parloit ſelon le premier ſentiment qui naiſſoit dans ſon ame ; & il ne faut pas s'étonner, ſi touché de la verité que je vous annonce, il ſe ſervoit d'une expreſſion auſſi forte que celle-ci, *Satiabor*, parce qu'il ſçavoit que cette gloire & cette ré-

compenſe des élûs, après laquelle il ſoupiroit, n'étoit rien autre choſe que Dieu même. Car la foi nous apprend encore, que c'eſt Dieu lui-même, qui doit être notre recompenſe. *Ego merces tua magna nimis.* Oüi, moi-même, dit Dieu à ſon ſerviteur Abraham, moi-même qui ſuis ton Seigneur & ton Maître, je ſerai ta recompenſe & ta beatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire ſans moi ne ſeroit pas aſſez pour toi. Il me falloit moi-même pour te rendre heureux; & c'eſt pourquoi je ne te promets point d'autre recompenſe que ſoi-même: C'eſt moi que tu poſſederas; *Ego merces tua.* Or il eſt aiſé de concevoir comment la poſſeſſion d'un Dieu peut operer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer par cette parole, *Satiabor.* Car c'eſt là, mes chers Auditeurs, tout le ſecret de cette felicité incompréhenſible, dont joüiront les Saints dans le ciel. Ils poſſederont Dieu; ils ſeront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ*: ils ſeront enyvrez, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre maiſon. *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos*: ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices, dont ils ſeront inondez. Pourquoi? il en apporte la raiſon, qui eſt convaincante: *Quoniam apud te eſt fons vitæ*; parce que c'eſt en vous qu'eſt la ſource de la vie. Voilà, dis-je, Chrétiens, quelle ſera votre recompenſe; voilà au milieu des miſeres qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous eſperons. Mais peut-être charnels que nous ſommes, ne le comprenons-nous qu'à demi; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous

Geneſ. 15.

Pſ. 35. *Ibidem.* *Ibidem.*

besoin que votre foi sur cela fût soutenuë & fortifiée par quelque effet présent & sensible. Hé bien, comme Prédicateur de l'Evangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles dispositions.

Vous me demandez un préjugé sensible de ce que la foi vous enseigne sur tout ce que je viens de vous dire ? le voici : c'est que tout ce que j'ai dit non-seulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque maniere dès maintenant dans la personne des justes ; *Ecce merces vestra copiosa.* Je m'explique. Ce qui nous fait sensiblement connoître que les élûs de Dieu seront rassasiez de la possession de Dieu ; c'est qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un esprit de religion renonçant à tout le reste, se tiennent heureux de ne posseder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des Saints glorifiez, nous voyons des saints sur la terre qui joüissent déjà en quelque sorte de ce bonheur, *Sanctis qui in terrâ sunt ejus.* Il y en a peu, si vous voulez, dans ce degré de perfection : mais il y en a, & peut-être en connoissez-vous qui y sont parvenus. Des hommes détachez du monde, qui ont tout quitté pour Dieu, & qui trouvent tout en Dieu. Des hommes, qui contens de Dieu, disent aussi bien que David: *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram ?* Qu'y a t'il pour moi dans le ciel, & que desirai-je sur la terre, hors vous, Seigneur ? ou plûtôt, qui encherissant même sur David, pourroient dire, non plus comme lui, *Satiabor*, je serai rassasié ; mais je le suis du seul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oüi, nous en voyons des exemples ; & Dieu,

Psal.15.

Psal.72.

ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux.

C'eſt malgré l'iniquité du ſiécle ce que la grace de Jeſus-Chriſt opere dans ces fervens chrétiens, qui ſanctifient la terre par leurs vertus : *Sanctis qui in terrâ ſunt.* Nous ne voyons point de mondains contens du monde, & nous voyons des ſerviteurs & des ſervantes de Dieu, contens du Dieu auquel ils ſe ſont devoüez. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zele ? Nous ne voyons point de riches contens de leurs richeſſes ; & nous voyons des pauvres Evangeliques contens de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contens de leur fortune ; & nous voyons des hommes ſolidement humbles contens de leur abbaiſſement. Nous ne voyons point de ſenſuels contens de leurs plaiſirs ; & nous voyons des hommes, non ſeulement morts, mais crucifiez pour le monde, contens de leurs auſteritez & de leurs croix. En un mot, nous voyons ces béatitudes de Jeſus-Chriſt, en apparence ſi paradoxes & ſi incroyables, authentiquement & ſenſiblement verifiées ; je veux dire des hommes dans la vûë de Dieu, & par un zele ardent de plaire à Dieu, heureux de ſouffrir, heureux de pleurer, heureux de ne poſſeder rien : parce qu'au milieu de tout cela ils poſſedent Dieu ; pendant que le monde, avec toutes ſes proſperitez & toutes ſes fauſſes joyes ne peut être heureux ni content. Peut-on rien oppoſer à l'évidence de cette démonſtration ?

Avoir Dieu pour partage & pour récompenſe, voilà le ſort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-

vous de m'en rendre à moi-même le témoignage ? Tout pecheur & tout indigne que je ſuis, voilà ce que Dieu par ſa grace m'a fait plus d'une fois ſentir. Combien de fois, Seigneur, m'eſt-il arrivé de goûter avec ſuavité l'abondance de ces conſolations celeſtes, dont vous êtes la ſource, & qui ſont déja ſur la terre un paradis anticipé ? Combien de fois, rempli de vous, ai-je mépriſé tout le reſte, & compté le monde pour rien ? Vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs ; mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, *Et intrabas pro eis* : & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaiſirs étoit pour moi plus délicieuſe, que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pû être la poſſeſſion. Or ſi dans ce lieu de banniſſement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le ſombre voile de la foi, vous rempliſſez déja mon cœur ; que ſera-ce dans cette bienheureuſe patrie, où je vous verrai face à face? *Quid erit in patriâ ? ſi tanta eſt copia delectationis in viâ* ? Si en vertu de la profeſſion que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour vous ſuivre, je me tiens déja ſi riche de vôtre pauvreté; que ſera-ce, & que dois-je eſperer des richeſſes de vôtre ſainte demeure ? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tua* ? Si de ſouffrir pour vous eſt un ſi grand bien, que ſera-ce de regner avec vous ? Et que ſerai-je dans la participation de vôtre gloire, puiſqu'il m'eſt déja ſi glorieux & ſi doux d'avoir part à vos abbaiſſemens ? *Et quid ero tuæ participatione gloriæ, cujus jam ſum opprobrio glorioſus ?* Recompenſe abondante auſſi bien que ſûre : vous l'avez vû. Je dis

Auguſt. Confeſſ. l. 9. c. 1.

enfin, récompenſe éternelle, qui nous eſt reſervée dans le ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* C'eſt par où je vais finir.

COmbattre comme les Athletes, & à l'exemple des Athletes; courir dans la carriere du ſalut qui nous eſt ouverte, en ſorte que nous remportions le prix, c'eſt dans la penſée de ſaint Paul à quoi nous ſommes appellez, & ce qu'ont pratiqué les Saints: *Sic currite ut comprehendatis.* Or les Athletes, diſoit ce grand Apôtre, pour être plus libres dans la courſe & moins embarraſſez dans le combat, ſe dépoüillent de tout; & ils nous apprennent par là que nous devons, comme chrétiens, être détachez de toutes les choſes du monde. *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus ſe abſtinet.* La difference entre eux & nous, ajoûtoit-il, c'eſt que les Athletes n'en uſent ainſi, & n'obſervent les regles ſeveres qui leur ſont preſcrites, que pour gagner une couronne corruptible. Difference bien eſſentielle, & bien capable de nous confondre, ſi nous ne les imitons pas. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* Voilà, mes chers Auditeurs, le troiſiéme & le dernier motif qui a inſpiré aux Saints, non ſeulement tant de force & tant de courage: mais un détachement du monde ſi parfait dans les combats qu'ils ont eûs à ſoutenir; cette immortalité, cette éternité, & ſi je puis uſer de ce terme, cette incorruptibité de la couronne qui leur étoit reſervée dans le ciel, comparée à la caducité, à la fragilité, à la courte durée des récompenſes de la terre. III. PART. 1. Cor. 9. Ibid. Ibid.

En effet, pour ne point ſortir d'un parallele auſſi fécond que celui-là, & dont l'Apôtre s'eſt

ſervi avec tant d'avantage, toutes les récompenſes de la terre ſont périſſables ; & comme telles, non ſeulement elles périront, mais elles périſſent & diſparoiſſent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vû périr, de combien de fortunes érigées & bâties ſur ces prétenduës récompenſes, ne voyons-nous pas aujourd'hui les triſtes ruines & les pitoyables débris ? & combien de fois depuis que vous êtes ſpectateurs & temoins de révolutions du monde & de ce qui s'appelle la ſcene du monde, n'avez-vous pas pû dire avec le Prophete : J'ai vû cet homme élevé comme les cedres du Liban : J'ai paſſé, & il n'étoit plus ; *Tranſivi, & ecce non erat.* Je l'ai cherché, & un autre occupoit ſa place : *Quæſivi, & non eſt inventus locus ejus* ? Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples ? De ceux qui nous paroiſſent maintenant les mieux établis, & qui ſont les élûs du ſiecle, où eſt celui qui oſe, ou qui puiſſe ſe promettre un ſort plus heureux & une plus durable proſperité, & qui ſçait ſi tel qui ſemble être ſur le pinnacle, du degré de bonheur & d'élevation où il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tout prêt à tomber, & à confirmer par ſa chûte, que le monde n'a rien de ſtable, beaucoup moins d'éternel, pour ceux qui le ſervent ? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de diſgraces ces faveurs du monde ne ſont-elles pas ſujettes ?

Pſ. 36. *Ibid.*

Or cela ſeul, Chrétiens, me ſuffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes ; & s'il vous reſte un degré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement la recompenſe des élûs de Dieu L'inſtabilité des fortunes du monde, la

peine de les conſerver, le danger & la crainte de les perdre ; le deſeſpoir & la douleur de s'envoir déchû, les troubles, les révolutions inévitables auſquels ſont expoſez ceux qui en joüiſſent : ce ſeroit, dis-je, aſſez pour perſuader à un mondain, tout mondain qu'il eſt, de chercher des biens plus ſolides.

En effet, ſi les hommes faiſoient ſouvent ces reflexions, ils n'auroient plus beſoin de remontrances, ni abſolument même du remede de la parole de Dieu pour ſe guérir du beſoin de l'ambition mondaine qui les tuë. Eux-mêmes convaincus ſur ce point, de leur erreur & de leur conduite inſenſée, s'en diroient bien plus que je ne leur en dirai jamais Si ceux que nous avons connus les plus avides des récompenſes du ſiecle, avoient pû prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de tems ces établiſſemens de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, devoient être renverſez : ſi l'on avoit pû leur en marquer diſtinctement le terme, en leur diſant: vous ne joüirez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très-petit nombre d'années, qui vous reſte encore ; non, mes chers, Auditeurs ; jamais le deſir de s'elever dans le monde n'auroit été pour eux une paſſion, ni une tentation ſi dangereuſe. Je dis plus : ils n'auroient jamais pû gagner ſur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de ſe donner tant de peines pour ſi peu de choſes. Déplorons leur aveuglement, & profitons en : ils ne ſe ſont livrez à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais enviſagé avec une attention ſérieuſe les bornes étroites de ces pretenduës fortunes ; & ils n'ont recherché avec tant d'ardeur ces récompenſes de la terre, que parce qu'ils

n'ont pas voulu se souvenir, que la durée en étoit courte ; que parce qu'ils ont tâché de l'oublier ; que parce qu'ils se sont étourdis pour n'y pas penser. S'il en avoient toûjours consideré l'issuë & la fin, insensibles à ces recompenses, au moins n'en auroient-ils usé que selon la maxime de saint Paul, c'est-à-dire, comme n'en usant pas ; parce qu'ils auroient toûjours été frappez de cette pensée, que le monde passe, & que les
1. Joan. 2. récompenses du monde passent avec lui. *Mundus transit, & concupiscentia ejus.*

Il n'y a que la recompense des justes qui ne passe point, parce que les justes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, & que leur recompense
Cap. 5. est en Dieu qui ne peut changer. *Justi autem in perpetuum vivent, & apud Dominum est merces eorum.* Il n'y a que cette recompense des élûs, qui soit immuable, invariable, inalterable, parce qu'elle consiste, dit Jesus-Christ, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de posseder Dieu. Or éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le possederont. Comme le tourment des damnez sera d'être à jamais privez de Dieu, & d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu ; la béatitude des Saints sera de ne pouvoir plus perdre Dieu, de ne pouvoir plus être separez de
Offic. Divin. Antiph. 3. noct. 3. plur. Mart. Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. *Ecce merces sanctorum* : Voilà, & c'est l'Eglise elle-même qui le chante, voilà la recompense de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le servent. Un Royaume leur est préparé ; mais un royaume éternel, où il n'y aura ni succession, ni révolution : une couronne les attend ; mais une couronne dont le privilege incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpetuité ; ils

regneront;mais leur regne, auſſi-bien que celui de Dieu,ſera le regne de tous les ſiecles:éternité de puiſſance. *Ecce merces Sanctorum* : voilà la recompenſe de ceux qui ſouffrent, & qui ſe mortifient pour Dieu : ils ſeront comblez de joye;mais d'une joye qui n'aura jamais de fin; d'une joye qui ne ſera ni troublée,ni interrompuë,d'une joye qui durera autant que Dieu,& que perſonne ne leur ôtera,ni n'aura le pouvoir de leur ôter : éternité de bonheur. *Ecce merces ſanctorum* : voilà la recompenſe de ceux qui ſont humbles, & qui renonçant à eux-mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu:ils auront la gloire en partage,mais une gloire qui ne diminuera point,qui ne s'obſcurcira point, qui ſera toûjours nouvelle, & dont la longueur des temps ne fera qu'augmenter l'éclat & le luſtre : éternité de gloire.

En voulez-vous voir un rayon ? *Ecce merces ſanctorum* :ſans parler de cette gloire eſſentielle dont joüiſſent les Saints dans le ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant ſur la terre. Voyez le culte que leur rend l'Egliſe, & que l'on peut dans un ſens & avec raiſon nommer un culte éternel. Juſqu'à la fin des ſiécles on celebrera dans l'Egliſe de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux predeſtinez. Juſqu'à la fin des ſiecles l'Egliſe militante les canoniſera,en publiant leurs merites,leurs converſions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs auſteritez.C'eſt pour cela que ſont inſtituées leurs fêtes ; & que chaque année le ſouvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu eſt ſolemnellement renouvellé,afin qu'on ne le perde jamais,& que de ſiecle en ſiecle,de génération en génération, ces Saints, ces élûs de Dieu ſoient reverez,

Tandis que l'Eglise de Jesus Christ subsistera, (or elle subsistera toûjours, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle,) ce culte, cet honneur des Saints subsistera. C'est ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur récompense. La gloire des mondains meurt peu à peu, & s'ensevelit avec eux. Ils font pendant leur tems un peu de bruit; mais parce que leur tems est borné, leur memoire, dit l'Ecriture, périt enfin avec ce bruit. *Periit memoria eorum cum sonitu.* Combien de grands, autrefois les heros du monde, de qui l'on ne parle plus, & à qui l'on ne pense plus ? Leur gloire, qui n'étoit que pour le tems, s'est évanoüie comme une fumée: celle des Saints ne périra jamais. Tandis que Dieu sera Dieu, leur memoire sera en benediction & en veneration. *In memoriâ aternâ erit justus.* Eternellement, ô mon Dieu, vos amis seront honorez, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais cesser de l'être, ils ne cesseront jamais d'être digne des honneurs que nous leur rendons, & d'en meriter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre. *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.*

Pſal. 9.

Pſ. 111.

Pſ. 138.

Précieuse recompense ! La pouvons-nous assez estimer ? *Ecce merces sanctorum.* Ce qui doit nous remplir de consolation, si nous sommes chrétiens d'esprit & de cœur, n'est-ce pas de penser que cette recompense nous est reservée dans le ciel ? *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* Car malheur à nous si notre recompense étoit seulement pour ce monde ; & si nous étions du nombre de ceux dont Jesus-Christ disoit dans l'Evangile : ils ont reçû leur récompense ; *Receperunt mercedem suam.* Malheur à

Matt. 6.

nous, ſi nos noms, au lieu d'être écrits dans le ciel, n'étoient écrits que ſur la terre ; puiſque ſelon l'oracle du ſaint Eſprit, être écrit ſur la terre, c'eſt un caractere de malediction. *Domine, omnes qui te dérelinquunt, confundentur, recedentes à te in terrâ ſcribentur* : Seigneur, ceux qui vous abandonnent, ſeront confondus ; & on écrira ſur la terre ceux qui ſe retirent de vous. *Jer.* 17. Au contraire, quand nous ſerions dans le monde les plus malheureux & les plus diſgraciez des hommes, ſi nous ſommes en grace avec Dieu, réjoüiſſons-nous de ce que nos noms ſont écrits dans le ciel ; & ſouvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puiſſions avoir, c'eſt d'être éprouvez ſur la terre par les afflictions & les tribulations. *In hoc gaudete, quòd nomina veſtra ſcripta ſint in cœlis.* Dans quelque accablement que nous ſoyons de ſouffrances & de peines, conſolons-nous par ce qui conſoloit ſaint Paul, & appliquons-nous le ſentiment dont il étoit pénétré, quand il diſoit : *Momentaneum hoc & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment ſi court des adverſitez preſentes de cette vie, qui ſont ſi legeres ; c'eſt-à-dire, cette maladie que Dieu m'envoye, cette injuſtice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette perſécution que l'on me ſuſcite, cette perte de biens que le malheur des tems m'attire, cette humiliation qu'il me faut eſſuyer, (car quelque ſuite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'Apôtre n'eſt cenſé qu'un moment court & facile à paſſer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces afflictions temporelles produiront dans moi le poids éternel d'une ſouveraine gloire ; *Æternum gloriæ* *Luc.* 12. 2. *Cor.* 4.

pondus operatur in nobis. Vous voulez un motif preſſant, touchant, convaincant, pour vous animer à la patience chrétienne. Ai-je pû vous en donner un, qui eût toutes ces qualitez dans un plus éminent degré que celui-ci ; je veux dire, l'éternité de cette gloire, qui doit être la récompenſe des élûs.

C'eſt par là que les Saints ont triomphé du monde, c'eſt par là qu'ils ſont devenus inébranlables & invincibles dans les combats; c'eſt par là, dit le Maître des Gentils, qu'ils ont ſurmonté les tourmens, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel. C'eſt ce qui les ſoutient encore tous les jours dans les rigoureuſes épreuves que Dieu fait de leur conſtance & de leur fidelité. Ils ſouffrent tout, dit l'Ecriture, non ſeulement avec patience, mais avec joye, parce que leur eſpérance eſt
Sap. 3. pleine de l'immortalité qui leur eſt promiſe. *Spes illorum immortalitate plena eſt.* Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Avons-nous d'auſſi rudes combats qu'eux à ſoutenir ? Avons-nous reſiſté comme eux, juſqu'à répandre du ſang ? Pourquoi donc ſommes-nous ſi lâches ; pourquoi dégenerant de la vertu de ces glorieux prédeſtinez, qui ſont aujourd'hui nos modelles, faiſons-nous paroître tant de foibleſſe dans des occaſions, où à leur exemple nous devrions remporter ſur nous-mêmes de ſaintes victoires ? C'eſt que nous n'enviſageons pas comme eux cette immortalité où ils aſpiroient, & dont l'eſpérance les piquoit, les encourageoit, les emportoit au travers de tous les obſtacles.

Triſte & malheureuſe difference qui ſe rencontre entre eux & nous ? Faiſons la ceſſer ; & pour cela joignant au motif qui les a tou-

chez leur exemple que Dieu nous propoſe, fortifions-nous comme eux,& ſanctifions-nous par l'eſperance des biens éternels. Autrement, mes chers Auditeurs, envain celebrons-nous avec l'Egliſe les fêtes des Saints, envain préſumant du credit qu'ils ont auprès de Dieu,les invoquons-nous. L'abregé de la religion, dit S. Auguſtin, eſt de pratiquer ce que nous ſolemniſons, & de faire l'objet de notre culte la regle de notre vie : *Summa religionis eſt imitari quod colimus.* La vûë de la gloire du ciel les a detachez de la terre;il faut qu'elle opere dans nous le même effet.La foy de l'immortalité les a conduits à la ſainteté,il faut que nous y parvenions par la même voye. Et c'eſt, ô bienheureux Prédeſtinez, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuſe memoire,ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous ſommes & nous eſperons être un jour ce que vous êtes;vous avez ſenti nos miſeres, nous ſoupirons après votre béatitude. Quoique pecheurs, nous ſommes vos freres. Quoique ſeparez de vous, nous ſommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime ſocieté, qui eſt la communion des Saints.Quoiqu'habitans de la terre nous ne laiſſons pas d'être en qualité de fidelles, vos concitoyens, & les domeſtiques de Dieu:*Cives ſanctorum, & domeſtici Dei.* Quoique pauvres & gémiſſans dans cette vallée de larmes,nous ne prétendons pas moins que d'être, comme enfans de Dieu vos cohéritiers & les cohéritiers de Jeſus-Chriſt : *Hæredes quidem Dei, coheredes autem Chriſti.* Regardez-nous donc comme revêtus de ces titres, & par là

Aug. ſt.

Epheſ. 2.

Rom. 8.

comme des ſujets dignes de votre charité. Regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élus, & dont la ſanctification eſt deſormais la ſeule choſe que vous puiſſiez deſirer. Ecoutez favorablement nos prieres,& preſentez-les à celui dont vous environnez le trône, puiſqu'il ſe plaît même à vous exaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, & étendez ſur nous votre protection & votre zéle. Soyez nos patrons & interceſſeurs,comme nous voulons être vos imitateurs.Joüiſſez de votre felicité ; mais ſouvenez-vous de nos beſoins & de notre indigence. Ils s'en ſouviennent,Chrétiens, & ils y penſent. Autant qu'ils ſont tranquilles pour eux-mêmes, autant ſont-ils zélez pour nous. Autant qu'ils ſont ſûrs de leur propre bonheur,autant, dit S. Cyprien, paroiſſent-ils, & témoignent-ils être en peine de notre ſalut : *Frequens nos & copioſa turba deſiderat, jam de ſuâ immortalitate ſecura, & adhuc de noſtrâ ſalute ſollicita.* Comptons donc ſur leur protection & ſur leur interceſſion ; & ne penſons qu'à ſuivre leurs exemples, qui ſans cela deviendront pour nous le ſujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut de la gloire, ce que S. Paul diſoit aux Corinthiens : *Imitatores mei eſtote, ſicut & ego Ch iſti:* Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de J.C. En un mot vivons comme eux, combattons comme eux,ſouffrons comme eux, ſi nous voulons regner avec eux & participer à leur gloire.

Cypr. de mortalit. ſub finem.

1. Cor. c. 11.

Voilà, Sire, la gloire qui vous eſt reſervée, & qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reſte, quoique grand, quoique ſurprenant, quoiqu'au-deſſus de toute loüange, ne remplit

pas encore la deſtinée de Votre Majeſté. Il faut que la ſainteté, & une ſainteté glorifiée dans le ciel, en ſoit le couronnement. On ne me peut ſoupçonner de flaterie, quand je dirai, que jamais Monarque n'a ſçû ſi parfaitement que Vôtre Majeſté ce qui s'appelle l'art de regner. Mais il vous ſeroit, Sire, bien inutile d'être auſſi ſçavant que vous l'êtes dans l'art de regner ſur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de regner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un Prince pouvoit conſiſter dans le nombre des conquêtes, s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes, qui font les heros, & que le monde canoniſe; Votre Majeſté contente d'elle-même, n'auroit plus rien à deſirer: elle n'auroit qu'à joüir tranquillement du fruit de ſes glorieux travaux. Mais tout cela : Sire, eſt encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un Roi accompli ſelon le monde : mais Votre Majeſté eſt trop éclairée, pour croire, que ce qui fait la perfection d'un Roi ſelon le monde, ſuffiſe pour faire le bonheur & la ſolide felicité d'un Roi chrétien. Regner dans le ciel, ſans avoir jamais regné ſur la terre, c'eſt le ſort d'un million de Saints, & cela ſuffit pour être heureux. Regner ſur la terre, pour ne jamais regner dans le ciel, c'eſt le ſort d'un million de Princes, mais de Princes réprouvez & par conſequent malheureux. Ma confiance, écrivoit S. Bernard, (& ce qu'il diſoit à une tête couronnée, je le dis aujourd'hui moi-même à Votre Majeſté) ma confiance eſt que vous regnerez ſur la terre & dans le ciel ; *Sed & confido quod hic, & in æternum regnabitis* : Que malgré tous les dangers, malgré tous les obſtacles du ſalut, *Bern. Epiſ.*

auſquels la condition des Rois eſt expoſée, votre Majeſté ſanctifiée par la verité, je dis par la verité des maximes de ſa religion, en gouvernant un Royaume temporel, meritera un Royaume éternel. C'eſt dans cette vûë, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le ſacrifice des Autels : trop heureux ſi pendant que tout le monde applaudit à Votre Majeſté, éloigné que je ſuis du monde, je pouvois attirer ſur elle une de ces graces qui font les Rois grands devant Dieu & ſelon le cœur de Dieu ! Car c'eſt à vous, ô mon Dieu, & à vôtre grace, de reformer des Rois de ce caractere, de ſaints Rois : & ma conſolation eſt, que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole; par la ſolidité & par la grandeur de ſon ame, a de quoi accomplir vos plus grands deſſeins. La ſainteté d'un chrétien eſt comme l'effet ordinaire de la grace, la ſainteté d'un grand en eſt le chef d'œuvre, la ſainteté d'un Roy en eſt le miracle, celle du plus grand & du plus abſolu des Rois en ſera le prodige, & vous en ſerez, Seigneur, la recompenſe. Puiſſions-nous tous y parvenir, à cette recompenſe immortelle ! je vous la ſouhaite, &c.

SERMON

POUR

LE I. DIMANCHE

DE

L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube, cum poteſtate magnâ & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir ſur une nuée, avec une grande puiſſance & une grande majeſté. En ſaint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'eſt une refléxion bien judicieuſe de S. Gregoire de Nazianze, que jamais le terme de majeſté n'eſt attribué à Jeſus-Chriſt dans l'Evangile, que lorſqu'il s'agit du jugement univerſel, où la foi nous enſeigne qu'il doit préſider : &

il eſt bien remarquable, dit ſaint Jerôme, que cet homme Dieu, qui par tant de titres étoit Roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux occaſions. Premierement, devant Pilate, c'eſt-à-dire, dans le tems de ſa paſſion, parce que c'étoit là que le jugement du monde commençoit, ainſi qu'il l'avoit déclaré à ſes
Joan. 12. Diſciples : *Nunc judicium eſt mundi.* Secondement, dans la deſcription qu'il nous a faite du jugement même au chapitre vingt-cinquiéme de S. Matthieu, où il ne ſe déſigne point autrement que ſous le nom de Roi, parce que c'eſt alors qu'il exercera pleinement la juriſdiction que ſon pere lui a donnée ſur tous les hommes : *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt.*
Matth. 25.

Auſſi eſt-ce proprement aux Monarques & aux Souverains qu'il appartient de juger ; & jamais la majeſté d'un Roi n'eſt plus auguſte, que quand il tient ſon lit de juſtice, & qu'il paroît ſur le tribunal. Encore plus venerable, quand c'eſt un Roi, qui ajoûte à l'éclat de la couronne les lumieres d'une ſageſſe toute royale : un Roi qui ſçait faire le diſcernement de ſes ſujets, & peſer le merite dans une juſte balance ; qui n'a pour le crime que des châtimens, tandis que toutes ſes recompenſes ſont pour la vertu ; qui non-ſeulement fait état de venger les injuſtices & les violences, mais qui s'applique à reformer la juſtice même ; qui en corrige les abus, qui retablit le bon ordre ; qui ſans éloigner perſonne de ſon trône, prête l'oreille aux humbles ſupplications des petits, écoute les plaintes des particuliers, & par là tient les juges & les magiſtrats dans le devoir : enfin, qui ſe voyant au-deſſus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous.

Car qu'y a-t'il qui nous repreſente mieux ſur la terre le jugement de Dieu, & qui en ſoit une image plus ſenſible & une preuve plus authentique ?

Mais, Sire, ſi c'eſt le propre des Rois de juger les peuples, il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le propre de Dieu de juger les Rois ; & comme le grand privilege de la ſouveraineté eſt de ne pouvoir être jugé que de Dieu ſeul, on peut dire que la grande marque de l'authorité ſuprême de Dieu eſt d'être lui ſeul le juge de tous les ſouverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'Ecriture ; & ſi ſon jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il ſemble néanmoins qu'il affecte de le faire paroître plus redoutable pour les Grands & pour les Rois de la terre : *Terribili apud Reges terræ.* *Pſ. 75.*

C'eſt de ce jugement, Sire, où les Rois ſeront appellez, auſſi-bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois S. Paul prêchant cette matiere en preſence même des infidelles & des payens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie, qu'ils en étoient émus, ſaiſis, effrayez : *Diſputante autem illo de juſtitiâ & caſtitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix.* *Act. 24.* Je n'ai ni le zéle, ni l'éloquence de S. Paul : mais auſſi j'ai l'avantage de parler devant un Roi chrétien & très-chrétien ; devant un Roi docile aux veritez de la religion, & diſpoſé non-ſeulement à les écouter, mais à en profiter. Ainſi j'ai droit d'eſperer de mon miniſtere, tout indigne que j'en ſuis, un ſuccès beaucoup plus heureux. J'ai beſoin pour cela des lumieres du Saint Eſprit, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

DE toutes les expreſſions dont les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis, pour nous donner quelque idée de la juſtice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroiſſe plus belle, plus ſolide, & remplie d'un plus grand ſens que celle de Tertullien que vous avez ſouvent entenduë, & qui ne peut être aſſez meditée; ſçavoir que Dieu eſt miſericordieux de ſon propre fonds, & qu'il eſt juſte du notre : *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.* C'eſt à cette parole que je veux m'attacher dans ce diſcours, & quoique le ſujet que j'ai à traiter, ſoit d'une étenduë preſque infinie, je me borne à cette penſée, parce qu'elle ſuffira pour vous faire entrer dans le myſtere adorable, mais redoutable, du jugement de Dieu. Je veux vous montrer que le fond de la juſtice de Dieu eſt en effet dans nous-mêmes; que ſi Dieu eſt ſevere & rigoureux dans ſes jugemens, comme l'Ecriture nous le dit, c'eſt de nous mêmes que procéde cette ſeverité; que c'eſt nous-mêmes qui le faiſons tel pour nous; en un mot, que quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes. *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.*

Tertull. de Reſurrect. c. 14.

Pour établir ma propoſition, & pour y obſerver quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choſes qui ont un rapport neceſſaire au jugement de Dieu; l'une eſt notre foy, & l'autre eſt notre raiſon. En qualité de chrétiens, nous avons la foy; & en qualité d'hommes, nous avons la raiſon. La foy eſt une lumiere ſurnaturelle, que nous avons reçûë de Dieu depuis notre naiſſance; & la raiſon eſt une lumiere naturelle que nous avons apportée

avec nous en naiſſant. Or c'eſt par ces deux grandes regles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie ; c'eſt par ces deux lumieres, par ces deux connoiſſances que Dieu nous jugera. Comme Chrétiens, ils nous jugera par notre foi ; & comme hommes, il nous jugera par notre raiſon. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il uſe de ſeverité, c'eſt uniquement ſur ces deux principes qu'elle ſera fondée. Comprenez, s'il vous plaît mon deſſein, & le partage de ce diſcours. Severité du jugement de Dieu fondée ſur la foi du chrétien, ce ſera la premiere partie : ſeverité du jugement de Dieu fondée ſur la raiſon de l'homme criminel & libertin, ce ſera la ſeconde partie. Deux points de religion & de morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'Evangile ne peut épuiſer. N'en meſurez pas l'importance par ce que je vous en dirai ; mais de ce que je vous en dirai, vous pourrez toûjours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le ſujet de votre attention.

I. PART.

TErtullien admirant autrefois le zéle que les payens faiſoient paroître pour leur fauſſe religion, & le comparant avec la froideur & l'indifference des chrétiens dans le ſervice & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien ſolide, & dont nous n'éprouverons que trop la verité au jugement dernier ? Voyez, diſoit ce grand homme, le caractere du demon. Il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte. On lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu ; on lui fait des ſacrifices comme à Dieu ; il a ſes martyrs auſſi bien que Dieu ; ſes loix ſont re-

çûës & obſervées plus exactement que celles de Dieu : & il s'eſt mis en poſſeſſion de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous oppoſera la conduite de ces malheureux, qui aveuglez des erreurs du monde, s'aſſujettiſſent à lui, & lui obéiſſent comme au Dieu du ſiecle : *Agnoſcamus ingenia diaboli, idcirco quædam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat & judicet.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, & cette penſée a quelque choſe de bien ſurprenant, c'eſt ainſi que la foi des payens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des chrétiens, & que les vrais fidelles ſe verront alors condamnez par l'infidelité même.

Tertull. de coron. in fine.

Mais ſi cela eſt de la ſorte ; & ſi la foi des payens, toute ſuperſtitieuſe qu'elle eſt, doit être pour nous ſi redoutable au tribunal de la juſtice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi. Car c'eſt par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des payens & des idolâtres ne ſera tout au plus qu'un ſurcroît de conviction que Dieu y ajoûtera : mais là notre, c'eſt-à-dire, celle que nous profeſſons, en ſera l'eſſentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais ce que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer : c'eſt que Dieu nous jugera par notre religion, ſoit que nous l'ayons conſervé, ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée; ſoit que nous ayons crû conſtamment & ſincerement les veritez qu'elle nous propoſoit, ſoit que nous ayons ceſſé de les croire. Il ſemble qu'il y ait en ceci de la contradiction : car ſi nous ne croyons plus les veritez

que la foi nous propoſe, comment peut-on dire que c'eſt notre foi ! & ſi ce n'eſt plus notre foi, comment Dieu nous jugera-t-il par elle ? Ce ſera à moi de repondre à cette difficulté ; & je l'éclaicirai en telle ſorte, que bien loin qu'elle affoibliſſe la propoſition que j'ai avancée, elle en ſera une des plus ſolides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable & à votre pieté, & à mon miniſtere. Nous faiſons tous profeſſion d'être chrétiens ; & puiſque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à ſuppoſer que nous avons dans le cœur la foi, dont nous donnons exterieurement des témoignages, & que nous confeſſons au dehors. Or ſuppoſant que nous l'avons, je dis que Dieu ſe ſervira d'elle pour nous juger. Aurons-nous droit de refuſer cette condition ? mais comment Dieu y procedera-t-il, c'eſt mes chers Auditeurs, ce qui demande une reflexion particuliere. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'eſt notre foi qui nous accuſera devant lui ; par que c'eſt notre foi qui ſervira de témoin contre nous ; parce que c'eſt notre foi, ſi jamais nous avons le malheur d'être réprouvez, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus differentes & plus directes à un jugement.

Oüi, c'eſt notre foi qui nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt l'a dit, & ſa parole y eſt expreſſe : *Nolite putare, quia ergo accuſaturus ſum vos apud Patrem ; eſt qui accuſat vos Moyſes.* Ne penſez pas, diſoit-il aux Juifs, que ce ſoit moi qui doive vous accuſer devant mon Pere ; vous avez un accuſateur, qui eſt Moyſe. *Joan.* 5.

Or par Moyſe, comme remarque S. Auguſtin il n'entendoit pas la perſonne de Moyſe, mais il entendoit la loi de Moyſe, les Ecritures qu'ils avoient par tradition reçûës de Moyſe, en un mot la religion qu'ils ſuivoient & qui leur avoit été enſeignée par Moyſe. Comme s'il leur eût dit : c'eſt cette loi, c'eſt cette religion, ce ſont ces Ecritures, qui s'éleveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur diſoit, Chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous. Car outre ces livres de Moyſe qui nous ſont communs avec les Juifs, nous avons un Evangile qui nous eſt propre ; & cet Evangile, ſi nous y prenons garde, n'eſt rien autre choſe qu'une continuelle accuſation de notre vie, en je ne ſçai combien de chefs, dont Moyſe, ni les Prophetes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à ſoutenir devant Dieu des accuſations bien plus preſſantes & bien plus fortes, que les Juifs : pourquoi ? parce que notre religion, en ajoûtant à celle des Juifs toutes les veritez évangeliques, ſe trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus ſainte & plus parfaite que celle des Juifs, & qu'elle aura par conſequent bien plus de reproches à nous faire.

C'eſt ce que ſaint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable paſſage de l'Epître aux Romains, où parlant du jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit qu'il s'y fera comme un conflict entre les penſées des hommes, & que les penſées des hommes s'y accuſeront mutuellement, & s'y défendront, tandis que Dieu ſcrutateur des cœurs, en relevera tous les ſecrets : *Inter ſe invicem cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus,*

Rom. 2.

in die, cum judicabit Deus occulta hominum. Or ces penſées qui s'entre-accuſeront, qui s'entrechoqueront, ſelon le terme & dans le ſentiment même de l'Apôtre, ce ſont celles qui partageront alors un réprouvé entre ſa conſcience & ſa foy. Car ſa foy lui dira: tu as crû ceci; & ſa conſcience lui dira, tu as fait cela. Ces deux penſées, tu as crû ceci, & tu as fait cela, ſe trouvant oppoſées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accuſations. La foy ſe declarera contre la conſcience criminelle; & la conſcience criminelle tâchera à ſe défendre contre la foy: juſqu'à ce qu'enfin la foy triomphant des vains efforts de la conſcience, la convaincra, la conſternera, l'accablera; *Inter ſe cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus.* C'eſt la paraphraſe que fait ſaint Chryſoſtome, de ces paroles de l'Apôtre.

De-là, Chrétiens, j'ai dit que le premier témoin qui parlera contre nous dans nôtre jugement, c'eſt nôtre foy; & je l'ai dit après S. Auguſtin, qui pour donner plus de jour à ſa penſée, met là-deſſus une difference bien remarquable entre les pecheurs & les juſtes. Car la foy, dit cet incomparable Docteur, rendra aux juſtes témoignage pour témoignage; & aux pecheurs, témoignage contre témoignage: appliquez-vous, s'il vous plaît. Il dit que la foy rendra aux juſtes témoignage pour témoignage, parce qu'il eſt certain que les juſtes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foy; & ce ſera la recompenſe de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foy devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foy devant les hommes par leur bon-

ne vie & par leurs vertus ; leur foi à ſon tour les glorifiera devant Dieu, par la juſtification de leurs perſonnes & de leurs œuvres. Au contraire, pourſuit S. Auguſtin, cette même foy rendra aux pecheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au lieu que les pecheurs auront démenti leur foy par une vie déreglée & corrompuë, leur foy ſe faiſant malgré eux reconnoître à eux, les confondra d'une maniere ſenſible : & cela, comment ? Tertullien l'explique dans l'excellent traité qu'il a compoſé du témoignage de l'ame, où il repreſente une ame réprouvée, aux priſes, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, avec Dieu & avec elle-même. Car au même-tems que Dieu d'une part preſſera le reprouvé, ſa foy, comme un témoin incorruptible, lui dira de l'autre : il eſt vrai : tu croyois un Dieu, mais tu ne t'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire : tu avois renoncé au monde en qualité de chrétien, & tu n'as pas laiſſé d'en être eſclave : tu déteſtois les idoles de la gentilité, qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre ; mais tu t'es fait dans le chriſtianiſme des idoles de chair : *Deum prædicabas, & non requirebas : damonia abominabaris, & illa colebas.* Voilà, dit ce Pere, le témoignage que la foy portera contre les pecheurs.

Tertull. de teſtimon. anim.

Mais s'en tiendra-t-elle là ? Non. Car après avoir porté contre eux ce témoignage, elle prononcera elle même l'arrêt de leur réprobation ; & en quels termes ? obſervez ceci : dans les mêmes termes qu'il eſt déja conçû en tant d'endroits de l'Evangile. En effet qu'y a-t-il dans l'Evangile de plus ſouvent repeté que ces malédictions & ces anathêmes fulminez par Jeſus-

Jeſus-Chriſt contre les mauvais chrétiens ? Et qu'eſt-ce que ces anathêmes, ſinon autant d'arrêts de la réprobation future des pecheurs, dreſſez par avance, & qu'il ne reſte plus qu'à leur ſignifier ? Quand nous liſons dans S. Matthieu, *Va mundo à ſcandalis ; va nobis hypocritæ ; va nobis divitibus ; va nobis qui habetis conſolationem veſtram.* Malheur à vous, ſenſuels & voluptueux, qui ne reſpirez ſur la terre que le plaiſir ; malheur à vous, riches ſuperbes & inſenſibles aux miſeres des pauvres ; malheur à vous, hypocrites, c'eſt-à-dire, politiques du ſiecle, qui n'avez qu'une vaine montre & une fauſſe apparence de probité ; malheur à vous qui par vos ſcandales & vos pernicieux exemples, faites périr les ames de vos freres : quand Jeſus-Chriſt nous parle de la ſorte, ne recevons-nous pas tout cela comme autant d'oracles de notre religion ? Or je l'ai dit, & je le redis : ces oracles de notre religion ſe changeront en autant d'arrêts, & d'arrêts définitifs, dans le jugement de Dieu. Le Fils de Dieu n'aura qu'à les ramaſſer tous, & qu'à en faire l'application. Cette ſeule parole, *Va vobis divitibus* ; malheur à vous, riches, aura pour damner un avare le même effet que cette autre, *Diſcedite maledicti*, retirez-vous, maudits. C'eſt donc ainſi que toute les procedure du jugement des chrétiens ſe réduira à leur religion.

Matth. 18. *Matth.* 23. *Luc.* 6. *Ibid.* *Matth.* 25.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'éclairciſſement, & même le ſens litteral de cette propoſition de S. Jean ſi étonnante, & qui ſemble d'abord ſi paradoxe, quand il dit : que celui qui croit, ne ſera pas jugé : *Qui credit in eum non judicatur.* Car il ne pretend pas, que

Joan. 5.

celui qui croit ait une exemption & un privilege pour ne point comparoître au dernier jour devant le tribunal de Jesus-Christ ; ce n'est point de cette maniere qu'il l'entend : mais il dit que celui qui croit, en conséquence de ce qu'il aura crû, ne sera point jugé ; parce que dès-là qu'il aura crû, il se jugera lui-même, sans qu'il soit necessaire qu'un autre le juge. Car, ou il aura vêcu conformément à sa créance & à sa religion, & alors sa religion seule le justifiera ; ou sa vie n'aura eû nul rapport à sa foi, & alors sa foi seule le condamnera. Tellement que Jesus-Christ, s'il m'est permis de parler de la sorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déja tout jugé ; & que toute la juriſdiction qu'il exercera, comme souverain Juge, sera de confirmer par une ratification authentique le jugement secret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voilà, mes chers Auditeurs, la premiere pensée qui s'est presentée à moi sur le sujet que je traite.

Pensée touchante, mais sur tout pensée terrible ! c'est ma religion qui me jugera. Ah, Chrétiens, la grande parole ! comprenons-en toute l'étenduë & toute la force. C'est ma religion qui me jugera ; cette religion si sainte, si pure, si irréprehensible ; cette religion si ennemie de mon amour propre, si contraire à mes inclinations, si opposée à l'esprit du monde, dont je suis rempli ; cette religion aussi exacte & aussi severe dans ses maximes, que Dieu l'est dans ses jugemens ; ou plûtôt dont les maximes ne sont rien autre chose que le jugement de Dieu même. C'est par elle que Dieu décidera de mon sort éternel ; c'est sur elle que roulera tout l'e-

xamen de ma vie : & il ne ſera point en mon pouvoir de la récuſer;& je n'aurai point droit de demander ; que mes actions ſoient peſées dans une autre balance que la ſienne, & je ne ſerai point reçû à me juſtifier ſur d'autres principes que les ſiens. Quelque excuſe que j'allégue à Dieu , il me rappellera toûjours à cette foi , & il m'obligera à répondre ſur autant d'articles qu'elle m'aura enſeigné de veritez. Il n'y en aura pas une , qui ne ſoit pour moi la matiere d'une diſcuſſion rigoureuſe. Et parce que la croix de Jeſus-Chriſt aura été l'abregé de toutes les veritez de la foi ; cette croix , ce ſigne auguſte & venerable du Fils de l'homme, paroîtra tout éclatant de lumiere , pour être la regle de mon jugement & celui du monde entier, comme il commença à l'être quand il fut élevé ſur le Calvaire : *Et tunc parebit ſignum Filii hominis.* Cette croix me ſera preſentée ; & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractere & le ſceau, ſera reprouvé de Dieu. Ah ! mon Dieu, eſt-il donc vrai que vous employerez pour ma perte juſqu'à l'inſtrument de mon ſalut ; & que ce qu'il y a en moi de plus ſaint, je veux dire ma religion, prendra parti contre moi-même ? *Matth.* 24.

Oüi , Chrétiens ; c'eſt ce que nous devons craindre , & de quoi nous ne pouvons avec trop de ſoin nous préſerver ; c'eſt ce qui doit nous faire frémir dans l'attente de ce jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y penſons pas, ou nous n'en ſommes qu'à demi touchez. Comme nous ne conſiderons les veritez de la foi que ſuperficiellement , à peine en appréhendons-nous les conſéquences. Ces maximes évangeliques que l'on nous prêche , cette ve-

étroite du ſalut, cette neceſſité de la pénitence, cette obligation indiſpenſable de mortifier ſa chair & de la crucifier avec ſes vices, tout cela ſont termes ſpecieux que nous écoutons avec reſpect, que nous debitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il eſt queſtion de les réduire à la pratique. Mais quand Jeſus-Chriſt avec tout l'éclat de ſa majeſté & tout le poids de ſa puiſſance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes veritez ; & qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monſtrueuſe contradiction de mœurs & de créance: quand il comparera tous ces principes de détachement de ſoi-méme, de renoncement à ſoi-même, avec nos injuſtices, avec nos vengeances, avec nos ſenſualitez, avec nos délicateſſes & ces recherches continuelles de nous-mêmes ; ah ! c'eſt alors que nous apprendrons combien il eſt affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant ; de ce Dieu, non plus ſeulement l'auteur ni le conſommateur, mais le defenſeur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi eſt comme languiſſante, ou preſque morte dans nos cœurs ; & quand le Fils de l'homme paroîtra à la fin des ſiecles, il doute, ce ſemble, s'il en trouvera encore quelques reſtes ſur la terre. Oüi, Chrétiens, il en trouvera ; & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra, pour nous juger & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit preſque morte, & comme enſevelie dans nous, reſſuſcitera avec nous ; & un des miracles que doit operer Jeſus-Chriſt, lui qui eſt notre reſurrection & notre vie, ſera de faire revivre

interieurement la foi dans nos ames, au même tems qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau ſentiment de S. Auguſtin, cette foi ainſi ranimée, ainſi reſſuſcitée par la preſence de Jeſus-Chriſt, lui demandera juſtice; & contre qui? non pas contre les tyrans qui l'auront perſécutée; elle ſe fera honneur de leurs perſécutions: non pas contre les payens qui l'auront méconnuë; leur infidelité les rendra en quelque ſorte moins criminels: mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Juſtice de l'avoir laiſſé languir dans l'inutilité & l'oiſiveté d'une vie mondaine, ſans la mettre en œuvre, & ſans jamais la faire agir pour Dieu. Juſtice, de l'avoir retenuë captive dans l'état du peché, où notre endurciſſement nous aura fait paſſer ſans trouble des années entieres. Juſtice, de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portions, & du caractere dont nous étions revêtus. Juſtice, de l'avoir décriée & ſcandaliſée devant les heretiques, ſes mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contre elle & contre nous. Enfin juſtice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des ſaints, elle n'aura pas été par notre faute aſſez puiſſante pour nous empêcher d'être des impies & des réprouvez. C'eſt de quoi elle demandera juſtice à Dieu, & c'eſt à nos dépens que cette juſtice lui ſera accordée.

Mais aprés tout, ſi cette religion ſe trouvoit entierement détruite en nous; & s'il arrivoit que par le déreglement de nos mœurs, nous fuſſions tombez dans une irreligion ſecrette; état où le peché enfin conduit: ſi cela étoit:

Dieu nous jugera-t-il encore par la foi ? Ne perdez pas ceci, je vous prie : voici le nœud de la difficulté que je me ſuis moi-même propoſée. Oüi, mes chers Auditeurs, Dieu nous jugera encore par notre foi ; & bien loin que cette irreligion ſecrette adouciſſe en aucune ſorte notre jugement, c'eſt ce qui en doublera la rigueur.

Car il faut, Chrétiens, & cette penſée n'eſt pas de moi, mais de S. Jerôme, il faut bien établir dans nos eſprits une verité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la reflexion neceſſaire, que dans le jugement de Dieu il y aura une difference infinie entre un payen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, & un chrétien qui l'ayant connuë, y aura interieurement renoncé; & que Dieu, ſuivant les ordres mêmes de ſa juſtice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On ſçait aſſez qu'un payen, à qui la loi de Jeſus-Chriſt n'aura point été annoncée, ne ſera pas jugé par cette loi ; & que Dieu, tout abſolu qu'il eſt, gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner par une loi qu'il ne lui aura pas fait connoître : & c'eſt ce que S. Paul enſeigne en termes formels : *Quicumque ſine lege peccaverunt, ſine lege peribunt.* Mais je prétends, qu'il n'en eſt pas de même d'un chrétien qui a profeſſé la loi de Jeſus-Chriſt, & qui après l'avoir embraſſée, en a dans la ſuite ſecoüé le joug. Je prétends, qu'ayant peché après avoir reçû cette loi, il doit perir par cette loi, & que ſa deſertion eſt juſtement le premier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit ſaint Chryſoſtome de s'émanciper de l'obéïſſance dûë à cette loi, après s'è-

Rom. 2.

tre engagé à elle par le baptême. Il ne pouvoit plus ſans apoſtaſie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du chriſtianiſme, y renoncer de ce renoncement même interieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc ? remarquez la fin malheureuſe de l'impieté : cette loi de Jeſus-Chriſt abandonnée & renoncée, pourſuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un deſerteur. Et de même qu'un deſerteur de la milice ſéculiere eſt traité, s'il a le malheur d'être repris, ſelon les loix les plus rigoureuſes de la malice qu'il a quitté ; ce qui n'eſt point cenſé injuſte, parce que tout homme, dit on, doit ſubir la ſeverité des loix, auſquelles il s'eſt lui-même obligé : ainſi, mais à bien plus forte raiſon, un libertin preſenté devant Dieu comme un deſerteur de ſa religion, doit être jugé ſuivant les maximes de cette religion même, ſans qu'il puiſſe pretexter que ce n'étoit plus ſa religion, & qu'il ne la connoiſſoit plus; puiſque bien loin de le juſtifier, c'eſt ce qui ſera ſon crime de ne l'avoir plus reconnuë. Penſée que ſaint Cyprien exprimoit ſi noblement, quand il diſoit en parlant du baptême: *Baptiſmus ornat Chriſti militem, convincit deſertorem.* Car j'appelle toûjours deſerteur de la milice de Jeſus-Chriſt, celui qui n'a plus le chriſtianiſme dans le cœur, quoiqu'il en conſerve encore les dehors. *Cypr.*

Je ſçais néanmoins, & il eſt bon d'aller au devant de tout, je ſçais ce que l'infidelité pourroit oppoſer ; je ſçais que juſques dans la profeſſion de notre foi, Dieu nous a fait libres ; je ſçais que la religion eſt une vertu qui demande le conſentement de notre volonté, & que pour être chrétien ; il faut vouloir l'être,

Mais Dieu par là n'entend pas que nous ayons droit de l'être, ou de ne le pas être, ſelon nos caprices; & qu'après nous être une fois ſoumis à ſon Evangile, il nous ſoit libre d'en laiſſer & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce ſera donc à nous, ſi nous avons été aſſez perdus, aſſez obſtinez pour étouffer dans notre cœur une foi ſi ſainte, de lui en rendre raiſon, & de lui dire pourquoi. Or quelle raiſon lui en rendrons-nous ? Dirons-nous que cette religion ne nous a pas parû aſſez bien fondée ; Il ſera bien étrange, que ce qui a ſuffi pour convaincre un monde entier, ne nous ait pas convaincus nous-mêmes ; & qu'une religion, à laquelle les plus grands hommes de la terre ſe ſont rendus ; contre laquelle un S. Auguſtin, avec toute la force de ſon génie & toute la curioſité de ſon eſprit, n'a pû ſe defendre ; qui par l'évidence de ſes miracles a triomphé de toutes les erreurs du paganiſme ; & qui dans ſes preuves, dans ces principes, dans ſes regles, dans ſa morale, dans ſes myſteres, dans ſon établiſſement, portoit toutes les marques de la divinité: qu'une telle religion n'ait pas eû de quoi nous ſatisfaire, c'eſt, dis-je, ce qui ſera bien étonnant. Mais ſans que Dieu entre avec nous dans une pareille recherche, il n'aura qu'à nous demander, ſi c'eſt en effet par raiſon que nous nous ſerons départis de notre premiere ſoumiſſion à la foi ; ſi pour nous engager dans un pas auſſi dangereux & auſſi hardi que celui-là, nous avons bien conſulté, bien examiné, bien cherché à nous inſtruire : & ſuppoſé que nous l'ayons cherché, que nous ayons examiné, conſulté : ſi nous l'avons fait avec humilité, ſi nous l'avons fait avec docilité, ſi nous l'avons fait ſans

préjugé, ſi nous l'avons fait par un deſir ſincere de découvrir la verité ; ſur tout, ſi nous l'avons fait avec cette pureté de vie, qui devoit ſervir de diſpoſition aux lumieres de la grace: car dans une affaire de cette conſéquence, il ne falloit rien obmettre ni rien negliger.

Or dans tous ces chefs Dieu trouvera de quoi nous confondre, & de quoi nous condamner: car il nous fera voir, mais évidemment, que tout ce deſordre de notre infidelité, n'aura point eû d'autre principe, qu'une ignorance criminelle où nous aurons vécu, ſans nous être jamais appliquez à une étude ſérieuſe de notre religion. Et certes, rien pour l'ordinaire de plus ignorant en matiere de religion, que ce qu'on appelle les libertins du ſiecle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des veritez de la foi, nous aurons preſque toûjours apporté un eſprit d'orgueil, un eſprit préſomptueux & opiniâtre, un eſprit plein de lui-même, plein de ſa propre ſuffiſance, & abondant en ſon ſens. Il nous fera voir, & il nous reprochera, que tandis que nous étions ſi rebelles à ſa parole, nous avons été, ſur mille articles, les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raiſonné, philoſophé ſur notre créance qu'avec malignité, & dans le deſſein d'y trouver du foible pour la contredire : prévention, ſeule capable d'éloigner Dieu de nous, quand d'ailleurs il auroit voulu ſe communiquer à nous. Voilà ſur quoi il nous confondra.

Mais ce qui mettra le comble à notre confuſion, c'eſt lorſque remontant à la ſource, & nous y faiſant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoître les deux vrayes cauſes de

notre infidelité, ſçavoir, le libertinage de nôtre eſprit, & le libertinage de notre cœur. Libertinage de notre eſprit, qui ſera fait juge de tout, pour ne s'aſſujettir à rien : qui ſe ſera détaché de la foi, non pas pour ſuivre un meilleur parti, mais pour ne ſçavoir plus lui-même, ni ce qu'il ſuivoit, ni ce qu'il ne ſuivoit pas; pour abandonner toutes choſes au hazard, pour ſe réduire à une malheureuſe indifference en matiere de religion ; diſons mieux, pour n'avoir plus abſolument de religion. Libertinage de notre cœur, qui ſe trouvant gêné par la foi, nous aura peu à peu ſollicitez, & enfin determinez à ſortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la ſervitude: ce que Dieu n'aura pas de peine à juſtifier, & ce qu'il juſtifiera par une comparaiſon ſenſible & convaincante, en nous montrant, que tandis que nos mœurs ont été reglées, notre foi a été ſaine ; & que notre foi n'a commencé à ſe démentir, que quand nos mœurs ont commencé à ſe corrompre.

Or encore une fois, que repondrons-nous à tout cela ? En appellerons-nous de notre foi à notre raiſon ; & eſperons-nous que cette raiſon, qui dans les principes de la théologie, eſt un des fondemens eſſentiels & neceſſaires de notre foi, nous ſerve de défenſe contre la foi même ? Non, non, mes Freres, dit S. Chryſoſtome, ne nous promettons rien de ce côté-là: ſi notre foi nous condamne, ce ſera du conſentement & de l'aveu de notre raiſon. Car cette raiſon nous diſoit elle-même, que nous ne devions pas trop déferer à nos vûës naturelles, & à ſes connoiſſances ; que dans les choſes de Dieu, il falloit avoir recours à des lumieres ſuperieures & moins trompeuſes ; & que quel-

qu'éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter ſur elle. C'eſt ce que la raiſon nous dictoit : de ſorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de cenſurer les points de notre foi, nous lui avons donné non ſeulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas. Elle nous condamnera donc juſques dans la perte de notre foi. Cependant n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui ? Ah ! Chrétiens, le foible appui, que celui de notre raiſon contre le jugement de Dieu ! quand un ſujet veut entrer en raiſonnement avec ſon Prince, & diſputer de ſes droits avec ſon ſouverain, il faut qu'il ſe ſente bien fort ; & pour peu que ſa cauſe ſoit douteuſe, on ne peut pas l'excuſer d'une extrême folie, d'en vouloir ſortir par raiſon. Que ſera-ce d'une créature, qui veut conteſter avec ſon créateur ? Hé ! qui ſuis-je, Seigneur, pour me meſurer avec vous ? Ne ſçais-je pas que pour une raiſon que je pourrai peut être alléguer en ma faveur, vous m'en oppoſerez cent autres, auſquelles je n'aurai rien à repliquer ? ainſi parloit le ſaint homme Job. Quel doit donc être le ſentiment d'un pecheur ? C'eſt là néanmoins la reſſource de l'homme criminel & libertin ; il veut traiter avec Dieu par voye de raiſon, & par conſéquent il veut être jugé par la raiſon ; & c'eſt l'autre tribunal où je le vais preſenter dans la ſeconde partie.

II. PART.

C'Eſt une doctrine auſſi pernicieuſe qu'elle paroît religieuſe dans ſon principe, de croire que depuis le peché de notre premier pere, tout eſt corrompu dans notre raiſon, & c'eſt rendre l'homme libertin, ſous pretexte de

l'humilier ; de dire qu'au défaut de la foi, il n'a plus d'autre regle de ſa conduite, que la paſſion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raiſon qui nous gouverne, & qui ſubſiſte même après le peché : une raiſon qui nous fait connoître Dieu, qui nous preſcrit des devoirs, qui nous impoſe des loix, qui nous aſſujettit à l'ordre. Or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être abſolument, ni entierement dépravé. Je ſçais que cette raiſon ſeule ſans la grace & ſans la foi, ne ſuffit pas pour nous ſauver ; & en cela je renonce au pélagianiſme. Mais du reſte, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous ſauver, je prétends qu'elle eſt plus que ſuffiſante pour nous condamner ; & j'ai S. Paul pour garant & pour auteur même de ma propoſition. J'advouë que cette raiſon, ſur tout depuis la chûte du premier homme, eſt ſouvent offuſquée des nüages de nos paſſions : mais je ſoutiens qu'elle a des lumieres que toutes les paſſions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent parmi les plus épaiſſes tenebres du peché. Soit donc que nous conſiderions cette raiſon dans ſa pureté & dans ſon integrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçûë de Dieu en naiſſant, ſoit que nous la conſiderions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos déſordres : je dis, Chrétiens, que Dieu s'en ſervira également pour nous juger. Pourquoi ? parce qu'il nous jugera, non ſeulement par les connoiſſances naturelles que nous aurons euës du bien & du mal ; mais même par nos propres erreurs ; & c'eſt ce que j'ai preſentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raiſon qu'il

nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers Auditeurs, & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raiſon, & nous nous revoltons contre elle; il la ſuſcitera contre nous. Nous ne voulons pas écouter cette raiſon, quand elle nous parle; il nous la fera entendre malgré nous. Nous nous formons des pretextes pour engager cette raiſon dans le parti de notre paſſion; il diſſipera tous ces pretextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus caché, & ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui ſont, ſuivant la doctrine de S. Bernard, les trois principaux degrez de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu contre les réprouvez une matiere infinie, & les plus juſtes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous pechons contre toutes les vûës de notre raiſon; & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies, puiſque votre raiſon étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle; & pour ne donner aucune priſe à ma juſtice, plus vous vous êtes licentiez du côté de la foi, plus deviez-vous être reguliers, ſeveres, irreprehenſibles du côté de la raiſon. Or voyons ſi c'eſt ainſi que vous vous êtes comportez. Voyons ſi votre vie a été une vie raiſonnable, une vie d'hommes. Et c'eſt alors, Chrétiens, que Dieu nous produira cette ſuite affreuſe de pechez, dont S. Paul fait aux Romains le dénombrement, & qu'il reprochoit à ces Philoſophes, qui par la raiſon avoient connu Dieu, mais ne l'avoient pas glorifié comme Dieu; des impudicitez abomi-

nables, & dont la nature même a horreur; des artifices diaboliques à inventer ſans ceſſe de nouveaux moyens de contenter les plus ſales deſirs, & une ſcandaleuſe effronterie à en faire gloire; des injuſtices criantes à l'égard du prochain, des violences, des uſurpations, des oppreſſions ſoutenuës du credit & de la force; des perfidies noires & des trahiſons, communément appellées intrigues du monde; des jalouſies enragées, qu'il me ſoit permis d'uſer de ce terme, fomentées de levain d'une déteſtable ambition; des animoſitez & des haines portées juſques à la fureur, des mediſances juſques à la calomnie la plus atroce, des avarices juſques à la cruauté la plus impitoyable, des dépenſes juſques à la prodigalité la plus inſenſée, des excès de table juſques à la ruine totable du corps, des emportemens de colere juſques au trouble de l'eſprit. Mais que dis-je & où m'emporte mon zele? tout cela ſe trouve-t'il donc dans la conduite d'un homme abandonné à ſa raiſon & déſerteur de ſa foi? Oüi, mes Freres, tout cela s'y trouve communément, & l'experience le verifie.

Je ſçais qu'en ſpeculation l'un n'eſt pas une conſéquence neceſſaire de l'autre: mais il l'eſt en pratique, & l'a toûjours été. Soit que Dieu par un juſte châtiment livre alors ces ames profanes à leurs brutales paſſions, comme l'a eſtimé l'Apôtre; ſoit que le naturel & le penchant, malgré les foibles vûës de la raiſon les entraîne là: quoiqu'il en ſoit, ces monſtres de pechez ſe trouveront tous raſſemblez dans les
Deut. 32. treſors de la colere de Dieu. *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis?* Dieu les repreſentera tous à la fois à un réprouvé;

& par une eſpece d'inſulte, (ne vous ſcandaliſez pas de cette expreſſion ; c'eſt Dieu lui-même qui parle ainſi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'inſulter à l'impie, ou du moins à ſon impieté ; *Ego quoque ridebo ; & ſubſannabo*) Dieu, dis-je, par une eſpece d'inſulte, lui demandera, ſi ſa raiſon lui ſuggeroit toutes ces abominations, ſi ſa raiſon les approuvoit, ſi ſa raiſon étoit là-deſſus d'intelligence avec lui. *Prov.* 1.

Ah ! Seigneur, s'écrioit S. Auguſtin, preſſé des remords interieurs qu'une verité ſi terrible lui faiſoit ſentir, je le confeſſe ; voilà la penſée qui a conſommé l'ouvrage de ma converſion ; voilà le coup de mon ſalut, & ce qui m'a retiré du profond abyſme de mon iniquité : la crainte de votre jugement, fondée ſur le jugement de ma raiſon, c'eſt ce qui m'a rappellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu : mais j'avois une raiſon, dont je ne me pouvois défaire, & cette raiſon me ſuivoit par tout. Quelque ſecte que j'euſſe embraſſée, & dans quelque opinion que je me fuſſe jetté, le peché où je vivois me paroiſſoit toûjours peché. Soit que je fuſſe manichéen, ſoit que je fuſſe catholique, ſoit que je ne fuſſe rien du tout, ma raiſon me diſoit que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le diſoit-elle ? au milieu de mes plaiſirs, parmi les divertiſſemens & les joyes du ſiecle, dans les momens les plus doux & les plus agréables. C'eſt alors que cette raiſon venoit me troubler ; & je la trouvois en tous lieux & en tout tems, comme un adverſaire formidable, qui s'oppoſoit à moi. Or de

là, Seigneur, je concluois ce que je devois craindre de vôtre juſtice : car ſi je ne puis pas, diſois-je, éviter la cenſure de ma raiſon, qui eſt une raiſon foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'eſt-à-dire, la rigueur de ſon jugement? Voilà, Chrétiens, ce qui ſe paſſoit dans S. Auguſtin, & ce qui ſe paſſe tous les jours dans nous quand nous commettons le peché avec la vûë actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raiſon contre nous-mêmes, de notre raiſon contre nos paſſions, de notre raiſon contre notre libertinage, c'eſt déja le commencement, ou comme un ébauche du jugement de Dieu.

Ce n'eſt pas aſſez : en mille autres choſes, où notre raiſon ne nous parle pas ſi fortement, ni ſi clairement, quoiqu'elle nous parle toûjours, nous fermons l'oreille ; & parce que ſi nous la conſultions, ou ſi nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle traverſeroit ſouvent nos deſſeins & nos entrepriſes, & par là nous deviendroit importune, bien loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons ſa voix, ou nous l'affoibliſſons : de ſorte qu'elle ne peut preſque plus penetrer juſqu'à notre cœur. C'eſt le ſecond deſordre qui regne aujourd'hui ; mais deſordre qui ceſſera dans le jugement de Dieu. Car il eſt certain, comme l'a fort bien remarqué S. Ambroiſe, que Dieu en nous jugeant, nous forcera malgré nous à écouter notre raiſon. Et il lui ſera bien aiſé, dit ce ſaint Docteur ; ou plûtôt, l'état même où nous ſerons reduits, ne nous y forcera que trop. Car ce qui nous empêche maintenant d'entendre la raiſon qui nous parle, c'eſt au-dedans

de nous le tumulte de nos passions ; ce sont au dehors les objets que nous font voir nos sens, je veux dire, le mensonge & l'imposture, l'adulation & la flaterie qui nous séduit ; la confusion, le bruit, le grand air du monde qui nous dissipe. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne sera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure de ce monde sera passée, comme dit l'Apôtre : *Præterit enim figura hujus mundi.* 1. Cor. 7. Il n'y aura plus de passions dans nous, parce que la mort les aura éteintes; parce qu'il n'y aura plus personne qui ait interêt à nous plaire. Abandonnez de toutes les créatures nous resterons seuls avec nous-mêmes : & c'est alors que notre raison parlera, & qu'elle parlera hautement. C'est alors qu'au lieu de ces mensonges agréables & avantageux, qui nous auront flattez, & dont nous n'aurons pas voulu nous désabuser ; elle nous dira des veritez fâcheuses & humiliantes, que nous n'aurons jamais sçûës, parce que nous aurons affecté de ne les pas sçavoir. C'est alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts grossiers, là où notre esprit se figuroit des perfections imaginaires. Et quelle sera notre surprise, de nous voir peut-être condamnez par les choses mêmes, dont on nous aura tant felicitez & tant applaudis ?

Enfin, parce qu'en certains points, où les déguisemens & les artifices, pour ne pas dire, les hypocrisies de l'amour propre, sont si ordinaires, nous aurons cherché des raisons pour engager notre raison même dans les interêts de notre passion : que fera Dieu ? Lui qui dans la pensée de S. Paul, est le plus subtil & le plus penetrant anatomiste de notre cœur : lui qui en sçait

ſi bien faire toutes les diſſections, & qui entre juſques dans toutes les jointures, c'eſt-à-dire, dans les plis & replis de l'ame, pour en diſcerner les mouvemens les plus cachez; car c'eſt l'image ſous laquelle l'Apôtre nous le repréſente, *Hebr.* 4. *Pertingens uſque ad diviſionem animæ, compagum quoque ac medullarum, & diſcretor cogitationum cordis* : Il débroüillera tout ce mêlange de paſſion & de raiſon ; ſeparera l'une d'avec l'autre ; il mettra d'une part la raiſon, & d'autre part la paſſion ; il diſtinguera les intentions & les pretextes, les apparences & les effets, l'illuſion & la verité : & de ce diſcernement il nous fera conclure à nous-mêmes, à nous deſormais malgré nous raiſonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquité. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de ſa lumiere ; &, ſelon la doctrine des théologiens, il nous appliquera par les remors de notre propre raiſon : voyez, & connoiſſez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en telle & en telle occaſion. Ici c'eſt une maligne envie, à laquelle vous ſçaviez donner toute la couleur d'un veritable zele. Là c'eſt une vengeance, que vous deguiſiez ſous un faux dehors de juſtice. Vous êtiez officieux & charitable ; mais vous ne l'êtiez que pour mieux parvenir à vos fins. Vos actions étoient édifiantes; mais en édifiant le prochain, vous vous cherchiez vous-même, & ne cherchiez que vous-même. Ah ! chrétiens, que d'hypocrites, à qui Dieu tout à coup levera le maſque. Que de vertus chimeriques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confuſion, que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi & confeſſez. Que de merites prétendus, qui auront eu dans ce monde

toute leur récompenſe, & qui ne ſeront payez dans l'autre que d'une éternelle reprobation ?

Mais après tout, ſi notre raiſon a été en effet dans l'erreur, & que ce ſoient les erreurs de notre raiſon qui nous ayent fait pecher, comment Dieu nous condamnera-t'il par elle ? c'eſt à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reſte rien à deſirer ſur une ſi importante matiere. Je dis donc, que Dieu alors même aura toûjours droit de nous juger par notre raiſon, non pas, ſi vous le voulez, non pas préciſément par notre raiſon trompée ; mais par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres ; mais par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autre tems. Diſtinguez ces deux choſes, & ſentez-en bien toute la force.

Raiſon ſi éclairée ſur d'autres affaires, & raiſon ſi éclairée en d'autres tems ſur l'affaire même du ſalut. Car ſur mille points, où il ne s'agit, ni de votre interêt, ni de votre ambition, ni de votre plaiſir, qu'elle eſt la penetration de vos lumieres ? qu'elle eſt la droiture de vos jugemens ? Vous voyez d'abord ce qui convient, & ce qui ne convient pas ; ce qui eſt raiſonnable, & ce qui ne l'eſt pas ; ce qu'il faut prendre, & ce qu'il faut rejetter, ce qu'il faut aprouver, & ce qu'il faut condamner : vous donnez là-deſſus des conſeils ſi ſages, vous prenez des meſures ſi juſtes ; & c'eſt cela même auſſi que Dieu vous oppoſera. La belle excuſe pour vous juſtifier auprès de lui ! j'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez, parce que vous le vouliez ; & vous le vouliez, parce que votre interêt vous le faiſoit vouloir ;

vous le vouliez, parce que votre ambition vous le faiſoit vouloir ; vous le vouliez, parce que votre plaiſir vous le faiſoit vouloir. Par tout où l'interêt, je dis votre interêt propre, n'avoit point de part, vous étiez ſi clairvoyant pour démêler la verité de l'artifice & du menſonge. Vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fonds de chaque choſe, & pour en connoître l'équité ou l'injuſtice. Par tout où l'ambition ne prétendoit rien, & n'avoit rien à prétendre, vous ſçaviez ſi bien diſtinguer le bon droit ; & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées ſecretes, où tous les principes, je ne dis pas ſeulement de la religion, mais de la ſocieté, mais de l'humanité, étoient renverſez. Dès que la paſſion ne parloit plus, qu'il ne s'agiſſoit plus de vos plaiſirs infames, vous étiez contre le crime ſi ſevere dans vos déciſions, & ſi rigide dans vos arrêts. Or cette diverſité, cette contrarieté de ſentimens, d'où eſt-elle venuë? ce que vous penſiez en telle & telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le penſiez vous plus : ce que vous étiez à tel & tel tems, pourquoi à tel autre ne l'étiez vous plus ?

Car enfin, Chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'eſt fait en nous & dans toutes les puiſſances de notre ame, il y a eu un tems, un heureux tems, où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfans raiſonnables, c'eſt-à-dire, purs & exemts de faux préjugez du monde : point de déguiſemens
1. *Petr.* alors, point de préventions & de maximes
2. corrompuës ; *Sicut modo geniti infantes, ratio-*

nabiles ſine dolo. Ce qui étoit vertu, nous paroiſſoit vertu; & ce qui étoit injuſtice nous paroiſſoit injuſtice. Sentimens, dit Tertullien, d'autant plus épurez & plus divins, qu'ils étoient plus ſimples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame chrétienne. *Conſiſte in medio, anima.* Produiſez-vous dans la ſimplicité de votre être; *Te ſimplicem compello.* Je ne veux que vous-même denuée de tous les dons de grace, dont vous avez été revêtuë. Je n'ai que faire de votre foi; votre raiſon me ſuffit. Où eſt-elle cette raiſon, que je vous avois d'abord donnée? Que vous dictoit-elle, quelles routes vous montroit-elle, avant que la paſſion l'eût aveuglée? Quelle ſorte de tenebres où vous l'avez enſevelie; & puiſqu'elle ne vous a pas ſervi de guide lorſque vous deviez la ſuivre, qu'elle ſerve maintenant contre vous & de témoin & de Juge. *Conſiſte in medio anima; te ſimplicem compello.*

Tertull. de teſtimod. anim. c. 1.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le jugement de Dieu, & plus digne de vous être repreſenté. Tous ces ſignes qui le precederont, & dont nous parle l'Evangile de ce jour, ne font pas ſur moi une ſi grande impreſſion. Mais un Dieu qui me juge par ma raiſon même & par ma religion, c'eſt ce qui cauſe toutes mes frayeurs. Surquoi je n'ai plus rien à vous dire, que ce que diſoit S. Bernard, écrivant à un Pape, & lui faiſant des remontrances que ſon zéle l'engageoit à lui faire. Car voici comment il lui parloit: s'il y avoit un Juge dans le monde qui fut au-deſſus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je ſçais qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi qui eſt celui de J. C. mais à Dieu ne plaiſe que je

vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défense. Que me reste-t'il donc ? sinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous fasse vous-même le juge de votre propre cause. C'est ce que je vous dis aujourd'hui, Chrétiens. Si je suivois l'ardeur de ce zéle, dont je me sens animé pour les interêts de Dieu, comme son ministre ; je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous soyez, toute votre grandeur sera anéantie: mais que le ciel pour jamais me préserve d'y devenir votre accusateur, moi qui dois joindre au zéle de la gloire de Dieu le zele de votre salut! Ce n'est donc point à Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à votre religion, à votre raison. Faites-vous justice de vous mêmes à vous-mêmes, où faites-la plûtôt à Dieu. C'est par où il faut que vous commenciez. Quand vous vous serez jugez vous-mêmes je pourrai vous dire que tout n'est pas encore decidé : & quelque avantageux que vous puisse être le jugement que vous aurez fait de vous-mêmes, il faut toûjours craindre celui de Dieu ; puisque S. Paul, tout grand Apôtre qu'il étoit, & quoique sa conscience ne lui reprochât rien, ne se croyoit pas pour cela justifié. Mais aujourd'hui je ne vais pas jusques-là. Assurez-vous de vous-mêmes, repondez-vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut pas davantage. Or je dis, Chrêtiens, que vous n'aurez jamais cette assurance de votre part, tandis que vous vivrez dans le desordre du peché; & je n'en veux point d'autre témoin que vous-mêmes & votre conscience. Vous vous cachez à vous-mêmes pour quelque-tems, & vous cherchez à vous y cacher ; mais la mort

viendra, & le jugement de Dieu, où il faudra ſoûtenir malgré vous cette vûë de vous-mêmes. Car c'eſt cette vûë de vous-mêmes, qui vous tourmentera à la mort, & après la mort. La vûë d'un Dieu courroucée aura quelque choſe de bien terrible; mais l'objet qui vous fera plus d'horreur, c'eſt vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pecheur dans l'Ecriture, de preſenter, & de s'oppoſer lui-même à lui-même: *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.* Pſ. 49.

Dès maintenant cela n'eſt-il pas ainſi, & cette vûë de vous-mêmes n'eſt-il pas la choſe du monde que vous fuyez le plus? Vous parlez de rentrer dans vous-mêmes, c'eſt un langage qui vous importune; & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidele, vous vous tourneriez contre moi: marque évidente que vous ne pouvez déja ſupporter la vûë de vous mêmes. Et puiſque vous ne pouvez vous ſouffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre, & il y a quelque choſe de dereglé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'eſt pour cela, dit S. Auguſtin, qu'il faut aimer cette vûë de nous-mêmes, parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplaît. Car pour plaire à Dieu, ajoûte ce Pere, il faut nous déplaire à nous-même; & pour nous déplaire à nous-mêmes, il faut nous voir. Si nous nous voyons, continuë ce ſaint Docteur, nous nous haïrions, & Dieu commenceroit à nous aimer. Parce que nous ne nous voyons pas, nous nous aimons, & nous ſommes inſuportables à Dieu. Mais dans le jugement dernier nous nous verrons; avec cette triſte circonſtance,

que nous nous verrons trop tard, & que nous ſerons tout à la fois un objet de haine, & pour nous-mêmes, & pour Dieu : & pour nous-mêmes, qui nous verrons tels que nous ſommes, pour Dieu qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les Saints ; & des Saints qui n'avoient aſſurément pas moins de force d'eſprit que nous, ni des lumieres moins penetrantes que les nôtres Voilà ce qui a perſuadé S. Jerôme de quitter le monde, & d'embraſſer les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en ſommes pas touchez, malheur à nous & à notre endurciſſement ! mais quelque inſenſibles que nous ſoyons ; voilà ce que nous craindrons un jour, & ce que nous regretterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plûtôt. Craignons-le donc dès maintenant, mes chers Auditeurs ; & pour nous rendre cette crainte utile, jugeons-nous avant que Dieu nous juge. Soumettons-nous à notre foi, afin qu'elle ne s'éleve pas contre nous. Accordons-nous avec notre raiſon, écoutons-la, & laiſſons-nous y conduire, afin que cet adverſaire domeſtique, avec qui nous ſommes encore dans le chemin, ne nous livre pas aux miniſtres de cette juſtice rigoureuſe, dont il n'y aura plus de grace à eſperer. Prévenons cette vûë forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vûë libre & volontaire. Ah ! Seigneur, permettez-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître temeraire & préſomptueuſe ; mais qui ne procede que des connoiſſances que vous me donnez du redoutable myſtere de votre Jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'eſt

que

que vous me defendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'oſe dire que je ne vous crains, que parce que je me crains moi-même. Dans vous, je ne vois que des ſujets de confiance, parce que je ne vois dans vous que bonté & que miſericorde. Mais comme cette bonté eſt eſſentiellement oppoſée au peché; & que ſans changer de nature, toute bonté qu'elle eſt, elle eſt juſtice; elle eſt colere, elle eſt vengeance à l'égard du peché: voyant ce peché dans moi, il faut que je craigne juſques à votre bonté, juſques à votre miſericorde même. Peut-être, mon Dieu, y a-t-il ici des ames, ſur qui ces grandes veritez n'ont encore fait nulle impreſſion. Mais vous êtes le maître des cœurs, puiſque c'eſt vous qui les avez formez; & vous avez des graces pour les réveiller de leur aſſoupiſſement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble ſalutaire, & les ramener dans la voye de l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON

POUR

LE II. DIMANCHE

DE

L'AVENT.

Sur le Scandale.

Reſpondens Jeſus, ait illis : Euntes renunciate Joanni, quæ audiſtis & vidiſtis. Cæci vident, claudi ambulant, ſurdi audiunt, mortui reſurgunt, & beatus eſt qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Jeſus-Chriſt leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vû & entendu. Les aveugles voyent, les boiteux marchent, les ſourds entendent, les morts reſſuſcitent, & heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chapitre 11.

SIRE,

Après des miracles ſi éclatans, le Sauveur du monde avoit droit de ſe promettre, non

ſeulement que les hommes ne ſe ſcandaliſeroient point de ſon Evangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embraſſer & de le ſuivre. Tant de malades guéris, ſourds, muets, aveugles, boiteux, des morts reſſuſcités, mille autres prodiges qui marquoient ſi viſiblement la force & la vertu d'un Dieu, devoient ſans doute lui attirer le reſpect & la veneration, que dis-je ? l'adoration même & le culte de toute la terre. Cependant, ô profondeur & abyſme des conſeils de Dieu ! malgré ces miracles, Jeſus-Chriſt eſt un ſujet de ſcandale pour le monde; & ce ſcandale eſt devenu ſi general, que lui-même dans l'Evangile il declare bienheureux, quiconque ſçaura s'en préſerver. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde ; je dis, le monde prophane & impie, ne s'eſt-il pas ſcandaliſé dans ce Dieu Homme ? Il s'eſt ſcandaliſé de ſa perſonne ; il s'eſt ſcandaliſé de ſa doctrine, il s'eſt ſcandaliſé de ſa loi, il s'eſt ſcandaliſé de ſes ſouffrances, il s'eſt ſcandaliſé de ſa mort ; juſques-là que S. Paul, lorſqu'il parloit aux fidelles du myſtere de la croix, ne l'appelloit plus le myſtere de la croix, mais le ſcandale de la croix. *Ergo evacuatum eſt ſcandalum crucis* : Et quoi donc, mes Freres, écrivoit-il aux Galates, le ſcandale de la croix eſt-il anéanti ? ce que les fidelles entendoient, & ce qui leur faiſoit comprendre, que la croix qui devoit être pour les prédeſtinez un myſtere de redemption, ſeroit pour les réprouvez un ſigne de contradiction ; & que le grand ſcandale des hommes, ſeroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les ſauver. *Galat.* 5

Tel étoit alors le langage des Apôtres, mais

rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce ſcandale enfin a ceſſé. J. C. a triomphé du monde, ſa doctrine a été reçûë ; ſa religion a prévalu, ſa croix, comme dit ſaint Auguſtin, eſt ſur le front des Souverains & des Monarques. Mais à ce ſcandale, dont J. C. étoit l'objet, il en a ſuccedé un autre, dont nous ſommes les auteurs ; un autre non moins funeſte, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. J. C. n'eſt plus pour nous un ſujet de ſcandale, mais nous ſommes des ſujets de ſcandale pour J. C. Nous ne ſommes plus ſcandaliſez de lui, mais nous le ſcandaliſons lui même dans la perſonne de nos freres ; comme il eſt écrit que S. Paul le perſecutoit en perſecutant l'Egliſe : *Act. 26.* *Saule, Saule, quid me perſequeris ?* Saul, Saul, diſoit le Sauveur du monde, pourquoi me perſecutez-vous ? N'eſt-ce pas ainſi qu'il pourroit nous dire, pourquoi me ſcandaliſez-vous en ſcandaliſant ceux qui m'appartiennent, & qui ſont les membres de mon corps myſtique ? Or c'eſt ce ſcandale cauſé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

J'Entre d'abord dans mon ſujet, & m'arrêtant à la penſée du Fils de Dieu, ſur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, & qui doit ſervir à notre inſtruction ; au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne ſera point ſcandaliſé de lui, *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me* : par une conſequence toute oppoſée, je conclus que malheureux eſt celui qui ſcandaliſe Jeſus-Chriſt même, en ſcandaliſant le prochain. Voilà le point

important que j'entreprends d'établir. Peché de ſcandale, que Dieu déteſte, & qu'il condamne ſi hautement en mille endroits de l'Ecriture Peché, qu'il reprochoit ſi fortement à une ame infidelle par ces paroles du Pſeaume: *Adverſus filium matris tuæ ponebas ſcandalum*; vous dreſſiez un piege à votre frere, pour le faire tomber; & inſenſible à la douleur que l'Egliſe, votre commune mere, reſſentiroit de ſa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occaſion de ſcandale. Peché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu. *Scandalum exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée & la juſte notion de ce peché; je veux vous en inſpirer l'horreur; je veux avec le ſecours de la parole de Dieu vous apprendre à le craindre & à l'éviter. *Pſ. 79.* *Tertull.*

Or pour cela j'avance deux propoſitions: écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce diſcours. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale; c'eſt la premiere: mais doublement malheureux celui qui le cauſe, quand il eſt ſpecialement obligé à donner l'exemple, c'eſt la ſeconde. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale, voilà le genre du peché que je combats: & qui regardé abſolument, ne ſe trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpecialement obligé à donner l'exemple: voilà l'eſpece particuliere de ce peché, qui pour être bornée à cetains états, n'eſt encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étenduë. Malheureux l'homme, quel qu'il ſoit, qui devient à

ſes freres un ſujet de ſcandale & de chûte : la ſeule qualité de chrétien doit faire ſa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui ſcandaliſe ſes freres, lorſqu'outre la qualité commune de chrétien, il a encore un titre propre & perſonnel qui l'engage à les édifier. Dans la premiere partie, je vous donnerai ſur cette importante matiere des regles & des maximes generales, qui conviendront à tous : dans la ſeconde, je tirerai de la difference de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs preſſans, pour vous inſpirer à chacun ſur ce même ſujet, & ſelon votre état, tout le zéle & toute la vigilance neceſſaire. L'un & l'autre comprend tout mon deſſein. Commençons.

I. PART. IL eſt neceſſaire qu'il arrive des ſcandales ; c'eſt J. C. qui l'a dit, & c'eſt un de ces profonds myſteres où les jugemens de Dieu nous doivent paroître plus impenetrable. Car ſur quoi peut être fondée cette neceſſité ? N'en cherchons point d'autres raiſons, que l'iniquité du monde, dont Dieu ſçait bien tirer ſa gloire, quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toûjours d'arrêter le cours par les voyes extraordinaires de ſon abſoluë puiſſance. Le monde, remarque fort bien S. Chryſoſtome, expliquant ce paſſage, le monde étant auſſi perverti qu'il eſt, & Dieu par des raiſons ſuperieures de ſa providence, le laiſſant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il eſt d'une conſequence neceſſaire qu'il y ait des ſcandales : *Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.* Mais quelque neceſſaire, & quelque infaillible que ſoit cette

Mat. 18.

conſequence, malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. C'eſt ce qu'ajoûte le Fils de Dieu, & c'eſt le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pecheurs ſcandaleux : *Verumtamen væ homini illi per quem ſcandalum venit.* Ibid. Anathême, dit S. Chryſoſtome, que les prédicateurs de l'Evangile ne ſçauroient, ni trop ſouvent repeter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire apprehender. Appliquez-vous donc, Chrétiens ; & ſouvenés-vous que voici peut être le point de notre religion, ſur quoi il nous importe le plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi* : malheur à celui qui cauſe le ſcandale, pourquoi ; parce qu'il eſt homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il ſcandaliſe ; & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Deux raiſons qu'en apporte S. Chryſoſtome, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnés aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle : & vous, Chrétiens, rendés-vous plus attentifs que jamais, & ne perdés plus rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, devient homicide de ames qu'il ſcandaliſe. Peché monſtrueux, peché diabolique, peché contre le Saint Eſprit, peché eſſentiellement oppoſé à la redemption de J. C. peché dont nous aurons ſingulierement à rendre compte devant le tribunal de Dieu : mais ce qui merite encore plus vos reflexions, peché d'autant plus dangereux qu'il eſt plus ordinaire dans le monde ; que tous les jours on le commet, ſans avoir même intention

tion de le commettre ; que ſouvent il eſt attaché à des choſes qui paroiſſent en elles-mêmes très-legeres, & dont on ne ſe fait nul ſcrupule; mais qui ſelon Dieu, ſont d'une malice énorme, parce qu'elles ſervent de matiere au ſcandale. Comprenez-bien tout ceci, & voyons s'il y a rien en quoi je paſſe les bornes de la plus étroite verité.

Pechez monſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame, qui juſte & innocente, étoit agréable & precieuſe à Dieu, de lui ôter une vie ſurnaturelle & divine, & de lui faire perdre ſon droit au Royaume de Dieu ? Or voilà, mes chers Auditeurs, le peché que vous commettez, quand vous ſcandaliſez votre prochain. Fut-ce le dernier des hommes, pour qui vous êtes un ſujet de chûte, ou en le détournant du bien ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos ſentimens dépravez, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux ; fut-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus mepriſable d'ailleurs, vous êtes toûjours coupable, & c'eſt ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & diſtinctement dans l'Evangile par ces paroles, dont le ſens eſt ſi étendu : *Qui autem ſcandalizaverit unum de puſillis iſtis, qui in me credunt* : que ſi quelqu'un ſcandaliſe un de ces petits, qui croyent en moi Prenez garde, reprend S. Chryſoſtome, que J.C. ne dit pas: ſi quelqu'un ſcandaliſe un grand de la terre. C'eſt encore un autre deſordre plus criminel, & plus à déplorer dans le monde chrétien. Deſordre toutefois ſi commun ; car combien de tout tems n'a-t on pas vû, & combien tous les jours ne voit-on pas de ces eſprits pernicieux, qui par un ſecret

Mat. 18.

jugement de Dieu, ſemblent n'approcher les grands, & n'avoir part à leur faveur, que pour les corrompre par les deteſtables maximes qu'ils leur inſpirent, & par les damnables conſeils qu'ils ſont en poſſeſſion de leur donner? quoiqu'il en ſoit la morale de J. C. dans les paroles que j'ai rapportées, ne ſe borne pas à la condition des grands. Il dit ſi quelqu'un ſcandaliſe un de ces petits; & par là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la baſſeſſe de la perſonne dut jamais vous tenir lieu d'excuſe, & autoriſer votre peché. Il eſt vrai, c'eſt une indigne créature, une creature de néant que vous pervertiſſez; c'eſt une ame vile ſelon le monde, que vous faites ſervir à votre incontinence: mais cette ame, ſelon le monde, ſi vile & ſi abjecte, ne laiſſe pas dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini; & voilà pourquoi le Dieu même qui l'a créée, qui la rachetée, & qui ſçait la priſer ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la ſcandaliſez, il vaudroit mieux, non-ſeulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer, *Expedit ei ut demergatur in profundum maris.* *Ibidem.*

Peché diabolique; & la raiſon qu'en donne S. Chryſoſtome eſt bien évidente. Car ſelon l'Evangile, le caractere particulier du demon, eſt d'avoir été homicide dès le commencement du monde: *Ille homicida erat ab initio*: & il n'a été homicide, pourſuit ce ſaint Docteur, que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des ames, en les ſéduiſant, en les attirant dans le piege, en les faiſant ſuccomber à la tentation, en mettant des obſtacles à leur converſion. Or que fait autre choſe un *Joan. 8.*

libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'eſprit impur, qui dans l'emportement de ſes debauches, cherche par tout, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une proye à ſa ſenſualité: que fait-il autre choſe, & à quoi ſa vie ſcandaleuſe eſt-elle occupée? A tromper les ames, & à les damner: je veux dire, à ſe prévaloir de leur foibleſſe, à abuſer de leur ſimplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion, à triompher de leur pudeur, à diſſiper leurs juſtes craintes, à arrêter leurs bons deſirs; à les confirmer dans le peché, après les y avoir fait honteuſement tomber en les ſubornant; à les éloigner des voyes de Dieu, lors que touchées de la grace, elles commencent à ſe reconnoître, & qu'elles voudroient ſincerement ſe relever. Ne ſont-ce pas là, mondain voluptueux & impudique, les œuvres de tenebres à quoi ſe paſſe toute votre vie? C'eſt donc l'office du demon que vous exercez; & vous l'exercez d'autant plus dangereuſement, qu'étant vous même ſur la terre un démon viſible & revétu de chair, ces ames que vous ſcandaliſez, accoutumées à ſe conduire par les ſens, & charnelles comme vous, ſont plus expoſées à vos traits, & en reçoivent de plus mortelles impreſſions. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même; mais il l'eſt maintenant par vous: c'eſt vous qui lui ſervez de ſuppôt; vous qui lui prêtez des armes, vous qui pourſuivez ſon entrepriſe; vous qui devenez à ſa place le tentateur, ou pour uſer toûjours de la même expreſſion, le meurtrier des ames en ſacrifiant ces malheureuſes victimes à vos paſſions & à vos plaiſirs: *ille homicida erat ab initio.*

Peché contre le Saint Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le S. Eſprit eſt perſonnellement la charité même : je n'en dis point encore aſſez, & j'ajoûte, parce qu'il leſſe la charité dans le point le plus eſſentiel, et qu'à l'égard de cette vertu ſi neceſſaire & dont le S. Eſprit eſt la ſource, il rend l'homme criminel, pour ainſi parler, au premier chef. Car pour raiſonner avec S. Chryſoſtome, ſi le larcin qui dépoüille le prochain d'un bien paſſager, ſi la calomnie qui lui ôta une vaine reputation, ſi un mauvais office qui lui fait perdre son credit, & qui ne va pour lui qu'à la deſtruction d'une fortune periſſable; ſi ce ſont là dans toutes les regles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui eſt duë : qu'eſt-ce que le ſcandale, qui tend à la ruine de ſon ſalut eternel ? Non, non, concluoit le Diſciple bien-aimé, un mal auſſi grand que celui là ne peut point être dans celui qui aime ſon frere : *Qui diligit fratrem ſuum, ſcandalum in eo non eſt.* En effet, il ne faut avoir envers ſon frere qu'une mediocre charité, pour prendre garde à ne lui pas cauſer un dommage infini en le ſcandalizant. Vangez-vous ſur ſes biens & ſur ſa perſonne; mais épargnez ſa vie, dit Dieu à Satan, lorſqu'il lui permit de tenter Job *Verumtamen animam illius ſerva.* Dieu par cet ordre défendoit ſeulement à Satan, d'enlever au ſaint homme Job un vie naturelle & mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de ſujet à un pecheur ſcandaleux : ſi votre frere a eu le malheur d'encourir votre indignation, & de devenir l'objet de votre haine, faites lui toute autre injuſtice qu'il vous plaira ; mais ne portés pas la vengeance juſqu'à lui ravir une vie

1. *Joan.* 2.

Job. 2. 2.

ſpirituelle & immortelle. Donnez-lui mille chagrins, ſuſcitez-lui mille affaires ; troublés ſon repos, ſoyés ſon perſecuteur : mais reſpectés au moins ſon ame, n'attentés point à ſa conſcience & à ſon ſalut : *Verumtamen animam illius ſerva.* Il s'enſuit donc que celui qui compte pour rien de ſcandaliſer ſon frere, n'a pour lui nulle charité ; & par conſequent qu'il eſt devant Dieu, non ſeulement homicide de ſon
1. *Joan.* frere: mais de la charité même: *Qui odit fratrem*
3. *ſuum, homicida eſt.* Or combien d'hommes de ce caractere dans le ſiecle où nous vivons ? c'eſt-à-dire, combien d'hommes emportés dans leur libertinage, inſenſibles à la damnation de leurs freres ; & qui bien loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer poſitivement, y travaillent de deſſein formé, en cherchent les voyes & les occaſions, & ſe glorifient comme d'un ſuccès d'y avoir réuſſi? Eſt-il un meurtre plus cruel ? Parlons plus ſimplement : eſt-ce un crime plus outrageux au Saint Eſprit & à ſa grace ?

Je vais plus avant, & je dis: peché eſſentiellement oppoſé à la Redemption de J. C. car au lieu que J. C. qui s'appelle & qui eſt par excellence le Fils de l'homme, eſt venu en qualité de redempteur pour chercher & pour ſauver
Luc. 10. ce qui avoit peri; *Venit enim Filius hominis quærere, & ſalvum facere quod perierat* : le fils de perdition & d'iniquité, qui eſt dans la penſée de Tertullien, l'homme ſcandaleux, vient par un deſſein tout contraire, pour damner & pour perdre ce qui a été racheté. Et c'eſt en cela que le grand Apôtre a fait particulierement conſiſter la grieveté du ſcandale. C'eſt ſur quoi étoit fondée cette remontrance ſi pathétique & ſi

vive qu'il faiſoit aux Corinthiens, quand il les conjuroit de renoncer à certains uſages aux quels ils étoient attachez; mais dont quelques-uns de leurs freres, moins confirmés dans la foi, ſe ſcandaliſoient. Il y a des foibles parmi vous, leur diſoit-il, & les libertez que vous vous donnez leur ſont des occaſions de chute: mais ſçavez-vous que ces foibles, à qui votre conduite eſt un ſcandale, ſont des hommes & des hommes fidelles, pour leſquels J. C. eſt mort? Sçavez-vous qu'en les ſcandaliſant, en les perdant par votre exemple, vous détruiſez, au moins dans leurs perſonnes, tout le merite & tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, pourſuivoit l'Apôtre, que J. C. ait ſouffert inutilement pour eux? il faudra que votre frere, encore foible, périſſe & ſe damne, parce qu'il ne vous aura pas plû de ménager ſa foibleſſe, ni d'avoir pour lui les égards que la charité & la prudence chrétienne exigoient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à J. C. ce qui lui a couté tout ſon ſang? *Et peribit infirmus in tuâ ſcientiâ frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt.* 1. Cor. 8.

C'eſt ainſi que leur parloit S. Paul, & cette raiſon ſeule les perſuadoit. Le zéle dont ils étoient animés pour Jeſus-Chriſt, les engageoit à ſe contraindre, & à ne s'attirer pas le juſte reproche d'avoir été les ennemis de ſa croix, en ſervant à la perte de ceux pour qui ce Dieu homme a voulu être crucifié: *Propter quem Chriſtus mortuus eſt.* Touchés de ce motif, ils renonçoient, ſans heſiter, à des pratiques qu'ils ſe croyoient d'ailleurs permiſes. Or quel droit n'aurois-je pas, mes chers Auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de ſemblables libertés, mais des li-

bertés bien plus dangereuſes, bien plus condamnables? Car combien de fois, & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles: *Et peribi infirmus in tuâ ſcientiâ frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt?* Combien de fois par des libertés criminelles, qu'il vous étoit aiſé de retrancher, n'avez-vous pas bleſſé des conſciences, & donné la mort à des ames foibles, pour qui votre Dieu a donné ſa vie? Et ſi ce qu'a dit S. Jean dans ſa premiere Epitre canonique, eſt vrai, comme il l'eſt en effet, qu'il y a déja dans le monde pluſieurs
1. *Joan.* antechriſts, *Et nunc antichriſti multi facti ſunt*;
2. pourquoi? parce que le monde eſt plein d'indignes chrétiens, qui par leurs ſcandaleux exemples ruinent l'ouvrage de Jeſus-Chriſt & anéantiſſent le prix de ſa redemption adorable: à combien de ceux qui m'écoutent, cette malediction, dans le ſens même litteral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir? *Et nunc antichriſti multi facti ſunt.* Combien d'antechriſts au milieu du Chriſtianiſme, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont moins declarez & moins connus?

De là, peché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Ecriture, c'eſt celle-ci: qu'il nous demandera compte, non ſeulement de nous-
Ezech. mêmes, mais de notre prochain; *Sanguinem*
3. *autem ejus de manu tuâ requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, diſoit Caïn en parlant à Dieu, & voulant ſe juſtifier devant lui? m'avez-vous établi le tuteur & le gardien
Geneſ. de mon frere? *Num cuſtos fratris mei ſum ego?*
4. Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains, ſuis-je chargé du ſalut d'autrui?

n ſuis-je reſponſable? Oüi, reprend le Seigneur par ſon Prophete, vous m'en répondrez, & quand je viendrai, comme juge ſouverain, pour rendre à chacun ce qui lui ſera dû, & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, ſelon toutes les loix de l'équité, de me venger ſur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le premier principe. Car c'eſt par vos ſollicitations que votre frere s'eſt perdu; c'eſt par vos diſcours licentieux que la pureté de ſon ame a été ſoüillée; c'eſt vous qui par vos erreurs, & par les déteſtables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâtez l'eſprit; c'eſt vous qui par l'attrait & le charme de votre vie diſſoluë, lui avez empoiſonné le cœur; c'eſt vous qui l'avez dégoûté de ſes devoirs; vous, qui par vos railleries pleines d'irreligion, lui avez fait ſecoüer le joug, & abandonner toutes les pratiques du chriſtianiſme: s'il s'eſt engagé dans vos voyes corrompuës, c'eſt par la liaiſon qu'il a euë avec vous; s'il s'eſt livré à toutes ſes paſſions, c'eſt par la fauſſe gloire qu'il s'eſt faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'eſt par le deſir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans ſon courroux, ce qui vous ſera imputé, & ce que je punirai par les plus ſeveres châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie; & entraîné par votre exemple, il a vécu & il eſt mort dans ſon iniquité: mais ſon ſang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel; il me demandera juſtice contre vous: & quelle ſera votre défenſe? *Ipſe impius in iniquitate ſuâ morietur; ſanguinem autem ejus de manu tuâ requiram.* Le texte Hébraïque porte: *Animam autem ejus de manu tuâ requiram*: je prendrai, Ezech. 3.

pecheur, mais à tes dépens, la cauſe de cette ame reprouvée, dont tu auras été l'homicide; & toute réprouvée qu'elle ſera, m'intereſſant encore pour elle, je ferai retomber ſur toi le malheur de ſa réprobation.

J'en ai dit aſſez, Chrétiens, pour vous faire connoître la grieveté de ce peché: mais ſans inſiſter là-deſſus davantage, voici ce qui doit ſur tout exciter notre vigilance, & nous ſervir de regle, pour apprendre à nous en préſerver.

Peché dont ſouvent on ſe rend coupable, ſans avoir même intention de le commettre. Serai-je aſſez heureux pour vous faire bien ſentir cette verité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon? Car il n'eſt pas neceſſaire pour ſcandaliſer les ames, de ſe propoſer par un deſſein formé leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un ſujet de chûte. Le demon ſeul eſt capable d'une telle malice, & lui ſeul, dit ſaint Chryſoſtome, aime le ſcandale pour le ſcandale même. Il n'eſt pas, dis-je, beſoin que je veüille expreſſément faire périr l'ame de mon frere: c'eſt aſſez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr: c'eſt aſſez que je tienne une conduite qui tend d'elle-même à la faire perir; c'eſt aſſez que je faſſe une action, en conſéquence de laquelle il eſt indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne périt pas. Il eſt vrai, vous le voudriez, mais vouloir qu'elle ne périt pas, & en même-tems vouloir ce qui l'a fait périr, ce ſont, répond S. Chryſoſtome, deux volontez contradictoires: & votre deſordre eſt, que de ces deux volontez, l'une bonne & l'au-

re mauvaiſe, la premiere qui vous fait ſouhaiter que votre frere ne périſſe pas & qui eſt bonne, n'eſt qu'une demie volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velléïtez dont l'enfer eſt plein & qui ne ſervent qu'à notre damnation; au lieu que la ſeconde, par où vous voulèz ce qui le fait périr & qui eſt mauvaiſe, eſt une volonté efficace, une volonté abſoluë, une volonté conſommée & reduite à ſon entier accompliſſement.

Ainſi, une femme remplie des idées du monde & vuide de l'eſprit de Dieu, ſe trouve engagée dans des viſites, dans des converſations dangereuſes & qu'elle ne veut pas interrompre; ſe portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propoſe aucune intention criminelle: toute-fois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la paſſion d'un homme ſenſuel, qu'elle excite dans ſon cœur des deſirs déreglez, qu'elle le détourne des voyes de ſon ſalut, qu'elle donne lieu à ſes folles cajolèries; elle voit bien qu'en ſouffrant ſes aſſiduitez, ſans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins: en eſt-elle moins homicide de ſon ame? non, Chrétiens; le ſcandale qu'elle donne, eſt un peché pour elle, & un peché grief. Son intention dans ce commerce, n'eſt que de ſatisfaire ſa vanité; mais indépendamment de ſon intention, ſa vanité ne laiſſe pas d'allumer dans ce jeune homme & d'y nourrir une impudicité ſecrete. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaiſances, qu'elle appelle de pures honnêtetez, & elle eſt bien reſoluë d'en demeurer-là: mais ſa réſolution n'empêche pas que l'effet de ſes complaiſances n'aille plus loin; &

que malgré elle, elle ne faſſe périr celui qu'elle voudroit ſeulement ſe conſerver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'eſt de là même que j'ai dit, & plût au ciel que vous ſçuſſiez profiter des malheureuſes épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir ! c'eſt de là que j'ai dit & je le dis encore, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes très-legeres dans l'opinion du monde ; mais qui peſées dans la balance du ſanctuaire, ſont des abominations devant Dieu : à des immodeſties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le Dieu du ſiecle, c'eſt-à-dire, que le demon de la chair a inventées ; à des legeretés & des privautés, où l'on ne fait point difficulté de ſe relâcher d'une certaine bienſéance ; à des entretiens particuliers, dont le ſecret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatuë les ſages ; à des airs d'enjouëment peu reguliers & trop libres ; à des affectations de plaire, & de paſſer pour agréable. Tout cela, dites-vous, eſt innocent. Hé quoi, répond, S. Jerôme, vous appellez innocent, ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles bleſſures ! Et quand, ſelon vos vûës, que Dieu ſçaura bien confondre, tout cela en ſoi-même ſeroit innocent ; du moment que les ſuites en ſont ſi funeſtes, devés-vous vous le permettre, ou plûtôt, ne le devés-vous pas avoir en horreur.

Eſt-ce ainſi qu'a raiſonné S. Paul, & ſont-ce-là les principes de morale qu'il nous a donnez ? Non, non, diſoit cet homme Apoſtoli-

e je ne me croirai jamais permis ce que j'au-
prévû & ce que je ſçaurai devoir être nui-
le au ſalut de mon frere. Il parloit des vian-
s immolées aux idoles, qui par elles-mêmes
yant rien d'impur, pouvoient dans le ſenti-
nt des Apôtres être mangées indifferem-
nt par ceux des fidelles qui avoient la con-
ence droite, c'eſt-à-dire, qui ne ſe ſentoient
l penchant à l'idolâtrie, & qui faiſoient une
ofeſſion ſincere de croire en Dieu ſeul. Il
mporte, diſoit ce vaiſſeau d'élection, cet
mme ſuſcité de Dieu pour nous inſtruire &
ur former nos mœurs : ſi la viande que je
nge, ſcandaliſe mon frere ; quoique l'uſage
cette viande ne me ſoit défendu par nulle
re loi, je me condamnerai par la loi de la
rité à n'en point manger. *Si eſca ſcandaliſat* 1. Cor. 8.
trem meum, eſcam non manducabo in æternum.
s-vous, Chrétiens, plus privilegiez que S.
il ? cette loi de la charité vous oblige-t-
: moins que lui ? vous eſt-il plus libre qu'à
de vous en diſpenſer ? & ſi l'Apôtre, re-
nçant à ſes droits, a crû qu'il devoit s'abſ-
ir d'une viande, quoique permiſe, mais
nt il craignoit qu'on ne ſe ſcandaliſât ; avec
el front pouvez-vous ſoûtenir devant Dieu
t choſes, que vous traitez d'indifferentes,
is dont vous ſçavez mieux que moi les per-
ieux effets. Avec quel front les pouvez-vous
ter d'indifferentes, ayant tant de fois re-
nu combien elles ſont préjudiciables à ceux
vous approchent ? Non, doit dire avec
ôtre de Jeſus-Chriſt une ame vrayement
étienne, ſi ces pratiques, ſi ces coutumes
utoriſe le monde & qui flattent mon a-
ur propre, ſont en moi des ſujets de ſcan-

dale ; quoi qu'allegue ma raiſon pour me les juſtifier, je veux me les interdire : quelques innocentes qu'elles me paroiſſent, je les abhorre, je les déteſte, j'y renonce pour jamais : *Si eſca ſcandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler & raiſonner, ſi vous raiſonnez & ſi vous parlez ſelon les principes de votre religion. Autrement, & c'eſt comme je l'ai d'abord marqué, le ſecond malheur de celui qui donne le ſcandale, autrement, mon cher Auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non ſeulement du crime particulier que vous commettez en ſcandaliſant votre frere, mais généralement de tous les crimes, que commettra celui que vous ſcandaliſez. O qui peut creuſer & meſurer la profondeur de cet abîme ; & pour me ſervir de l'expreſſion du Saint Eſprit, quelle multitude d'abîme ce ſeul abîme n'attire-t-il pas, *abyſſus abyſſum invocat.* Qui pourroit en faire le dénombrement ; & quel autre que vous, ô mon Dieu, qui ſondez les abîmes, les peut connoître ? *Deus qui intueris abyſſos.* De combien de pechez, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? un conſeil violent & injuſte, donné à un homme puiſſant, & qui l'engage à ſatisfaire ou ſa vengeance ou ſon ambition, quels maux ne cauſe-t'il pas ? de quels deſordres n'eſt-il pas ſuivi ? quelle propagation, ſi j'oſe ainſi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après lui ? Vous êtes trop éclairez pour n'en pas voir les conſéquences, & trop ſenſez pour n'en pas frémir. Or il eſt de la foi, que quiconque eſt auteur d'un tel conſeil, au

Iſ. 57.

Dan. 3.

même-tems qu'il l'a donné, ſans y contribuer autre choſe que de l'avoir donné, s'eſt déja rendu par avance coupable de tous ces malheurs ; qu'il s'eſt fait malgré lui complice & garant, diſons mieux, qu'il ſe trouve malgré lui ſolidairement chargé de toutes les injuſtices de celui qui le ſuit & qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, ſont incompréhenſibles ; & qu'il faut que les enfans des hommes ſoient livrez à un ſens bien reprouvé, quand ils oublient de ſi grandes & de ſi terribles veritez !

Mais les pechez, me dirés-vous, ſont perſonnels ; & Dieu, quoique redoutable dans ſes jugemens, ſemble nous raſſurer par ſes promeſſes, lorſqu'il nous dit dans l'Ecriture, que l'ame qui pechera, eſt la ſeule qui mourra : *Anima quæ peccaverit, ipſa morietur.* C'eſt-à-dire, que chacun pechera pour ſoi ; que le fils ne repondra point de l'iniquité de ſon pere, ni le pere de l'iniquité de ſon fils, *Filius non portabit iniquitatem patris* ; que quand il faudra comparoître devant le ſouverain tribunal, chacun portera ſon propre fardeau, & non celui d'un autre, *Unuſquiſque onus ſuum portabit.* J'en conviens, & je ſçais que ce ſont-là autant d'oracles contenus dans la loi divine : & qui ſuivant l'ordre de la juſtice, ſe vérifieront à l'égard de tous les autres pechés : mais exceptés-en le ſcandale : pourquoi ? parce que le ſcandale n'eſt pas un peché purement perſonnel, mais comme une eſpece de peché originel, qui ſe communiquant & ſe repandant, infecte l'ame, non ſeulement de ſon propre venin & de ſa propre malice, mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend & ſur qui il ſe répand.

Ezech. 18.

Ibid.

Gal. 6.

Exceptez, dis-je, de ces regles l'homme ſcandaleux, qui pechant & pour ſoi & pour autrui, doit être jugé auſſi-bien pour autrui que pour ſoi-même. Et la raiſon en eſt bien naturelle, car ſi, ſelon la loi de Dieu, celui qui peche, doit mourir; beaucoup plus, dit S. Chryſoſtome, celui qui fait pecher, celui qui incite au peché, celui qui conſeille le peché, celui qui enſeigne le peché, celui qui donne l'exemple du peché, celui qui fournit les moyens & les occaſions du peché: tout cela, en quoi conſiſte le ſcandale, étant ſans contredit plus puniſſable & plus digne de mort, que le peché même. Il eſt donc vrai que chacun portera ſon propre fardeau; mais pour vous, pecheur, par qui le ſcandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres: & quoique les autres, dont vous porterez l'iniquité, n'en ſoient pas plus déchargez, ni plus juſtifiez; c'eſt ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de vous accabler.

Mais ces pechez, ajoûtez-vous, ne m'ont pas même été connus: connus, ou non, repond S. Jerôme; puiſque votre peché en a été l'origine, ces pechés des autres par une fatalité inévitable ſont devenus vos propres pechés: Vous n'avés pas ſçû les deſordres de ceux que vous ſcandaliſés; mais pour ne les avoir pas ſçûs, vous n'en avés pas moins été le principe. Vous ne les avés pas ſçûs, mais vous avés dû les ſçavoir, mais vous avés dû les craindre, mais vous avés dû les prevenir, & c'eſt ce que vous avés negligé: il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus ſaint des Rois, dans la ferveur de ſa pénitence, demandoit à Dieu qu'il lui fit particulierement grace ſur deux ſortes de pechés, dont les conſéquences lui paroiſſoient infinies : les pechés cachés, & les pechés d'autrui, les pechés qu'il commettoit lui-même ſans le ſçavoir, & les pechés qu'il faiſoit commettre aux autres ſans jamais ſe les imputer. *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ah, Seigneur, s'écrioit-il, quel eſt l'homme qui connoiſſe toutes ſes fautes ? quel eſt l'homme qui s'applique à les connoître ? quel eſt l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les diſcerner ? *Delicta quis intelligit ?* Purifiez-moi donc, mon Dieu, adjoutoit-il, purifiez moi des pechés que mon orgueil me cache, de ceux que la diſſipation du monde m'empêche d'obſerver, de ceux dont le nuage de mes paſſions ou le voile de mon ignorance, me dérobent la vûë : *Ab occultis meis munda me.* Mais en même-tems pardonnés-moi les pechés du prochain, dont je me ſuis rendu reſponſable ; les pechés du prochain à quoi j'ai malheureuſement cooperé ; les pechés du prochain dont ma ſcandaleuſe conduite a été la ſource empoiſonnée ? les pechés du prochain que vous me reprocherés un jour, & qui joint aux miens propres, mettront le comble à ce peſant fardeau que je groſſis tous les jours, & ſous lequel peut-être je dois bien-tôt ſuccomber : pardonnez-les moi, Seigneur, & accordés-moi que je prévienne par une exacte & une ſevere penitence le jugement rigoureux que vous en ferez : *Et ab alienis parce ſervo tuo.* Pſal. 18.

Sainte priere que l'eſprit de Dieu ſuggeroit à David, & dont je ſuis perſuadé que l'uſage ne ſeroit pas moins neceſſaire à la plûpart de ceux qui m'écoutent : Priere qu'une femme mondaine devroit faire tous les jours de ſa vie dans l'eſprit d'une humble compoñction. Et quand je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme ſans religion, ni même une femme ſans regle, qui vit dans le libertinage & dans le déſordre ; mais je dis une femme du monde, qui contente d'une ſpecieuſe régularité, dont le monde ſe laiſſe ébloüir, eſt toutefois bien éloignée de vouloir ſe gêner en rien, ni s'aſſujettir à marcher dans la voye étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui ſe piquant d'être irrepréhenſible dans l'eſſentiel, ne laiſſe pas par mille agrémens qu'elle ſe donne, & qu'elle veut ſe donner, d'être un ſcandale pour les ames. Je dis une femme du monde, qui ſans être paſſionnée, ni attachée, n'eſt pas ſouvent moins criminelle, que celles qui le ſont ; & qui avec la fauſſe gloire dont elle eſt ſi jalouſe, & dont elle ſçait tant ſe prévaloir, d'être à couvert de la cenſure & au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, n'en eſt pas moins, par les pechez qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Priere qui ſeroit déjà le commencement de ſa converſion, ſi à l'exemple de David, elle diſoit chaque jour à Dieu : *Ab alienis parce* : Pardonnez-moi, Seigneur, tant de pechez, dont je me croyois en vain juſtifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour propre m'a fait juſqu'à preſent enviſager comme des pechez étrangers ; mais dont je commence aujourd'hui à ſentir le poids. Pardonnez-moi toutes les penſées, pardonnez-moi

tous

ous ces desirs, pardonnez-moi tous ces senti-
nens que j'ai fait de n'être par mes ajustemens
tudiez, par mes discours insinuans, par mes
anieres engageantes, quoi qu'accompagnées
'ailleurs d'une modestie que m'inspiroit plûtôt une fierté profane, qu'une retenuë chré-
enne : *Ab alienis parce.* Mais, Seigneur, si
ous me les pardonnez, puis-je me les pardon-
er à moi-même ? & qu'elles bornes dois-je
ettre à ma pénitence, lorsque je n'ai pas seu-
ment à satisfaire pour moi-même, mais pour
nt de pecheurs, qui ne l'ont été, & qui ne le
nt encore que par moi ? *Dilecta quis intelligit?
occultis meis munda me, & ab alienis parce
rvo tuo.*

Ce langage, il est vrai, femmes mondaines,
vous est gueres ordinaire : mais Dieu est le
aître des cœurs ; quand il lui plaît, il don-
benediction à sa parole. Je sçais que la con-
rsion d'une ame scandaleuse, est un grand
iracle dans l'ordre du salut ; mais le bras du
igneur n'est pas racourci. Esperons tout de
grace de Jesus-Christ : elle est plus forte
e le monde ; & quelque abondante que soit
niquité du monde, elle n'empêchera pas l'ac-
mplissement des desseins de Dieu. Il y aura
ns cet auditoire des ames qui ne m'en croi-
nt pas, & qui persisteront dans leurs scanda-
. Il y aura des chrétiens lâches, qui con-
incus de leurs scandales, n'auront pas la for-
d'y renoncer. Mais Dieu parmi ces ames lâ-
es & ces ames dures, a ses prédestinez & ses
s, & peut-être au moment que je dis ceci,
voit-il quelqu'une, qui efficacement persua-
de la verité que je viens de lui annoncer,
enfin resoluë à retrancher de sa personne,

de ſa conduite, de ſes manieres, de ſes divertiſſemens, de ſes entretiens, de ſes actions, tout ce qui peut être en quelque ſorte contraire à la pureté de ſa religion, & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne ſerois-je pas aſſez heureux ? Quoiqu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà ce que l'Evangile nous apprend, & ce qu'il ne nous eſt pas permis d'ignorer, puiſque c'eſt un des articles les plus formels de la foi que nous profeſſons. Tout ſcandaleux & homicide des ames qu'il ſcandaliſe; & tout ſcandaleux doit repondre à Dieu des crimes de ceux qu'il ſcandaliſe; mais ſi le ſcandale abſolument & en ſoi eſt un ſi grand mal, que ſera-ce du ſcandale cauſé par celui dont on doit attendre l'exemple ? Malheureux celui qui eſt auteur du ſcandale; mais doublement malheureux celui qui le donne, lorſqu'il eſt ſpecialement obligé à donner l'exemple: encore un moment de votre attention, c'eſt la ſeconde partie.

II. PART.

IL n'y a point d'homme dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple : & quand ſaint Paul établiſſoit cette grande maxime qu'il donnoit pour regle aux Romains, *Unuſquiſque proximo ſuo placeat in bonum ad ædificationem*, que chacun de vous faſſe paroître ſon zéle pour le prochain en contribuant à ſon édification ; il eſt évident qu'il parloit en general, & ſans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de perſonnes. Mais il faut néanmoins avoüer, qu'il y a ſur cela même des engagemens & des devoirs particuliers; & que ſelon les divers rapports par où les hommes peuvent être conſi-

Rom. 15.

derez dans la societé humaine, & dans la liaison qu'ils ont entre eux, les uns sont plus obligez que les autres à l'accomplissement de cette loi. Ainsi dans l'ordre de la nature, un pere en consequence de ce qu'il est pere, doit-il donner l'exemple à ses enfans. Ainsi dans l'ordre de la providence, un maître, & quiconque a le pouvoir en main, doit-il par sa conduite & par ses mœurs édifier ceux qui lui doivent obéïr. Ainsi dans l'ordre de la grace, les prêtres & les ministres des Autels, doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie être les modelles & la forme du troupeau de Jesus-Christ : *Forma facti gregis ex animo.* Ainsi dans la doctrine de l'Apôtre S. Paul, les serviteurs de Dieu par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singulierement garde à être sinceres dans leur pieté, & même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas scandaliser & ne les pas détourner des voyes de Dieu : *Sinceri, & sine offensâ.* Ainsi les forts dans la foi, je veux dire les catholiques doivent-ils vivre parmi les foibles, c'est-à-dire, parmi leurs freres ou separez encore ou nouvellement réunis avec plus d'attention sur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé sur les principes les plus solides & les plus inconteſtables du christianisme.

1. Petr. 5. *Philip.* 1.

Si donc au préjudice de ses devoirs, le scandale vient de la méme source, d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir ; ou pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation speciale d'édifier les autres, est le premier à les scan-

daliſer: ah! Chrétiens, c'eſt ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, & c'eſt alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Va autem homini illi* ; malheur à cet homme! Pourquoi ? parce que c'eſt alors, dit S. Chryſoſtome, que le ſcandale eſt plus contagieux ; & qu'il fait dans les ames de plus promptes & de plus profondes impreſſions ; parce que c'eſt alors qu'il eſt plus difficile de s'en préſerver ; parce que c'eſt alors que l'impieté en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un titre plus ſpecieux, non ſeulement de poſſeſſion, mais de preſcription. Appliquez vous à cette ſeconde verité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction ſimple, mais vive & touchante, que j'en vais faire en me reduiſant à ces eſpeces de ſcandale que je viens de vous propoſer.

Car quel eſt, mes chers Auditeurs, le crime d'un pere, qui deshonorant ſa qualité de chrétien, & non moins indigne du nom de pere qu'il porte, ſcandaliſe lui-même ſes enfans & les corrompt par ſes exemples? C'étoit à lui, comme pere, à les former aux exercices de la religion ; & c'eſt lui au contraire qui par ſes diſcours impies, par ſes railleries au moins imprudentes ſur nos myſteres, par ſon éloignement des choſes ſaintes, par ſon oppoſition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de pieté, en un mot par ſa vie toute payenne, leur communique ſon libertinage & ſon eſprit d'irreligion. C'étoit à lui, par ſon devoir de pere, à corriger les emportemens de leur jeuneſſe, & à reprimer les ſaillies de leurs paſſions ; & c'eſt lui-même qui les autoriſe par des emportemens encore plus honteux dans un âge auſſi

avancé que le ſien, & par des paſſions encore plus folles & plus inſenſées. C'étoit à lui à regler leurs mœurs ; & c'eſt lui-même qui par des débauches, dont ils ne ſont que trop inſtruits ; & qu'il n'a pas même ſoin de leur cacher, ſemble avoir entrepris de les entraîner & de les plonger dans les plus infames dereglemens. A combien de peres dans le chriſtianiſme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractere ne convient-il pas ? On ne ſe contente pas d'être libertin ; on fait de ſes enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une ſucceſſion & une generation de libertins ; on n'a ſur eux de l'autorité, que pour contribuer efficacement à leur perte ; on n'eſt leur pere, que pour leur tranſmettre ſes vices, que pour leur inſpirer ſon ambition, que pour leur faire ſucer avec le lait le fiel de ſes inimitiez, que pour les engager dans ſes injuſtices en leur laiſſant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit ſaint Chryſoſtome, les avoir étouffez dès le berceau ? & ſi nous avons horreur de ces peuples infidelles, qui par une ſuperſtition barbare immoloient leurs enfans à leurs idoles ; en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils ſçavent que leurs enfans ſont conſacrez par la grace du baptême, les ſacrifient au démon du ſiecle, dont ils ſont eux-mêmes poſſedez ?

Tel eſt, par la même raiſon, le deſordre d'une mere mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la perſonne de ſes filles des ſervantes de Dieu & des épouſes de Jeſus-Chriſt, eſt aſſez aveugle, diſons mieux, & ſouffrez ces expreſſions, eſt aſſez cruelle pour

en faire des victimes de ſatan, & des eſclaves de la vanité du monde: qui ſous ombre de leur apprendre la ſcience du monde, leur apprend celle de ſe damner; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ſes exemples toutes les leçons de vertu qu'elle ſçait ſi bien d'ailleurs leur faire par ſes paroles. Car malgré les ſcandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons: à quelque liberté que l'on ſe porte, & quelque commerce ou ſuſpect ou même déclaré que l'on entretienne, en vertu du titre de mere, on ne laiſſe pas de prêcher à une fille la regularité, & d'exiger d'elle la modeſtie & la retenuë: on veut qu'elle ſoit ſouple & docile, tandis que l'on s'émancipe, & que l'on ſecouë le joug de ſes devoirs les plus eſſentiels. Mais c'eſt en cela même que conſiſte l'eſpece du ſcandale que je combats: car quelle force peut avoir ce zéle, quoique maternel, quand l'exemple ne le ſoutient pas; ou plûtôt quand l'exemple l'anéantit? & de quel effet peuvent être les inſtructions & les remontrances d'une mere, dont la reputation eſt ou decriée ou douteuſe, à une fille qui n'a plus la ſimplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, eſt peut-être devenuë auſſi clairvoyante & auſſi penetrante que le ſerpent?

Quel eſt le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui ſans ſe ſouvenir de ce qu'il eſt & s'oubliant lui-même, ou qui abuſant de ſon pouvoir, & renverſant tout l'ordre de la providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le Sauveur? S. Paul ne croyoit point outrer les choſes, & en effet il ne les outroit pas, quand il diſoit, que

quiconque n'a pas ſoin du ſalut des ſiens, & particulierement de ſes domeſtiques, a renoncé la foi, & eſt pire qu'un infidelle. Parole courte, mais énergique dont je me promettrois bien plus pour la reformation & la ſanctification de vos mœurs, que de tous les diſcours, ſi vous vouliez mon cher Auditeur, vous appliquer ſérieuſement à la mediter : *Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum curam non habet, fidem negavit & eſt infideli deterior.* Mais ſi ſaint Paul parloit ainſi des maîtres peu ſoigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maîtres ſcandaleux ? & s'il traitoit d'apoſtaſie, la ſimple negligence où le ſimple oubli de ce que doit un maître, comme chrétien, à ceux de ſa maiſon ; quel nom auroit-il donné à celui, qui bien loin de veiller ſur eux & de s'intereſſer pour leur ſalut, dont il eſt, comme maître, reſponſable à Dieu, les pervertit lui-même & eſt une des cauſes les plus prochaines de leur réprobation ? 1. *Thim.* 5.

C'eſt néanmoins ce que nous voyons tous les jours, & ce que nous voyons avec douleur & avec gemiſſement. Car il faut, homme du ſiécle qui m'écoutez, (ſupportez-moi, parce que j'ai pour vous un zéle de Dieu qui me preſſe, & qui m'oblige à m'expliquer,) il faut que ce domeſtique, qui vous eſt attaché, & qui craint peu de ſe damner, pourvû qu'il vous plaiſe & que par là il faſſe avec vous une miſerable fortune, il faut qu'il ſoit l'inſtrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des miniſteres que le reſpect dû à cet auditoire & à cette chaire où je parle, m'empêche de vous repreſenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel

j'aurois droit cent fois de me récrier ſur vous: *Væ autem homini illi*, malheur à ce grand, malheur à ce maître! Il faut, femme chrétienne, ſi toutefois dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous ſert, que cette fille ſans vice & ſans reproche, lorſqu'elle s'eſt donnée à vous, apprenne de vous à connoître ce qu'elle devroit éternellement ignorer: il faut qu'elle ſoit la confidente de vos intrigues,& qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des ſervices, où ſon obéiſſance fait ſon crime. Dieu en vous la confiant, vous avoit établie la tutrice de ſon innocence; & c'eſt avec vous qu'elle la perd. Votre maiſon lui devoit être une école de ſageſſe & d'honneur: c'eſt là que vous lui enſeignez à dépoſer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuſe & bien née; & bientôt par le malheureux engagement de ſa conſcience avec la votre, toutes ces bonnes inclinations ſont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à repondre à Dieu, quand il vous la produira dans ſon jugement,couverte de vos pechez; & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inſéparable de votre peine? Ne vous offenſez pas de la vehemence avec laquelle il vous paroît que j'en parle: peut-être ne fut-elle jamais plus neceſſaire. Mais ſans rien dire davantage de ces ſcandales, qui vont juſqu'à rendre ceux qui vous ſervent les complices de vos deſordres, que ne peut point & que ne fait point ſur eux votre ſeul exemple, lors même que vous y penſez le moins & que vous le voulez moins? Car de croire que votre conduite leur ſoit inconnuë, & qu'elle demeure ſecrete pour eux;

abus, Chrétiens: cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domeſtiques que vous avez, ce ſont autant de témoins de votre vie; & non ſeulement autant de témoins, mais autant de cenſeurs qui vous éclairent, qui vous obſervent, & qui vous rendent toute la juſtice que vous meritez.

Quel eſt le crime de ces Miniſtres du Seigneur, qui honorez du plus ſacré caractere, & engagez dans les plus ſaintes fonctions du ſacerdoce, les prophanent par une vie ſeculiere & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuſe, & en font rejaillir le ſcandale juſques ſur leur état & ſur leur miniſtere? Ils devoient être, ſelon J.C. le ſel de la terre; & c'eſt par eux, dit ſaint Gregoire Pape, que la terre ſe corrompt: ils devoient être la lumiere du monde; & ils ne luiſent que pour expoſer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux: ils devoient être, & ils ſont en effet cette ville ſituée ſur la montagne; & ils ſemblent n'être élevez, que pour faire voir de plus haut des dereglemens, qui jettent les peuples dans la ſurpriſe & dans le trouble, & qui les couvrent eux mêmes d'ignominie & d'opprobre. C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ſes Prophetes, ce que je n'oſerois pas leur appliquer, ſi je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui ſeul il appartenoit de leur faire des reproches ſi preſſans & en des termes ſi forts. Mais puiſqu'étant ce que je ſuis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part; puiſque c'eſt une leçon que je me fais à moi même,

& qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adreſſant ces paroles de Malachie : *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô Sacerdotes* : maintenant donc, leur diſoit le Dieu d'Iſraël, Prêtres & Miniſtres de mes Autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon Egliſe pour l'édifier, & pour la ſanctifier ; je vous avois donné le ſoin du troupeau, afin que vous en fuſſiez les paſteurs: comme vos lévres étoient les dépoſitaires de la ſcience, vos œuvres devoient être la regle des mœurs & de la vraie pieté. Cependant, infidelles aux obligations les plus étroites & les plus indiſpenſables que je vous avois impoſées, vous vous êtes écartez de la droite voye que vous enſeigniez, & que vous deviez enſeigner aux autres : vous vous êtes volontairement égarez ; & en vous égarant, vous en avez égaré pluſieurs avec vous : *Vos autem receſſiſtis de viâ, & ſcandalizaſtis plurimos in lege.* De-là quelle ſuite ? ah ! Chrétiens, c'eſt ce que j'oſerois encore moins penſer & leur déclarer, ſi Dieu ne l'ajoûtoit pas : *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* C'eſt pourquoi, concluoit le Seigneur, tout paſteurs des ames & tout miniſtres que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils & mépriſables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plûtôt les ſcandales de votre vie vous ont dégradé dans leur eſtime, & vous êtes devenus l'objet de leur cenſure.

Malachie 2.

Ibidem.

Ibidem.

N'eſt-ce pas ainſi que tant de miniſtres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuſe deſtinée de ce ſel de la terre à quoi Jeſus-Chriſt les a comparez? Car qu'en fait-on de ce

ſel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il eſt une fois corrompu ? on le foule aux pieds. *Quod ſi ſal evanuerit, ad nihilum valet, niſi ut conculcetur ab hominibus.* ? En effet par une juſte punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Evangile ne ſoit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accompliſſe viſiblement ; qu'y a-t-il dans le monde de plus mépriſé qu'un Prêtre ſcandaleux ? A Dieu ne plaiſe, mes chers auditeurs, que je prétende par là juſtifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriſer les conſequences que vous avez coutume d'en tirer. Quand je parle des ſcandales cauſez par les Miniſtres du Seigneur, je vous en parle pour votre inſtruction, & non pas pour leur confuſion ; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets ; je vous en parle afin que ces ſcandales ne ſoient pas pour vous des tentations dangereuſes, que vous n'en ſoyez pas troublez, que le fondement même de votre foi n'en ſoit pas ébranlé, & que le libertinage ne s'en prévale pas. Car je ſçais juſqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours ; je ſçai quelle impreſſion la vie des Eccleſiaſtiques ſcandaleux fait ſur vos eſprits ; je ſçais combien elle contribuë à endurcir vos cœurs, & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raiſonnemens encore plus mauvais ſur leurs mœurs & ſur leurs exemples, ſont un des plus grands obſtacles du ſalut que vous ayez à ſurmonter. Matt. 5.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, ſi vous vous faites un ſujet de ſcandale, non plus abſolument de J. C. mais de J. C. dans la per-

ſonne de ſes Miniſtres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur miniſtere, puiſqu'en ce ſens il eſt encore vrai qu'heureux eſt l'homme qui ne ſera point ſcandaliſé de lui. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.* Malheur, ſi vous vous laiſſez entrainer à ce ſcandale & ſi tout contagieux qu'il eſt, vous ne ſçavez pas vous garentir de ſa malignité & de ſa contagion: pourquoi? parce que le Sauveur du monde, qui a ſi bien ſçû prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préſervatifs qui vous rendront éternellement inexcuſables, ſi vous n'en uſez pas. Car premierement, il vous avertis que ce ſcandale arriveroit, afin que vous n'en fuſſiez pas ſurpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avés à tenir, quand ces Miniſtres aſſis ſur la chaire de Moïſe, manqueroient à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine, & non pas à la corruption de leurs mœurs, que vous ſeriés jugés ſur les verités qu'ils vous auroient annoncées, & non pas ſur la vie qu'ils auroient menée; que vous deviés les écouter, & non pas les imiter; obéir à leurs ordres, & non pas faire ſelon leurs œuvres: & qu'étant au reſte ſes Miniſtres, qu'exerçant en ſon nom une puiſſance & une autorité legitime; malgré leurs deſordres, ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriſer, parce que vos mépris retomberoient ſur le Maître qui les a envoyés: *Qui vos ſpernit, me ſpernit.* Luc. 10.

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appellés les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nez & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'E-

gliſe Catholique ? Sont-ils excuſables lorſqu'au lieu de ſeconder le zéle de tant de ſaints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos freres qui ſe trouvent encore malheureuſement engagez dans l'erreur ; ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur converſion, eſt encore chancelante, ils ne ſervent au contraire par leurs exemples, qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement ? Car ce ſont, mes chers Auditeurs, avouons le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vûë que Dieu nous en donne ; ce ſont nos mauvais exemples, qui empêchent le parfait retour de tant de perſonnes, que le malheur de leur naiſſance a ſeparez de notre communion, ou qui s'y ſont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine, ou à revenir ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raiſons que nos relâchemens, que nos deſordres, que nos impietez dans l'exercice même du culte que nous profeſſons. S'ils nous voyoient auſſi ſinceres & auſſi fervens catholiques, que notre devoir & le nom que nous portons nous oblige à l'être ; ils le deviendroient eux mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leur préjugez ; c'eſt la monſtrueuſe oppoſition que nous leur donnons lieu d'obſerver entre nos actions & notre créance. Que penſent-ils & que peuvent-ils penſer, quand ils ſont témoins de la maniere dont nous aſſiſtons à l'auguſte ſacrifice du corps de J. C. Cela ſeul n'eſt-il pas capable de détruire dans leurs eſprits & dans leurs cœurs, toutes les bonnes diſpoſitions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité Cela ſeul (car c'eſt ainſi qu'il s'en expliquent, ne les fait-

il pas douter ſi nous la croyons bien nous-mêmes,& s'il ne leur eſt pas plus avantageux de ne la point croire du tout,que de ſe rendre coupables de telles prophanations? Quelque zéle que nous faſſions paroître pour l'entiere extinction du ſchiſme, ils ne ſçauroient ſe perſuader que nous ſoyons bien convaincus de la preſence de notre Dieu dans ſon adorable ſacrement, tandis qu'ils voyent eux-mêmes les ſcandaleuſes irreverences qui ſe commettent dans nos Egliſes & à la face de nos Autels. Ils tirent de là des preuves contre nous, dont ils ſont d'autant plus touchez, qu'elles ſont plus ſenſibles.

C'eſt donc à nous de faire ceſſer ce ſcandale, comme bien d'aurres que l'hereſie, ſi vous voulez, avec malignité,mais peut-être avec veriré, nous a de tous tems reprochez ; & voilà le grand ſecret,pour achever dans nos freres l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire,pour les forcer,ſi je l'oſe dire, à rentrer promprement dans la maiſon de Dieu. Edifions les par nos exemples : ſans tant de diſcours , nous les convertirons. Monrrons leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nous pratiquons, une pleine conformité, ils ne nous reſiſteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs, honorons par notre modeſtie & notre pieté le grand ſacrifice de notre religion. Le ſeul motif que nous propoſe David, doit nous
Pſ. 113. y engager : *Nequandò dicant gentes : Ubi eſt Deus eorum* ? de peur que les nations ne demandent, ou qu'elles n'ayent ſujet de demander : Où eſt leur Dieu ? & s'il eſt là où ils ſont profeſſion de le reconnoître , comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils tous les

jours l'y deshonorer, l'y insulter, l'y outrager?

Enfin, que dirai-je de ceux qui declarez pour la pieté, & fidelles à en pratiquer les œuvres, y laissent d'ailleurs glisser & appercevoir des défauts dont les libertins se prévalent contre la pieté même? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que les serviteurs de Dieu soient irréprochables: il veut que leur vie soit à l'épreuve de la censure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. S'ils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde; s'ils deviennent hommes comme les autres, & que leur pieté ne soit pas exempte des foiblesses ordinaires; s'ils mêlent avec la dévotion le déreglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zéle de leurs interêts, les vûës & les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intemperance de leur langue: si l'on voit un devot, délicat sur le point d'honneur, jaloux, avare, injuste, médisant, double & de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autorise? Je sçais que le monde en censurant la dévotion, lui fait souvent injustice: mais c'est pour cela même, reprend S. Chrysostome, que ceux qui veulent servir Dieu en esprit & en verité, doivent se rendre plus exacts & plus reguliers; qu'ils doivent se préserver avec plus de soin des moindres fautes; que selon l'avertissement de S. Paul, ils doivent par-là fermer la bouche aux impies. En sorte, disoit cet Apôtre aux premiers chrétiens, que nos ennemis n'ayent rien à dire de nous: ensorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphemé, ni son culte avili: ensorte que notre religion, ou que Dieu

Tit. 2. dans notre religion ſoit glorifié. *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.*

Concluons, mes chers Auditeurs; & pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes veritez, mettons nous en garde contre les ſcandales qu'on peut nous donner: mais ayons encore plus de ſoin nous-mêmes de ne ſcandaliſer jamais les autres. Diſons tous les Pſ. 140. jours à Dieu, comme David: *Cuſtodi me à ſcandalis operantium iniquitatem.* Préſervez-moi, Seigneur, des hommes ſcandaleux; de ces pecheurs qui commettent ouvertement l'iniquité: mais ne ſoyons pas auſſi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain eſt pour nous une occaſion de chûte, obſervons les ſaintes regles que J. C. nous a preſcrites; & n'épargnant ni l'œil, ni la main qui nous ſcandaliſe, arrachons l'un, & coupons l'autre; c'eſt-à dire, quelque violence qu'il nous en coûte, ſéparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plûtôt que de perdre notre ame: mais gardons-nous auſſi d'engager le prochain dans la voye de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous ſommes doublement coupables, & doublement enfans de colere. Et vous ſur tout que Dieu a diſtinguez, qu'il a élevez dans le monde, appliquez-vous cette morale, & ſouvenez-vous que votre élevation même vous impoſe un devoir particulier, & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y réſiſter; & où ſont les ames ſolides qui ſe roidiſſent, & qui tiennent ferme contre ce torrent? Souvenez-vous Matt. 5. de cette parole de J. C. *Sic luceat lux veſtra*

coram hominibus, ut videant opera vestra bona. Faites que votre lumiere brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiez de votre conduite, & accoutumez à vous suivre, se trouvent réduits à l'heureuse necessité de fuir le mal, & à la necessité encore plus heureuse de faire le bien. N'oubliés jamais que c'est à vous de purger le monde des scandales qui y regnent, & que Dieu pour cela vous a choisi & placés sur la tête des autres. Ah, Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet auditoire & dans cette Cour, ce que feront les Anges dans le dernier jugement! Une des commissions que vous leur donnerés, sera de ramasser & de jetter hors de votre Royaume tous les scandales qui s'y trouveront : *Et mittet Angelos suos, & colligent de regno ejus omnia scandala.* Que ne puis-je les prévenir! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les scandales; délivrer votre Eglise de tous les scandaleux : non pas comme vos Anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part; mais comme Prédicateur de votre Evangile, en les convertissant, en les sanctifiant. Il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, que mes vœux ne soient accomplis. Il y va de votre interêt, & de votre plus grand interêt, puisqu'il y va de notre salut, & du bonheur éternel, que je vous souhaite, &c. Mat. 13.

SERMON

POUR

LE III. DIMANCHE

DE

L'AVENT.

Sur la fausse conscience.

Dixerunt ergò ei : Quis es ? ut responsum demus his qui miserunt nos. Quid dicis de teipso ? Ait : Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Les Juifs députez de la Synagogue dirent donc à Jean-Baptiste : Qui êtes-vous ? afin que nous puissions rendre reponse à ceux qui nous ont envoyez ? Que dites-vous de vous-mêmes ? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le desert : préparez la voye du Seigneur & la rendez droite. En saint Jean, chap. 1.

SIRE,

CE n'étoit pas une petite gloire à S. Jean, d'avoir été choisi de Dieu, pour préparer dans

les eſprits & dans les cœurs des hommes les voyes du Meſſie, dont il annonçoit la venuë, & quand ce grand Saint auroit entrepris de ramaſſer tous les éloges qui convenoient & à ſa perſonne & à ſon miniſtere, il n'y auroit jamais mieux réüſſi, qu'en laiſſant parler ſon humilité, qui lui rend aujourd'hui malgré lui-même ce témoignage ſi avantageux : *Ego vox clamantis*; je ſuis la voix de celui qui crie. *Joan.* 1. Car pour être cette voix du précurſeur, il falloit être non-ſeulement Prophete & plus que Prophete, mais un Ange ſur la terre ; puiſque c'eſt de lui, ſuivant l'explication même du Sauveur du monde, que Dieu par Malachie & en parlant à ſon Fils, avoit dit autrefois : j'envoyerai devant vous mon Ange, qui vous préparera les voyes. *Hic eſt enim de quo ſcriptum eſt : ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* *Mat.* 11.

Quoique je ne ſois ni Ange, ni Prophete, Dieu veut, mes chers Auditeurs, que je rende à J. C. le même office que S. Jean : & qu'à l'exemple de ce glorieux précurſeur, je vous crie, non plus comme lui dans le deſert, mais au milieu de la Cour : *Dirigite viam Domini* : *Joan.* 1. Chrétiens, qui m'écoutez, voici votre Dieu qui approche ; diſpoſez-vous à le recevoir, & puiſqu'il veut être prévenu, commencés dès maintenant à lui préparer dans vous-mêmes cette voye bienheureuſe qui doit le conduire à vous & vous conduire à lui. C'eſt pour cela que Jean-Baptiſte fut envoyé dans la Judée, & c'eſt pour cela même que je parois ici : c'eſt, dis-je, pour vous apprendre quelle eſt cette voye du Seigneur ſi éloignée des voyes du monde. Il eſt de la foi que c'eſt une voye ſainte ; & mal-

heur à moi, ſi je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de ſçavoir quelle eſt cette voye ſainte, où nous devons marcher : il s'agit de connoître en même tems la voye qui eſt oppoſée, afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, en addreſſant à Marie la priere ordinaire. *Ave Maria.*

NE cherchons point hors de nous-mêmes l'éclairciſſement des paroles de notre Evangile. Ces voyes du Seigneur, que nous devons préparer, ce ſont nos conſciences. Ces voyes droites que nous devons ſuivre, pour nous mettre en état de recevoir J. C. ce ſont nos conſciences reglées ſelon la loi de Dieu. Ces voyes obliques que nous ſommes obligez de redreſſer, ce ſont nos conſciences perverties & corrompuës par les fauſſes maximes du monde. Cette voye trompeuſe, dont les iſſuës aboutiſſent à la mort, c'eſt la conſcience aveugle & erronée que ſe fait le pecheur. Cette voye ſure & infaillible qui conduit à la vie, c'eſt la conſcience exacte & timorée que ſe fait l'homme chrétien. Tel eſt, mes chers Auditeurs, tout le myſtere de la prédication de S. Jean. *Dirigite viam Domini.*

Nos conſciences ſont nos voyes, puiſque c'eſt par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce ſont les voyes du Seigneur, puiſque c'eſt par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voyes ſont en nous, puiſque nos conſciences ſont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-mêmes.

C'eſt à nous à les préparer, puiſque c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conſeil. Jugez ſi le précurſeur de J. C. n'avoit donc pas raiſon de dire aux Juifs : *Dirigite viam Domini* : préparez la voye du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une inſtruction ſi importante, mon deſſein eſt de vous découvrir aujourd'hui le deſordre de la fauſſe conſcience, qui eſt cette voye réprouvée & directement oppoſée à la voye du Seigneur. Je veux, s'il m'eſt poſſible, vous en préſerver, en vous montrant combien il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience ; combien il eſt dangereux ; ou pour mieux dire, pernicieux d'agir ſelon les principes d'une fauſſe conſcience ; enfin, combien devant Dieu il eſt inutile d'apporter pour excuſe de nos égaremens une fauſſe conſcience. Trois propoſitions dont je vous prie de bien comprendre l'ordre & la ſuite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. Fauſſe conſcience aiſée à former, c'eſt la premiere partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre, c'eſt la ſeconde. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu, c'eſt la troiſiéme. Dans le premier point je vous découvrirai la ſource & l'origine de la fauſſe conſcience. Dans le ſecond, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets ; & dans le dernier, je vous détromperai de l'erreur où vous pourriez être, que la fauſſe conſcience dût vous ſervir un jour d'excuſe devant le tribunal de Dieu. Le ſujet merite toute votre attention.

I. PART. SI la loi de Dieu étoit la seule regle de nos actions ; & s'il se pouvoit faire que notre vie roulât uniquement sur le principe de cette premiere & essentielle loi, dont Dieu est l'auteur, on pourroit dire, Chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pecheurs dans le monde, & que dès-la nous serions tous non-seulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos desordres, nos égaremens dans la voye du salut, viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre regle, d'où dépend la droiture de nos actions, & que nous devons suivre: ou plûtôt, de ce que la loi de Dieu, qui est la regle generale de toutes les actions des hommes, nous doit être appliquée en particulier par une autre regle encore plus prochaine & plus immédiate, qui est la conscience. Car qu'est-ce que la conscience ? le Docteur Angelique S. Thomas nous l'apprend en deux mots. C'est l'application que chacun se fait à soi-même de la loi de Dieu. Or vous le sçavez, & il est impossible que l'expérience ne vous en ait convaincus: chacun se fait l'application de cette loi de Dieu, selon ses vûës, selon ses lumieres, selon le caractere de son esprit ; je dis plus, selon les mouvemens secrets & la disposition presente de son cœur. D'où il arrive, que cette loi divine mal appliquée, bien loin d'être toûjours dans la pratique une regle sûre pour nous, soit du bien que nous devons faire, soit du mal que nous devons éviter; contre l'intention de Dieu même, nous sert très souvent d'une fausse regle, dont nous abusons & dont nous nous autorisons ; tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations

les plus inviolables de faire le bien. Entrés, s'il vous plaît dans ma penſée, & tâchés d'approfondir avec moi ce myſtere important.

Il eſt vrai, Chrétiens, la loi de Dieu abſolument conſiderée, eſt en elle-même, & par rapport à Dieu, qui eſt ſon principe, une loi ſimple & uniforme, une loi invariable & inalterable, une loi comme parle le Prophete Royal, ſainte & irrepréhenſible : *Lex Domini immaculata.* Mais la loi de Dieu entenduë par l'homme, expliquée par l'homme, tournée ſelon l'eſprit de l'homme, enfin réduite à la conſcience de l'homme, y prend autant de formes differentes, qu'il y a de différens eſprits & de conſciences differentes; s'y trouve auſſi ſujette au changement que le même homme qui l'obſerve, ou qui ſe pique de l'obſerver, eſt lui-même par ſon inconſtance naturelle ſujet à changer : le dirai-je ? y devient auſſi ſuſceptible, non-ſeulement d'imperfection, mais de corruption, que nous le ſommes nous-mêmes dans l'abus que nous en faiſons, lors même que nous croyons nous conduire & agir par elle. C'eſt la loi de Dieu, j'en conviens: mais celui-ci l'interprete d'une façon, celui-là de l'autre ; & par là elle n'a plus dans nous ce caractere de ſimplicité & d'uniformité. C'eſt la loi de Dieu : mais ſelon les divers états où nous nous trouvons, nous la reſſerrons aujourd'hui, & demain nous l'élargiſſons; aujourd'hui nous la prenons dans toute ſa rigueur, & demain nous y apportons des adouciſſemens;& par là elle n'a plus à notre égard de ſtabilité. C'eſt la loi de Dieu : mais par nos vains raiſonnemens, nous l'accommodons à nos opinions, à nos inclinations mauvaiſes & depravées ; & par là

Pſ. 18.

nous faiſons qu'elle degenere de ſa pureté & de ſa ſainteté. En un mot, toute loi de Dieu qu'elle eſt, par l'intime liaiſon qu'il y a entre elle & la conſcience des hommes, elle ne laiſſe pas en ce ſens d'être mêlée & confonduë avec leur iniquité. Parlons encore plus clairement dans un ſujet qui ne peut être aſſez développé.

De quelque maniere que l'on vive dans le monde, chacun s'y fait une conſcience ; & j'avouë qu'il eſt neceſſaire de s'en former une. Car, comme dit fort bien le grand Apôtre, tout ce qui ne ſe fait pas ſelon la conſcience, eſt peché : *Omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt.* Or par ce terme, *fide*, S. Paul entendoit la conſcience, & non pas ſimplement la foi ; où ſi vous voulez, il réduiſoit la foi pratique à la conſcience. Tel eſt le ſentiment des Peres, & la ſuite même du paſſage le montre évidemment. C'eſt-à-dire, qu'il faut une conſcience pour ne pecher pas ; & que quiconque agit ſans conſcience, ou agit contre ſa conſcience, quoiqu'il faſſe, fit-il même le bien, peche en le faiſant. Mais il ne s'enſuit pas de là, que par la raiſon des contraires, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, ſoit exemt de peché. Car voici, mes chers Auditeurs, le ſecret que je vous apprends, & que vous ne pouvez ignorer ſans ignorer votre religion : comme toute conſcience n'eſt pas droite, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, n'eſt pas toûjours droit. Je m'explique, comme il y a des conſciences de mauvaiſe foi, des conſciences corrompuës, des conſciences, pour me ſervir du terme de l'Ecriture, cauteriſées, *Cauteriatam habentium conſcientiam* : c'eſt-à-dire, des conſciences noircies de crimes, & dont le fond n'eſt que peché,

Rom. 14.

1. Tim. 4.

ce qui ſe fait ſelon ces conſciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualités, que ces conſciences mêmes. On peut donc agir ſelon la conſcience, & néanmoins pecher; & ce qui eſt bien plus étonnant, on peut pecher en cela même, & pour cela même, qu'on agit ſelon ſa conſcience, parce qu'il y a certaines conſciences ſelon leſquelles il n'eſt jamais permis d'agir, & qui infectées du peché, ne peuvent enfanter que le peché. On peut en ſe formant une conſcience ſe damner & ſe perdre, parce qu'il y a des eſpeces de conſciences, qui de la maniere dont elles ſont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & ſont des ſources infaillibles de damnation.

Or je prétends, & c'eſt ici, Chrétienne Compagnie, où tous les interêts de votre ſalut vous engagent à m'écouter: je prétends qu'il eſt très-aiſé de ſe faire dans le monde de ſemblables conſciences. Je prétends que plus vos conditions ſont élevées, plus il eſt difficile que vos conſciences ne ſoient pas du caractere que je viens de marquer. Je prétends que ces ſortes de conſciences ſe forment encore plus aiſément dans certains états, qui compoſent & qui diſtinguent le monde particulier où vous vivez. Pourrez-vous être perſuadés de ces verités, & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoître devant Dieu la part que vous avés à ce deſordre?

J'ai dit qu'il étoit aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience: pourquoi? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'eſt rien de plus aiſé, ni de plus naturel, que de ſe faire une conſcience; ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes interêts. Or l'un & l'autre eſt évidemment

ce que j'appelle conſcience dereglée & erronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conſcience déreglée par la raiſon ſeule, qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. La preuve qu'en apporte S. Auguſtin, ne ſouffre pas de replique. C'eſt que dans l'ordre des choſes, qui eſt l'ordre de Dieu, ce ſont les deſirs qui doivent être ſelon la conſcience, & non pas la conſcience ſelon les deſirs. Cependant mes Freres, dit ce S. Docteur, voilà l'illuſion & l'iniquité, à laquelle, ſi nous n'y prenons garde, nous ſommes ſujets. Au lieu de regler nos deſirs par nos conſciences, nous nous faiſons des conſciences de nos deſirs ? parce que c'eſt ſur nos deſirs que nos conſciences ſont fondées, qu'arrive-t-il ? ſuivez la penſée de S. Auguſtin: tous ce que nous voulons, à meſure que nous le voulons, nous devient & nous paroit bon ; *Auguſt.* *Quodcumque volumus, bonum eſt.* Peut-être ne nous paroiſſoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode : mais parce que nous le voulons, à force de l'enviſager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous perſuadons qu'il eſt honnête ; & par un progrez d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons juſqu'à croire qu'il eſt ſaint, *Et quodcumque placet, ſanctum eſt.* D'où vient cela ? de l'aſcendant marheureux que notre cœur prend inſenſiblement ſur notre eſprit, pour nous faire juger des choſes, non pas ſelon ce qu'elles ſont, non ſelon ce que nous voulons, ou que nous voudrions qu'elles fuſſent : comme s'il dépendoit de nous, qu'elles fuſſent à notre gré bonnes ou mauvaiſes, & que notre volonté eût en *Ibid.*

effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plaît. Car c'eſt proprement ce que S. Auguſtin a voulu nous faire entendre par cette expreſſion ; *Quodcumque placet, ſanctum eſt.* Ce que nous voulous, quoique faux, quoique injuſte, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, eſt pour nous verité, eſt pour nous juſtice, eſt pour nous merite & vertu. Que chacun s'examine ſans ſe faire grace : entre ceux qui m'écoutent, peut-être y en aura-t-il peu qui oſent ſe porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas.

Et voilà pourquoi le Pſalmiſte, parlant des erreurs pernicieuſes & des maximes déteſtables qui ſe répandent parmi les hommes, & dont ſe forment peu à peu les conſciences des pecheurs & des impies, ne manquoit jamais d'ajoûter, que le pecheur & l'impie concevoit ces erreurs dans ſon cœur, qu'il les établiſſoit dans ſon cœur, que ſon cœur étoit la ſource d'où elles procedoient ; & que c'étoit dans ſon cœur qu'il avoit coûtume de ſe dire à ſoi-même tout ce qui étoit propre à le confirmer dans ſon peché & dans ſon impieté : *Dixit in corde ſuo.* Pſ. 47.

S'il avoit écouté ſa raiſon, ſa raiſon lui auroit dit tout le contraire. S'il avoit conſulté ſa foi, ſa foi de concert en ceci avec ſa raiſon, lui auroit répondu : tu te trompes. Il y a une loi qui te défends ſous peine de mort, l'action que tu vas faire ſans ſcrupule. Il y a un tribunal ſuprême, où tu ſeras jugé ſelon cette loi. Il y a un Dieu ; & entre les attributs de Dieu, le plus inſéparable de ſon être, eſt ſa providence, & une partie de cette providence, eſt la juſtice rigoureuſe avec laquelle il punira ton

crime. C'eſt ce que la religion ſoutenuë de la raiſon même, lui auroit fait entendre, tout impie qu'il eſt. Mais parce qu'il n'en a voulu croire que ſon cœur, ſon cœur déterminé à le ſéduire, lui a tenu un langage tout oppoſé. Son cœur lui a dit, qu'en tel & tel cas ſa raiſon ne lui impoſoit point une ſi étroite, ni une ſi dure obligation. Son cœur lui a dit, que ſa religion ne faiſoit pas dépendre de ſi peu de choſe, un mal auſſi grand que la réprobation. Son cœur lui a dit, que ſa foi ſeroit une foi outrée, ſi elle pouſſoit juſques-là les vengeances de Dieu; & de tout cela il s'eſt fait une conſcience.

Or qu'y a-t-il encore une fois de plus aiſé que de ſe la faire ainſi ſelon ſon cœur? Donnez-moi un homme dont le cœur ſoit dominé par une paſſion; tandis qu'elle le domine, quel penchant n'a-t-il pas à opiner; à décider, à conclure ſuivant le mouvement de cette paſſion, dont il eſt eſclave? quelle détermination ne ſe ſent-il pas à trouver juſte & raiſonnable tout ce qui la favoriſe, & à rejetter tout ce qui l'en devroit guérir? Prenons de toutes les paſſions la plus connuë & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conſcience; que ne fait-on pas pour cela? S'il s'agit de regler des commerces, de retrancher des libertez, de quitter & de fuir des occaſions qui entretiennent le deſordre de cette honteuſe paſſion; du moment que le cœur en eſt poſſedé, combien de raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes, ne ſuggere-t-elle pas à l'eſprit pour étendre là-deſſus les bornes de la conſcience, pour ſecoüer le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur: pour conteſter le droit, quoique évident; pour ne

pas convenir des faits, quoique visibles ? Par exemple, pour ne pas convenir du scandale, quoiqu'il soit réel, & peut-être même public ; pour soutenir que l'occasion n'est ni prochaine, ni volontaire, quoiqu'elle soit l'un & l'autre; pour faire valoir de vains prétextes, des impossibilitez apparentes de sortir de l'engagement où l'on est ; pour justifier, ou pour colorer les délais opiniâtres qu'on y apporte. De la maniere qu'est fait l'homme, quand sa passion est d'un côté, & son devoir de l'autre; ou plûtôt, quand son cœur a pris parti, quel miracle ne seroit-ce pas: s'il conservoit dans cet état une conscience pure & saine, je dis pure & saine d'erreurs ?

Mais s'il est aisé de se faire une fausse conscience, en se la formant selon ses desirs, beaucoup plus l'est-il encore en se la formant selon ses interêts ; & c'est ici où je vous prie de renouveller votre attention. Car, comme raisonne fort bien S. Chrysostome, c'est particulierement l'interêt qui excite les desirs, & qui leur donne cette vivacité si propre à aveugler l'homme dans les voyes du salut. En effet, mes chers Auditeurs, pourquoi se fait-on dans le monde des consciences erronées, sinon parce qu'on a dans le monde des interêts à sauver & ausquels, quoiqu'il en puisse être, on n'est pas resolu de renoncer ? Et pourquoi tous les jours en mille choses que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conscience les plus vifs, sinon parce qu'il n'y en a point de si vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'interêt plus fort que la conscience, n'ait le pouvoir d'étouffer ? On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons-nous reconnu dés qu'il ne s'agit point de l'interêt, il

ne nous coute rien d'avoir une conſcience droite, ni d'être reguliers, & mêmes ſeveres en ce qui regarde les obligations de la conſcience. Notre interêt ceſſant ou mis à part, ces obligations de conſcience n'ont rien d'onereux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions. Nous en jugeons ſainement, nous en parlons éloquemment, nous en faiſons aux autres des leçons, nous en pouſſons l'exactitude juſqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons ſur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'eſt pas conforme à la pureté de nos principes. Mais eſt-il queſtion de notre interêt ? ſe preſente-t-il une occaſion, ou par malheur l'interêt & cette pureté de principes ne ſe trouvent pas d'accord enſemble ? Vous ſçavez, Chrétiens, combien nous ſommes ingénieux à nous tromper. Dés là nos lumieres s'affoibliſſent ; dés-là notre ſeverité ſe dément : dés-là nous ne voyons plus les choſes avec cet œil ſimple, cet œil épuré de la corruption du ſiecle. Parce qu'il y va de notre interêt, ces opinions qui juſqu'alors nous avoient paru relâchées, ne nous ſemblent plus ſi larges, & les examinant de plus prés, nous y découvrons du bon ſens. Ces probabilitez, dont le ſeul nom nous choquoit & nous ſcandaliſoit, dans le cas de notre interêt, ne nous paroiſſent plus ſi odieuſes. Ce que nous condamnions auparavant comme injuſte & inſoutenable à la vûë de notre interêt, change de face, & nous paroît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres, commence à être legitime & excuſable pour nous. Peut-être ne laiſſons-nous pas de diſputer un peu avec nous-mêmes : mais enfin nous nous ren-

dons ; & cet interêt dont nous ne voulons pas nous dépoüiller, par une vertu bien ſurprenante, fait prendre à nos conſciences tel biais & tel pli qu'il nous plaît de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conſcience exacte, & ſur quoi ſommes-nous ſeveres dans nos maximes ? Confeſſons-le de bonne foi : ſur ce qui n'eſt pas de notre interêt, ſur ce qui touche les devoirs des autres, ſur ce qui n'a nul rapport à nous : c'eſt-à-dire, que chacun pour ſon prochain eſt conſcientieux juſqu'à la ſéverité ; pourquoi ? parce qu'on n'a jamais d'interêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plûtôt interêt à nel'ê tre pas ; parce qu'on ſe fait même, aux dépens d'autrui, un honneur & un interêt de cette ſéverité. Mais au même-tems, par un aveuglement groſſier, dont il y a peu d'ames fidelles qui ſçachent bien ſe garentir, chacun n'eſt conſcientieux pour ſoi, qu'autant que la neceſſité de ſes affaires, qu'autant que l'avancement de ſa fortune, qu'autant que les ſuccès de ſes entrepriſes ; en un mot qu'autant que ſon interêt le peut ſouffrir ; & de là vient que l'erreur & l'iniquité ſont aujourd'hui ſi répanduës dans les conſciences des hommes. Ecoutez un laïque diſcourir ſur les points de conſcience qui concernent les Eccleſiaſtiques ; c'eſt un oracle qui parle, & rien n'approche de ſes lumieres : mais voyez comment il raiſonne pour lui-même ou plûtôt, jugez-en par ſes actions ; à peine lui trouverez-vous ſouvent de la conſcience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, Chrétiens, que je vous faſſe ſentir cette vérité ? elle eſt trop importante pour ne la pas mettre dans tout ſon jour. Appliqués-

vous à ma ſuppoſition. Que je ramaſſe dans ce diſcours tout ce qu'enſeignent les théologiens, je dis les théologiens les plus moderez & les plus éloignez de porter les choſes juſqu'à l'excès d'une indiſcrette ſéverité ; je dis même, ſi vous voulez, les plus commodes, & les plus ſoupçonnez, ſoit avec ſujet, ſoit ſans ſujet, de pencher vers le relâchement : que je ramaſſe, dis-je, tout ce qu'ils enſeignent & qu'ils ſoutiennent être d'une étroite obligation de conſcience, & à quoi neanmoins la conſcience ſouvent des plus zélez contre eux & contre leur morale, n'eſt pas dans la diſpoſition de ſe ſoumettre. Tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici ſans y rien ajoûter, & dans les termes les plus ſimples, leurs déciſions ſur certains chefs qui touchent les interêts des hommes, & que j'en faſſe l'application à tel qui ſe pique le plus d'une conſcience timorée : il y en aura peu de cette aſſemblée que je ne confonde ; & peut être interieurement que je ne révolte. Que je remontre, par exemple, à un beneficier, juſqu'où va la ſeverité de ces théologiens indulgens ; ſur cinq ou ſix articles eſſentiels, dont je veux bien lui épargner le détail : pour peu qu'il ait de ſincerité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoîtra qu'il eſt encore bien éloigné de cette exactitude dont il ſe flattoit ; mais pour peu que la vérité le bleſſe, il s'offenſera de celui-ci. Si je ne m'addreſſois qu'à lui : tous les autres qui m'écoutent, n'y étant point intereſſez, loüeroient mon zéle, & s'écrieroient que j'ai raiſon. Mais que j'étende l'induction juſqu'à leurs perſonnes & à leur état ; que je paſſe du beneficier au financier, du financier au magiſtrat, du ma-

giſtrat au marchand & à l'artiſan ; qu'avec la ſainte liberté de la chaire, je marque à chacun en particulier, en quoi devroit conſiſter pour lui la ſeverité de la morale chrétienne, s'il vouloit l'embraſſer de bonne foi ; & que je le convainque, comme il me ſeroit aiſé, que c'eſt ſur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchemens, dont il ne s'apperçoit pas, & à quoi il ne penſe pas ; que je les lui faſſe connoître, & que ſans nul ménagement je les lui mette devant les yeux : oüi, je le repete, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'éleve contre moi. Et pourquoi ? ah! Chrétiens, c'eſt ici la contradiction. Nous voulons une morale étroite en ſpéculation, & non en pratique ; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne ſur rien ; une morale étroite ſelon notre goût, ſelon nos idées, ſelon notre humeur, ſelon nos interêts, une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous ; une morale étroite qui nous laiſſe la liberté de juger, de parler, de railler, de cenſurer; en un mot, une morale étroite qui ne le ſoit pas: & de-là vient, que ce prétendu zéle de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même chrétien, on ne ſe forme tous les jours de fauſſes conſciences.

Mais j'ai dit, & je le redis, que ce ſont ſurtout les grands qui ſe trouvent plus expoſez au malheur de la fauſſe conſcience ; & le devoir de mon miniſtere, le zéle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, ne me permet pas de leur taire une verité auſſi eſſentielle que celle-là. Plus expoſez, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? par mille raiſons évi-

dentes qu'ils ne ſçauroient trop mediter. C'eſt qu'étant grands & élevez, ils ont des interêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu,& par conſéquent plus ſujets à devenir la matiere & le fonds d'une conſcience erronée. Car ne ſont-ce pas les interêts des grands, qui font que dans leurs entrepriſes & dans leurs deſſeins, Dieu eſt rarement conſulté; que chez eux le reſſort de la conſcience eſt ſi ſouvent affoibli par celui de la politique; ou plûtôt, que la politique eſt preſque toûjours la regle de leurs plus importantes actions,pendant que la conſcience n'eſt écoutée, ni ne décide que ſur les moindres;que ce qui s'appelle leur interêt,n'eſt preſque jamais peſé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néanmoins ils doivent l'être un jour: comme ſi leur interêt étoit quelque choſe pour eux de plus privilegié qu'eux-mêmes; comme ſi la politique des hommes pouvoit preſcrire contre le droit de Dieu; comme ſi la conſcience n'étoit un lien que pour les ames vulgaires. Plus expoſez, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? c'eſt que tout ce qui les environne, contribuë à la former en eux. Rien, dit S. Bernard, n'eſt plus propre à ſéduire une conſcience, que les applaudiſſemens, que les loüanges, que les complaiſances éternelles,que de n'être jamais contredit, que d'être toûjours ſûr de trouver des approbateurs: or tel eſt le funeſte ſort de ceux que Dieu éleve dans le monde.Plus expoſez,comme grands, par la fatalité de leur état, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? parce que ſouvent ils ſont ſervis par des hommes,dont l'interêt capital eſt de les tromper; des hommes

dont toutes les vûës ſont peut-être fondées ſur l'aveuglement de la conſcience de leurs maîtres ; des hommes qui ſeroient déſolés, ſi leurs maîtres avoient une conſcience plus exacte ; par conſéquent des hommes, dont tout le ſoin eſt de jetter dans illuſion ces maîtres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, ſoit par les conſeils qu'ils leur donnent, ſoit par les ſentimens qu'ils leur inſpirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui eſt la Cour, le deſordre de la fauſſe conſcience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter ; & je ſuis certain que vous en tomberez vous-même d'accord avec moi. Car c'eſt à la Cour où les paſſions dominent, où les deſirs ſont plus ardens, où les interêts ſont plus vifs, & par une conſequence infaillible, où aveuglent plus aiſément & ſe pervertiſſent les conſciences mêmes les plus éclairées & les plus droites. C'eſt à la Cour, où cette divinité du monde, je veux dire, la fortune, exerce ſur les eſprits des hommes, & enſuite ſur leurs conſciences, un empire plus abſolu. C'eſt là, où la vûë de ſe maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de ſe pouſſer, où la crainte de déplaire, où l'envie de ſe rendre agréable, forment ces conſciences qui paſſeroient par tout ailleurs pour monſtrueuſes ; mais qui ſe trouvant là autoriſées par l'uſage & la coutume, ſemblent y avoir acquis un droit de poſſeſſion & de preſcription. A force de vivre à la Cour, ſans autre raiſon que d'y avoir vêcu, on ſe trouve rempli de ſes erreurs. Quelque droiture de conſcience qu'on y eût apportée, à force d'en reſpirer l'air, & d'en écouter le langage, on

s'accoûtume à l'iniquité, on n'a plus tant d'horreur du vice; & après l'avoir long-tems blâmé, mille fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable? on le souffre, on l'excuse, c'est à dire, qu'on se fait, sans le remarquer une conscience nouvelle, & que par un progrès insensible, de chrétien qu'on étoit, on devient peu à peu mondain & presque payen.

Vous dirés, & il semble en effet, qu'il y ait pour la Cour d'autres principes de religion que pour le reste du monde; & que le courtisan ait un titre pour se faire une conscience differente en espece & en qualité de celle des autres hommes. Car telle est l'idée qu'on en a si bien confirmée, ou plûtôt, si malheureusement justifiée par l'experience. Voici, dis-je, ce qu'on en pense & ce qu'on en dis tous les jours: que quand il s'agit de la conscience d'un homme de Cour, on a toûjours raison de s'en défier, & de n'y compter pas plus que sur son désintéressement. Cependant, mes chers Auditeurs, saint Paul nous assûre qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi: & malheur à celui, qui le divisant ce seul Dieu, le representera à la Cour moins ennemi des déreglemens des hommes, que hors de la Cour; ou qui partageant cette foi, la supposera plus indulgente pour une condition que pour l'autre! Anathême, mes Freres, disoit le grand Apôtre, à quiconque vous prêchera un autre Evangile que celui que je vous ai prêché. Fut-ce un Ange descendu du ciel qui vous l'annonçât cet Evangile different du mien, tenez le pour séducteur & pour imposteur. Ainsi, Chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de conscience, que ces

mêmes loix ſur leſquelles les derniers des hommes doivent être jugez de Dieu ; & anathême à quiconque ne vous dira pas, que ces loix generales ſont pour vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de penchant à vous en émanciper, & que vous êtes à la Cour dans un plus évident péril de les violer.

Reprenons, & concluons : deſirs & interêts des hommes, ſources maudites de toutes les fauſſes conſciences dont le monde eſt plein. Deſirs & interêts des hommes, qui faiſoient tirer à David cette triſte conſequence, dont il n'exceptoit nulle condition : *Omnes declinaverunt* : tous ſe ſont égarez, tous ont marché dans la voye du menſonge & de l'erreur, tous ont eu des conſciences corrompuës, & même des conſciences abominables : *Corrupti ſunt, & abominabiles facti ſunt* ; pourquoi ? parce que tous ont été paſſionnez & intereſſez. O mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette verité, & qu'elle demeure pour jamais profondement gravée dans nos eſprits. Puiſqu'il eſt vrai que ce ſont nos deſirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux deſirs de notre cœur : puiſque ce ſont nos interêts qui nous pervertiſſent, ne permettez pas que ces interêts nous dominent. Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits qui ſoumis à la raiſon, tiennent en bride toutes nos paſſions : donnez-nous des ames genereuſes & ſuperieures à tous les interêts du monde. Par là nos conſciences, qui ſont nos voyes, ſeront redreſſées & par là nous accomplirons la parole du précurſeur de J.C. *Dirigite viam Domini.* Mais autant qu'il eſt aiſé de faire dans le monde une fauſſe conſcience, autant eſt-il dangereux de s'y livrer & de la ſuivre ; c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

Pſ. 24.

Ibid.

II. PART. TOute erreur eſt dangereuſe, ſur tout en matiere de mœurs : mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuſe dans ſes ſuites, que celle qui s'attache au principe & à la regle même des mœurs, qui eſt la conſcience. Votre œil, diſoit le Fils de Dieu dans l'Evangile, eſt la lumiere de votre corps : ſi votre œil eſt pur, tout votre corps ſera éclairé ; mais s'il ne l'eſt pas, tout votre corps ſera dans les tenebres. Prenés donc bien garde, ajoûtoit le Sauveur du monde, que la lumiere qui eſt en vous, ne ſoit elle-même que tene-
Luc. 11. bres : *Vidè ergo ne lumen quod in te eſt, tenebræ ſint.* Or l'œil dont parloit J. C. dans le ſens litteral de ce paſſage, n'eſt rien autre choſe que la conſcience qui nous éclaire, qui nous dirige, & qui nous fait agir. Si la conſcience, ſelon laquelle nous agiſſons, eſt pure & ſans mélange d'erreur, c'eſt une lumiere qui ſe répand ſur tout le corps de nos actions : ou pour mieux dire, toutes nos actions ſont des actions de lumiere ; & pour uſer encore du terme de l'A-
Epheſ. 5. pôtre, ce ſont des fruits de lumiere : *Fructus lucis.* Tout ce que nous faiſons eſt ſaint, loüable, digne de Dieu. Au contraire, ſi la conſcience, qui eſt le flambeau & la lumiere de notre ame, vient à ſe changer en tenebres par les erreurs groſſieres dont nous nous laiſſons préoccuper ; c'eſt lors que toutes nos actions deviennent des œuvres de tenebres, & qu'on peut
Matth. 6. bien nous appliquer ce reproche de J. C. *Si lumen quod in te eſt, tenebræ ſunt, ipſæ tenebræ quantæ erunt ?* Hé, mon Frere, ſi ce qui devoit être votre lumiere, n'eſt que tenebres, que ſera-ce de vos ténebres mêmes ? c'eſt-à-dire, ſi ce que

vous appellez votre conſcience, & que vous croyez une conſcience droite, n'eſt qu'illuſion, que deſordre, qu'iniquité; que ſera-ce de ce que votre conſcience même condamne & réprouve ? que ſera-ce de ce que vous reconnoiſſez vous-même pour iniquité & pour deſordre ?

Voilà, mes chers Auditeurs, l'écueil que nous avons à éviter : car de-là s'enſuivent des maux d'autant plus affligeans & plus étonnans, qu'à force de s'y accoutumer, on ne s'en étonne plus, & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail : peut-être en ſerez-vous touchez. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Enfin, il s'enſuit de là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal ſans reſſource & ſans nulle eſperance de remede. Malheur, dont il faut aujourd'hui nous préſerver, ſi nous ne voulons pas expoſer notre ame à une perte irreparable, & à une éternelle damnation.

Non, Chrétiens, avec une fauſſe conſcience il n'y a point de mal qu'on ne faſſe, dites-moi celui qu'on ne fait pas ; & par-là vous comprendrez mieux la verité de ma propoſition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande juſqu'où ne va pas le dereglement d'une conſcience aveugle & préſomptueuſe? Du moment qu'elle s'eſt érigée en conſcience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuſe pas, & qu'elle ne colore pas? Quand, par exemple, l'ambition s'eſt fait une conſcience de ſes maximes pour parvenir à ſes fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les ſentimens d'humanité qu'elle n'étouffe pas ; les loix de

probité, d'équité, de fidelité qu'elle ne renverſe pas ? Conſcience tant qu'il vous plaira : corrompuë qu'elle eſt par l'ambition, dites-moi les malignes jalouſies qu'elle n'inſpirent pas, les damnables intrigues qu'elle n'entretient pas : les fourberies, les trahiſons dont, s'il eſt neceſſaire, elle ne s'aide pas ? Quand la conſcience eſt de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injuſtices qu'elle ne permet pas, les uſures qu'elle ne favoriſe pas, les ſimonies qu'elle ne pallie pas ; les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes qu'elle ne juſtifie pas ? Quand la conſcience eſt formée par l'animoſité & la haine, dites-moi les reſſentimens, les aigreurs qu'elle n'autoriſe pas, les vengeances qu'elle n'appuye pas, les diviſions ſcandaleuſes, les inimitiez qu'elle ne fomente pas, les fiertez, les duretez qu'elle n'approuve pas ? Non, encore une fois, rien ne l'arrête : pervertie qu'elle eſt d'une part, & néanmoins conſcience de l'autre elle oſe tout, elle entreprend tout, elle ſe porte à tout. Elle couvre la multitude des pechez, & des pechez les plus énormes ; non pas comme la charité en les effaçant, mais en les tolerant, en les ſoutenant, en les défendant.

Avec une fauſſe conſcience que ne firent pas les Juifs ? ils crucifierent le ſaint des ſaints, ils mirent à mort J. C. Voilà juſqu'où pouvoit aller la fauſſe conſcience des hommes, & voilà juſqu'où s'eſt portée la fauſſe conſcience d'un peuple, qui d'ailleurs ſe piquoit & ſe glorifioit d'avoir de la religion. Du plus horrible de tous les crimes, qui étoit le Deïcide, il s'eſt fait une religion ; & par le même principe, on commet tous les jours dans le monde, quoique ſans

effuſion de ſang, les plus cruels homicides. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on égorge ſon prochain, on lui porte en ſecret des coups mortels, on lui ôte l'honneur qui lui eſt plus cher que la vie, on détruit ſa réputation, on ruine par de mauvais offices ſa fortune & ſon credit. Ne vous offenſez pas de la comparaiſon des Juifs : elle n'a que trop de fondement. En effet, avec une fauſſe conſcience, les Juifs n'apprehenderent point d'être ſouillez du Sang du juſte, qu'ils demanderent à Pilate: quoiqu'en même-tems, ſcrupuleux & ſuperſtitieux, ils refuſaſſent d'entrer chez Pilate même, parce qu'il étoit gentil, & qu'ils craignoient de devenir impurs, & de ſe mettre hors d'état de manger la Pâque. Et par un abus tout ſemblable, & ſi commun aujourd'hui dans le monde, avec une fauſſe conſcience on avale le chameau & on le digere, tandis qu'on craint d'avaler le moucheron. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on s'abandonne aux plus violentes & aux plus ardentes paſſions, on ſe ſatisfait, on ſe venge, on s'empare du bien d'autrui, on le retient injuſtement, on devore la veuve & l'orphelin, on dépouille le pauvre & le foible; tandis qu'à l'exemple des Phariſiens, on ſe fait des crimes de certains points très-peu importans. On eſt exact & regulier comme eux juſqu'au ſcrupule ſur de legeres obſervances, qui ne regardent que les dehors de la religion; pendant que l'on ſe mocque, & que l'on ſe joüe de ce qu'il y a dans la religion & dans la loi de Dieu de plus grand & de plus indiſpenſable, ſçavoir, la juſtice, la miſericorde & la foi.

Qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience? un abî-

me, dit saint Bernard, mais un abîme inépuisable des pechez : *Conscientia quasi abyssus multa* : une mer profonde & affreuse, dont on peut bien dire que c'est-là, où se trouvent des reptiles sans nombre ; *Mare magnum ac spatiosum ; illic reptilia, quorum non est numerus.*

Bernard.

Ps. 103.

Pourquoi des ruptiles ? parce que de même, dit ce Pere, que le reptile s'insinuë & se coule subtilement ; aussi le peché se glisse-t-il comme imperceptiblement dans une conscience, où la passion & l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles sans nombre ? parce que de même que la mer, par une prodigieuse fecondité, est abondante en reptiles, dont elle produit des especes innombrables, & de chaque espece un nombre infini ; aussi la conscience erronée est-elle feconde en toutes sortes de pechez, qui naissent d'elle, & qui se multiplient en elle.

Car c'est là, poursuit S. Bernard, où s'engendrent les monstres : *Illic reptilia.* C'est dans la fausse conscience, où se couvent les envies, les aversions noires & pleines de venin. Là, où se forment les médisances rafinées, les calomnies enveloppées, les intentions de nuire, les perfidies deguisées, & par une maudite politique artificieusement dissimulées. Là, où croissent, & se nourrissent les desirs charnels, suivis de consentemens volontaires, que l'on ne discerne pas ; les attachemens secrets, mais criminels, dont on ne se défie pas ; les passions naissantes, mais bien-tôt dominantes, ausquelles on ne resiste pas. Là, où se cache l'orgueil sous le masque de l'humilité, l'hypocrisie sous le voile de la pieté, la sensualité la plus dangereuse sous les apparences de l'honnêteté. Là, où les

vices s'amaſſent en foule, parce que c'eſt là qu'ils ſont comme dans leur centre & dans leur élement : *Illic reptilia, quorum non eſt numerus* : A quoi n'eſt-on pas expoſé, & de quoi n'eſt-on pas capable, en ſuivant une conſcience aveuglée par le peché ?

N'en demeurons pas là : j'ajoûte qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition : tranquillement, parce qu'on n'en reſſent aucun trouble ; la conſcience, dit ſaint Auguſtin, étant alors d'intelligence avec le pecheur ; & le pecheur dans cet état, ayant fait comme un pacte avec ſa conſcience, qui le met enfin dans la funeſte poſſeſſion de pecher, & d'avoir la paix. Or la paix dans le peché, eſt le plus grand de tous les maux. Non, Chrétiens, le peché ſans la paix, n'eſt point abſolument le plus grand mal que nous ayons à craindre : & la paix hors du peché ſeroit ſans exception le plus grand bien que nous puiſſions deſirer. Mais l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la paix dans le peché, & le peché avec la paix, c'eſt le ſouverain mal de cette vie, & ce qu'il y a pour le pecheur de plus approchant de la réprobation.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que produit la fauſſe conſcience. Prenez garde s'il vous plaît à la remarque de S. Bernard, qui éclaircira ma penſée. Il diſtingue quatre ſortes de conſciences ; la bonne, tranquille & paiſible ; la bonne, génée & troublée : la mauvaiſe, dans l'agitation & dans le trouble ; la mauvaiſe, dans le calme & la paix : & là-deſſus écoutez comment il raiſonne. Une bonne conſcience tranquille & paiſible, c'eſt, dit-il, ſans conteſtation, un

paradis anticipé ; une bonne conſcience génée & troublée, c'eſt comme un purgatoire dans cette vie, dont Dieu ſe ſert quelquefois pour éprouver les ames les plus ſaintes : une mauvaiſe conſcience dans l'agitation & dans le trouble que lui cauſe la vûë de ſes crimes, c'eſt une eſpece d'enfer. Mais il y a encore, ajoûte-t-il, quelque choſe de pire que cet enfer : & quoi ? une mauvaiſe conſcience dans la paix & dans le calme, & c'eſt où la fauſſe conſcience aboutit. Car dans la conſcience criminelle, mais troublée de la vûë de ſon peché, quelque image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumieres ; & par conſequent, au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de converſion. Le pecheur ſe révolte contre Dieu ; mais au moins ſçait-il bien qu'il eſt rebelle ; mais au moins reſſent-il lui-même le malheur & la peine de ſa rebellion. Sa paſſion le domine & le rend eſclave de l'iniquité ; mais au moins, ne l'empêche-t-elle pas de connoître ſes devoirs, ni d'étre ſoumis à la verité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans ſon libertinage ; tandis qu'il a une conſcience droite, il n'eſt pas encore tout-à-fait hors de la voye de Dieu : pourquoi ? parce que malgré les emportemens, il voit encore le bien & le mal, & que cette vûë peut le ramener à l'un, & le retirer de l'autre.

Mais dans une fauſſe conſcience il n'y a que tenebres, & que ténebres interieures, plus funeſtes mille fois que ces tenebres exterieures dont nous parle le Fils de Dieu, puiſqu'elles ſont la ſource de l'obſtination du pecheur & de ſon endurciſſement. Tenebres intérieures de la

conſcience,qui font que le pecheur au milieu de ſes deſordres eſt content de lui-même, ſe tient ſûr de Dieu,ſe rend de ſecrets témoignages d'une vaine innocence dont il ſe flatte, pendant que Dieu le réprouve, & prononce, contre lui les plus ſeveres arrêts.

Et c'eſt-là, Chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu; qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource:car la grande reſſource du pecheur,c'eſt la conſcience droite & ſaine, qui en commettant même le peché,le condamne, & le reconnoit comme peché.C'eſt par là que Dieu nous rappelle, par là que Dieu nous preſſe, par là que Dieu nous force, pour ainſi dire, de rentrer dans l'ordre, & dans la ſoumiſſion & l'obéïſſance dûë à ſa loi. Ce fut par-là que la grace de Jeſus-Chriſt victorieuſe, triompha du cœur d'Auguſtin, cette rectitude, & pour ainſi dire, cette integrité de conſcience, que S. Auguſtin avoit conſervée juſques dans ſes plus grands déreglemens, fût le remede & la guériſon de ſes déreglemens mêmes. Oüi, Seigneur, diſoit-il à Dieu, dans cette humble confeſſion de ſa vie, que je puis propoſer aux ames penitentes comme un parfait modelle; oüi, Seigneur, voilà ce qui m'a ſauvé, ce qui m'a retiré du profond abyſme de mon iniquité: ma conſcience déclarée pour vous contre moi; ma conſcience, quoique coupable, juge équitable d'elle-même, voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de la grace dans la converſion d'Auguſtin? Ce fonds de conſcience qui étoit reſté en lui, & que le peché même n'avoit pû détruire, fut le fonds de toutes les miſericordes

que Dieu vouloit exercer ſur lui : le trouble de cette conſcience criminelle, mais malgré ſon peché conforme à la loi, fut la derniere grace, mais au même-tems la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces, que Dieu s'étoit reſervées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impenitent. Penſée conſolante pour un pecheur interieurement agité & livré aux remords de ſa conſcience ! Tandis que ma conſcience me fait ſouffrir cette gêne cruelle,mais ſalutaire;tandis qu'elle me reproche mon peché.Dieu ne m'a pas encore abandonné, ſa grace agit encore ſur moi;il y a encore pour moi de l'eſperance ; mon ſalut eſt encore entre mes mains,& les miſericordes du Seigneur enfin ne ſont pas encore épuiſées:ces remords dont je ſuis combattu, m'en ſont une preuve & une conviction ſenſible, puiſque Dieu me marque par-là la voye que je dois ſuivre pour retourner à lui.

En effet, avec une conſcience droite, quelque éloigné de Dieu que l'on puiſſe être, on revient de tout.C'eſt ce que l'experience nous fait voir tous les jours en mille ſujets,où Dieu, comme dit S. Paul, ſe plaît à manifeſter les richeſſes de ſa grace ; & qui après avoir été les ſcandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur converſion, les exemples les plus éclatans & les plus édifians. Au contraire, avec une fauſſe conſcience, mortellement bleſſée, on eſt dans l'impuiſſance de guérir ; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égaremens, on eſt ſans eſperance de retour. Avec une fauſſe conſcience, on eſt incorrigible & inconvertible;on s'opiniâtre,on s'endurcit,on vit & on meurt dans

ſon peché : d'où il s'enſuit que la fauſſe conſcience, & ſur tout la paix de la fauſſe conſcience, dans l'ordre des jugemens de Dieu, doit être regardée du pecheur, non-ſeulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la reprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit ſaint Chryſoſtome, (ne perdez pas cette reflexion, qui a quelque choſe de touchant, quoique terrible) quand Iſaïe animé du zéle de la gloire & des interêts de Dieu, ſembloit vouloir porter Dieu à punir les impietez de ſon peuple, il n'employoit point d'autres impreſſions que celle-ci : *Excæca cor populi hujus.* Aveuglez le cœur de ce peuple, c'eſt-à-dire, la conſcience de ce peuple. Il ne lui diſoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple, accablés, opprimés, ruinés ce peuple. Tout cela lui paroiſſoit peu en comparaiſon de l'aveuglement; & c'eſt à cet aveuglement de leurs cœurs, qu'il reduiſoit tout: *Excæca cor.* Comme s'il eût dit à Dieu : c'eſt par là, Seigneur, que vous vous vengerés pleinement, guerres, peſtes, famines, calamités temporelles, ne ſeroient pour ces ames revoltées que des demi-châtimens : mais repandez dans leurs conſciences des tenebres épaiſſes, & la meſure de votre colere, auſſi-bien que de leur iniquité, ſera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fauſſe conſcience étoit la derniere & la plus affreuſe peine du peché.

Mais c'eſt pour cela même, que par un eſprit tout contraire à celui d'Iſaïe, je fais aujourd'hui une priére toute oppoſée, en diſant

à Dieu : ah ! Seigneur, quelque irrité que vous ſoyés, n'aveuglés point le cœur de ce peuple : n'aveuglés point les conſciences de ceux qui m'écoutent, & que je n'aye pas encore le malheur de ſervir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon miniſtere, à la conſommation & aux triſtes ſuites de leur aveuglement. Déchargés votre colere ſur tout le reſte; mais épargnés leurs conſciences. Leurs biens & leurs fortunes ſont à vous ; faites leur en ſentir la perte : mais ne les privés pas de ces lumieres, qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu. Humiliés-les, mortifiés-les, appauvriſſez-les, anéantiſſés-les ſelon le monde ; mais n'éteignez pas le rayon qui leur reſte pour les conduire. A tout autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y ſoumettront ; mais ne les mettés pas à l'épreuve de celle-ci, en leur ôtant la connoiſſance & la vûë de leurs obligations : car ce ſeroit les perdre, & les perdre ſans reſſource ; ce ſeroit dès cette vie les reprouver. J'acheve. Fauſſe conſcience aiſée à former, fauſſe conſcience dangereuſe & pernicieuſe à ſuivre, c'eſt ce que je vous ai fait voir Enfin, fauſſe conſcience excuſe inutile pour nous juſtifier devant Dieu : c'eſt la derniere partie.

III. PART. IL en faut convenir, Chrétiens: Dieu, qui eſt miſericordieux, auſſi bien que juſte, ne vous feroit pas des crimes de nos erreurs, ſi c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi ; & il n'y aura point de pecheur qui n'eût droit de ſe prévaloir de ſa fauſſe conſcience, & qui ne pût avec raiſon l'alléguer à Dieu, comme une legitime excuſe de ſon peché, ſi la fauſſe

conſcience

conſcience avoit ce caractere de ſincerité, dont je parle. Mais on demande ſi elle l'a toûjours, ou du moins ſi elle l'a ſouvent. Cette queſtion eſt d'une extrême conſéquence, parce qu'elle renferme une des regles, & j'oſe dire des plus importantes regles, d'où dépend dans l'uſage & dans la pratique, le diſcernement & le jugement éxact que chacun de nous doit faire des actions de ſa vie. Il s'agit donc de ſçavoir, ſi ce caractere de bonne foi convient ordinairement aux conſciences aveugles & erronées des pecheurs du ſiecle : en ſorte qu'une conſcience aveugle & erronée, à l'égard des pecheurs du ſiecle, puiſſe communément leur être un titre, pour ſe diſculper & ſe juſtifier devant Dieu. Ah ! mes chers Auditeurs, plût à Dieu que cela fût ainſi ! un million de pechez ceſſeroient aujourd'hui d'être pechez ; & le monde, ſans grace & ſans penitence, ſe trouveroit déchargé d'une infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout tems & fait encore gémir les ame vertueuſes.

Mais ſi cela étoit, reprend ſaint Bernard, pourquoi David, ce ſaint Roi, dans la ferveur de ſa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grace, qu'il oubliât ſes ignorances paſſées : voulant marquer par là, celles qui avoient cauſé le deſordre & la corruption de ſa conſcience ? *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas dû dire au contraire : Seigneur, ſouvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais ? car puiſqu'elles me doivent tenir lieu de juſtification auprès de vous, il eſt de mon interêt que vous en conſerviez les ſouvenir, & que vous les ayez toûjours preſentes. Eſt- *Pſal.24.*

ce ainſi qu'il parle ? non ; il dit à Dieu, oubliez-les ; effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre juſtice. Ne vous ſouvenez point alors du mal que j'ai fait, & que je n'ai pas connu, puiſque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connoître, eſt déja un crime dont vous ſeriez en droit de me punir : *Et ignorantia meas ne memineris.* Il n'eſt donc pas vrai que l'ignorance, & par conſequent la fauſſe conſcience ſoit toûjours une excuſe recevable auprès de Dieu.

Il y a plus : & je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais, & que dans le ſiecle où nous vivons, c'eſt un des prétextes les plus frivoles, pourquoi ? par deux raiſons invincibles, & ſans replique. 1. Parce que dans le ſiecle où nous vivons, il y a trop de lumiere, pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur & une conſcience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience, que Dieu dés maintenant ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite, qui reſte en nous ; ou qui, quoique hors de nous, s'éleve contre nous, malgré nous-mêmes. Encore un moment d'attention, & vous en allez être perſuadez.

Non, Chrétiens, dans un ſiecle auſſi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas préſumer qu'il ſe trouve aiſément parmi les hommes des conſciences erronées & au même-tems innocentes. Il y en a peu dans le monde de ce caractere ; & dans le lieu où je parle, je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a abſolument point. Car ſans m'étendre en general ſur la propoſition, ſi vous, mon cher Auditeur, à qui je l'adreſſe en particu-

lier, aviez été fidelle aux lumieres de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées, & ſi vous aviez uſé des moyens faciles qu'il vous avoit mis en main pour vous éclaircir du fonds de vos obligations ; jamais ces erreurs, qui ont été la ſource de tant de déſordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'auroient perverti votre conſcience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, ſi avant que d'agir & de décider ſur des choſes eſſentielles, vous vous étiez défié de vous-même ; ſi vous aviez eu, & que vous euſſiez voulu avoir un ami droit & chrétien, qui vous eût parlé ſincerement & ſans ménagement ; ſi vous aviez donné un libre accés à ceux dont vous pouviez apprendre la verité ; ſi votre délitateſſe, ou votre repugnance à les écouter, ne leur avoit pas fermé la bouche ; ſi par-là les adulateurs ne s'étoient pas emparez de votre eſprit ; ſi parmi les miniſtres du Seigneur qui devoient être pour vous les interpretes de ſa loi, vous aviez eu recours à ceux qu'il avoit plus liberalement pourvûs du don de la ſcience, & que l'on connoiſſoit pour tels ; ſi au lieu d'en choiſir d'intelligens, vous n'en aviez pas cherché d'indulgens, & de complaiſans ; ſi juſques dans le tribunal de la pénitence, vous n'aviez pas préferé ce qui vous étoit commode à ce qui vous auroit été ſalutaire : cette fauſſe conſcience, que nous éxaminons ici, ne ſe ſeroit pas formée en vous. Elle n'eſt donc venuë que de vos reſiſtances à la grace & aux vûës que Dieu vous donnoit. Elle ne s'eſt formée, que parce que vous avez vécu dans une indifference extréme à l'égard de vos devoirs ; que parce que le dernier de vos ſoins a été de vous en inſtruire ; que parce

qu'emporté par le plaiſir, occupé des vains amuſemens du ſiecle, ou accablé volontairement,& ſans neceſſité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre religion;que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'eſt formée, que parce que dans le doute vous vous en êtes rapporté à votre propre ſens; que parce que vous vous êtes fait une habitude de votre préſomption, juſqu'à croire que vous aviez ſeul plus de lumieres que tous les autres hommes; parce que vous vous êtes mis en poſſeſſion d'agir en effet toûjours ſelon vos idées,rejettant de ſages conſeils, ne pouvant ſouffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faiſant gloire de votre indocilité;& comme dit l'Ecriture, ne voulant rien entendre, ni rien ſçavoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer : *Noluit intelligere ut benè ageret.* Pſ. 35.

C'eſt ainſi, dis-je, mon cher Auditeur, que ſuivant le torrent & le cours du monde, vous vous êtes fait une conſcience à votre gré, & vous êtes tombé dans l'aveuglement. Or n'êtes-vous pas le plus injuſte des hommes,ſi vous pretendez qu'une conſcience fondée ſur de tels principes, vous rende excuſable devant Dieu ? Cela ſeroit bon pour des ames payennes, enveloppées dans les tenebres de l'infidelité : cela ſeroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la groſſiereté de leur eſprit; & par la deſtinée de leur état, vivant ſans éducation, & preſque ſans inſtruction. Mais pour vous, Chrériens, qui vous piquez en tout le reſte d'intelligence & de diſcerne-

ment ; pour vous que la lumiere, ſi je puis ainſi parler, inveſtit de toutes parts ; pour vous à qui il eſt ſi facile d'être ſi inſtruirs de la verité, & de la connoître à fond ; quel droit avez-vous de dire, que c'eſt l'erreur de votre conſcience qui vous a trompez ? Abus, mon cher Auditeur, excuſe vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel. C'eſt ce voile de malice dont parle l'Apôtre ; & quand vous vous en ſervez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en rejettant ſur Dieu ce que vous devez avec confuſion vous imputer à vous-mêmes.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plaît, Chrétiens : c'eſt un ſecond titre dont Dieu ſe ſervira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas ſeulement ſur les erreurs de nos conſciences abſolument conſiderées ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à l'integrité de la conſcience des payens ; mais ſur les erreurs de nos conſciences oppoſées à notre éxactitude, & à notre ſéverité même pour les autres ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à la droiture des premieres vûës & des premieres notions que nous avons euës du bien & du mal, avant que le peché nous eut aveuglez. Car tout cela, dit ſaint Auguſtin, ce ſont autant de regles, pour former en nous une conſcience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir. Et parce que nous les aurons negligées ces regles, ces regles deviendront contre nous autant de ſujets de condamnation. Ne ſerois-je pas heureux, ſi je vous perſuadois aujourd'hui

de vous les rendre utiles & neceſſaires ?

Dieu ſe ſervira de la conſcience des payens, pour condamner les erreurs des chrétiens. Ainſi Tertullien inſtruiſant les femmes chrétiennes, les confondoit-il ſur certains ſcandales, dont quelques-unes, remplies de l'eſprit du monde, ne ſe faiſoient nulle conſcience ; & en particulier, ſur cette immodeſtie dans les habits, ſur ces nuditez criminelles, ſi contraires à la pudeur. Car n'eſt-il pas indigne, leur diſoit-il, qu'il y ait des payennes dans le monde plus regulieres là-deſſus & plus conſcientieuſes que vous ? N'eſt-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous ſçavons les mœurs & les coutumes, bien loin d'être ſujettes à de tels deſordres, les ayent toûjours déteſtez comme une eſpece de proſtitution ; & que vous, élevées dans le chriſtianiſme, vous prétendiez les juſtifier par un uſage corrompu, dont le monde en vain s'autoriſe, puiſque Dieu l'a en horreur & le réprouve ? or ſçachez, ajoûtoit ce Pere, que ces payennes & ces infidelles ſeront vos juges devant Dieu. Et moi, chrétiens Auditeurs, ſuivant la même penſée, je vous dis: n'eſt-il pas bien étrange & bien deplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément & ſans remords, cent choſes dont nous ſçavons que les payens ſe ſont fait des crimes? que dans la juſtice, par exemple, on ne rougiſſe point de je ne ſçais combien de ruſes, de détours, de chicanes, que la probité de l'Aréopage, n'auroit pas ſoufferts ; que dans le commerce on veuille ſoutenir des uſures, que toutes les loix Romaines ont condamnées ; que dans le chriſtianiſme on veuille qualifier de divertiſſemens honnêtes, au moins permis, des

ſpectacles, qui ſelon le rapport de S. Auguſtin, rendoient infames dans le paganiſme ceux qui les repreſentoient. D'où procedoient ces ſentimens ? d'où procedoit la ſeverité de ces loix ? ſinon de la rectitude naturelle de la conſcience : & c'eſt cette conſcience des payens qui reprouvera la notre. Car il eſt de la foi qu'ils s'éleveront contre nous au jugement dernier ; & il eſt certain que cette comparaiſon d'eux à nous, & de nous à eux, ſera un des plus ſenſibles reproches de notre aveuglement.

N'allons pas ſi loin : nous avons une conſcience éclairée : pour qui ? pour les autres ; & aveugle: pour qui ? pour nous-mêmes: une conſcience exacte pour les autres juſqu'au ſcrupule, & indulgente pour nous-mêmes juſqu'au relâchement. Que fera Dieu ? il confrontera ces deux conſciences, pour condamner l'une par l'autre. Car il eſt encore de la foi, que nous ſerons jugez, comme nous aurons jugé les autres ; & que Dieu prendra pour nous la même meſure, que nous aurons priſe pour eux.

Enfin, Dieu nous rappellera à ces premieres vûës, à ces notions ſi juſtes & ſi ſaintes, que nous avions du peché, avant que le peché nous eut aveuglez. Quelque renverſement qui ſe ſoit fait dans notre conſcience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état, où l'innocence de notre cœur joint à l'integrité de notre raiſon, nous dégageoit des illuſions & des erreurs du ſiecle : nous nous ſouvenons encore de ces idées primitives, qui nous faiſoient juger ſi ſainement des choſes par rapport à la loi de Dieu ; ce peché, que nous traitons maintenant de bagatelle, nous paroiſſoit un monſtre ; & c'étoit la conſcience

qui nous inſpiroit ce ſentiment. Qu'eſt devenuë cette conſcience ? comment s'eſt-elle ſi prodigieuſement changée ? c'étoit le fruit d'une éducation chrétienne ; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de ſages conſeils. Que nous diſoit-elle autrefois ; & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous diſoit alors ? D'où eſt venuë une corruption ſi generale & ſi fatale ? on ne nous reconnoît plus, & nous ne nous reconnoiſſons plus nous-mêmes. C'eſt, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la paſſion, & que la paſſion a étouffé toutes les ſemences de vertu que j'avois jettées dans votre ame. Or vous eſt-il pardonnable de n'avoir pas conſervé tant de bons principes, qui devoient vous ſervir de regles dans tout le cours de votre vie ? Vous eſt il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres ſi vives, des lumieres ſi pures, & de vous être ſi volontairement plongez dans les tenebres d'une fauſſe conſcience ?

C'eſt donc, mes chers Auditeurs, de ce déſordre de la fauſſe conſcience, que je vous conjure aujourd'hui de vous préſerver, ou de revenir. Pour cela ſouvenez-vous de ces deux maximes qui ſont d'une éternelle verité, & ſur leſquelles doit rouler toute votre conduite : l'une, que le chemin du ſiecle eſt étroit ; & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. La premiere eſt fondée ſur la parole de Jeſus-Chriſt. *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam*, & la ſeconde eſt évidente par elle-même. Pour peu que vous ſoyez chrétiens, il n'en faudra pas davantage, pour vous faire prendre le deſſein d'une ſolide & parfaite converſion. Sou-

Matth. 7.

venez-vous qu'il eſt bien en votre pouvoir de former vos conſciences comme il vous plaît; mais qu'il ne dépend pas de vous, d'élargir la voye du ſalut. Souvenez-vous que ce n'eſt pas la voye de Dieu qui doit s'accommoder à vos conſciences; mais que ce ſont vos conſciences qui doivent s'accommoder à la voye de Dieu. Or c'eſt ce qui ne ſe pourra jamais, tandis que vous les reglerez ſur les maximes relâchées du ſiecle. Il faut qu'elles ſe reſſerrent, ou par une juſte crainte, ou par une obéïſſance fidelle, pour parvenir à ce degré de proportion, ſans lequel elles ne peuvent être que des conſciences réprouvées. Si à meſure que vous vous licentiez dans l'obſervation de vos devoirs, le chemin du ciel devenoit plus large & plus ſpatieux; ah, mon Frere, s'écrie ſaint Bernard, bien loin de vous troubler dans la poſſeſſion de cette vie libre & commode, je vous y confirmerois en quelque ſorte moi même. A la bonne heure, vous dirois-je: puiſque vous avez trouvé une route, & plus facile & auſſi ſûre, pour arriver au terme de votre ſalut, ſuivez-la hardiment; & ſi vous le voulez, uſez là-deſſus de tous vos droits. Mais il n'en va pas ainſi: car l'Ecriture ne nous parle point de chemin large, qui conduit à la vie. Il n'y a qu'une ſeule porte pour y entrer: & l'Evangile nous apprend que pour paſſer par cette porte, il faut faire effort, *Contendite.* Faiſons-le, Chrétiens, ce genereux effort: nous en ſerons bien payez par la gloire qui nous eſt promiſe, & que je vous ſouhaite, &c. *Luc.* 13.

SERMON

POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Severité de la Pénitence.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto; & venit in omnem regionem Jordanis : prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre sa parole à Jean fils de Zacharie dans le désert ; & il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la remission des pechez. En saint Luc chap. 3.

SIRE,

Ce n'étoit pas en vertu du baptême de saint Jean que les pechez étoient remis, mais le baptême de S. Jean étoit une préparation necessaire pour parvenir à la remission des pechez; &

ſans la remiſſion des pechés, on ne pouvoit participer à la redemption de J. C. ni profiter de ce bienfait ineſtimable. C'étoit par la penitence qu'il falloit ſe diſpoſer à la recevoir ; & cette penitence depuis l'établiſſement de la loi chrétienne, eſt communément appellée un ſecond baptême, comme le baptême, ſuivant la doctrine des Peres, étoit autrefois appellé la premiere penitence.

Voilà pourquoi le divin Précurſeur prêche aujourd'hui le baptême de la penitence avec tant de zéle : & puiſque nous ſommes à la veille de cette grande ſolemnité, où nous devons celebrer nous-mêmes la naiſſance du Sauveur des hommes, & la venuë de ce Meſſie que Jean-Baptiſte annonçoit aux Juifs, je me trouve engagé, mes chers Auditeurs, à vous faire la même prédication. Le caractere de ce baptême, je veux dire de cette pénitence chrétienne, dont j'ai à vous parler, eſt ſelon tous les Docteurs de l'Egliſe, l'eſprit de ſeverité. Car c'eſt en cela particulierement, dit Pacien Evêque de Barcelone, que la Penitence eſt differente du premier baptême. Matiere importante, & inſtruction neceſſaire, que je vous prie de ne pas negliger. Il n'eſt rien de plus ordinaire, ni rien de plus étranger, que de voir le relâchement ſe gliſſer juſques dans notre pénitence même ; & c'eſt ce deſordre que j'attaque dans ce diſcours, & que j'entreprends de corriger, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

IL y a long-tems, & ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, qu'il s'eſt élevé dans le monde, je dis dans le monde chrétien, des conteſ-

tations touchant la ſeverité de la penitence, conſiderée de la part des Prêtres, qui ſont les vicaires de Jeſus-Chriſt, & qui ont été établis de Dieu, pour en être les miniſtres & les diſpenſateurs. Il n'eſt rien de plus fameux dans l'hiſtoire de l'Egliſe, que le different qui s'émeût ſur ce point entre les Novatiens, & la ſecte qui leur étoit oppoſée. Les uns vouloient que l'on admît indifferemment à la pénitence toutes ſortes de pecheurs; & les autres pretendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun. Ceux-là corrompoient la penitence par un excès de relâchement; & ceux-ci en detruiſoient tout-à-fait l'uſage par un excès de ſeverité. L'Egliſe inſpirée du Saint Eſprit, ſuivant ſa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extremitez, & par le temperament qu'elle y apporta, en moderant la rigueur des uns, & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle reduiſit la pénitence, diſons mieux, l'adminiſtration du ſacrement de la penitence aux juſtes bornes où le ſouverain Prêtre de Jeſus-Chriſt avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante queſtion, tant agitée alors, s'eſt enſuite renouvellée preſque dans tous les ſiecles; nous l'avons vûë ce reveiller dans le notre, non pas avec le même éclat, ni avec des ſuites ſi funeſtes, à Dieu ne plaiſe! mais toûjours avec le même partage de ſentimens, & la même diverſité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la ſeverité, mais d'une ſeverité ſans meſure; & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangeureuſe, ſoit pour le miniſtre de la penitence, ſoit pour le pecheur pénitent.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverſe, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement, & qui ne peut ſervir à votre édification. Car il vous ſeroit bien inutile de ſçavoir comment, & par quelles regles les Prêtres doivent adminiſtrer la penitence, pendant que vous ignorez de quelle maniere vous devez vous-mêmes la pratiquer : & d'ailleurs, l'experience nous apprend aſſez, que ces ſortes de matieres traitées dans la chaire, & par là ſoumiſes au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviſer les eſprits, & de faire que les peuples, qui doivent être jugez par les Prêtres dans le ſaint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des Prêtres, car voilà ſouvent où tout aboutit.

Tel s'inquiete de ce que les Prêtres ne font pas leur devoir dans le ſacrement de la penitence, qui ſe met très-peu en peine d'y faire le ſien. Tel accuſe les Prêtres de foibleſſe & de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impoſe la morale la moins étroite. On voudroit en general des Prêtres ſeveres & zélez, tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zele, ni la moindre ſeverité pour ſoi-même.

Cependant, Chrétiens, c'eſt ſur tout dans le pecheur que doit être la ſeverité de la penitence ; puiſque c'eſt dans le pecheur qu'eſt le déſordre du peché. Si les Prêtres doivent avoir de la ſeverité ce n'eſt que pour ſuppléer à celle qui nous manque. Car que peut ſervir toute la ſeverité des Prêtres, quelque pure & quelque ſainte qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt pas précedée ou du moins accompagnée de la notre ?

Ne parlons donc point de la ſeverité de la penitence par rapport aux Miniſtres que Dieu a choiſis,& qu'il a revêtus de ſon pouvoir, pour être dans le ſacré tribunal comme ſes lieutenans & les defenſeurs de ſes interêts. S'il y a dans l'exercice de leur miniſtere quelque abus à reformer, laiſſons en le ſoin aux Prelats, & à ceux qui ont autorité dans l'Egliſe. Mais nous ne penſons qu'à nous-mêmes, puiſque nous ne devons repondre que de nous-mêmes. Or je dis que le grand principe qui doit animer & regler notre penitence, c'eſt la ſeverité; ſeverité neceſſaire, & ſeverité douce. Appliquez-vous,& concevés mon deſſein. Je pretends que la penitence priſe par rapport à nous, doit être ſevere: c'eſt de quoi il faut convaincre vos eſprits, ce que je ferai dans le premier point. Mais parce que cette ſeverité pourroit rebuter vos cœurs; j'ajoûte que plus notre penitence eſt ſevere, plus dans ſa ſeverité même elle devient douce; je vous le montrerai dans le ſecond point. Neceſſité d'une penitence ſevere, douceur d'une penitence ſevere: c'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PART. QUelque relâchement que le peché ait introduit dans le chriſtianiſme, il eſt aiſé de comprendre, pour peu que l'on connoiſſe la nature de la penitence, qu'elle doit être ſevere de la part du pecheur; & la raiſon qu'en apporte Saint Auguſtin, eſt convaincante. Car, dit ce Pere, qu'eſt-ce que la penitence? c'eſt un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque choſe de bien particulier. Et en effet, ſi vous me demandez quel eſt celui qui y préſide en qualité de juge; je vous re-

ponds, que c'eſt celui qui y paroît en qualité de criminel, je veux dire, le pecheur même : *Aſcendit homo adversùm ſe tribunal mentis ſuæ:* l'homme s'érige un tribunal dans ſon propre cœur ; il ſe cite devant ſoi-même, il ſe fait l'accuſateur de ſoi-même, il rend des témoignages contre ſoi-même ; & enfin animé d'un zele de juſtice, il prononce lui même ſon arrêt. Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence chrétienne. *Auguſt. lib. 50. homil.*

Mais, me direz-vous, ſaint Auguſtin parlant ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être juge dans ſa propre cauſe. Il eſt vrai, Chrétiens ; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une maniere indépendante, de l'être avec un pouvoir abſolu, de l'être ſouverainement & ſans appel. Or l'homme en ſe jugeant lui-même par la pénitence, eſt bien éloigné d'avoir ce caractere de juriſdiction. Il ſe juge, mais en qualité ſeulement de delegué & comme tenant la place de Dieu. Il ſe juge, mais en vertu ſeulement de la commiſſion que Dieu lui a donnée. Il ſe juge, mais avec toute la dépendance d'un juge inférieur à l'égard d'un juge ſouverain. Differences bien eſſentielles, & qui ſervent à établir la verité que je vous prêche ; ſçavoir, que notre penitence doit être exacte & rigoureuſe. Car écoutez trois raiſonnemens que je forme de ce principe. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même ; il doit donc ſe juger dans la rigueur. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de ſoi-même ; il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſéverité. Du jugement que l'homme fait de

lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement ſuperieur, qui eſt celui de Dieu ; il doit donc y proceder avec une équité inflexible. Développons ces trois penſées, & ſuivez-moi.

Je le dis, Chrétiens, & il eſt vrai : l'homme pecheur tient la place de Dieu, quand il ſe juge lui-même par la pénitence ; & c'eſt ce que Tertullien nous declare en termes formels. La pénitence, dit-il, eſt une vertu, qui doit faire en nous la fonction de la juſtice de Dieu, & de la colere de Dieu : de la juſtice de Dieu, pour nous condamner ; & de la colere de Dieu, pour nous punir ; car c'eſt là le ſens de ces admirables paroles, *Pœnitentia Dei indignatione fungitur* : une vertu qui doit prendre contre nous les interêts de Dieu, qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu ; qui aux dépens de nos perſonnes, doit venger & appaiſer Dieu ; qui à meſure que nous ſommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins ſentir l'indignation & la haine de Dieu : je dis cette haine parfaite qu'il a du peché ; & cette ſainte indignation, qu'il ne peut s'empécher, parce qu'il eſt Dieu, de concevoir contre le pecheur. Si la pénitence eſt conforme à la droite raiſon, c'eſt-à-dire, ſi elle eſt ce qu'elle doit être ; en voilà le vrai caractere. Or je vous demande : ce caractere peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inſpire contre nous-mêmes ce zele de ſeverité qui lui eſt ſi propre ?

Tertull. de pœnitent.

A parler ſimplement, & dans les termes les plus éloignez de l'amplification, à quoi dans le ſujet que je traite je fais profeſſion de renoncer ; dites-moi, Chrétiens, une lâche & mol-

le penitence a-t-elle quelque choſe qui reſſemble à cette indignation de Dieu? Entre la penitence d'un homme mondain, & la juſtice de Dieu vindicative, y a-t'il quelque proportion? ou plûtôt, dans l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui ſe trouve entre l'extrême ſeverité de celle-ci, & les honteux relâchemens de celle-là, l'une peut-elle être ſubſtituée à l'autre, & s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, devenir l'équivalent de l'autre? Ah! mes chers Auditeurs, oſerions-nous le dire? oſerions-nous même le penſer? il s'enſuit donc que notre penitence alors, non ſeulement n'eſt point dans ce degré de perfection qui en pourroit relever infiniment le merite & la gloire devant Dieu; mais qu'à la bien éxaminer dans ſes principes, & ſelon l'éxacte meſure qu'elle doit avoir, elle n'eſt pas même abſolument recevable. Pourquoi? parce qu'elle n'a nulle conformité à ſon ſouverain modelle; & que la regle de Tertullien ne peut lui être appliquée: *Pœnitentia Dei indignatione fungitur.* Quand je ne conſulterois que le bon ſens, c'eſt ainſi que je conclurois.

Approfondiſſons cette penſée; & puiſque la fin de la vraie penitence doit être de condamner & de punir le peché; imaginons-nous, mes Freres, reprend ſaint Auguſtin, que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous a dit: il faut, ou que vous vous jugiez vous-meſmes, ou que malgré vous-meſmes vous ſoyez jugez; que vous vous jugiez vous-meſmes dans cette vie, ou que malgré vous, vous ſoyez jugez à la mort. Je vous en laiſſe le choix. Il eſt impoſſible que vous évitiez l'un & l'autre, parce que tout peché attire un jugement après ſoi; mais

l'un ou l'autre me ſuffira, & je m'en tiendrai également ſatisfait. Il dépend donc maintenant de vous, ou d'être jugez par moi, ou de ne l'être pas. Car ſi vous vous jugez vous-mêmes par la penitence, dès-là vous n'êtes plus reſponſables à ma juſtice; & tout pecheurs que vous êtes; ma juſtice n'a plus d'action contre vous. Au contraire, ſi vous ne vous jugez pas, ou ſi vous vous jugez mal, le droit que j'ai de vous juger ſubſiſte neceſſairement; & comme Dieu, je ſuis obligé par le devoir de ma providence à la maintenir dans toute ſon étenduë.

C'eſt ainſi que Dieu nous parle: & en quel endroit de l'Ecriture nous propoſe-t-il une telle condition? dans tous les livres des Prophetes; mais plus expreſſément dans cet excellent paſſage de l'Epître aux Corinthiens, où ſaint Paul inſtruiſant les premiers fidelles, leur donnoit cet important avis: *Quod ſi noſmetipſos dijudicaremus, non utique judicaremur*, ſçachez, mes Freres, que ſi nous voulions bien nous juger nous-mêmes; nous ne ſerions jamais jugez de Dieu. C'eſt pour cela que les Peres de l'Egliſe ont ſi hautement exalté le mérite de la penitence, en diſant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque ſorte de la juriſdiction de Dieu. Ah! s'écrioit ſaint Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même m'eſt avantageux, puiſqu'il me ſouſtrait au jugement de mon Dieu, qui eſt ſi terrible! *Quem bonum pœnitentiæ judicium, quod diſtricto Dei judicio me ſubducit?* Oüi, ajoûtoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pecheur, quoique chargé d'iniquité, me preſenter devant ce formidable juge, mais je veux m'y preſenter déja tout ju-

1. Cor. 11.

Bernard

gé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi ; parce que je ſçais bien, & qu'il m'a lui-même aſſuré, qu'il ne jugera jamais, ce qui aura une fois été jugé. *Volo vultui iræ judicatus præſentari, non judicandus ; quia bis non judicat in idipſum.* Idem.

Or cela ſuppoſé, Chrétiens, n'ai-je pas raiſon de dire, que la ſeverité du pecheur, envers lui-même eſt une qualité eſſentielle à la pénitence ? Car que fais-je, pourſuit ſaint Bernard, & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer, pour ſe mettre dans les diſpoſitions que demande la ſolemnité prochaine : que fais-je, ſoit lorſque je me preſente devant Dieu au tribunal de la penitence, ſoit lorſque je pratique cette ſainte vertu dans le ſecret de mon ame ? Je fais ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour, quand il me jugera : & que fera-t-il alors ? Un jugement ſévere de ma vie, qui ne pourra être, ni obſcurci par l'erreur, ni affoibli par la paſſion, ni corrompu par l'interêt. Un jugement, où Dieu, pour être irréprochable dans ſes arrêts, employera toute la pénétration de ſon entendement divin, & toute l'integrité de ſa volonté adorable : *Ut vincas cùm judicaris.* Pſ. 50. En un mot, un jugement, où Dieu malgré moi-même, découvrira toute mon iniquité, & ne me fera nulle grace. Car il eſt de la foi, qu'il me jugera ainſi. Il faut donc, ſi je veux prendre l'eſprit de pénitence, que je faſſe quelque choſe de ſemblable. Et puiſque voici le tems, où je dois entrer en jugement avec moi-même, pour me préparer à la naiſſance de mon Sauveur, il faut autant qu'il m'eſt poſſible, que j'imite les procedures de la juſtice de Dieu contre moi-même ; c'eſt-à-dire, que je

commence dés aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les plus cachez, à ſonder la profondeur de mes playes : que je conſidere cet éxamen, comme devant être pour moi un ſupplément de celui de Dieu, & par conſéquent comme l'affaire de ma vie la plus importante & celle qui éxige de moi une attention plus ſérieuſe : que pour cela je ramaſſe toutes les lumieres de mon eſprit, afin de me juger, s'il ſe peut, auſſi parfaitement que Dieu me jugera, afin de diſcener mes fautes auſſi éxactement & avec la même équité qu'il les diſcernera, afin d'éxercer ſur moi la même cenſure qu'il éxercera : que pour faire cette action dignement, je ſois reſolu de n'y conſulter ni mon amour propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coutume, ni les idées du ſiecle, ni mes préjugez ; mais d'y écouter ma ſeule conſcience, la foi ſeule, la religion ſeule : que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui eſt
Pſ. 61. une balance trompeuſe, *Mendaces filii hominum in ſtateris* ; mais la balance du ſanctuaire, où je dois être peſé, auſſi bien que l'infortuné Roi de Babylone.

Car ſi j'y procede autrement, c'eſt-à-dire, ſi juſques dans le ſacré tribunal je me flatte moi-même, ſi j'uſe de diſſimulation avec moi-même, ſi je ſuis d'intelligence avec ma paſſion, ſi je me prévaux contre Dieu de ma fragilité, ſi je qualifie mes pechez de la maniere qu'il me plaît, adouciſſant les uns, déguiſant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuſe neceſſité, ſi je décide toûjours en

ma faveur ; ſi dans les doutes qui naiſſent ſur certaines injuſtices que je commets, & qui attirent aprés elles des obligations onéreuſes, je conclus dans tous mes raiſonnemens à ma décharge ; enſorte que quelque injure, ou quelque dommage qu'ait reçû de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, ſelon mes principes, à nulle réparation ; enfin, ſi pour ne me pas engager dans une diſcuſſion, & une recherche qui me cauſeroit un trouble fâcheux, mais un trouble ſalutaire, mais un trouble neceſſaire, je me contente d'une revûë précipitée, & je m'étourdis ſur les difficultez de ma conſcience, plûtôt que je ne les éclaircis ; ſi c'eſt ainſi que je me comporte : ah ! ma pénitence n'eſt plus qu'une pénitence chimérique, & réprouvée de Dieu. Pourquoi ? parce qu'elle n'eſt pas, comme elle le doit étre, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids, deux meſures differentes : & c'eſt ce que l'Ecriture appelle iniquité & abomination.

En effet, Chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement: cette lâche & molle procedure que nous obſervons à notre égard dans la penitence, n'eſt point celle que Dieu ſuivra dans ſon jugement. Si cela étoit, en vain voudroit-on nous le faire craindre, en vain auroit-il fait aux Saints, & feroit-il encore aux ames vertueuſes tant de frayeur. Car s'il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagemens, avec tous nos déguiſemens, avec tous nos adouciſſemens, qu'auroit-il alors de ſi terrible: & comment ſeroit-il vrai, que les jugemens de Dieu ſont ſi éloigné de ceux des hommes ? Mais la foi m'empéche bien de me flatter d'une ſi vaine eſ-

perance. Car elle me repreſente ſans ceſſe ſes deux veritez eſſentielles, que le jugement de Dieu eſt infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modelle & la regle de ma pénitence : d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence eſt donc fauſſe & imaginaire, ſi elle n'eſt accompagnée de cet eſprit de zéle & de rigueur, avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faiſoit faire à David cette priere ſi cenſée, lorſqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais ſon cœur conſentit à ces paroles de malices, c'eſt-à-dire, à ces prétextes que le démon nous ſuggere pour notre propre juſtification, & pour nous ſervir
Pſ. 140. d'excuſes dans nos pechez : *Ne declines cor meum in verba malitiæ ad excuſandas excuſationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris, que la plûpart des hommes donnent dans ce piége, & que le monde eſt plein de ces faux élûs ; car c'eſt ainſi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu, ont toûjours raiſon, ou prétendent toûjours l'avoir : ce ſaint Roi proteſtoit à Dieu, qu'il ne vouloit point de communication ni de ſocieté avec
Ibid. eux : *cum hominibus operantibus iniquitatem, & non communicabo cum electis eorum.*

Mais qui ſont ces élûs du ſiecle, demande S. Auguſtin, expliquant ce paſſage du pſeau-
Auguſt. in Pſal. 140. me : *Qui ſunt iſti electi ſæculi ?* Ce ſont, répond ce Pere, certains eſprits prévenus, auſſi-bien que le Phariſien, d'un orgueil ſecret, qui ne ſe connoiſſant pas, jugent toûjours favorablement d'eux-mêmes, & ſe tiennent ſûrs de leur probité ; qui ne ſe défient, ni de leurs erreurs, ni de

leurs foibleſſes, qui de leurs vices, ſe font des vertus ; qui ſéduits par leurs paſſions, prennent la vengeance pour un acte de juſtice, la médiſance pour zéle de la verité; l'ambition pour attachement à leur devoir, qui s'avoüenr bien en general les plus grands pecheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué : en un mot, qui ſe juſtifient ſans ceſſe devant Dieu, & ſe croyent irréprehenſible devant les hommes. Car c'eſt l'idée que nous en donne ſaint Auguſtin : par où il nous fait entendre, que de tout tems il y a eû des eſprits de ce caractere. Elûs du ſiecle, qui cherchant à authoriſer leurs déſordres, dès-là n'ont nulle diſpoſition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer ; en quoi néanmoins conſiſte la penitence. L'un, ajoûtoit le même Docteur, impute aux aſtres le déreglement de ſa vie ; comme ſi la conſtellation de Mars étoit la cauſe de ſes violences, ou celle de Venus de ſes débauches : *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* L'autre, imbû de l'erreur des Manichéens, ſoûtient que ce n'eſt pas lui qui peche ; mais la nation des tenebres qui peché en lui : *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des héretiques, qui, comme remarque ſaint Auguſtin, n'alloit qu'à fomenter la preſomption & l'impenitence de l'homme, & à rendre Dieu même auteur du peché, & tel eſt encore aujourd'hui, quoique ſous d'autres expreſſions & ſous des termes plus ſimples, le langage des mondains, j'entends de ces mondains ſi indulgens pour eux-mêmes, & ſi lâches dans la pratique & l'uſage de la penitence. *Ibid.* *Ibid.*

Car dites-moi, Chrétiens : quand un pecheur,

aux pieds du Miniſtre de Jeſus-Chriſt, confeſſe qu'à la verité il eſt ſujet à tel deſordre, mais que ce deſordre eſt un foible, qui mérite plus de compaſſion que de blâme; que c'eſt l'effet d'un tempéramment, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont il n'eſt pas le maître: quand il parle de la ſorte, ne tombe-t-il pas dans le ſentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile, & qui diſoient: *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* Et quand un autre, pour ſe diſculper de ſes crimes, reconnoît d'abord qu'il les a commis; mais du reſte ajoûte, que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut ſe préſerver; que c'eſt le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas du monde pour en être éxempt: qu'eſt-ce que le monde dans ſa penſée, ſinon la nation des tenebres, dont
Ibid. parloit le Manichéen; *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Voilà les prétenduës défenſes des élûs du ſiecle: *Defenſiones iſtæ ſunt electorum ſæculi.* Défenſes encore une fois auſſi injurieuſes à la ſainteté de Dieu, qu'elles ſont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah! mes Freres, concluoit ſaint Auguſtin, jugeons-nous plûtôt dans la rigueur de la penitence, & par là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Diſons à Dieu comme David, dans l'eſprit d'une humilité ſincere: gueriſſez mon ame, Seigneur, parce que
Pſ. 140. j'ai peché contre vous. *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oüi, j'ai peché; & ce n'eſt ni mon naturel, ni mon tempéramment que j'en accuſe; il ne tenoit qu'à moi de le regler & je ſçavois aſſez, quand je voulois le tenir dans

dans l'ordre : cette passion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eû sur moi d'empire au préjudice de mes interêts. Elle étoit souple & soumise à ma raison, quand j'en craignois les conséquences devant les hommes ; & elle n'avoit ni emportèmens, ni saillies que je ne reprimasse, quand je croyois qu'il y alloit de ma reputation ou de ma fortune. J'ai peché contre vous, *peccavi tibi* ; & j'aurois tort de m'en prendre au monde : car le monde, tout pernicieux qu'il est, n'a eu d'ascendant sur moi, qu'autant qu'il m'a plû de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me satisfaire moi-même, je l'ai mépriſé ; cent fois, par vanité & par caprice, je me suis affranchi de son empire, & je me suis mis au dessus de ses coûtumes & de ses loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimois une gloire mondaine ; autant que j'aimois des biens périssables, autant que j'aimois la vie ; le monde avec toute sa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne serois donc pas de bonne foi, si je pretendois par là justifier mon infidelité. Voyez-vous pecheur, dit saint Augustin, comment vous honorez votre Dieu à mesure que vous vous faites justice, & une justice severe, en vous resserrant dans les bornes étroites de la penitence ? *Vides quomodò sic patcat laus Dei, in quâ angustiaberis, cùm te velles defendere.* *Augustin. ibid.*

Mais est-il rien de plus naturel que de se faire grace à soi-même ; & puisque dans la penitence, où je tiens la place de Dieu, je deviens moi-même mon juge, qu'y a-t'il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la justice ? Ah ! Chrétiens,

je l'avouë, il n'eſt rien de plus naturel que de s'épargner ſoi-même. Mais c'eſt juſtement de là que je tire une ſeconde raiſon pour nous convaincre que la penitence doit être ſevere de notre part : je dis, parce que nous avons tant de penchant, & que nous ſommes ſi fortement portez à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la penitence ſurmonte en nous ce fonds d'amour propre ; & elle ne le peut faire, que par une ſainte rigueur. En effet, s'il étoit queſtion de juger les autres, & de prononcer ſur les actions du prochain, je n'aurois garde de vous exhorter à la ſeverité. Je ſçais qu'alors nous ne ſommes que trop éxacts, & trop enclins à cenſurer & à condamner : mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous ſommes idolâtres, & pour qui nous avons, non-ſeulement des tendreſſes, mais des delicateſſes infinies ; quel parti plus raiſonnable & plus ſûr puis-je vous propoſer, que celui d'une rigueur ſage, mais inflexible ?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois, que les injures les plus legeres nous paroiſſent des outrages, dès qu'elles s'adreſſent à nous ; & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois même les plus ſanglans, s'anéantiſſent, pour ainſi dire dans notre eſtime ; & ſe reduiſent à rien, quand ils ne touchent que les autres ? Qui fait cela, ſinon cet amour de nous-mêmes, qui nous aveugle dans nos jugemens : & le moyen de le combattre, que par une penitence rigoureuſe ? Helas, mes Freres, nous ſçavons ſi bien colorer nos défauts ; nous ſommes ſi adroits à les couvrir & à les excuſer ; ce que Dieu, ce que les hommes condamnent en nous, c'eſt ſouvent ce qui nous y plaît davantage, & de

quoi nous nous applaudiſſons. Que ſera-ce donc de notre pénitence, ſi nous ne corrigeons pas cet inſtinct de la nature corrompuë, par une regle plus droite, quoique moins commode ? A quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? combien de pechez laiſſerons-nous impunis ? combien d'autres ne condamnerons-nous qu'à demi ? Défions-nous de nous-mêmes ; ne nous écoutons jamais nous-mêmes. Avec une telle précaution nous ne ſerons encore que trop expoſez aux pieges & aux artifices de cet amour propre, qui ſe gliſſe par tout, & dont nous avons tant de peine à nous défendre.

Mais la grande & derniere raiſon, mes chers Auditeurs ; celle qui nous engage plus indiſpenſablement à la ſeverité de la pénitence, & qui demanderoit ſeule un diſcours entier, c'eſt que le jugement que nous portons contre nous-mêmes, n'eſt point un jugement ſouverain ni définitif, mais un jugement ſubordonné, un jugement dont il y a appel ; appel, dis-je, au tribunal de Dieu : un jugement dont les nullitez & les abus doivent ſervir de matiere à un autre jugement ſuperieur, que nous ne pouvons éviter. Car c'eſt là, Chrétiens, c'eſt à ce redoutable tribunal, où nous comparoîtrons tous, que nous devons être jugé en dernier reſſort : c'eſt là que notre Dieu, qui par ſa prééminence & par ſa grandeur, eſt le juge de tous les jugemens, reformera un jour les vôtres : *Cum accepero tempus, ego juſtitias judicabo.* A quoi ſur tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & quelle ſera ſa principale occupation ? Sera-ce de juger nos crimes ? Non, répond S. Chryſoſtome : mais ſa premiere fonction, celle qui marquera davantage la ſuperiorité de ſon *Pſ. 74.*

être & ſa ſuprême puiſſance, ſera de juger les jugemens que nous aurons rendu contre nos crimes:de rechercher les accuſations que nous en aurons faites ; de condamner, pour ainſi dire, nos condamnations, de nous punir de nos punitions ; en un mot, de nous faire repentir de nos repentirs mêmes : car voilà proprement le ſens de cette parole, *ego juſtitias judicabo.* Nous nous croyons à couvert & en ſûreté ſous le voile de ces prétenduës pénitences;mais ce voile n'aura caché que notre confuſion & notre honte. Nous regardons ces confeſſions de nos pechez, ſuivies de quelques ſatisfactions legeres qu'on nous a impoſées, comme autant de juſtices envers Dieu ; mais Dieu nous fera voir que ſouvent ç'ont été d'énormes injuſtices, & c'eſt de ces fauſſes juſtices, ou plûtôt de ces injuſtices veritables, qu'il nous demandera compte.

Ah ! Chrétiens, que nous ſervira de nous être tant flattez & tant épargnez?que nous ſervira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les miniſtres de Jeſus Chriſt des hommes indulgens & faciles ? De diſpenſateurs qu'ils étoient des myſteres de Dieu, que nous ſervira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté? Les condeſcendances qu'ils auront eu pour nous,ces graces précipitées que nous en aurons obtenuës,de quel uſage nous ſeront-elles?Dieu les ratifiera-t-il ? ce qu'ils ont délié ſur la terre, en relâchant ainſi les droits de Dieu, ſera-t-il délié dans le ciel? le pouvoir des clefs, qui leur a été donné,va-t-il juſques-là ? Non, non,dit l'Ange de l'Ecole ſaint Thomas,le tribunal de la pénitence où ils préſident,eſt bien dans un ſens le tribunal de la miſéricorde;mais

le tribunal de la miſericorde de Dieu, & non de leur miſericorde, ni de la notre ; moins encore de la notre. Car ſi par un défaut de zéle, leur miſéricorde vient à s'y mêler ; ou ſi par un aveuglement d'eſprit, nous y faiſions entrer la notre : je le repete, Chrétiens, & malheur à moi, ſi je ne vous en avertiſſois pas, comme dit l'Apôtre, à tems & à contre tems; de ce tribunal de la miſéricorde de Dieu, nous devons paſſer au tribunal de la juſtice, mais d'une juſtice ſans miſéricorde. Voilà le fondement que vous devez poſer, fondement ſur lequel les premiers fidelles appuyoient cette ſéverité de diſcipline, qui s'obſervoit parmi eux. *Apud nos*, diſoient-ils au rapport de Tertullien, *diſtrictè judicatur, tanquam apud certos de divino judicio* : nous nous jugeons exactement & ſéverement, parce que nous ſçavons qu'il y a une juſtice rigoureuſe qui nous attend, & que nous avons toûjours en vûë. Auſſi, ajoûte ſaint Chryſoſtome, le juge inferieur & ſubalterne doit toûjours juger ſelon la rigueur de la loi: il n'appartient qu'au ſouverain de pardonner ; & le ſeul moyen d'obtenir grace, eſt de ne ſe l'accorder pas. *Tertull.*

Séverité raiſonnable : car il ne faudroit ici, Chrétiens, que notre ſeule raiſon pour nous convaincre. Si ces heureux ſiecles de la premiere ferveur du chriſtianiſme duroient encore, où un ſeul peché, de la nature même de ceux que notre relâchement a rendus ſi communs, étoit expié par les éxercices les plus laborieux, & tout enſemble les plus humilians d'une pénitence de pluſieurs années; peut-être nous pourroit-il venir dans l'eſprit, qu'une telle ſéverité paſſeroit les bornes ; & ce ſeroit à moi,

comme défenſeur des interéts de Dieu, à la juſtifier: ce ſeroit à moi à vous faire entendre, que bien loin qu'il y eut de l'excés dans cette ſéverité évangelique, les premiers Chrétiens étoient au contraire fortement perſuadez, que les droits de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà: que jamais l'Egliſe n'a ſuivi des regles plus ſages; & que ſi dans les derniers tems notre extréme délicateſſe l'a forcée en quelque ſorte à les mitiger, c'eſt ce qui releve ces regles mêmes; je veux dire, d'avoir été dans leur inſtitution auſſi raiſonnables, que nous avons depuis ceſſé de l'étre.

Mais nous n'en ſommes plus là, mes chers Auditeurs, & je n'ai plus beſoin, ni de la docilité de votre foi, ni de votre ſoumiſſion à la conduite de l'Egliſe, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus ſévere dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de ſévere, que ce que votre raiſon méme vous preſcrit; ou pour parler plus juſte, ce qu'elle a déſormais de plus ſévere, c'eſt ce que votre raiſon méme vous preſcrit.

Oüi, mes Freres, en quoi conſiſte & a toûjours conſiſté ſon eſſentielle ſéverité, c'eſt de nous réduire aux bornes étroites de la raiſon que Dieu nous a donnée; & quand nous en ſommes ſortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à étre raiſonnables contre nous-mémes, & aux dépens de nous-mêmes. Car c'eſt là ce qui nous coûte, & ce que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence: de nous interdire tout ce que notre propre raiſon nous fait connoître, ou peché ou cauſe du peché; d'arracher de nos cœurs des affections que nous

jugeons nous-mêmes criminelles & ſources du peché : de renoncer à mille choſes agréables, mais que nous ſçavons être pour nous des engagemens au peché ; de nous aſſujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoiſſons être des préſervatifs neceſſaires contre le peché, de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du peché. C'eſt ce que je pourrai traiter avec plus d'étenduë une autrefois ; & c'eſt en quoi, dis-je, la penitence nous paroît ſevere. Hors de là, on ſe ſoumettroit à tout le reſte ; & pourvû qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens Canons, on conſentiroit ſans peine qu'ils fuſſent renouvellez ; on jeûneroit, on ſe couvriroit du cilice & de la cendre, on ſe proſterneroit aux pieds des Prêtres ; mais d'étouffer une vengeance dans ſon cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de retablir l'honneur fletri par une médiſance, mais de ſacrifier à ſon devoir une paſſion tendre, mais de rompre un commerce dangereux & de ſe détacher de ce qu'on aime ; voilà ce qui revolte la nature, & ce qui déſole le pecheur ; voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient ſi rarement ; voilà ſur quoi vous vous defendez tous les jours contre les miniſtres de Jeſus-Chriſt, ſur quoi votre réſiſtance énerve ſi ſouvent leur zéle, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, ſouffrez cette expreſſion, & ce qui eſt en effet le raiſonnable de la penitence : ſi raiſonnable, que vous êtes les premiers à convenir, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de l'exiger de vous ; ſi raiſonnable, que vous ſeriez vous-mêmes ſcandaliſez, ſi l'on

ne l'éxigeoit pas. Le reſte étoit d'inſtitution humaine ; mais ce raiſonnable eſt de droit naturel & divin ? le reſte a pû changer ; mais ce raiſonnable ſubſiſtera toûjours, & eſt en quelque maniere auſſi immuable que Dieu : le reſte dépendoit de l'Egliſe ; mais ni l'Egliſe ni ſes miniſtres ne peuvent rien ſur ce raiſonnable : & il n'y a point d'authorité ſur la terre, il n'y en a point dans le ciel, qui puiſſe nous décharger de l'obligation où nous ſommes de l'accomplir.

Heureux ſi nous goûtons aujourd'hui cette verité : heureux ſi ſuivant les lumieres de cette droite raiſon à laquelle malgré nous, nous ſommes ſoumis, nous embraſſons la pénitence dans toute la ſeverité de ſes devoirs ; ſi pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute la colere de Dieu. En ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ*, Seigneur, il s'eſt fait un tranſport admirable, & comme une transfuſion bien ſurprenante : du moment que j'ai conçû la grieveté de mon peché, & que je l'ai déteſté par la penitence, toute votre colere a paſſé de votre cœur dans le mien : *In me tranſierunt iræ tuæ.* Je dis votre colere, Seigneur ; car il me falloit la votre ; & il n'y avoit que la colere d'un Dieu auſſi grand que vous, qui pût détruire un mal auſſi grand que le peché. La mienne auroit été trop foible ; mais la votre a toute la force & toute la vertu neceſſaire. C'eſt pour cela que vous l'avez toute repanduë dans mon ame, parce que mon peché la meritoit toute entiere. Une partie n'auroit pas ſuffi ; mais il me la falloit dans toute ſa plenitude,

Pſ. 87.

pour pouvoir haïr & punir l'excés de mes desordres : *In me transierunt iræ tuæ.* Au reſte, mon Dieu, c'eſt en cela même que je reconnois votre miſericorde ; je dis, en ce que vous avez fait ſortir votre colere de votre cœur, pour la faire entrer dans le mien : car ſi elle étoit demeurée dans vous, à quoi ne vous auroit-elle pas porté contre moi ? au lieu que paſſant dans moi, elle s'y eſt pour ainſi dire, humaniſée. Encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle paſsât immediatement de vous dans moi. Sortant de votre ſein, elle auroit été trop ardente & trop allumée, & je n'aurois pû la ſupporter : mais pour la temperer, vous l'avez fait paſſer premierement dans le cœur de votre Fils, où elle a preſque amorti tout ſon feu par les ſaintes & innocentes cruautez qu'elle a exercées ſur lui. Et parce que le cœur de votre Fils eſt la ſource de toutes les graces ; c'eſt là, c'eſt dans ce centre de la ſainteté & de la miſericorde qu'elle a pris une vertu ſalutaire pour me ſanctifier. C'eſt ainſi, mon Dieu, qu'elle eſt venuë en moi : c'eſt ainſi que je l'ai reçûë, & que je la veux conſerver. *In me transierunt iræ tuæ.* Elle rendra ma pénitence ſévere ; & par un heureux retour, plus ma pénitence ſera ſévere, plus elle me deviendra douce. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

TErtullien parlant de la pénitence, a dit une choſe bien glorieuſe d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabattre la préſomption & l'orgueil de l'homme. Dequoi s'agit-il, mon Frere ? c'eſt ainſi qu'il s'adreſſe à un pecheur, vous êtes en peine de ſçavoir, ſi

II. PART.

votre pénitence vous fera utile, ou non, devant Dieu. Qu'importe? Dieu vous commande de la faire: n'eſt-ce pas aſſez pour vous obliger à lui obéïr? Quand il n'y auroit que le ſeul reſpect dû à ſon autorité, elle merite bien que vous y ayez égard préferablement à votre utilité : *Bonum tibi eſt pœnitere : an non, quid revolvis? Deus imperat : prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.* Or ce que ce Pere diſoit en général de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la ſéverité de la pénitence. Quand cette ſéverité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle ſeroit telle que notre amour propre & l'eſprit du monde nous la figurent ; Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuſe ſoumiſſion, & il ſeroit juſte que notre délicateſſe cedât à la neceſſité & à la force du précepte : *prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.*

Tertull. de pœnit.

Mais Dieu, Chrétiens, n'en veut pas uſer ſi abſolument & ſi ſouverainement avec nous : & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il ſçait ſi bien temperer les choſes, que non-ſeulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient meſme leger ; & s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend ſoin en meſme-tems que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le meſme Tertullien ne ſe trompoit donc pas ; & quoiqu'il ait eû du reſte ſur le ſujet de la pénitence des ſentimens outrez, il a parlé juſte, quand il a dit ailleurs, que la pénitence étoit la felicité & la béatitude de l'homme pe[illegible]ur : *Pœnitentia hominis rei felicitas.* A qui

che[illegible]

ne connoîtroit pas les effets de cette vertu, ou plûtôt, à qui n'en connoîtroit qu'une partie ; cette propoſition ſembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t'il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme, que ce qui mortifie ſon eſprit, que ce qui crucifie ſa chair, que ce qui combat ſes paſſions, que ce qui l'oblige à ſe renoncer lui-même? Or ce ſont les devoirs eſſentiels de la penitence. Il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, qu'après l'innocence perduë, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie, que la penitence, & vous en conviendrez ſans peine, quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la felicité du pecheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conſcience; ce qui le remplit de la joye du Saint Eſprit; ce qui le met dans toute l'aſſûrance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturels de la penitence que je vous prêche : premiere verité : verité inconteſtable & qui eſt de la foi. J'ajoûte, qu'il n'y a que la penitence éxacte & ſevere, qui ait la vertu d'operer ces divins effets ; c'eſt-à-dire, qui produiſe dans le pecheur cette tranquillité, qui lui faſſe goûter cette joye, qui lui donne cette aſſûrance, ou du moins cette confiance chrétienne : ſeconde verité, qui s'enſuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure, que la pénitence, dans ſa ſévérité même, nous devient douce & aimable. Ecoutez-moi : ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la religion.

Oüi, c'eſt la veritable penitence, & par conſequent celle où le pecheur ſe flatte moins, où

il s'épargne moins, qui produit la paix : & de là vient, que le Fils de Dieu ne ſepara point ces deux graces, qu'il accorda tout à la fois à la plus genereuſe & la plus fameuſe penitence, Marie Magdelaine, lorſqu'il lui dit au moment de ſa converſion : *Remittuntur tibi peccata tua ; vade in pace* : vos pechez vous ſeront remis ; allez en paix. Cette paix de Dieu, comme l'appelle S. Paul, parce qu'elle eſt en effet ſouverainement, & par excellence le don de Dieu ; *Pax Dei* : cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'elle n'eſt pas de ſon reſſort ; *Quam mundus dare non poteſt pacem* : cette paix qui ſurpaſſe tout autre ſentiment, tout autre bien, tout autre plaiſir, & ſans laquelle même il ne peut y avoir ni plaiſir, ni bien dans la vie ; *Pax Dei quæ exſuperat omnem ſenſum* : cette paix qui met le repos dans un cœur, qui en fait ceſſer les troubles, qui en appaiſe les remords ; cette paix, dis-je, fut le premier fruit des ſaintes diſpoſitions, avec leſquelles Magdelaine vint ſe preſenter à Jeſus-Chriſt. Juſques-là, rebelle à Dieu, & livrée à elle-même, elle avoit eu de continuels combats à ſoutenir. Juſques-là, emportée par ſa paſſion, mais au même-tems gênée & bourrelée par ſa raiſon, elle avoit ſenti l'aiguillon du peché ; c'eſt-à-dire, elle en avoit ſenti la confuſion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Juſques-là, elle avoit vêcu dans des inquietudes mortelles : mais elle commença à joüir enfin de la paix, dès que par ſa penitence elle eut trouvé grace devant ſon Dieu : Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole, & qu'elle en éprouva l'effet. *Vade in pace* ; allez en paix. Comme ſi le Sauveur du monde, uſant de

Luc. 9.

Philip. 4.

Orat. Eccleſ.

Philip. 4.

l'empire abſolu qu'il avoit ſur le cœur de cette pechereſſe, lui eût commandé auſſi-bien qu'aux vents & à la mer de ſe calmer : *Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.* *Matt. 8.*

Quoiqu'il en ſoit, je prétens, mes chers Auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet eſprit de ferveur, & cette éxacte ſéverité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de conſolation : que ce qu'éprouva Magdelaine convertie, Dieu par ſa miſéricorde nous le fait ſentir, puiſqu'il nous dit comme à elle interieurement, & même ſenſiblement par la bouche de ſes Miniſtres : tout vous eſt pardonné : *Remittuntur tibi peccata tua:* ne ſoyez plus en peine : *Vade in pace.* *Luc. 7.*

Mais comment eſt-il poſſible qu'une pénitence ſévere, qui ſelon la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, nous donne néanmoins la paix? Ah ! Chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer : car c'eſt par ſa ſéverité même qu'elle appaiſe Dieu, qu'elle déſarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu ; que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs, & qui ne nous préparoit que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il eſt, par une ſainte violence, & par une eſpece de converſion qui ſe fait en lui, à devenir un Dieu de bonté; un Dieu qui met ſa gloire à nous pardonner ſans reſerve tout ce que nous ne nous pardonnons pas ; qui ne ſe ſouvient de nos offenſes, que pour en faire le ſujet & la matiere de ſes graces; qui n'eſt notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement, qu'il eſt notre pere, puiſ-

qu'alors il nous juge en pere, au lieu qu'à la fin des ſiecles il nous jugera en maître : enfin, un Dieu, qui dépoſant toutes penſées, tous ſentimens de vengeance, n'a plus deſormais, comme il s'en declare lui-même, que des ſentimens de compaſſion & de charité, que des pen-
Jerem. 29. ſées de reconciliation & de paix. *Dicit Dominus : ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis.*

Voilà, dis-je, le miracle de la penitence. Elle fait donc, parce qu'elle eſt ſévere, (appliquez-vous à cette penſée, qui n'eſt que la ſuite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle eſt ſevere, la fonction de la colere de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colere de Dieu même : ou plûtôt, elle fait en nous ce que la colere même de Dieu toute ſeule n'y peut faire. Pourquoi? c'eſt qu'au lieu que la colere de Dieu punit en nous le peché, ſans l'effacer; la penitence l'efface en le puniſſant: c'eſt ce que la colere de Dieu toute ſeule, quelque ſatisfaction qu'elle éxige & qu'elle tire du pecheur, ne peut jamais faire que Dieu ſoit ſatisfait; ce qui ſe voit dans l'enfer, où l'éternité toute entiere des peines que ſouffrent les reprouvez, ne ſatisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit ſaint Bernard, il n'y a que la colere de Dieu qui agit. Au lieu que la penitence, par un heureux mélange de la colere & de la miſericorde divine ; de la colere divine, dont elle fait l'office, & de la miſericorde divine qu'elle attire, eſt la juſte & entiere ſatisfaction que Dieu attend du pecheur. Par conſéquent c'eſt la penitence ſevere qui nous remet bien avec Dieu, & par une ſuite non moins infaillible, qui nous remet bien avec nous-

même. Car comment ſerons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous ſommes en guerre avec Dieu ? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux & de plus doux, que cette double paix? Quoiqu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop-acheter?& quelque auſtere que nous paroiſſe,& que ſoit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer, quand il s'agit de rentrer en grace avec le maître, de qui dépend tout notre bonheur ; & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui ſur la terre eſt le ſouverain bien, & qui ne peut compatir avec le peché ? Avançons.

De cette paix interieure naît une ſainte joye: autre fruit de la ſéverité de la pénitence, autre don de l'eſprit de Dieu, qui pour cela même eſt appellé dans l'Ecriture, la joye du S. Eſprit; *Gaudium in ſpiritu ſancto.* Qui peut l'exprimer,Chrétiens,qui peut la connoître ſans l'avoir ſentie ? qui peut comprendre la conſolation dont eſt remplie une ame criminelle,mais pénitente, quand par un généreux effort elle eſt enfin parvenuë à remporter ſur elle-même la victoire,d'où dépendoit ſa converſion?quand elle fait à Dieu le ſacrifice de la paſſion, dont elle étoit auparavant eſclave:quand elle a une fois rompu ſes liens ; qu'elle commence à reſpirer la liberté des enfans de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David: *Dirupiſti vincula mea ; tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* C'eſt vous qui avez briſé mes chaînes, & qui m'avez tiré de la ſervitude où mon peché m'avoit réduit: je vous bénirai, Seigneur, je vous loüerai, je vous rendrai d'éternelles actions de graces.Elle s'eſt fait violence pour en venir là, & la réſo- *Rom.*14. *Pſ.* 115.

lution qu'elle a priſe de rompre ce commerce qui la perdoit, de s'arracher l'œil qui la ſcandaliſoit, de ſortir de l'occaſion où elle ſe damnoit : cette réſolution chrétienne, mais ſi difficile à prendre, mais encore plus difficile à éxécuter, a été pour elle une eſpece d'agonie, & c'eſt ſans doute ce qu'il y a de plus ſévere dans la pénitence : mais auſſi le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joye Dieu ne la combſe-t-il pas? C'eſt un myſtere impénetrable pour l'homme charnel & animal. Comme il n'a là-deſſus nulle expérience, il ne m'entend pas : mais c'eſt juſtement, dit ſaint Chryſoſtome, parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne doit ni s'en croire, ni en être crû : c'eſt parce qu'il ne l'a jamais éprouvé, qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui ſe convertiſſent de bonne foi ; & avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-il pas ? Combien tout à coup, diſoit ſaint Auguſtin, ſurpris du changement miraculeux que la grace avoit fait en lui, & racontant, non plus ſes miſeres, mais les miſéricordes du Seigneur : combien tout à coup trouvai-je de plaiſir à renoncer aux plaiſirs criminels du monde ; & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre ? Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le ſeul vrai & ſouverain bien, capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaiſirs ; & la joye de me voir enfin ſoumis à vous, la joye de m'être ſurmonté moi-même, étoit pour moi quelque choſe de plus délicieux, que toutes mes délices paſſées. Ainſi la pénitence de S. Auguſtin veri-

ſoit-elle la promeſſe du Fils de Dieu : *Mundus gaudebis, vos autem contriſtabimini ; ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium* : Le monde ſera dans la joye, & vous ſerez dans la triſteſſe ; mais votre triſteſſe, c'eſt-à-dire, votre pénitence, qui eſt proprement & uniquement cette triſteſſe ſalutaire dont ſaint Paul félicitoit les Corinthiens, votre triſteſſe ſe tournera en joye ; & cette joye ſera le centuple de toutes les joyes du monde, dont vous vous ſerez privez. Joan. 16.

Repondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dés aujourd'hui je me convertirai. Aſsûrez-moi que cette joye ne me manquera pas, & je me condamnerai à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend ſaint Bernard, & vous raiſonnez mal. Infidelle & mondain au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre : ce que j'en dirois, ne feroit ſur vous nul effet ; & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous rendroit inutile l'aſsûrance que je vous donnerois d'un bien, dont vous n'auriez qu'une connoiſſance de ſpéculation, mais dont vos ſens ne ſeroient pas touchez. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez, parce qu'elles ſont preſentes ; & que les autres ne ſeroient encore pour vous qu'en idée & en eſperance. Il faut commencer par vous vaincre : car cette joye dont je vous parle, eſt la manne cachée, qui n'eſt reſervée qu'au vainqueur : *Vincenti dabo manna abſconditum*. Il faut exercer ſur vous-même, & contre vous-même les rigueurs de la pénitence ; & alors la pratique vous convaincra, & dans un moment vous en decouvrirez Apoc. 2.

plus que tous les discours. Qu'est-il même necessaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promesses que Dieu tant de fois lui-même vous a faites ? Fiez-vous-en à votre Dieu, il n'a jamais trompé personne ; si vous êtes genereux, il sera fidelle.

Mais n'en voyons-nous pas, qui jusques dans leur pénitence, ne trouvent que des secheresses, & ne parviennent jamais à ce centuple bienheureux d'une joye pure & secrette? Ne le confessent-ils pas les premiers, & ne se plaignent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque sorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole ? Oüi, il y en a : mais qui sont-ils communément ? Ah ! repond saint Bernard, il n'est point vrai qu'à ceux qui genereusement & de bonne foi se sont condamnez aux exercices d'une penitence severe, cette joye solide & spirituelle ait manqué. S'il y a des ames dans le monde trompées sur ce point, & frustrées de leur attente, graces à la providence & à la justice du Dieu que nous servons ; ce ne sont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute son austerité : mais celles au contraire qui la moderent autant qu'elles peuvent, & plus qu'elles ne doivent ; mais celles qui ne la veulent pratiquer que selon leur gré ; mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en reservent que la ceremonie & la figure ; mais celles dont la penitence peut-être avec tout son éclat, & un certain exterieur de séverité, ne laisse pas d'être accompagnée de mille relâchemens. Que chacun de nous s'éxamine ; & pour peu que nous ayions de lumiere, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal, & ce qui nous empê-

che de ſentir au fond de notre cœur cette onction de la pénitence chrétienne. Nous reconnoîtrons que nous ne devons ſouvent nous en prendre qu'à nous-mémes. Nous nous écrierons avec le Prophete Royal : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum* : Vous étes juſte, Seigneur, & il n'eſt pas ſurprenant, qu'auſſi lâche que je ſuis dans l'uſage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé, & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant d'ames ferventes. Dés que j'aurai le méme courage, le méme zéle, la pénitence aura pour moi le méme goût. *Pſ.* 118.

C'eſt donc, Chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faiſons de la ſéverité de la pénitence, un obſtacle à la pénitence meſme : & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux dont ſe ſert l'ennemi de notre ſalut, pour endurcir les hommes dans le peché, & pour les détourner des voyes de Dieu, eſt de leur repreſenter la pénitence ſous des idées affreuſes qui leur en donnent de l'horreur, & qui les rebutent. Il ſemble meſme qu'on prenne plaiſir à ſe la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en diſpenſer : & parce qu'il ſe trouve quelquefois entre les Miniſtres de Jeſus-Chriſt & les paſteurs de ſon troupeau, des hommes zélez, mais d'un zéle qui n'eſt pas ſelon la ſcience ; des eſprits toûjours portez aux extrémitez, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduiſent à l'impoſſible ; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer ; qui la propoſent cruëment, & d'une maniere ſéche ſans y mettre jamais ce tempéramment d'amour & de confiance qui en doit eſtre inſeparable, qui

croyent avoir beaucoup fait, quand ils ont, non pas redreſſé, mais embarraſſé & troublé une conſcience foible ; qui manquant dans le principe, ne font jamais enviſager Dieu au pecheur, que ſous une forme terrible ; comme s'ils craignoient, qu'il n'y eût, pour ainſi dire, du danger pour Dieu à paroître miſéricordieux & aimable, & qu'ils ſouhaitaſſent eux-mêmes qu'il le fût moins : parce qu'il ſe trouve, dis-je, des eſprits préoccupez de ces ſentimens, & encore plus déterminez à les inſpirer aux autres ; qu'arrive-t-il ? Le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe : le libertin en profite, ravi qu'on lui éxaggére les choſes, pour être en quelque maniere autoriſé par là à n'en rien croire, ou à n'en rien faire, & qu'on lui en demande trop pour avoir un ſpécieux prétexte de renoncer à tout. C'eſt-à-dire, que de ces caracteres outrez de la pénitence, qu'il paroît néanmoins eſtimer, & à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre concluſion, que de ſe confirmer dans ſon impénitence.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement du libertinage de notre ſiecle : on veut une pénitence extréme, ſans adouciſſement, ſans attrait, parce qu'on n'en veut point du tout. Si je la faiſois, dit-on, c'eſt ainſi que je la voudrois faire : mais on en demeure-là, & l'on ſe ſçait bon gré de cette diſpoſition prétenduë où l'on eſt de la bien faire, ſuppoſé qu'on la fit, quoiqu'on ne la faſſe jamais. Ou tout, ou rien, dit-on ; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toûjours au rien, & qu'on n'aura garde de ſe charger jamais du tout.

Ainſi raiſonne le libertin : & d'ailleurs que conclut le foible ? rien autre choſe, que de ſe décourager, de s'attriſter, de s'abandonner à des ſecrets deſeſpoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de ſe perſuader qu'il ne la ſoutiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y ſuccombera ; de dire ſans ceſſe comme L'Iſraëlite prévaricateur: *Quis noſtrum valet ad cœlum deſcendere* ? Et quel eſt l'homme ſur la terre qui puiſſe eſperer de parvenir là, & de s'y maintenir? car c'eſt ainſi que notre lâcheté ſe prévaut des erreurs du monde pour ſécoüer le joug de Dieu. *Deut.* 30.

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illuſion auſſi groſſiere que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance ſur ce point nous tienne toûjours lieu d'excuſe ? Non, mon Dieu : car tandis que vous me confierez le miniſtere de votre ſainte parole, je prêcherai ces deux veritez, ſans les ſéparer jamais. La premiere, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens ; & la ſeconde, que vous êtes le Pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation. Je ne ſerai jamais aſſez témeraire pour prêcher votre miſéricorde, ſans prêcher votre juſtice, parce que je ſçais les conſéquences dangereuſes qu'en tireroit l'impieté : mais auſſi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre juſtice, ſans parler en même temps des douceurs de votre miſéricorde, parce que la foi m'apprend, & que c'eſt vous-même qui me l'avez revelé, que votre miſéricorde ſauve les pecheurs, au lieu que votre juſtice ſeule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindrai donc l'un & l'autre enſemble, pour pouvoir toûjours dire, comme

Pſ. 190. David : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine* : Seigneur, je chanterai vos bontez, & vos jugemens : & quand les pecheurs du ſiécle devroient abuſer de cette inépuiſable miſéricorde que je leur annoncerai ; pour votre juſtification, Seigneur, je ne ceſſerai point de la publier hautement, afin que vous ſoyez reconnu pour ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, pour un Dieu également juſte & bon, & qu'à l'égard des impies mêmes, vous ſoyez à couvert de tout reproche, quand l'excés de leurs déſordres vous forcera un jour à les condam-

Pſ. 50. ner : *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Je dirai à votre peuple ; que par le peché nous contractons une dette infinie ; mais je ne manquerai pas auſſi tôt de l'avertir que par le ſecours de votre grace, il nous eſt aiſé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-même dequoi vous payer. Je lui dirai, que la pénitence doit être ſévere, afin qu'il ne ſe perde pas par une malheureuſe préſomption ; mais auſſi, afin qu'il ne tombe pas dans un funeſte deſeſpoir, je le conſolerai en lui diſant que la plus ſévere pénitence devient la plus douce, par l'onction qui y eſt attachée ; & vos promeſſes, ô mon Dieu, les oracles de votre Ecriture, ſont les preuves touchantes & convaincantes que je lui en apporterai. Je lui dirai, pour ne le pas tromper, que cette ſéverité de la pénitence eſt un joug ; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'eſt votre joug, & que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous ; que ſelon l'expreſſion de votre Apôtre, c'eſt votre eſprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui fait, ſi j'oſe

parler ainſi, penitence en nous, parce que c'eſt par lui que nous la faiſons, & que c'eſt lui, qui pour nous mettre en état de la faire, nous éleve au-deſſus de nous-mêmes.

Gardant ces regles, mon Dieu, je ne craindrai rien; & juſqu'en preſence des Rois de la terre, je parlerai ſans confuſion, auſſi-bien que David, des obligations de votre loi: *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu Regum, & non confundebar.* Je parle ici, Seigneur, devant le premier Roi du monde; & jamais miniſtre de l'Evangile eût-il l'honneur de porter votre parole à un auſſi grand Prince; Non ſeulement c'eſt le plus grand Roi du monde; mais ce qui me rend ſa perſonne encore bien plus auguſte; c'eſt le plus Chrétien des Rois; c'eſt le protecteur le plus puiſſant de votre Egliſe; c'eſt un Roi zelé pour ſa religion, ennemi de l'impieté, & qui ne ſouffrira jamais que le libertinage s'éleve impunément contre vous: un Roi qui aime la verité, & dont je puis bien dire ce que ſaint Ambroiſe diſoit de Théodoſe, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices que celui qui les flatte: *Qui magis arguentem probat, quàm adulantem.* Eloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les diſtingue des autres. Tel eſt le Monarque devant qui je parle: mais quand je parlerois devant les Rois du monde les plus infidelles, & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance reſpectueuſe, ce que vous voulez qu'ils ſçachent: que vous êtes leur Dieu; qu'ils doivent ſe ſoumettre à vous; & que puiſqu'ils ſont pecheurs comme le reſte des hommes, la penitence eſt un devoir pour eux auſſi-

Pſ. 118.

Ambr.

bien que pour le reſte des hommes : *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu Regum.*

Voilà ce que Jean-Baptiſte prêchoit dans la Judée. A qui? non ſeulement au ſimple peuple, mais aux grands du monde & de la Cour, qui venoient l'écouter ; & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il ſçavoit que la penitence leur étoit encore plus neceſſaire. Comme les grands de la Cour, ſelon le rapport de l'Evangile, l'alloient chercher dans le deſert, il ne ſortoit point de ſon deſert pour leur annoncer ces veritez. Maintenant que les predicateurs ſont obligez de quitter leur ſolitude, pour venir les faire entendre à la Cour ; voilà ce que je vous prêche, mes chers Auditeurs, avec un merite bien inferieur à celui de Jean-Baptiſte, mais de la part du même Dieu. *Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, parce que le Royaume du ciel eſt proche. Il eſt proche, Chrétiens, puiſque nous touchons de près un grand myſtere de notre redemption. Mais dans un autre ſens, il eſt peut-être encore plus proche que vous ne le penſez. Le terme de notre vie, l'inſtant de la mort, le jugement qui la ſuit, c'eſt ce que l'Ecriture en mille endroits veut nous marquer par cette proximité du Royaume de Dieu. Or à l'entendre de la ſorte combien y en a-t-il dans cette aſſemblée pour qui il eſt proche: & combien de ceux mêmes qui s'en croyent les plus éloignez? Si Dieu, au moment que je parle, me les déſignoit en particulier; & que m'addreſſant à chacun d'eux je leur diſſe de cette chaire: c'eſt vous, mon cher Auditeur, qui n'y penſez pas, c'eſt vous qui devez mettre ordre à votre conſcience; car vous mourrez dés demain, & voici le dernier

Matth. 3.

avertiſſement

avertiſſement que Dieu vous donne : ſi je leur parlois ainſi, & qu'il fuſſent certains de la revelation que j'en aurois euë de Dieu, il n'y en auroit pas un qui ne ſe convertit, pas un qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ſes engagemens, pas un qui n'acceptât la penitence la plus ſévere que je pourrois lui impoſer. Pourquoi ? parce qu'ils ſeroient aſſurez que leur dernier jour approche, & qu'ils ne voudroient pas perdre le tems qui leur reſteroit. Ah ! Chrétiens, pourquoi ne faites-vous pas ce que feroient ceux-ci ; & pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feroient alors? Avons-nous une caution contre l'inconſtance de la vie, & l'incertitude de la mort ? Ce que nous ne voulons pas faire preſentement, & ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, ſommes-nous certains que nous aurons dans la ſuite le tems de le faire, & les moyens de le bien faire ? Qui vous répond de Dieu ? qui vous repond de vous-mêmes ? Les exemples de tant d'autres qui ont été ſurpris, & des exemples preſens, des exemples domeſtiques ne doivent-ils pas vous faire trembler ? Les avez-vous deja oubliez ? pour un pecheur qui trouve encore à la mort le tems de faire penitence aprés l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas ? Et de cent qui l'ont, n'eſt-il pas vrai, & ne puis-je pas ajoûter, qu'il n'y en a preſque pas un qui faſſe une bonne pénitence ? *Pœnitentiam agite.* Faiſons la donc, Chrétiens, & faiſons la promptement, & faiſons-là ſans menagement, afin qu'elle nous obtienne grace devant Dieu, & qu'elle nous merite la gloire que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE

JESUS-CHRIST.

Et subitò facta est cum Angelo multitudo militiæ cælestis, laudantium Deum, & dicentium : Gloria in altissimis Deo, & in terrâ pax hominibus.

Au même instant que l'Ange annonça aux Pasteurs la naissance de Jesus-Christ, une troupe de la milice celeste se joignit à lui, & se mit à louer Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix aux hommes sur la terre. En saint Luc, chap. 2.

SIRE,

En deux paroles, voilà les deux fruits de la naissance du Sauveur : la gloire à Dieu, & la paix aux hommes. La gloire à Dieu, à qui elle

eſt dûë par juſtice; & la paix aux hommes, à qui Dieu la donne par grace. La gloire à Dieu, qui la poſſede comme un bien propre; & la paix aux hommes, qui la deſirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu, qui ſeul la merite, parce qu'il eſt ſeul grand par lui-même; & la paix aux hommes, qui doivent ſe mettre en état de l'obtenir, juſqu'à ſacrifier tout pour l'avoir. C'eſt, dit ſaint Bernard, le partage le plus raiſonnable, & même pour les hommes le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoûte ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à le goûter, & tel eſt l'ambitieux & le ſuperbe. En effet, parce qu'il eſt ſuperbe & ambitieux, ce partage fait par les Anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas : *Non placet ei angelica diſtributio, dans gloriam Deo, & pacem hominibus.* C'eſt-à-dire; qu'aveuglé d'un injuſte deſir de s'élever au-deſſus des autres, il ne ſe contente pas d'avoir la paix; mais qu'il veut encore avoir la gloire. Et quoique Dieu dans l'Ecriture ſe ſoit ſi hautement declaré, qu'il ne donnera ſa gloire à perſonne, *Gloriam meam alteri non dabo*; il eſt aſſez temeraire pour repondre à Dieu dans ſon cœur : Et moi, ſans attendre que vous me la donniez, je me l'attribuerai, & je l'uſurperai; *Et ego, inquit ſuperbus, mihi illam, licet non dederis, uſurpabo.* *Bern.* *Iſ. 42.* *Bern.*

Ayons, mes chers Auditeurs, ce ſentiment en horreur. Mieux inſtruits de nos veritables interéts, tenons-nous-en au partage qui nous eſt offert dans l'Evangile. Il nous eſt trop avantageux, pour en ſouhaiter un autre. Diſons à Dieu comme David : *Non nobis, Domine, non* *Pſ. 113.*

nobis, ſed nomini tuo da gloriam. Ne nous donnez pas la gloire, Seigneur : la gloire ne nous appartient pas. Reſervez-la pour vous toute entiere, parce qu'elle eſt toute entiere pour vous & pour votre ſaint nom. Mais donnez-nous cette paix ſalutaire, que vos Anges nous font eſperer, & que J. C. votre Fils vient lui-même nous apporter. Parlant de la ſorte, nous parlerons en chrétiens. Ainſi l'auguſte myſtere que nous celebrons, étant pour nous, dans le deſſein de Dieu, le myſtere de la paix, conſiderons-le uniquement ſous cette idée. Rapportons-là toutes nos vûës, & attachons-nous aux divines inſtructions que nous fournit ſur ce point important la naiſſance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des vierges; à cette vierge incomparable, qui par un prodige inoui, toûjours vierge, eſt devenuë la mere de ſon Dieu, & felicitons-la avec l'Egliſe de cette glorieuſe maternité, qui a été le principe de notre ſalut. *Ave Maria.*

UN enfant nous eſt né, diſoit Iſaie, parlant en Prophete, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plenitude des tems:
Iſai. 9. *Parvulus natus eſt nobis.* Et cet enfant ajoûtoit le Prophete, ſera appellé l'admirable, le Dieu fort, le Pere du ſiecle futur, mais ſurtout le
Ibid. Prince de la paix: *Et vocabitur admirabilis Deus fortis, pater futuri ſæculi, princeps pacis.* C'eſt aujourd'hui, Chrétiens, que nous voyons à la lettre l'oracle accompli. C'eſt aujourd'hui que l'enfant Jeſus a verifié dans ſa perſonne cette prediction, qui ne pouvoit convenir qu'à lui ; & que dés ſon berceau, il a fait voir qu'il étoit ſouverainement & par excellence le Prin-

ce de la paix : *Princeps pacis*. Comment cela ? parce que dans le myſtere de ce jour il commence à faire l'office de médiateur & d'arbitre de la paix ; qu'il a paru dans le monde, pour y établir les vrais principes de la paix ; qu'il s'eſt ſervi du miniſtere des eſprits celeſtes, pour annoncer à ſes élûs l'Evangile de la paix : car ſelon la parole de l'Apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de ſa miſſion. *Veniens Evangelizavit pacem.* *Epheſ. 2.*

Comme il naiſſoit pour faire regner la paix (appliquez-vous à cette penſée ; elle eſt de ſaint Chryſoſtome, & elle va éclaircir ma propoſition) comme il naiſſoit pour faire regner la paix, tout devoit concourir à ſon deſſein, & en effet, par une ſinguliere providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître ſous le regne d'Auguſte, qui fut de tous les regnes le plus tranquille ; tout l'univers, c'eſt-à-dire, tout l'Empire Romain ſe trouvant par une eſpece de miracle, dans une paix profonde, pour confirmer par cette circonſtance ce qui étoit écrit du Meſſie, que l'abondance de la paix naîtroit avec lui. *Oritur in diebus ejus juſtitia & abundantia pacis.* *Pſ. 71.*

Mais après tout, Chrétiens, cette paix exterieure & temporelle dont le monde joüiſſoit alors, n'étoit encore que pour ſervir de diſpoſition à une autre paix, bien plus avantageuſe & bien plus ſainte, que le Fils unique de Dieu nous apportoit du ciel, & c'eſt ici que j'entre dans le fonds de notre myſtere, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique. Maintenir la paix des nations, éteindre le feu des guerres & des diſſentions qui les conſument, pacifier les Royaumes & les Etats, c'étoit, il

eſt vrai, l'ouvrage de cette providence generale, qui preſide au gouvernement du monde. Mais retablir la paix, entre l'homme & Dieu, mais enſeigner à l'homme le ſecret de conſerver la paix avec ſoi-même, mais donner à l'homme des moyens ſûrs & infaillibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain, c'étoit, & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la ſageſſe de Dieu incarnée, je veux dire, de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſa venuë au monde.

C'eſt donc lui, mes chers Auditeurs, qui par ſa ſainte Nativité,& par toutes les circonſtances qui l'accompagnent, nous procure aujourd'hui la paix avec Dieu,la paix avec nous-mêmes, & la paix avec nos freres. La paix avec Dieu,par la pénitence qu'il fait déja pour nous dans l'étable de Bethléem ; c'eſt la premiere partie.La paix avec nous-mêmes, par l'humilité & par le détachement des biens de la terre, qu'il nous prêche déja ſi hautement, en choiſiſſant une crêche pour ſon berceau ; c'eſt la ſeconde partie. La paix avec nos freres, par la douceur, ou pour mieux dire, par la tendre charité dont il eſt lui-même en naiſſant une leçon vivante & ſi touchante, & dont il nous donne le plus parfait modelle ; ce ſera la concluſion : *Veniens evangelizavit pacem.* Venant au monde il nous a annoncé la paix;mais avec qui ? je le repete : avec Dieu, en ſe faiſant notre victime par la reparation entiere du peché: avec nous-mêmes,en détruiſant les deux principes de tous nos troubles interieurs, l'orgueil & la cupidité: avec nos freres en amoliſſant la dureté, qui nous eſt ſi naturelle, ou du moins ſi ordinaire à leur égard, & en nous inſpirant

à ſon exemple la benignité : *Evangelizavit pacem.* Oüi, il a été dés ſon enttée au monde l'Evangeliſte & le Prédicateur de cette triple paix, ſi déſirable & ſi neceſſaire pour nous: de la paix avec Dieu, en nous apprenant à appaiſer Dieu: dè la paix avec nous-mêmes, en nous apprenant à être humbles & pauvres de cœur: de la paix avec le prochain, en nous apprenant à être doux & humains; c'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. Je vous demande une favorable attention.

C'Eſt un principe de religion qui ne peut être conteſté, & dont tout le monde convient : comme pecheurs, nous étions enfans de colere ; & en cette qualité, non ſeulement ennemis de Dieu, mais incapables, par nous-mêmes de nous reconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui venant au monde avec un pouvoir légitime, négociât & conclut entre Dieu & nous cette importante reconciliation ; c'eſt-à-dire, qu'il nous falloit un médiateur, qui tout enſemble zelé pour nos interêts, chargé des interêts de Dieu, accordât l'homme & Dieu dans ſa perſonne : un médiateur, en qui Dieu trouvât la plénitude de la ſatisfaction qui lui étoit dûë ; & en qui l'homme trouvât la plénitude de la remiſſion & de la miſéricorde dont nous avions beſoin : un médiateur, qui réüniſſant ces deux choſes, pacifiât, comme dit ſaint Paul, le ciel & la terre ; & qui aux dépens de lui-même, ſans aucun préjudice des droits de Dieu, nous remît en grace avec Dieu. Or voilà, Chrétiens, ce que la foi nous découvre, & ce qui s'eſt heureuſement accompli dans le I. PART.

myſtere de ce jour. Car que voyons-nous dans l'étable de Bethléem ? comprenez bien cette verité, ſur quoi roule toute notre religion. Nous y voyons dans la perſonne d'un enfant-Dieu, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée; & au même tems par le plus ſurprenant de tous les miracles, la juſtice de Dieu ſatisfaite dans la rigueur, & authentiquement vengée. Miſericorde de Dieu, juſtice de Dieu: deux attributs, dont la parfaite alliance devoit produire la paix entre Dieu & l'homme; mais qui ne pouvoient être mis de la maniere intime dont ils l'ont été, que dans le Verbe fait chair. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée. C'eſt ce qui nous paroît d'abord dans ſon adorable naiſſance, dont S. Paul comprend en un mot tout le myſtere, quand il dit, que ce fut alors que ſe fit la premiere apparition de la grace du Dieu Sauveur; & que la grace du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quelque choſe d'impenetrable & d'incomprehenſible, ſe rendit palpable & ſenſible : *Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri.* Prenez garde, mes Freres, dit ſaint Chryſoſtome, expliquant ce paſſage de l'Apôtre : il y avoit des ſiecles entiers que Dieu, quoiqu'offenſé, las d'être en guerre avec les hommes, meditoit de faire avec eux un traité de paix pour lequel il avoit reſervé tous les treſors de ſa miſericorde & de ſa grace. Il y avoit des ſiecles entiers que ce Dieu de gloire diſoit aux hommes par un de ſes Prophetes : *Ego cogito ſuper vos cogitationes pacis, & non afflictionis* : j'ai ſur vous des penſées de paix, & non

Tit. 2.

Jer. 29.

de colere & de vengeance. Mais ces penſée de paix, dit S. Chryſoſtome, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu. Ce n'étoient que des penſées, des vûës, des projets, qui ne ſortant point hors de Dieu, demeuroient ſans execution. Dieu étoit plein de ces penſées; mais le tems n'étoit pas encore venu, où il avoit reſolu de les manifeſter & de les produire. Comme Dieu de miſericorde, il avoit des penſées de paix; & cependant on ne voyoit par tout que des effets de ſa juſtice, & d'une juſtice rigoureuſe. Aujourd'hui ces penſées de paix, ſuſpenduës depuis tant de ſiecles, & cachées dans le ſein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes : pourquoi ? parce que Jeſus-Chriſt Dieu & Homme, c'eſt-à-dire, la grace même & la miſericorde même, ſe fait voir à eux. *Apparuit gratia Dei.* Ce ne ſont plus des penſées de paix, mais des chefs-d'œuvres conſommez, mais des miracles, mais des prodiges de paix, & Dieu ne dit plus ſimplement, je conçois, je medite, *Ego cogito*; mais j'accomplis, j'execute ce que j'avois promis aux pecheurs. Ainſi nous l'a-t-il fait entendre, quand il a fait paroître dans le myſtere que celebre aujourd'hui l'Egliſe, ſon Verbe revêtu de notre chair, & quand il a donné au monde un Redempteur.

Mais en le donnant au monde ce Redempteur, Dieu n'a-t-il point oublié ſes propres interêts ? En choiſiſſant un moyen ſi extraordinaire & ſi étonnant, pour mettre au jour ces penſées de paix qu'il avoit éternellement conçûës, n'a-t-il point fait avec nous une paix déſavantageuſe & peu honorable pour lui ? Ah ! Chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons aſ-

ſez admirer ; & c'eſt ici qu'il eſt juſte, qu'éclairez comme nous le ſommes, des lumieres de la foi, nous rendions hommage à la ſageſſe de notre Dieu. Non, pourſuit ſaint Chryſoſtome, Dieu en choiſiſſant ce moyen, n'a point oublié ce qu'il ſe devoit à lui-même ; & la preuve en eſt évidente. Car tandis que je vois dans le divin enfant qui vient de naître, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée ; je vois dans la même perſonne de cet enfant, la juſtice de Dieu pleinement vengée. Tandis que j'y vois la grace & la remiſſion du peché offerte à l'homme ; j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du peché. Comme le peché eſt la ſeule cauſe de la guerre, qui met entre Dieu & nous une ſi fatale diviſion, je vois dans la crêche un Sauveur, déjà ſacrifié comme une hoſtie vivante, pour abolir le peché qui nous a ſeparez de Dieu. Comme la pénitence eſt le capital & le plus eſſentiel article de notre paix avec Dieu, j'y vois un Homme-Dieu commençant déja à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Myſtere adorable de paix, que David, par un eſprit de prophétie, avoit prétendu nous
Pſ. 84. marquer, quand il avoit dit : *Miſericordia & veritas obviaverunt ſibi* : La miſericorde & la verité, c'eſt-à-dire dans le ſens litteral du Pſeaume, la miſericorde & la juſtice ſe ſont rencontrées, & où, demandoit ſaint Bernard, ſe ſont-elles rencontrées ? Dans l'étable, où eſt né Jeſus-Chriſt ; diſons plûtôt, dans Jeſus-Chriſt. Juſques-là, elles avoient tenu des routes toutes differentes & toutes oppoſées : & rien n'étoit plus éloigné de la miſericorde que la juſtice

Aujourd'hui elles ſe repprochent; & l'une vient heureuſement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt ſibi.* Juſques-là, l'une avoit paru abſolument contraire à l'autre : car le propre de la juſtice étoit de punir; & le propre de la miſéricorde de pardonner. Ici, le pardon & la punition ſe joignent enſemble: la punition qui tombe ſur l'innocent, les ſouffrances de J. C. dans la crêche, méritant le pardon aux hommes coupables; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformément aux décrets éternels de Dieu, que ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & ſur la punition que ſubit l'innocent & à laquelle il veut bien ſe ſoumettre. D'où il s'enſuit, ce qu'ajoûte le texte ſacré dans une autre expreſſion encore plus forte, que la juſtice & la paix ſe ſont mutuellement baiſées, comme deux ſœurs, *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* Paroles que le même ſaint Bernard appliquoit, & avec raiſon, à la naiſſance du Fils de Dieu; puiſqu'il eſt certain que le fondement de notre paix avec Dieu, a été cette juſtice vindicative, que Dieu, uſant de tous ſes droits, a exercée contre le peché, en livrant ſon Fils pour nous. Or n'eſt-ce pas dès ce jour qu'il a commencé à le livrer, & pouvoit-il le livrer d'une maniere plus ſenſible, qu'en le faiſant naître dans l'état où la crêche nous le repréſente ? *Ibidem.*

Quelle eſt donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtere ? La voici, mes chers Auditeurs, telle que l'a euë le grand Apotre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. *Deus erat in Chriſto, mundum reconciliunt ſibi* : Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, reconciliant *2. Cor. 5.*

le monde avec ſoi. Penſée ſublime, digne de ſaint Paul ; & qui pour être bien developpée, demanderoit un diſcours entier. Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, reconciliant le monde avec ſoi, & ſe reconciliant lui-même avec le monde. C'eſt-à-dire, Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, recevant les ſatisfactions que Jeſus-Chriſt lui faiſoit de tous les crimes du monde ; & en vûë de ces ſatisfactions qu'il recevoit de Jeſus-Chriſt, oubliant, pardonnant, effaçant, aboliſſant tous les crimes du monde. Meditons ces paroles, *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi* : Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, offrant à Dieu, comme ſouverain Prêtre de la loi de grace, le ſacrifice de ſon humanité ſainte ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, acceptant ce ſacrifice pour reparation de toutes les impietez, de tous les blaſphêmes, de tous les ſacrileges, de tous les ſcandales, de toutes les prophanations qui devoient ſe commettre dans le monde, à la honte du nom chrêtien. *Deus erat in Chriſto* : Jeſus-Chriſt étoit dans la crêche, humilié & anéanti ; & Dieu étoit dans J. C. ſe dédommageant par là de tous les attentats que l'orgueil des hommes avez formez, ou devoit former contre ſa gloire ; de tout ce que leur ambition demeſurée, de tout ce que leur extravagante vanité, de tout ce que leur maligne jalouſie devoit produire dans le monde d'injuſtices & de deſordres. *Deus erat in Chriſto.* Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, rendant à ſon Pere les premiers hommages de cette obéiſſance ſans bornes, qui devoit bien tôt s'étendre juſqu'à la mort, & juſqu'à la mort de la croix ; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, vengé par-là, mais hautement, de tous les me-

pris que les hommes devoient faire de ſa loi; de tout ce que l'eſprit d'indépendance, de tout ce que l'inſolence du libertinage, de tout ce que la preſomption du relâchement devoit leur inſpirer contre ſes ordres, & au préjudice de la ſoûmiſſion qui lui eſt dûë. *Deus erat in Chriſto.* Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, immolant ſa chair virginale par les miſeres d'une extréme pauvreté; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe faiſant juſtice par là de tout ce que la ſenſualité & le molleſſe, de tout ce que l'excés du luxe, de tout ce que l'amour du plaiſir, de tout ce que l'abus des commoditez & des delices de la vie devoit cauſer de dereglement & de corruption dans les mœurs; je veux dire, de toutes les impudicitez, de tous ces vices abominables que S. Paul défend de nommer, de tous ces monſtres de pechez qui deshonorent l'homme, & qui le degradent juſqu'à le mettre au rang des bétes. *Deus erat in Chriſto*: en un mot, Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, faiſant penitence pour nous; & Dieu étoit dans Jeſus Chriſt, agréant cette penitence, mais en meſme tems nous la propoſant pour modelle; comme s'il nous eût dit à tous: voyez & faites de meſmes; *Inſpice & fac ſecundùm exemplar.* Exod. 25.

C'eſt, dis-je, à cette condition que Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, nous reconciliant avec ſoi; & par un effet reciproque de ſon amour, ſe reconciliant avec nous: *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi.* Car tout irrité qu'il étoit par la griéveté de nos offenſes, comment auroit-il pû, reprend ſaint Bernard, n'eſtre pas flechi par la pénitence de ce Fils bien aimé; dont il pût bien dire dès-lors, ce qu'il devoit

Matth. 8. déclarer ſolemnellement dans la ſuite : *Hic eſt Filius meus dilectus in quo mihi complacui* : de ce Fils, qui quoique naiſſant avec l'apparence de pecheur, étoit non ſeulement le ſaint des ſaints, mais la ſainteté même ? de ce Fils, qui quoiqu'anéanti dans une crêche, étoit auſſi puiſſant que lui, égal à lui ; & ſans uſurpation Dieu comme lui ? Comment encore une fois auroit-il pû ne l'accepter pas cette penitence d'un Dieu ; & ſatisfait par la penitence d'un Dieu, comment auroit-il pû rejetter la notre ?

Tel eſt donc d'abord, mes chers Auditeurs, le fruit précieux de la naiſſance d'un Dieu Sauveur : notre paix avec Dieu par la penitence. Mais du reſte ne nous y trompons pas ; & pour approfondir par rapport à nous cette même verité, quand je dis par la penitence, j'entends par une penitence ſincere, ſolide, efficace ; j'entends par une penitence fervente, éxacte, ſevere ; car il n'y a que celle-là ſeule qui ſoit capable de nous reconcilier avec Dieu & de pacifier nos conſciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là ſeule qui ait de la conformité avec la penitence de l'homme Dieu. Une penitence imparfaite, tiéde, languiſſante ; une penitence lâche, où le pecheur s'écoute, ſe flatte, ſe ménage ; une penitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie ; une pénitence qui ne crucifie point la chair, qui n'humilie point l'eſprit ; une penitence ſtérile & ſans œuvres, c'eſt une penitence vaine : & une penitence vaine, bien loin d'appaiſer Dieu, outrage Dieu ; bien loin de calmer nos conſciences, les déchire de mille remords ; bien loin d'en faire ceſſer les inquiétudes, eſt elle-

même le ſujet des reproches interieurs les plus piquans & des plus cruelles allarmes. Il nous faut, dit ſaint Chryſoſtome, une pénitence qui puiſſe être unie à celle de Jeſus Chriſt, une pénitence qui puiſſe être le ſupplément de celle de Jeſus Chriſt, une pénitence dont le pecheur puiſſe croire & ſe rendre témoignage qu'elle accomplit, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt : or pour cela il faut qu'elle ait tous les caracteres que je viens de marquer, ſincerité, ſolidité, integrité, ſeverité ; & qu'ainſi elle participe à toutes les qualitez de la pénitence de Jeſus-Chriſt.

Si telle a été la votre, & ſi dans l'eſprit de cette veritable pénitence, vous avez eû le bonheur d'approcher dignement des ſaints myſteres, c'eſt, mes chers Auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous conſoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu. Vous avez trouvé grace devant Dieu. Dieu a ratifié dans le ciel la ſentence d'abſolution, que le miniſtre de ſon ſacrement a prononcée ſur la terre en votre faveur. On vous a dit comme à ce paralitique de l'Evangile : allez, ne pechez plus : *Ecce ſanus factus es, jam noli peccare* : mais auſſi vivez en repos ſur tout le paſſé, il vous eſt remis. Heureux état : état preferable à toutes les fortunes du monde ! je ſuis en paix avec Dieu. Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu : mais enfin voilà Dieu reconcilié avec moi, & me voilà reconcilié avec Dieu. Paix de Dieu, que le Saint-Eſprit compare à un repas ſomptueux, à un repas delicieux ; tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & conſolante. Paix de Dieu, ſouverainement deſirable au pecheur ; puiſque par

Joan. 5.

elle, le pecheur rentre auprès de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la juſtice.

Que ſi néanmoins, mon cher Auditeur, vous êtes aſſez malheureux, pour n'avoir fait qu'une penitence defectueuſe, & pour être encore malgré votre penitence dans le deſordre du peché, écoutez ce que je vous annonce; & tout malheureux que vous êtes, ce que je vous annonce, doit vous inſpirer une humble & une genereuſe confiance. *Convertere ad Dominum Deum tuum*: Convertiſſez-vous à votre Dieu. Faites penitence; & en la faiſant, conformez votre penitence à la penitence de l'enfant Jeſus; uniſſez votre penitence à la penitence de l'enfant Jeſus. Touché de ce que lui ont coûté vos pechez, reſſentez-les comme lui, pleurez-les comme lui; joignez vos larmes à ſes larmes, votre douleur à ſa douleur, & je vous repond de la part de Dieu d'une prompte & d'une parfaite reconciliation. Telle eſt la grace qui vous eſt offerte. Serez-vous aſſez aveuglez, aſſez inſenſez, aſſez réprouvez pour la refuſer? Cependant, outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le myſtere que Jeſus-Chriſt naiſſant nous apprend encore à conſerver la paix avec nous-mêmes, & c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

Lamen.

II. PART.

L'Homme en étoit reduit à ce deplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec ſoi-même, & de ne pouvoir ſe donner la paix à ſoi-même: & ce qui ſemble bien étonnant, dans l'affreux deſordre où il étoit tombé par le peché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le reconcilier avec lui-même, que pour le reconcilier avec Dieu.

Or de là je conclus, que Jeſus-Chriſt eſt donc encore, par cette meſme raiſon, le Prince & le Dieu de la paix, *Princeps pacis* ; puiſque dans le myſtere de ſa naiſſance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'il nous fait, le ſecret ineſtimable d'entretenir la paix avec nous-meſmes. Secret que nous avons tant d'interêt à découvrir, & qu'il nous eſt ſi important de ſçavoir ; mais qu'il n'appartient qu'à ce Dieu naiſſant de nous reveler.

En effet, juſques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglez par le Dieu du ſiécle, ils s'étoient fauſſement perſuadez que le plus ſûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de ſatisfaire ſes deſirs, de contenter ſon ambition, de raſſaſier ſa cupidité ; & pour cela d'eſtre honoré & diſtingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance ; de ſe pouſſer, de s'élever, de s'aggrandir. Ainſi l'avoient crû, & le croyoient tant de mondains. Or en raiſonnant de la ſorte, non ſeulement, dit l'Ecriture, ils s'étoient trompez ; mais en ſe trompant, ils s'étoient rendus malheureux : *Contritio & infelicitas in viis eorum.* Rom. 13. Pourquoi ? Parce qu'en raiſonnant de la ſorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix ; *Et viam pacis non cognoverunt.* Au lieu du repos interieur & du calme qu'ils ſe promettoient dans leur opulence & dans leur élevation, ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, qu'affliction d'eſprit : *Contritio & infelicitas.* Tel étoit le ſort des partiſans du monde ; & plût au ciel, mes chers Auditeurs, que ce ne fût pas encore aujourd'hui le votre ! *Ibidem.*

Qu'a fait Jeſus-Chriſt ? il eſt venu nous en-

ſeigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoiſſions pas. Lui-même, qui dans l'Evangile s'eſt appellé le
Joan.14. chemin, *Ego ſum via*, il eſt venu nous ſervir de guide, & nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuſe paix. Lui-même, qui s'eſt appellé, & qui eſt en effet la ve-
Ibidem. rité. *Ego ſum veritas*, il eſt venu nous déſabuſer des erreurs groſſieres, dont nous nous étions laiſſez prévenir à l'égard de cette paix. Lui-
Ibidem. même, qui eſt la vie, *Ego ſum vita*, il eſt venu nous faire goûter ce qui pouvoit ſeul nous mettre en poſſeſſion de cette paix. Tout cela comment? En nous découvrant dans le myſtere de ce jour les deux ſources veritables de la paix avec nous-mêmes, ſçavoir, l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur, & en détruiſant dans ce même myſtere les deux grands obſtacles à cette paix tant deſirée, & néanmoins ſi peu commune, qui ſont notre orgueil d'une part, & de l'autre notre attachement aux biens de la terre. *Veniens evangelizavit pacem.* Ne perdez rien d'une inſtruction ſi ſolide & ſi édifiante.

Oüi, c'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu homme, en naiſſant parmi les hommes, nous prêche hautement par ſon exemple, ce qu'il devoit dans la ſuite établir pour fondement de
Matth. toute ſa doctrine: *Diſcite à me, quia mitis ſum*
11. *& humilis corde: & invenietis requiem animabus veſtris.* Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur: & tenez pour certain, que par là vous trouverez le repos de vos ames. Oracle, dit ſaint Auguſtin, d'où devoit dépendre, non ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il eſt évident, mes Freres, que

ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'ame ſi eſtimable,& ſans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles,c'eſt l'oppoſition ſecrette que nous avons à l'humilité chrétienne.Reconnoiſſons-le avec douleur, & gemiſſons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, & ce qui nous met dans l'impuiſſance de la conſerver, c'eſt l'orgueil dont nous ſommes remplis, & qui nous enfle : cet orgueil, qui nous fait croire en tant d'occaſions, qu'on ne nous rend pas ce qui nous eſt dû,qu'on n'a pas pour nous aſſez d'égard, qu'on ne nous conſidere pas autant que nous le meritons.Car de-là naiſſent les mélancolies & les triſteſſes, de-là les deſolations & les deſeſpoirs, de-là les aigreurs & les emportemens ; les triſteſſes,quand nous nous voyons maltraitez ; les deſeſpoirs, quand nous nous croyons mepriſez;les emportemens, quand nous nous prétendons inſultez & outragez:Dieu prenant plaiſir, dit S. Chryſoſtome à punir notre orgueil par notre orgueil même, & ſe ſervant de notre amour propre,pour nous faire ſouffrir quand par un excès de délicateſſe & de ſenſibilité,dont notre orgueil eſt le principe,nous ne voulons rien ſouffrir.Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous ſerions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions & des adverſités,l'humilité nous tiendroitdans uneſituation tranquille.Quelque injuſtice qu'on pût nous faire & que l'on nous fit,l'humilité nous conſoleroit,l'humilité nous affermiroit,l'humilité calmeroit ces orages,réprimeroit ces mouvemens dereglez qui bouleverſent une ame,ſi je puis ainſi m'exprimer, & qui lui cauſent de ſi grandes agitations.

Ah ! Chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons-nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons ſi aiſément ? Pourquoi au moindre ſoupçon d'un mépris ſouvent imaginaire, nous nous piquons ſi vivement ? Pourquoi ſur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence & par legereté, nous nous affligeons, nous nous allarmons, nous nous irritons ? *Pſ.* 41. *Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me ?* C'eſt la queſtion que ſe faiſoit à lui-même le Prophete Royal, & que peut ſe faire à toute heure l'homme ſuperbe avec beaucoup plus de ſujet. Pourquoi, mon ame êtes-vous triſte, & d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raiſon, que ce fonds d'orgueil avec lequel nous ſommes nez, & que nous avons toûjours entretenu, bien loin de travailler à le detruire. Voilà, hommes du ſiecle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapables de goûter cette paix qui de votre aveu néanmoins eſt après votre ſalut, le ſouverain bien. Vous la deſirez preferablement à tout, puiſque vous ne deſirez tout le reſte, que pour y parvenir. Cependant vous n'y parvenez jamais : ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : à cette ambition qui vous poſſede, & à laquelle vous vous êtes comme livrez à cette ambition, qui malgré tant de biens dont Dieu vous a comblés dans la vie, vous empéche d'eſtre jamais content de ce que vous eſtes, & vous porte toûjours à vouloir eſtre ce que vous n'eſtes pas ; à cette ambition, qui par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avés, & toûjours aſpirer à ce que

vous n'avez pas, juſques à vous fatiguer pour cela ſans relâche, juſques à vous crucifier vous-même ; à cette ambition qui fait naître dans votre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies ; qui des proſperitez d'autrui vous fait de ſi amers ſujets de douleurs: qui vous jette en de ſi violens tranſports, quand on s'oppoſe à vos deſſeins ; qui vous inſpire de ſi mortelles averſions, quand on traverſe vos entrepriſes: Je le repete, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'eſprit, c'eſt là que le mal réſide : c'en eſt là le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion; quand par une moderation chrétienne & ſage, vous ſçaurez-vous tenir dans le rang où Dieu vous a placez; quand par une juſtice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous: déslà vous poſſederez ce treſor de la paix, que vous avez en vain cherché juſqu'à preſent, parce que vous ne l'avez pas cherché où il eſt. C'eſt-à-dire, dés là vous benirez Dieu dans votre condition, ſans envier celle des autres. Dès-là, ſoumis à Dieu, vous ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans vôtre état, ſans courir éternellement aprés un phantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimerique eſperance ne ſert qu'à vous tourmenter. Dés-là, contens de votre fortune, vous en joüirez paiſiblement, & avec action de grace ; vous ne vous appliquerez qu'à en bien uſer, & vous ne craindrez rien autre choſe que d'en faire un criminel abus. Dès-là, chargez de l'établiſſement de vos familles, après avoir fait en chrétiens tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir,

vous vous en repoſerez ſur cette aimable providence, dans le ſein de laquelle, comme dit l'Apôtre, nous devons jetter toutes nos inquiétudes ; comptant & pouvant compter avec aſsûrance que ſi nous lui ſommes fidelles, elle ne
1. *Petr.* 5. nous manquera pas: *Omnem ſollicitudinem veſtram projicientes in eum.* Dès-là, affranchis de la ſervitude & de l'eſclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu ; vous entrerez dans la ſainte & heureuſe liberté des enfans de Dieu : tous les nuages ſe diſſiperont, toutes les tempêtes ſe calmeront ; & un moment de cette paix ſecrette, que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il viſoit, & des vaines prétentions qui vous expoſoient à de ſi fâcheux retours & à de ſi rudes combats.

Or voilà pourquoi Jeſus-Chriſt vous dit aujourd'hui : apprenez de moi que je ſuis humble de cœur : *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foibleſſe : ç'a été la vertu d'un Dieu ; & c'eſt la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu des ames ſenſées, & pardeſſus tout la vertu des élus de Dieu. Apprenez la donc (écoutez toûjours votre Maître) & apprenez-là de moi, puiſqu'il n'y a que moi de qui vous puiſſiez l'apprendre, & que toute la philoſophie n'a point été juſques-là. Apprenez-là de moi, qui ne ſuis venu que pour vous en faire des leçons, & qui pour vous la mieux perſuader, me ſuis humilié & anéanti moi-même. C'eſt-à-dire, apprenez de moi, que ce ſont deux choſes incompatibles que la paix & l'orgueil ; que votre cœur, quoique

vous faſſiez, & quoique le monde faſſe pour vous, ne ſera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire y regnera : par conſéquent, que pour trouver ſur la terre le centre & le point de la felicité humaine ; que pour avoir cette paix de l'ame, qui eſt par excellence le don de Dieu, il faut être humble, & ſincerement humble, & ſolidement humble : *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis: corde & invenietis requiem animabus veſtris.*

Car c'eſt là, mes Freres, dit ſaint Bernard, ce que la ſageſſe de Dieu incarnée a pretendu nous déclarer dans cet auguſte myſtere. Parce que nous ſommes charnels ; & comme tels, accoutumez à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même ſe faire chair, pour venir nous apprendre ſenſiblement, & ſelon l'expreſſion de ce Pere, charnellement, que l'humilité eſt la ſeule voye qui conduit à ce repos du cœur ſi ſalutaire & même abſolument ſi néceſſaire pour notre ſanctification. Quand ce ne ſeroit donc, conclut ſaint Bernard ; que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enſeignemens de ce Sauveur, & écoutons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de ſa chair. *Quia nihil præter carnem audire poteras, ecce Verbum caro factum eſt ; audias illud, vel in carne.* Bernard. Mais ce n'eſt pas aſſez.

Il nous fait encore, Chrétiens, une ſeconde leçon non moins importante. Car quelle eſt l'autre ſource de ces combats interieurs, & de ces guerres inteſtines, qui nous déchirent ſi cruellement ? convenez-en avec moi ; c'eſt la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux &

damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie ; & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de votre vie. En effet, quels soins empressez pour les acquerir ! quelles peines pour les conserver ! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre ! quels desirs insatiables de les augmenter ! quel chagrin de n'en avoir pas assez pour satisfaire, ou à vos prétendus besoins, ou à vos dépenses superfluës ! quelle douleur, quel accablement, quelle consternation, quand malgré vous ils vous échappent des mains, & qu'une mauvaise affaire, qu'un accident impreveu vous les enleve ! quelle honte de tomber par là, non seulement dans la disette, mais dans l'humiliation ! quels regrets du passé ! quelles allarmes sur le présent ! quelles inquiétudes sur l'avenir, au milieu de tant de risques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers dont vous êtes témoins, & à quoi tous les jours vous vous trouvez-vous-même exposez !

Le remede, c'est le détachement évangelique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne sera capable de l'altérer : c'est-à-dire, donnez-moi un homme vrayement détaché des biens sensibles, à quelque épreuve qu'il plaise à Dieu de les mettre, dans l'adversité comme dans la prosperité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il joüira d'une paix profonde. Usant de ses biens comme n'en usant pas, & selon la maxime de saint Paul, les possedant comme ne les possedant pas, il sera disposé à tous les évenemens. Tranquille comme Job, & inébranlable au milieu des calamitez

tés du monde, il ſe ſoutiendra par la grande penſée dont ce ſaint homme étoit penetré, & qui conſervoit le calme dans ſon ame : *Si bona ſuſcepimus de manu Domini, mala quare non ſuſcipiamus* ? Si nous avons reçû les biens de la main du Seigneur ; pourquoi avec la même ſoumiſſion n'en recevons-nous pas les maux ? Dans les diſgraces & dans les pertes, préparé comme Job à les ſupporter, il dira avec lui : *Dominus dedit, Dominus abſtulit* : c'étoit le Seigneur qui me les avoit donnés, ces biens, c'eſt lui qui me les a ôtés : il ne m'eſt rien arrivé que ce qu'il a voulu ; que ſon nom ſoit à jamais béni : *Sit nomen Domini benedictum.* Heureux état! ſolide & ferme ſoutien! reſſource contre les malheurs de la vie, toûjours prête, & qui ne peut jamais manquer. *Job.* 2. *Job.* 1. *Ibidem.*

Or c'eſt ce que votre Sauveur vient aujourd'hui vous apprendre, par un exemple bien plus propre encore à vous convaincre & à faire impreſſion ſur vos eſprits, que celui de Job. C'eſt ce que vous prêche l'étable, la chrêche, les langes de cet enfant-Dieu : *Hoc nobis prædicat ſtabulum, hoc clamat præſepe, hoc panni evangelizant.* C'eſt lui qui vous apprend que les pauvres de cœur ſont heureux, & qu'il n'y a même dans la vie que les pauvres de cœur qui ſoient heureux & qui le puiſſent être, *Beati pauperes ſpiritu* : qu'une partie donc, mais une partie eſſentielle de notre béatitude ſur la terre, eſt d'avoir le cœur libre & dégagé de l'attachement aux biens de la fortune. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à le perſuader au monde. Et en effet, à peine a-t'il paru dans le monde avec toutes les marques de la pauvreté, dont il eſt revêtu, que je vois des pauvres, ce ſont *Bernard.* *Matth.* 5.

les paſteurs, non ſeulement ſoumis & reſignez, mais beniſſans, mais glorifians Dieu dans leur état : des pauvres, qui touchez de ce qu'ils ont vû en Bethléem, s'en retournent, quoique pauvres, comblez de joye ; des pauvres contens de leur ſort, & ne portant nulle envie aux riches de Jeruſalem, parce qu'ils ont connu dans la perſonne de ce divin Enfant le bonheur & les prérogatives infinies de leur condition : *Et reverſi ſunt paſtores glorificantes & laudantes Deum.* Luc. 2. A peine a-t-il paru dans l'étable, que je vois des riches, ce ſont les Mages, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, viennent mettre leurs richeſſes à ſes pieds ; qui ſe font en ſa préſence un merite de les mépriſer, d'y renoncer, de s'en dépoüiller. Les uns & les autres heureux, parce qu'en ſe conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la paix.

Créche adorable de mon Sauveur, c'eſt toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choiſie ; c'eſt toi qui m'en découvres le tréſor ; c'eſt toi qui me la rends précieuſe & venerable ; c'eſt toi qui me la fais préferer à tous les établiſſemens & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi, mon Dieu, ſi jamais ces ſentimens, ſeuls dignes de vous, ſeuls dignes de ma profeſſion, & ſi néceſſaires enfin pour mon repos, ſortoient de mon cœur. Vous les y avez conſervez juſques à preſent, Seigneur, & vous les y conſerverez. Cependant cette paix avec nous-mêmes, toute avantageuſe qu'elle eſt, ne ſuffit pas encore, ſi nous n'y joignons la paix avec le prochain ; & c'eſt la troiſiéme inſtruction que nous devons tirer de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, comme vous l'allez voir dans la derniere partie.

III. PART.

LA paix avec le prochain eſt le fruit de la charité ; & la charité, ſelon S. Paul, eſt l'abbregé de la loi chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner ſi le même Apôtre nous a marqué, comme un des caracteres les plus eſſentiels de l'eſprit chrétien, le ſoin de conſerver la paix avec tous les hommes ; puiſqu'il eſt évident que tous les hommes ſont compris ſous le nom de prochain : *Si fieri poteſt, quod ex vobis eſt, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Si cela ſe peut, diſoit-il aux Romains, en les inſtruiſant & en les formant au chriſtianiſme, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, vivez en paix avec tout le monde : voilà l'eſprit de votre religion ; & par où l'on reconnoîtra que vous êtes les diſciples de celui qui dés ſon berceau a été le Prince & le Dieu de la paix. Rom. 12.

Peſons bien ces paroles, qui ſont ſubſtantielles. *Si fieri poteſt*, ſi cela ſe peut : l'impoſſibilité, dit S. Chryſoſtome, eſt la ſeule excuſe legitime qui puiſſe devant Dieu nous diſculper, quand nous ne vivons pas avec nos freres dans une paix & une union parfaite ; & hors l'impuiſſance abſoluë, toute autre raiſon, n'eſt qu'un vain prétexte dont nous nous flattons ; mais qui ne ſervira qu'à nous confondre au jugement de Dieu. *Quod ex vobis eſt*, autant qu'il eſt en vous, enſorte que nous puiſſions ſincerement proteſter à Dieu, que nous puiſſions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous, jamais dépendu de nous que nous n'euſſions avec nos freres cette paix ſolide, fondée ſur la charité ; l'ayant ardemment deſirée, l'ayant de bonne foi recherchée, ayant

toûjours été preparez & d'eſprit & de cœur, à ne rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus*; la paix avec tous, ſans en excepter un ſeul : l'excluſion d'un ſeul ſuffit pour nous rendre prévaricateurs, & ſujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ou qui rompent la paix. Rompre la paix avec un ſeul, c'eſt, ſelon Dieu, quelque choſe d'auſſi mortel, que de violer un ſeul commandement. La paix avec tous un ſeul excepté, nous devient donc inutile pour le ſalut, & ce ſeul que nous exceptons, doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus* ; la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y ſont plus oppoſez, & qui ne la veulent pas : les forçant par notre conduite à la vouloir, & à l'exemple de David, gardant un eſpri
Pſ. 119. de paix avec les ennemis de la paix : *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* Car, comme ajoûte S. Chryſoſtome, vivre en paix avec des ames paciſiques, avec des eſprits moderez, avec des humeurs ſociables, à peine ſeroit-ce une vertu de philoſophe & de payen, beaucoup moins doit-elle paſſer pour une vertu ſurnaturelle & chrétienne. Le merite de la charité, diſons mieux, le devoir de la charité eſt de conſerver la paix avec des hommes difficiles, fâcheux, emportez : pourquoi ? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours, que les plus emportez & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus chagrins, ſont juſtement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite ſocieté : ceux dont il nous eſt moins poſſible de nous ſéparer ; ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachez par des liens plus indiſſolubles.

Il faut donc, dit ce ſaint Docteur, que par rapport même à ces ſortes d'eſprits, nous ayons un principe de paix, ſur quoi puiſſe être ſolidement établie la tranquillité du commerce, que la charité chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel eſt-il ce principe ? le voici : une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. Entrons dans ſon cœur, prenons-en les ſentimens, tâchons à nous mettre dans les mêmes diſpoſitions que lui, contemplons ſon étable & approchons de ſa crèche ; rempliſſons-nous des vives lumieres qu'il repand dans les ames, & comprenons bien ſur tout deux choſes. Premierement, c'eſt un Dieu, qui pour témoigner aux hommes ſa charité, commence par ſe depoüiller pour eux de tous ſes interêts. Secondement, c'eſt un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, ſuivant le langage du Prophete, de toutes les benedictions de ſa douceur ; & qui s'attendrit pour nous juſqu'à ſe revêtir, tout Dieu qu'il eſt, de notre humanité ; diſons mieux, & dans un ſens plus propre à mon ſujet, juſqu'à devenir perſonnellement pour nous, comme parle l'Apôtre, la benignité & l'humanité même : *Apparuit benignitas & humanitas.* Deux moyens qu'il nous preſente, pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, deſintereſſement, & douceur. Depoüillons-nous en faveur de nos freres de certains interêts qui nous dominent, ſoyons à l'égard de nos freres doux & humains : plus d'inimitié alors, plus de diviſions, paix inviolable, paix inalterable. Quel bonheur pour moi, & quel avantage pour vous, ſi je pouvois en finiſſant, vous perſuader ces deux de- *Tit.* 3.

voirs ſi indiſpenſables dans la religion que nous profeſſons : & ſi neceſſaires dans tous les états de la vie ! Ceci demande une reflexion toute nouvelle.

C'eſt, dis-je, un Dieu, qui par amour pour nous, & pour témoigner aux hommes ſon immenſe charité, ſe dépoüille de tous ſes interêts : qui de maître qu'il étoit, ſe fait obéïſſant ; de grand qu'il étoit, ſe fait petit ; de riche qu'il
2. Cor. 8. étoit, ſe fait pauvre : *Quoniam propter vos egenus factus eſt, cùm eſſet dives.* Et je pretends, que ce deſintereſſement eſt le plus prompt & le plus infaillible moyen, pour concilier les cœurs, & pour nous unir tous dans une paix ſolide & durable.

Car, comme raiſonne ſaint Bernard, pretendre vivre en paix avec nos freres, ſans qu'il nous en coûte rien, ſans vouloir leur ſacrifier rien, ſans jamais leur ceder en rien, ſans nous incommoder pour eux, ni nous relâcher ſur rien : nous flatter d'avoir cette charité chrétienne, qui eſt le lien de la paix ; & cependant être toûjours auſſi entiers dans nos pretentions, auſſi jaloux de nos droits, auſſi determinez à n'en rien rabbattre, auſſi vifs ſur le point d'honneur, auſſi attachez à nous-mêmes ; abus, mes chers Auditeurs : ce n'eſt pas ainſi que le Dieu de la paix nous l'a enſeigné. Il ne falloit point pour cela qu'il vint au monde, ni qu'il nous ſervit de modelle. Nous n'avions ſans lui, que trop d'exemples de cette charité intereſſée : Il étoit inutile que ce Dieu fait homme, nous apportât un commandement nouveau. De tous tems les hommes s'étoient aimez de la ſorte les uns les autres, & cette prétenduë charité étoit auſſi ancienne que le mon-

de, mais auſſi le monde avec cette charité prétenduë n'avoit jamais été, ni ne pouvoit jamais être en paix.

C'eſt l'interêt, Chrétiens, qui nous diviſe. Otez la propre volonté, diſoit ſaint Bernard, il n'y aura plus d'enfer : & moi je dis ; ôtez l'interêt propre, ou plûtôt la paſſion de l'interêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de diſſentions, plus de querelles, plus de procès, plus de diſcordes dans les familles, plus de troubles dans les communautez, plus de factions dans les Etats : la paix avec la charité regnera par tout. Elle regnera entre vous & ce parent, entre vous & ce frere, cette ſœur, entre vous & cet ami, ce voiſin, ce concurrent. Dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel interêt, qui fait contre vous ſon chagrin, dès-là vous aurez avec lui la paix ; & ſouvent même, ſelon le monde, la paix que vous aurez avec lui,, vaudra mieux pour vous que l'interêt qu'on vous diſputoit, & à quoi vous renoncez. Détachez de nos interêts, nous ne conteſterons avec perſonne, nous ne nous broüillerons avec perſonne, nous ne romprons avec perſonne ; & par une infaillible conſéquence, nous goûterons les douceurs de la ſocieté, nous joüirons des avantages de la pure & ſincere charité. Semblables aux premiers chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame, nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée, & comme un avant-goût de l'éternelle felicité.

Or à la vûë de Jeſus-Chriſt, pouvons-nous avoir d'autres ſentimens que ceux-là ? Si nous ſommes chrétiens, je dis de vrais chrétiens, nous faut-il un autre juge que ce Dieu Sau-

veur, & un autre tribunal que la crêche où il eſt né, pour vuider tous les differens qui naiſſent entre nous & nos freres? Un chrétien rempli des idées que lui inſpire un myſtere ſi touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal; & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ſes interêts entre les mains d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour y apporter la paix? Voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous demande en ſon nom. Si votre frere n'a pas mérité ce ſacrifice, ſouvent très-leger, que vous lui ferez de votre interêt, Jeſus-Chriſt le mérite pour lui. Si votre frere eſt mal fondé dans ſes pretentions, & s'il n'eſt pas juſte que vous lui cédiez, au moins eſt-il juſte que vous cédiez à Jeſus Chriſt. Ce que vous refuſez à l'un, donnez-le à l'autre; ce que vous ne voulez pas accorder à votre frere, donnez-le à la charité & à Jeſus-Chriſt: par là vous acheterez la paix, vous l'acheterés à peu de frais, & par là même vous la conſerverés.

Mais peut être s'agit-il de tout autre choſe entre vous & le prochain: peut-être indépendamment de tout interêt, ce qui vous diviſe n'eſt ce de votre part, qu'une fierté qui l'a choqué, qu'un emportement qui l'a irrité; qu'une parole aigre dont il s'eſt ſenti piqué; que des manieres dures dont il s'eſt tenu offenſé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité? Si cela eſt, il ne dépend pour le ſatisfaire que de vous adoucir à ſon égard, que de lui donner certaines marques de votre eſtime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches, qui le rameneront infailliblement & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous ; j'y ſens une oppoſition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez, mon cher Auditeur, dans l'étable de Bethléem : vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humaniſé ; ou plûtôt vous y verrez dans ſa perſonne la benignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humaniſée. Je le repete ; vous y verrez un Dieu, qui pour vous attirer à lui n'a point dédaigné de vous rechercher ; qui par une condeſcendance toute divine de ſon amour, s'eſt fait même comme une gloire de vous prévenir. S'il eût attendu que vous pecheur, vous ſon ennemi & ſon ennemi declaré, vous euſſiez fait les premiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous, & quelle reſſource vous reſtoit pour le ſalut ? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous oſez vous faire je ne ſçais quel point d'honneur de n'aller jamais au devant de votre frere, pour le rapprocher de vous, & pour l'engager lui-même à revenir. Malgré la loi de la charité, d'ailleurs même après avoir été l'aggreſſeur, vous conſervez contre lui de ſcandaleux & d'éternels reſſentimens : n'eſt-ce pas renverſer tous les principes du chriſtianiſme, & vous expoſer à de terribles maledictions du ciel.

Vous y verrez un Dieu, qui pour vous gagner, vous comble des benedictions de ſa douceur; un Dieu, qui pour ſe rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la Majeſté, & qui s'humaniſe, non ſeulement juſqu'à paroître, mais juſqu'à devenir en effet homme comme vous : un Dieu, qui ſous la forme d'un enfant, vient s'attendrir ſur vous de compaſſion, & pleurer,

non pas ſes miſeres, mais les vôtres. Car c'eſt ainſi, dit S. Pierre Chryſologue, qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé : *Sic naſci voluit qui voluit amari.* Parole touchante & digne de toutes nos reflexions : c'eſt ainſi qu'il a voulu naître parce qu'il a voulu être aimé. Il auroit pû naître, & il ne tenoit qu'à lui de naître dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naiſſant de la ſorte ; il n'auroit été que reſpecté, que reveré, que redouté, & il vouloit être aimé. Or pour être aimé, il devoit s'abaiſſer juſqu'à nous ; pour être aimé, il devoit être ſemblable à nous ; pour être aimé, il devoit ſouffrir comme nous. Et c'eſt pourquoi il a voulu naître dans l'état de foibleſſe & d'abbaiſſement où ce myſtere nous le repreſente : *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Après cela, Chrétiens, affectez des airs dedaigneux & hautains envers les autres : traitez-les en eſclaves, avec empire, avec dureté ; & non pas en freres, avec patience, avec bonté : rendez-vous inflexibles à leur prieres, & inſenſibles à leurs beſoins. N'eſt-ce pas dementir votre religion ? N'eſt-ce pas même violer les droits de l'humanité ? Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de developper ce point de morale dans toute ſon étenduë.

Petr. Chryſol.

Quoiqu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà la ſainte & divine paix que nous devons capitalement deſirer, & qui ne vous coûtera jamais trop, à quelque prix qu'elle vous puiſſe être venduë : la paix avec nos freres ; & ſans exception, la paix avec tous les hommes: *Cum omnibus hominibus pacem habent s.* Mais quel eſt notre aveuglement, & le ſujet de notre confuſion ? le voici : dans les tems où Dieu nous

afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons la paix ; & dans le cours de la vie, nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la veritable paix. C'eſt-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous, une paix qui n'eſt pas de notre reſſort, une paix pour la concluſion de laquelle nous ne pouvons rien, & nous ne penſons pas à nous procurer celle qui eſt entre nos mains, celle dont nous ſommes nous-mêmes les arbitres, celle dont Dieu nous a chargez & dont il veut que nous lui ſoyons réſponſables. Nous faiſons des vœux, afin que les Puiſſances de la terre s'accordent entre elles, pour donner au monde une paix, que mille difficultez preſque inſurmontables ſemblent quelquefois rendre comme impoſſible ; & nous ne voulons pas finir de pitoyables differens dont nous ſommes les maîtres, qu'il nous ſeroit aiſé de terminer, que notre ſeule obſtination fomente : & ces Puiſſances de la terre ſi difficiles à réünir, ſont ſouvent plûtôt d'accord que nous ne le ſommes les uns avec les autres. Cette paix entre les Couronnes, malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent, eſt plûtôt concluë, qu'un procès qui fait la ruine & la deſolation de toute une famille, n'eſt accommodé. Ah ! Seigneur, je ne ſerois pas un fidele miniſtre de votre parole, ſi dans un jour auſſi ſolemnel que celui-ci, où les Anges vos Ambaſſadeurs, nous ont annoncé & promis la paix, je ne vous demandois au nom de tous mes Auditeurs cette paix ſi déſirée, qui doit pacifier tout le monde chrétien ; cette paix dont depend le bonheur de tant de nations ; cette paix pour laquelle votre Egliſe s'intereſſe tant & avec tant de raiſon, cette

paix que vous ſeul pouvez donner, & qui déſormais ne peut être que l'ouvrage de votre providence miraculeuſe & de votre abſoluë puiſſance. Je n'aurois pas, comme miniſtre de votre parole le zéle que je dois avoir, ſi à l'éxemple de vos Prophetes, je ne vous diſois aujourd'hui : *Da pacem, Domine, ſuſtinentibus te, ut Prophetæ tui fideles inveniantur.* Donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne ſoit pas en vain que nous l'ayons engagé à appaiſer votre colere pour l'obtenir. Donnez lui la paix, puiſqu'entre les proſperitez, quoiqu'humaines & temporelles, qu'il lui eſt permis d'eſperer, la paix eſt celle qui vient plus immediatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire. Mais je ſerois, ô mon Dieu, encore plus prévaricateur de mon miniſtere, ſi preferablement à cette paix, toute néceſſaire & toute importante qu'elle eſt, je ne vous demandois pour moi & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous reconcilier avec vous, celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous reconcilier avec nos freres; celle qui doit nous reconcilier avec vous, par une genereuſe & ſainte penitence; celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une ſincere humilité; celle qui doit nous reconcilier avec nos freres, par une tendre & cordiale charité.

Ramaſſons en deux mots tout ce myſtere, & finiſſons. Le Seigneur & le Dieu des armées, qui vient au monde pour y faire regner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute la terre en qualité de Roi pacifique; *Magnificatus eſt Rex pacificus ſuper faciem univerſæ*

Eccleſ. offic.

terra : voilà, Sire, ce que chante l'Egliſe dans cette auguſte ſolemnité, voilà ce que nous celebrons. Modelle admirable pour Votre Majeſté, & que je lui propoſe ici avec d'autant plus d'aſſurance, que je ſçais que c'eſt le modelle qu'elle ſe propoſe elle-même & ſur lequel elle ſe forme. Car ſans oublier la ſainteté de mon miniſtere, & ſans craindre que l'on m'accuſe de donner à Votre Majeſté une fauſſe loüange, je dois, comme Predicateur de l'Evangile, benir le ciel, quand je vois, Sire, dans votre perſonne un Roi conquerant & le plus conquerant des Rois, qui met néanmoins toute ſa gloire à être aujourd'hui reconnu le Roi pacifique, & diſtingué comme tel entre tous les Rois du monde. Je dois en preſence de cet Auditoire chrétien, rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces, quand je vois dans Votre Majeſté un Monarque victorieux & invincible, dont tout le zéle eſt de pacifier l'Europe, dont toute l'application eſt d'y travailler, & d'y contribuer par ſes ſoins, dont toute l'ambition eſt d'y réüſſir; & qui par là eſt ſur la terre l'image viſible de celui dont le caractere eſt d'être tout enſemble, ſelon l'Ecriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix.

Cette paix eſt l'ouvrage de Dieu ; & nous reconnoiſſons plus que jamais, que le monde ne la peut donner : mais notre confiance, Sire ; eſt que malgré le monde même, Dieu ſe ſervira de Votre Majeſté, de ſa ſageſſe, de ſes lumieres, de la droiture de ſon cœur, de la grandeur de ſon ame, de ſon déſintereſſement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous conſole, c'eſt que Votre Majeſté, ſuivant les regles de ſa religion, ne fait la guerre aux ennemis de

ſon Etat, que pour procurer plus utilement & plus avantageuſement cette paix à ſes ſujets. Ce qui nous raſſure, c'eſt que dans les vûës qui la font agir, toutes ſes conquêtes aboutiſſent-là; & qu'elle ne gagne des batailles, qu'elle ne force des villes, qu'elle ne triomphe par tout que pour parvenir plus ſûrement & plus promptement à cette paix. Ce qui ſoutient nos eſperances, & au même-tems, ce qui augmente notre veneration & notre zéle pour Votre Majeſté, c'eſt que ſon amour pour ſon peuple l'emportera toûjours en ceci par deſſus ſes interêts propres; & que touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne ſacrifie au bien de cette paix; qu'ainſi, en veritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le Héros du monde chrétien, d'en être encore le pacificateur. Car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques; voilà ce qui couronnera votre regne; voilà ce qui achevera votre glorieuſe deſtinée.

Accompliſſez mes vœux, Seigneur; ou plûtôt, beniſſez les intentions de ce Roi pacifique & conquerant, qui ſçait ſi bien ſe conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le miniſtere de vos Anges: & s'il étoit vrai que vous fuſſiez encore irrité contre les hommes; ſi les pechez des hommes méritoient encore les fleaux de votre juſtice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la priere que vous fit autrefois David, & de vous dire comme lui dans le même eſprit: *Diſſipa gentes quæ bella volunt.* Diſſipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre. Renverſez leurs deſ-

Pſ. 67.

ſeins, rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entrepriſes, troublez leurs conſeils. Souffrez que j'ajoûte avec le même Prophete: *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu, que votre colere éclate, repandez-là ſur ces nations qui ne vous connoiſſent point, & ſur ces Royaumes qui n'invoquent point votre nom : c'eſt-à-dire, ſur ces nations où la verité de votre Religion n'eſt pas connuë, & ſur ces Royaumes où l'hereſie a aboli la pureté de votre culte. Mais par un effet tout contraire, repandez votre miſericorde ſur ce Royaume chrétien, où vous êtes invoqué, ſervi, adoré en eſprit & en verité. Repandez-la ſur ce Monarque qui m'écoute ; & qui plus zelé pour votre gloire que pour la ſienne, met aujourd'hui à vos pieds, non ſeulement ſon ſceptre & ſa couronne ; mais toute la gloire de ſes conquêtes, pour vous en faire un hommage comme au Dieu de la paix : qui pour le bien de votre Egliſe, prefere cette paix à l'accroiſſement de ſon empire ; & qui au milieu de ſes proſperitez & du ſuccès de ſes armes, ne refuſe pas pour elle de ſe relâcher de ſes droits. Dans des diſpoſitions ſi ſaintes, que ne doit-il pas attendre de vous ; & quels effets, ou plûtôt, quels miracles de protection n'avons-nous pas droit de nous promettre pour lui ? C'eſt l'homme de votre droite, Seigneur: étendez ſur lui votre main, animez-le de votre eſprit, rempliſſez-le de vos lumieres, fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous le ſoutiendrez, toutes les puiſſances du monde, quoique liguées & conjurées, ne prevaudront pas contre lui ; & avec votre divin ſecours, nous

Pſal. 78.

Fiat manus tua ſuper virum dexteræ tuæ. Pſ. 79.

ne doutons point, ô mon Dieu, que nous n'obtenions enfin cette paix ſalutaire, que nous vous demandons comme un des fruits de la naiſſance de notre adorable Sauveur, & comme un moyen qui nous aidera à meriter la bienheureuſe & l'éternelle paix dont vos élus joüiſſent dans le ciel. Je vous la ſouhaite, mes chers Auditeurs, au nom, &c.

AUTRE
AVENT
PRÊCHÉ
DEVANT LE ROY.

SERMONS
CONTENUS DANS CET AVENT.

POur la Fête de tous les Saints : *Sur la sainteté*, pag. 235

Pour le I. Dimanche de l'Avent : *Sur le Jugement dernier*, 274.

Pour le II. Dimanche de l'Avent : *Sur le Respect humain*, 312

Pour le III. Dimanche de l'Avent : *Sur la severité Evangelique*, 349

Pour le IV. Dimanche de l'Avent : *Sur la Penitence*, 386

Pour la Fête de Noël : *Sur la Nativité de Jesus-Christ*, 423

SERMON

POUR LA FESTE

DE

TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.

Dieu eſt admirable dans ſes Saints. Au Pſeaume 67.

SIRE,

A conſiderer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui même l'admirer, parce qu'il eſt trop élevé au-deſſus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoiſſons ſur la terre que dans ſes ouvrages, ce n'eſt auſſi ſur la terre que dans ſes ouvrages, ce n'eſt auſſi ſur la terre, à proprement parler, que dans ſes ouvrages qu'il eſt admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce ſont les Saints; & par conſequent, diſoit le Prophete

Royal, c'eſt ſur tout dans ſes Saints qu'il nous paroît digne de nos admirations. *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

En effet, de quelque maniere que nous enviſagions les Saints ; Dieu eſt admirable en eux: & quand je m'en tiendrois au ſeul Evangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable que d'avoir conduit des hommes à la poſſeſſion d'un Royaume par la pauvreté? que de leur avoir fait trouver la conſolation & la joye par les pleurs & l'adverſité, que de les avoir élevez par les humiliations au comble de la gloire, & pour me ſervir de l'expreſſion de ſaint Ambroiſe, de les avoir béatifiez par les miſeres mêmes? Car voilà, ſi je puis uſer de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint Eſprit nous donne l'intelligence dans cette ſolemnité ; & que nous n'aurions jamais pû comprendre, ſi les Saints que nous honorons n'en étoient une preuve ſenſible : voilà les miracles que Dieu a operez dans ſes Elus. *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

J'ajoûte néanmoins, mes chers Auditeurs, après ſaint Leon Pape, une choſe qui me ſemble encore plus propre à nous toucher, par l'interêt que nous y devons prendre, comme chrétien. Car Dieu, dit ce Pere, eſt particulierement admirable dans ſes Saints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvûs d'un puiſſant ſecours, c'eſt celui de leur protection; & qu'en même-tems il nous a mis devant les yeux un grand modelle, c'eſt l'exemple de leur vie ; *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis; in quibus & præſidium nobis conſtituit, & exemplum.* Je m'attache à cet exemple des Saints, pour établir ſolidement les importantes veritez que j'ai à vous annoncer, & ſans rien dire du ſecours que nous

Leo in natali S. Laurentii.

pouvons attendre d'eux & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenuë en nous proposant ces illustres predestinez, dont la Sainteté doit produire en nous de si merveilleux effets pour notre sanctification. Vierge sainte, Reine de tous les Saints, puisque vous êtes la mere du Saint des Saints; vous en qui Dieu s'est montré souvetainement admirable; puisque c'est en vous & par vous qu'il s'est fait homme,& qu'il s'est rendu semblable à nous: faites descendre sur moi ses graces. Il s'agit d'inspirer à mes Auditeurs un zéle sincere, un zéle efficace d'acquerir cette sainteté si peu goûtée, si peu connuë, si peu pratiquée dans le monde, & toutesfois si necessaire pour le salut du monde. Je ne puis mieux réüssir dans cette entreprise, que par votre intercession; & c'est ce que je vous demande, en vous addressant la priere ordinaire. *Ave Maria.*

EN trois mots j'ai compris, ce me semble, trois sujets de la plus juste douleur, soit que nous soyons sensibles aux interêts de Dieu, soit que nous ayons égard aux notres; quand j'ai dit que la sainteté si necessaire pour nôtre salut, étoit peu goûtée, peu connuë & peu pratiquée dans le monde. Mais je pretends aussi vous consoler, Chrétiens, quand j'ajoûte que Dieu par son adorable sagesse, a sçû remedier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la sainteté de ses élus, & en les predestinant pour nous servir d'exemples. Je m'explique.

Cette sainteté que Dieu nous commande, & sans laquelle il n'y a point de salut pour

nous par une deplorable fatalité, trouve dans les eſprits des hommes trois grands obſtacles à vaincre, & qu'elle a peine ſouvent à ſurmonter; ſçavoir le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus ſimplement. Trois ſortes de chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le peché & par la corruption du monde même, ſont mal diſpoſez à l'egard de la ſainteté. Car les libertins la cenſurent, & tâchent à la décrier. Les ignorans la prennent mal; & dans l'uſage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croyent faire, ils n'en ont que de fauſſes idées. Enfin, les lâches la regardent comme impoſſible, & deſeſperent d'y parvenir. Les premiers, malins & critiques, la rendent odieuſe; & de-là vient qu'elle eſt peu goûtée: les ſeconds, groſſiers & charnels, s'en forment des idées, non ſelon la verité, mais ſelon leur goût ou ſelon leurs ſens; & de-là vient qu'elle eſt peu connuë. Les derniers, foibles & puſillanimes, s'en rebutent, & y renoncent dans la vûë des difficultez qu'ils y rencontrent; & de-là vient qu'elle eſt rare & peu pratiquée. Trois dangereux écueils à éviter dans la voye du ſalut: mais écueils dont nous nous preſerverons aiſément, ſi nous voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je ſoutiens, & voici le partage de ce diſcours, je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, & pour juſtifier contre lui la vraye ſainteté. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus claire de toutes les demonſtrations, pour confondre les erreurs du chrétien ſeduit & trompé, & pour lui faire voir en quoi conſiſte la vraye ſainte-

té. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt le plus efficace de tous les motifs, pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du chrétien lâche, & pour le porter à la pratique de la vraye ſainteté. De là n'aurai-je pas droit de conclure, que Dieu eſt admirable dans ſes Saints, lorſqu'il nous les donne pour modelles ? *Mirabilis Deus in ſanctis ſuis.* Je parle encore une fois à trois ſortes de perſonnes, dont il eſt aujourd'hui queſtion de rectifier les ſentimens ſur le ſujet de la ſainteté chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorans qui ne la connoiſſent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer ; & ſans autre raiſonnement je montre aux premiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur libertinage eſt inſoutenable ; aux ſeconds, que leur ignorance eſt ſans excuſe ; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de pretexte. Trois veritez que je vais développer : appliquez-vous.

C'Eſt de tout tems que la ſainteté, & même la plus ſolide & la plus vraye, a été en butte à la malignité des libertins & à leur cenſure. C'eſt de tout tems qu'ils l'ont combattuë comme ſes plus déclarez ennemis : & c'eſt pour cela, ou qu'ils ont tâché de ſe perſuader & de perſuader aux autres, qu'ils n'y avoit point dans le monde de vraye ſainteté ; ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fauſſe, de la décrier. Deux artifices dont ils ſe ſont ſervis pour défendre, & s'ils avoient pû, pour autoriſer leur libertinage contre la ſainteté chrétienne ; qui néanmoins a toûjours été, & ſera toûjours devant Dieu I. PART.

& devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que ſaint Jerôme a ſubtilement demêlez dans une de ſes Epîtres, où il s'en explique ainſi : *Lacerant ſanctum propoſitum, & nequitiæ ſuæ remedium arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus, ſi turba ſit pereuntium, ſi omnibus detrahatur.* Ce Pere parloit en particulier de certains eſprits prétendus forts, qui témerairement & ſans reſpect blâmoient la conduite de ſainte Paule & le courage qu'elle avoit eû de quitter Rome, pour aller chercher ſon ſalut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles ſont remarquables & d'autant plus dignes d'être peſées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre ſiecle. *Lacerant ſanctum propoſitum* : parce qu'ils raiſonnent en mondains, diſoit ſaint Jerôme, ils dechirent par leurs railleries, & même par leurs médiſances, tout ce que les ſerviteurs de Dieu font de plus édifiant & de plus loüable pour honorer Dieu. *Et nequitiæ ſuæ remedium arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus* : ils croyent leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardieſſe de ſoutenir qu'il n'y a point de Saint ſur la terre ; que ceux qu'on eſtime tels, ont comme les autres leurs paſſions & leurs vices & des vices mêmes groſſiers ; que les plus gens de bien ſont comme eux dans la voye de perdition, & qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde eſt corrompu & perverti. Non ſeulement ils ſoupçonnent que cela peut être ; mais ils s'aſſurent que cela eſt, & dans cette ſuppoſition auſſi extravagante que maligne, ils ſe conſolent : comme ſi l'affreuſe opinion qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la juſtification de leur iniquité.

Hieron. Ep. lib. 2. Epiſt. 45. juxta editionem Caniſii.

Ibid.

té, & devoit les guérir de tous les remords interieurs qu'ils auroient infailliblement à eſſuyer, ſi le monde leur faiſoit voir des hommes vrayement vertueux, & dont la vie éxemplaire fût un reproche ſenſible de leur impieté & de leurs déſordres. *Et nequitiæ ſuæ remedium arbitrantur, ſi omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la penſée de ce ſaint Docteur. *Idem.*

La premiere injuſtice que le libertin fait à la ſainteté chrétienne, eſt de ne la vouloir pas reconnoître, c'eſt-à-dire, de pretendre que ce que l'on appelle ſainteté, n'eſt rien moins dans les hommes que ſainteté; que dans les uns c'eſt vanité, dans les autres ſingularité, dans ceux-ci dépit, & chagrin, dans ceux-là foibleſſe & petiteſſe de génie; & malgré les dehors les plus ſpécieux, dans pluſieurs, impoſture & hypocriſie. Car c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particulierement à la Cour: dans ce grand monde où vous vivez; dans ce monde, que je puis appeller l'abregé du monde. Monde prophane, dont la malignité, vous le ſçavez, eſt de n'admettre point de vraye vertu; de ne convenir jamais du bien; d'être toûjours convaincu que ceux qui le font, ont d'autres vûës que de le faire; de ne pouvoir croire qu'on ſerve Dieu purement pour le ſervir, ni qu'on ſe convertiſſe purement pour ſe convertir, de n'en voir aucun éxemple, qu'on ne ſoit prêt à conteſter; de critiquer tout & à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie. Malignité, reprend ſaint Jerôme, injurieuſe à Dieu, & pernicieuſe aux hommes: ne perdez pas cette réflexion qui vous peut être infiniment utile & ſalutaire.

Malignité injurieuſe à Dieu, puiſque par là

l'on ôte à Dieu la gloire qui lui eſt dûë, en attribuant à tout autre qu'à lui, les œuvres dont il eſt l'auteur, comme nous apprenons de l'Evangile, que les Phariſiens en uſoient à l'égard du Fils de Dieu. Car que faiſoient-ils? ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-Homme : ils diſoient qu'il chaſſoit les démons par la puiſſance de Béelzebub, le Prince des ténebres. Et que fait-on à la Cour ? On veut, & l'on veut ſans diſtinction, qu'un interêt ſecret y ſoit le reſſort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les reſolutions qu'on y prend de mener une vie chrétienne, de toutes les converſions qui y paroiſſent, de toutes les reformes qu'on y apperçoit. On veut qu'une baſſe & ſervile politique en ſoit le principe & la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, & qui commence de bonne foi à regler ſes mœurs, qu'elle prétend quelque choſe, qu'il y a du myſtere dans ſa conduite, que ce changement eſt une ſcene qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'eſt-il pas ſemblable à l'autre ; & ſi le langage des Phariſiens a été un blaſpheme contre Jeſus-Chriſt, celui du monde qui juge & qui décide de la ſorte, eſt-il moins injuſte & moins criminel ?

Malignité pernicieuſe aux hommes, puiſque le mondain ſe prive ainſi d'une des graces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédeſtination les plus efficaces, qui eſt le bon exemple : ou plûtôt, puiſqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à ſon égard cette grace du bon exemple. Ces converſions, dont il eſt témoin, & qu'on lui propoſe pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet ſur lui, que

de lui faire former mille raiſonnemens, mille jugemens temeraires & mal fondez; que de lui faire prophaner ce qu'il y a de plus ſaint par les railleries les plus piquantes, & ſouvent même par les diſcours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet eſprit d'orgueil qui le porte à s'ériger en cenſeur ſi ſevere de la ſainteté. D'où il arrive, que bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il ſe confirme dans ſes deſordres, il demeure dans ſon impenitence, il s'y obſtine & ſe rend encore plus incorrigible. Au lieu que les ames fidelles marchent avec ſimplicité dans les voyes de Dieu; profitent du bien qu'elles ſuppoſent bien, au hazard même de s'y tromper; s'édifient des vertus quoique douteuſes, qui leur paroiſſent vertus; de ces exemples mêmes conteſtez ſe font des leçons & des regles: heureuſes qu'il y en ait encore; & ſans penſer à les combattre, beniſſant Dieu de ce qu'il les ſuſcite pour ſa gloire, pour le bien de ſes élûs, & pour la confuſion du libertinage.

Car je l'ai dit, Chrétiens, & je le repete: quelque préſomptueux que puiſſe être le libertinage du monde, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irreprochables, que Dieu dans tous les tems lui a oppoſez, & qu'il lui oppoſera toûjours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle ſaint Paul; cette innombrable multitude de Saints dont nous honorons la glorieuſe memoire, eſt en faveur de la ſainteté chrétienne un argument trop plauſible, & une preuve trop éclatante & trop forte pour pouvoir être affoiblie par toute l'impieté du ſiécle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le ſçais, & peut être trop, pour

n'en pas gemir moi-même. Mais l'impieté du ſiecle peut-elle ſe prevaloir de l'hypocriſie, pour en tirer cette dangereuſe conſequence, qu'il n'y a point dans le monde de vraye ſainteté! Au contraire, repond ingénieuſement S. Auguſtin, c'eſt de-là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraye ſainteté, parce qu'il ſe trouve des ſaintetez fauſſes; & la raiſon qu'il en apporte, eſt ſans replique: parce que la fauſſe ſainteté, ajoûte-t-il, n'eſt rien autre choſe, qu'une imitation de la vraye, comme la fiction eſt une imitation de la verité.

En effet, ce ſont les vrayes vertus, qui par l'abus qu'on en a fait, en voulant les imiter, ont produit, contre l'intention de Dieu, les fauſſes vertus. Le demon, pere du menſonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pû les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraïe humilité par mille vains phantômes d'humilité, la vraïe ſeverité de l'Evangile par l'apparente ſeverité de l'hereſie, le vrai zele par le zele jaloux, la vraïe religion par l'idolatrie & la ſuperſtition. Temoignage évident, dit S. Auguſtin, qu'il y a donc une vraïe religion, un vrai zele, une vraïe ſeverité de mœurs, une vraïe humilité de cœur, en un mot une vraïe ſainteté; puiſqu'il eſt impoſſible de contrefaire ce qui n'eſt pas, & que les copies, quoique fauſſes, ſuppoſent un modelle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraïe ſainteté, l'impieté du ſiecle la plus maligne demeure deſarmée & ſans defenſe. Que cette ſain eté pure & ſans reproche, ſoit rare parmi les hommes, qu'elle ſe rencontre en peu de ſujets, cela ne favoriſe en aucune ſorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde

qu'un ſeul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſa condamnation : & Dieu par une providence toute ſpéciale, diſpoſe tellement les choſes, que cet exemple ſeul, ſi vous le voulez, ne manque jamais ; & que malgré l'iniquité, il y en a toûjours quelqu'un que le mondain lui-même de ſon propre aveu, ne peut s'empécher de reconnoître.

Oüi, mon cher Auditeur, ſi vous êtes aſſez malheureux, pour être du nombre de ceux à qui je parle ici, & que je combats ; ce ſeul homme de bien que vous connoiſſez, & qui eſt, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, & dont vous voudriez repondre ; c'eſt celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu. Lui ſeul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foibleſſe, le deſordre de votre libertinage. En vain pour votre juſtification voudrez-vous alleguer l'hypocriſie de tant de mauvais chrétiens. S'il y a eû dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si pluſieurs ont abuſé de la ſainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excés tout oppoſé, ni vous livrer au gré de vos paſſions. Car il n'étoit pas neceſſaire que vous fuſſiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite & le libertin, il y avoit un parti à ſuivre, & même un parti honorable, c'étoit d'être chrétien & vrai chrétien. Que ceux que vous avez traitez de faux devots, l'ayent été ou non, c'eſt ſur quoi ils ſeront jugez : mais votre cauſe, qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pû devenir meilleu-

te. Tant de faux devots, de devots ſuſpects qu'il vous plaira, en voici un aprés tout, que vous ne pouvez recuſer ; en voici un qui vous confond, & qui vous confond par vous-même. Car ce juſte que vous avez vous-même reſpecté, ce juſte en qui vous avez reconnu vous-même tous les caracteres d'une pieté ſincere & ſolide, que ne l'avez-vous imité, & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé ſur ſes exemples ?

Cela, dis-je, ſuffiroit pour faire taire l'impieté. Ce ſeroit aſſez de ces Saints, quoique rares & ſinguliers, que Dieu vous fait voir ſur la terre ; de ces Saints qui non ſeulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant, d'être generalement approuvez des hommes ; de ces Saints dont la vertu eſt ſi unie, ſi ſimple, ſi pure, ſi hautement & ſi univerſellement canoniſée, que le libertinage même eſt forcé de les honorer. Car il y en a ; & quelque reprouvé que ſoit le monde, il y en a au milieu de vous : vous ſçavez bien les deméler, & vous ne vous trompez pas dans le diſcernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus ; & pour un juſte dont l'exemple pourroit ſuffire, Dieu m'en decouvre aujourd'hui une multitude innombrable, & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel ; & m'élevant au-deſſus de la terre, il me montre ces troupes d'élûs, qu'une ſainteté éprouvée, purifiée, conſommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit S. Chryſoſtome (induction admirable, & dont vous devez être touchez) des hommes en qui la ſainteté n'a été, ni temperament, puiſqu'elle a reformé, changé, detruit

dans eux le temperament; ni humeur, puiſqu'elle ne les a ſanctifiez qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant ſans ceſſe l'humeur: ni politique, puiſqu'elle les a dégagez de toutes les vûës humaines : interêt, puiſqu'elle les a fait renoncer à tous interêts, ni vanité, puiſqu'elle les a en quelque ſorte anéantis, & qu'ils ne ſe ſont preſque tous ſanctifiez qu'en ſe cachant dans les tenebres ; ni chagrin, puiſqu'elle les a ſouvent détachés, ſeparés du monde, lorſqu'ils étoient plus en état de joüir des proſperités, & de goûter les agrémens du monde ; ni foibleſſe, puiſqu'elle leur a fait prendre les plus genereuſes réſolutions, & ſoutenir les plus héroïques entrepriſes ; ni petiteſſe de genie, puiſqu'en ſouffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidelité même a admirée; ni hypocriſie, puiſque bien loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur ſoin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le chriſtianiſme a formez; & dont la ſainteté inconteſtablement reconnuë, eſt d'un ordre ſi ſupérieur à tout ce que la philoſophie payenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enſeigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de ſaint Auguſtin, l'exemple de ces héros chrétiens, dont nous ſolemniſons la fête, eſt une des preuves les plus invincibles, qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace ſurnaturelle qui agit en nous. Pourquoi ? parce qu'une ſainteté auſſi éminente que celle-là, ne peut être ſortie du fonds d'une nature auſſi corrompuë que la nôtre; parce que la philoſophie & la raiſon ne vont point juſques-là ; parce qu'il n'y donc que la

grace de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe ainſi élever les hommes au deſſus de toute l'humanité, & que c'eſt par conſequent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que celebre aujourd'hui l'Egliſe militante, dans cette auguſte ſolemnité qu'elle conſacre à l'Egliſe triomphante. Voilà de quoi le ciel eſt rempli. Exemples memorables, dont l'impieté n'effacera jamais le ſouvenir; & contre leſquels elle ne preſcrira jamais. Exemples convaincans, auſquels il faut que le libertinage cede, & qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracle de votre grace, ô mon Dieu, dont je me ſers ici, pour répandre au moins dans la Cour, du plus chrétien de tous les Rois les ſentimens de reſpect & de veneration dûs à la vraye pieté. Heureux, ſi j'en pouvois bannir cet eſprit mondain, toûjours déclaré contre ceux qui vous ſervent, ou plûtôt, Seigneur, toûjours déclaré contre votre ſervice même! Heureux ſi je pouvois le détruire dans tous les cœurs; ſi je pouvois détromper toutes les perſonnes qui m'écoutent, & leur faire une fois comprendre combien ces injuſtes préjugez, dont on ſe laiſſe ſi aiſément prévenir, & où l'on aime tant à s'entretenir, ſont capables de les éloigner, & les éloignent en effet de vous!

La ſeconde injuſtice du libertin à l'égard de la ſainteté ne conſiſte plus à la déſavoüer, mais à la décréditer, à la rendre odieuſe, en lui imputant des défauts prétendus, & en les employant contre elle pour la noircir. Car comme remarque le ſçavant Chancelier Gerſon, homme entre tous les autres très-penetrant & très-éclairé dans la ſcience des mœurs, la ſainteté chrétienne n'eſt point reſponſable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui

qui s'addonne au culte de Dieu, a encore ſes foibleſſes & ſes paſſions, il les a parce qu'il eſt homme; & non parce qu'il eſt pieux. Bien loin que la pieté les fomente & les autoriſe, elle eſt la premiere à les lui reprocher, & elle ne ceſſe jamais de les combattre. Si elle n'en triomphe pas toûjours, & ſi les paſſions l'emportent quelquefois ſur elle, tel eſt notre deſordre & non pas le ſien. Il y a plus, & eſt-il juſte d'exiger de la vraye pieté, parce qu'elle eſt en elle-même parfaite & divine, que d'abord elle nous rende les hommes parfaits? Comme elle ne préſume point de pouvoir faire dans cette vie des Saints impeccables, auſſi ne doit-on pas s'en prendre à elle, ſi ceux qui s'engagent à ſuivre ſes voyes, ſont encore ſujets aux fragilitez humaines. Relever l'homme de ſes chutes; l'humilier dans la vûë de ſes miſeres, lui faire trouver dans ſes paſſions mêmes la matiere & le fonds de ſes merites, c'eſt à quoi elle travaille, de quoi elle repond; & non pas d'affranchir l'homme de tous pechez, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéïr à Dieu, & en vûë de ſon ſalut, prend-il le parti de la pieté? dès-là on ne lui pardonne plus rien, & l'on eſt determiné à lui faire des crimes de tout: dés-là il ne lui eſt plus permis d'avoir ni paſſion, ni imperfection; on veut qu'il ſoit irréprehenſible: & s'il ne l'eſt pas, on en accuſe la pieté même. Malignité, ajoûte ſaint Jerôme, la plus inique. Car enfin, ſi la pieté doit être expoſée à la cenſure du monde, au moins la cenſure du monde doit-elle être équitable; & s'il ne veut pas lui faire grace, au moins

doit-il lui faire juſtice. Pourquoi donc ces préventions contre elle? pourquoi ces ſuppoſitions en lui imputant comme propre, ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable? Pourquoi cette averſion ſecrette envers ceux qui l'ont embraſſée? pourquoi ce penchant à les railler, à les abbaiſſer, à empoiſonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualitez, à exaggerer les mauvaiſes, ſi quelquefois ils en font paroître? Eſt-ce aïnſi que nous en uſons avec le reſte des hommes; & l'attachement au ſervice de Dieu a-t-il quelque choſe qui doive attirer le mépris & la haine? Je pourrois m'en tenir-là pour la confuſion de l'impie; mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui oppoſe dans la perſonne des Saints, & pour une conviction plus entiere, ſur tout plus ſenſible, des hommes tels que les concevoit ſaint Paul, & tels en effet qu'ils ont paru ſelon l'idée de cet Apôtre; édifiant le monde, & ſervant de modelles au monde, des hommes irrépréhenſibles au ſens même que le monde les veut, & que le libertin les demande: des hommes en qui la pieté n'a été, ni préſomptueuſe, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni diſſimulée, ni jalouſe, ni bizarre, ni intriguante, ni dominante.

Ce ſont-là ceux que l'Egliſe oppoſe au libertinage. Ces bienheureux, dont elle honore la memoire, ce ſont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en ſont ou preſervez ou corrigez, que par l'exercice & l'étude des vertus chrétiennes. D'où il s'enſuit que leur ſanctification, en juſtifiant le

parti de la pieté, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin qui entreprend de la rendre mepriſable. Leur ſiecle, quoique perverti, les a reconnus & publiez tels que je vous les dépeints. Comme tels, les ſiecles ſuivans les ont béatifiez & canoniſez ; c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte ſi ſolemnel : c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, qu'ils ſont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été ſans tache devant les hommes : *Sine maculâ enim ſunt ante thronum Dei.* Serons-nous aſſez injuſtes pour leur diſputer tout à la fois, & leur ſainteté & leur gloire ? Mais ſerons-nous au même-tems aſſez aveugles, pour ne pas découvrir toute la foibleſſe de l'impieté ? Reprenons : le libertin combat la ſainteté chrétienne, & je vous ai fait voir que l'exemple des Saints rend ſon libertinage inſoutenable. L'ignorant ne connoît pas la ſainteté chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend ſon ignorance inexcuſable. C'eſt la ſeconde partie. *Apoc.* 14.

IL ne faut pas douter, que ſaint Paul écrivant à Timothée ſon diſciple, n'eût en vûë les derniers ſiécles de l'Egliſe, & en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit, & qu'il remarquoit même dès-lors dans le chriſtianiſme, il déploroit ſur tout l'aveuglement de certaines ames ſéduites, qui étudioient ſans ceſſe la religion, & qui ne parvenoient jamais à la ſcience de la religion ; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les preceptes, & qui n'en comprenoient jamais l'eſſentiel, ni le fond ; qui s'épuiſoient en ſpeculations, pour s'y ren- II. PART.

dre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais, parce que jamais elles n'en venoient à la pratiquer ; en un mot, qui cherchant en apparence le Royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient ſans le connoître : toûjours éloignées de la ſolide pieté, parce qu'avec toute leur étude, elles ne s'étoient jamais formé une juſte image de
2. Tim 3. la pieté : *Semper diſcentes, & nunquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des maux dont le grand Apôtre ménaçoit l'Egliſe de Dieu ; & n'eſt-ce pas ce qne nous voyons aujourd'hui ? Quelque ſpirituel & quelque raffiné que ſe pique d'être le ſiecle où nous ſommes nez, avoüez-le, mes chers Auditeurs, qu'un des abus qui y regnent davantage, eſt de ſe laiſſer prévenir des erreurs les plus groſſieres ſur ce qui regarde la veritable pieté & la ſainteté chrétienne. J'en appelle à vos connoiſſances, & je ſuis certain que vous en convenez déja avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font conſiſter la ſainteté dans ce qui eſt ſelon leur ſens, & les autres dans ce qui eſt ſelon leur goût : les uns dans des choſes extraordinaires & ſingulieres, & les autres dans des choſes extrêmes & outrées : les uns dans ce qui éclate & qui brille, & les autres dans ce qui effraye & qui rebutte. Les uns ſe la figurent hors de leur état, & les autres ſe la propoſent au de là de leurs forces & de leur pouvoir : les uns l'imaginent contraire aux bienſéances & aux regles qu'il faut obſerver dans le monde ; & les autres s'en font des plans oppoſez à leurs obligations mêmes les plus étroites & à leurs engagemens particuliers par rapport au monde : les uns l'attachent à cer-

tains moyens auſquels ils ſe bornent, pendant qu'ils negligent la fin ; & les autres la réduiſent à des idées vagues de la fin dont ils ſe repaiſſent pendant qu'ils negligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, & quelle matiere à nos reflexions !

Or je dis que l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs ; qu'il nous démontre ſenſiblement que la ſainteté ne conſiſte point en tout cela, ne depend point de tout cela, n'eſt rien moins, ou plûtôt, eſt quelque choſe de meilleur & de plus raiſonnable que tout cela. Pourquoi ? parce que les Saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une verité, mais une verité touchante, une verité édifiante, une verité conſolante ; ſçavoir, qu'indépendamment de notre ſens ou de notre goût, que ſans l'éclat de certaines œuvres ou leur auſterité, que ſans ſortir de notre condition ni quitter les voyes communes, que ſans prendre des moyens particuliers ni ſe propoſer une autre fin que celle même qui nous eſt marquée dans la ſituation preſente où nous nous trouvons, toute la ſainteté, la vraye ſainteté eſt de remplir ſes devoirs, & de les remplir dans la vûë de Dieu ; d'être parfaitement ce que l'on doit être, & de l'être ſelon Dieu : de ſe conduire d'une maniere digne de l'état où l'on eſt appellé de Dieu. Verité à laquelle notre raiſon ſe ſoumet d'abord, & qu'il ſuffit de comprendre pour en être perſuadé, verité que toutes les Ecritures nous ont enſeignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modelles que Dieu nous preſente aujourd'hui.

Car dans ces modelles, qu ſont les Saints » détrompé de toute illuſion, je vois clairement

& diſtinctement ce que c'eſt que d'être ſaint, & je le vois ſans efforts, ſans embarras de préceptes, comme ſi la ſainteté elle-même ſe découvroit à moi, & devenoit ſenſible pour moi. Et puiſqu'il n'eſt rien hors de Dieu de plus excellent, rien de plus divin qu'une ſainteté de ce caractere, c'eſt-à-dire, une ſainteté fondée ſur les devoirs, reglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs: dès que je l'enviſage de la ſorte, tout révolté que je puis être contre mes devoirs, je me ſens forcé à lui donner mon eſtime; & cette eſtime dont je ne puis me défendre, m'en fait naître un amour ſecret, dont je me défends encore moins. Je dis: voilà ce que je devois être; voilà ce que ma raiſon, ce que ma conſcience, ce que ma religion me reprocheront toûjours de n'être pas: je le dis; & l'aveu que j'en fais, eſt pour moi un témoignage infaillible, que c'eſt donc là, & là ſeulement que ſe réduit ce que nous appellons ſainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous ſolemniſons la fête, ne ſont point preciſement devenus ſaints, pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choſes extraordinaires & éclatantes. S'ils en ont fait, dit ſaint Bernard, & ſi l'hiſtoire de leur vie les rapporte; ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulemens de leur ſainteté, mais elles n'en n'ont jamais été ni le fonds, ni la meſure. Ils les ont faites, ſi vous voulez, parce qu'ils étoient ſaints; mais ils n'ont jamais été ſaints, parce qu'ils les faiſoient: & en effet, ils pouvoient être ſaints ſans cela, comme avec cela ils auroient pû ne l'être pas.

Ils pouvoient être ſaints ſans cela. Combien de predeſtinez, maintenant heureux & paiſibles

poſſeſſeurs de la gloire, n'ont jamais rien fait ſur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait diſtinguez ? Et ils pouvoient avec cela n'être pas ſaints. Combien de reprouvez, victimes de la juſtice de Dieu, & livrez au feu éternel, ont fait ſur la terre des actions de vertu, à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnoit, & peut-être pour ces vertus mêmes prétenduës les rejettoit. Saints ſans cela : ainſi l'ont été des millions d'élûs, dont les noms ſont écrits dans le ciel, quoi qu'inconnus dans l'Egliſe même. Dieu, comme remarque S. Auguſtin, a pris plaiſir à les ſanctifier dans l'obſcurité d'une vie commune, d'une vie cachée, & quand il les a introduits dans ſon Royaume, il ne leur a point dit: entrez, ſerviteurs fidelles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choſes, mais parce que vous avez été fidelles dans les plus petites : *Quia in pauca fuiſti fidelis.* Rien moins que ſaints, ou plûtôt reprouvez avec cela : ainſi doit-il arriver à ces malheureux, qui diront à Dieu : Seigneur, n'avons-nous pas prophetiſé en votre nom? n'avons-nous pas chaſſez les demons? mais à qui Dieu repondra: je ne vous ai jamais connus, & je ne vous connois point encore. Propheres & faiſeurs de miracles tant qu'il vous plaira: ce n'eſt point par-là que je fais le diſcernement & le choix de ceux qui m'appartiennent. *Mat.* 25.

Ce que je dis, Chrétiens, eſt tellement vrai, que Marie la plus ſainte des créatures eſt néanmoins celle dont l'Evangile, par un deſſein particulier de la providence, a moins publié de miracles. Que dis-je, & fait-il même mention d'un ſeul ? En marque-t-il un ſeul de Jean-Baptiſte, le précurſeur de Jeſus Chriſt ? & n'eſt-

ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfans des hommes, nul n'avoit été devant Dieu, ni plus grand, ni plus saint ? Disons-en autant de mille autres choses, avec lesquelles on confond tous les jours la sainteté : autant de ces austeritez que le monde admire, & qui selon la judicieuse remarque de l'Evêque de Geneve, ne sont tout au plus que des moyens pour aller à la sainteté, mais nullement la sainteté même. Il y a dans le ciel des Saints du premier ordre, qui n'ont jamais été par profession ni solitaires ni austeres : le Saint des Saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru ; & peut-être l'enfer est-il plein de pénitens, d'anachoretes, que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints sont-ils devenus saints, & en quoi proprement consiste le fonds de leur sainteté ? Ah ! Chrétiens, c'est ici qu'il est de votre interêt de m'écouter. Car voici en deux mots votre instruction & votre consolation.

Ils n'ont été saints, que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs ; & ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étoient saints. Deux choses dont l'enchaînement porte avec soi un caractere de raison & de verité, qui se fait sentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs : c'est-à-dire, parce qu'ils ont sçû parfaitement accorder leur condition avec leur religion ; mais en sorte que leur religion a toûjours été la regle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû ; l'honneur à qui étoit

dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéiſſance à ceux que Dieu leur avoit donné pour maîtres, la complaiſance à ceux dont ils devoient entretenir la ſocieté, l'aſſiſtance à ceux qu'ils devoient ſecourir, le ſoin à ceux dont ils devoient répondre; à tous, la juſtice & la charité, parce que nous en ſommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les miniſteres dont ils étoient chargez; les dignitez dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis, parce qu'ils ont ſacrifié leur repos, leur ſanté, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à ſoutenir, aux fatigues qu'ils devoient eſſuyer, aux chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont preferé en toutes choſes la conſcience à l'interêt, la probité à la fortune, la verité à la flatterie; parce qu'ils ont eu de la ſincerité dans leurs paroles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que ſoumis à Dieu, ils ſe ſont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, ſans s'élever, ſans s'ingerer, ſans s'inquieter, ſans ſe plaindre, contens de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de perſonne, fidelles à leurs amis, genereux envers leurs ennemis, reconnoiſſans des bienfaits qu'ils recevoient, patients dans les maux, oubliant les injures, ſupportant les foibles: car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étenduë de leurs devoirs, & il leur falloit tout ce que je dis pour être ſaints.

Mais j'ajoûte, que parce qu'ils étoient ſaints, ils ont remplis tous ces devoirs: autre principe

d'une verité inconteſtable. En effet, il n'y avoit que la ſainteté qui pût être en eux une diſpoſition generale & efficace au parfait accompliſſement de toutes ces obligations. Sans la ſainteté, ils auroient ſuccombé en mille rencontres aux tentations humaines ; leur probité & leur droiture, en je ne ſçais combien de pas gliſſans, les auroit abandonnez ; & en ſatisfaiſant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient ſaints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute juſtice ; parce qu'ils étoient ſaints, ils ont allié dans leurs perſonnes les choſes, ce ſemble, les plus oppoſées & les plus difficiles à concilier ; l'autorité avec la charité, la politique avec la ſincerité, les honneurs du ſiecle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la pieté : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont maintenu dans le monde leurs rangs avec modeſtie, leurs droits avec déſintereſſement, leur reputation avec un vrai mépris & un entier détachement d'eux-mêmes : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont été humbles ſans baſſeſſe, grands ſans hauteur, ſinceres ſans imprudence, prudens ſans duplicité, zélez ſans emportement, courageux ſans temerité, doux & pacifiques ſans puſillanimité : parce qu'ils étoient ſaints, ils ſe ſont poſſedez eux-mêmes, ou plûtôt ils ſe ſont défiez d'eux-mêmes dans la proſperité ; ils ont compté ſur Dieu, & ils ſe ſont ſoutenus par la foi dans l'adverſité. Je ſerois infini, ſi je voulois épuiſer cette matiere, & pouſſer plus loin ce détail.

Quoiqu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédeſtinez eſt de n'avoir jamais ſeparé leur perfection de leurs

devoir : disons mieux, leur bonheur est de n'avoir jamais connu d'autre perfection que celle qui les attachoit à leurs devoirs. Pourquoi saint Loüis est-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant Roi il s'est dignement acquitté des devoirs d'un Roi : & pourquoi s'est-il dignement acquitté des devoirs d'un Roi? parce qu'il a été un saint Roi. Il n'y a qu'à consulter son histoire & vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce saint Roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres Saints. Tel est le fondement de leur gloire & de leur béatitude : cette fidelité â leurs devoirs, ce zéle pour leurs devoirs, ce renoncement à tout pour se rendre parfaits dans leurs devoirs. C'est là ce que Dieu a recompensé dans les justes qu'il a choisis : & il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est là précisement ce qu'il leur a coûté, & ce qui a été le sujet des sacrifices qu'ils ont faits à Dieu & des victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ces devoirs, il faut en bien des occasions se mortifier, se renoncer, se faire violence. Toute autre perfection que celle-là, n'auroit eû rien pour les Saints de difficile : aussi toute autre perfection que celle-là, n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur preparoit.

Et voilà, Chrétiens, le mystere que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une sainteté à notre mode, une sainteté selon nos vûës, selon nos desirs ; c'est-à-dire, une sainteté qui ne nous coûtât rien : car une telle sainteté, pour rigoureuse qu'elle paroisse ou qu'elle puisse être d'ailleurs, nous devient dès lors aisée. Mais Dieu veut que notre sainteté

consiſte dans nos devoirs, & nos devoirs nous couteront toûjours. Hors de nos devoirs, ce qui nous ſemble ſainteté n'eſt qu'un phantôme de ſainteté, qui ne peut ſervir, ni à glorifier Dieu, ni à édifier les hommes; qui ſouvent même n'eſt propre qu'à nourrir l'orgueil & à nous enfler. Au lieu que la vraye ſainteté, cette ſainteté commune dans un ſens, mais ſi rare dans l'autre, porte avec ſoi une certaine benediction, dont Dieu tire ſa gloire, dont les hommes ſe ſentent touchez, & qui nous tient nous-mêmes ſans oſtentation, ſans faſte, dans la regle, & nous preſerve de mille abus. J'acheve, & après avoir parlé au libertin & à l'ignorant, il me reſte à faire voir au chrétien lâche, que ſuppoſé l'exemple des Saints, ſa lâcheté eſt ſans prétexte. C'eſt la derniere partie.

III. PART. IL falloit, Chrétiens, une auſſi grande autorité que celle de Dieu, pour commander à des hommes, je dis à des hommes pecheurs, d'être ſaints; & de l'être dés cette vie. *Sancti eſtote, quoniam ego ſanctus ſum*: Soyez ſaints, parce que je ſuis ſaint. Il falloit toute l'autorité d'un homme-Dieu, pour dire à des hommes mondains: Soyez parfaits, comme votre Pere celeſte eſt parfait: *Eſtote ergo perfecti, ſicut Pater veſter caleſtis perfectus eſt.* C'eſt ainſi néanmoins que Dieu parloit à ſon peuple dans l'ancienne loi; & c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte ſi ſublime & ſi relevé; ce precepte divin, il s'agit de ſçavoir ſi nous pouvons l'accomplir, & ſi dans la foibleſſe extrême où le peché nous a reduits, Dieu

Levi. 11.

Matt. 5.

n'en demande point trop de nous. Non, mes chers Auditeurs ; & je pretends en cela que Dieu n'exige rien qui paſſe nos forces. Appliquez-vous : car voici une des plus importantes inſtructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propoſe dans ſes Saints.

Je dis donc que malgré les relâchemens de l'eſprit corrompu du ſiecle : malgré notre fragilité & tous les obſtacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous eſt une preuve convaincante, que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impoſſible ; qu'elle n'a rien même de ſi difficile & de ſi rigoureux, dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement ; & par une conſequence neceſſaire, qu'il ne nous reſte aucun pretexte, pour colorer notre lâcheté, & pour nous diſculper devant Dieu, ſi nous ne travaillons pas à nous ſanctifier, & ſi en effet nous ne nous ſanctifions pas : *Sancti eſtote.*

Nous mettons la ſainteté au rang des choſes impoſſibles : premier artifice de l'amour propre, pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même dereglée. Nous nous la figurons; cette ſainteté chrétienne, dans un degré d'élevation, où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; & par une puſillanimité d'eſprit, dont nous voulons que Dieu ſoit reſponſable, & que nous rejettons ſur lui, en la rejettant ſur notre foibleſſe, nous diſons comme l'Iſraëlite prévaricateur : *Quis noſtrum valet ad cœlum aſcendere* : Qui de nous pourra s'élever juſqu'au ciel ? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection ? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage : car il nous Deut. 3.

produit un million de Saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être ; qui ont fait dans le monde ce que nous deſeſperons d'y pouvoir faire ; qui ont trouvé la ſainteté dans le monde,& qui l'y ont trouvée là-même, où elle a de plus grands obſtacles à ſurmonter. Or ſi par-là Dieu nous ferme la bouche d'une part,il nous ouvre le cœur de l'autre : comment ? parce qu'il ranime notre eſperance & qu'il nous fait connoître par ces exemples, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie ; & que ſi nous ſommes pecheurs, il ne tient qu'à nous, tous pecheurs que nous ſommes, de devenir ſaints.

C'eſt ce qui acheva la converſion de cet incomparable Docteur de l'Egliſe, ſaint Auguſtin. Une ſeule choſe l'arrêtoit, vous le ſçavez: mais cette ſeule difficulté lui paroiſſoit inſurmontable, & ſuſpendoit en lui toutes les operations de la grace. Dieu lui diſoit interieurement qu'il en viendroit à bout; mais interieurement il ſe repondoit à lui-même, que c'étoit un effort au-deſſus de ſon pouvoir. Dans cette conteſtation, ſi je puis parler de la ſorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demeuroit toûjours ennemi de Dieu, & toûjours eſclave de lui-même ; c'eſt-à-dire, toûjours eſclave de ſa paſſion & de ſon peché. Enfin, la grace victorieuſe de Jeſus-Chriſt lui livra un dernier aſſaut, & ce dernier aſſaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuſe viſion que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la ſainteté avec un viſage majeſtueux qui ſe preſentoit à lui, qui lui faiſoit de preſſants reproches, qui lui montroit un nombre preſque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & ſem-

bloit lui dire, pour exciter ſon courage, & pour reveiller ſa confiance : *Tu non poteris, quod iſti & iſtæ* ? Et quoi ? ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci & celles-là ont pû ? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu ; & comme la voix de Dieu renverſe les cédres & briſe les rochers, *Vox Domini confringentis cedros*. Auguſtin n'y pût reſiſter. Cet eſprit droit qu'il avoit conſervé juſques dans ſes plus grands égaremens, ne pût tenir contre une telle conviction. Il ſe laiſſa perſuader, il ſe laiſſa toucher; il ſe détermina à vouloir, & à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence ; & déſormais il voulut ſi parfaitement, ſi efficacement, que rien dans la ſuite n'ébranla ſon cœur & la fermeté de ſa réſolution.

Auguſt. Confeſſ. lib. 8. c. 11.

Pſal. 28.

Or ce qui n'étoit pour Auguſtin qu'une figure, eſt aujourd'hui pour vous, mon cher Auditeur, une verité. Ce n'eſt pas la ſainteté en idée, mais le Dieu même de la ſainteté, qui vous parle dans cette fête, & qui vous dit. Regarde, pecheur, & vois ces ames bienheureuſes que j'ai raſſemblées de la terre, & dont le nombre ſurpaſſe les étoiles du ciel. Regarde ces genereux athletes, qui pour avoir dignement combattu, pour avoir ſaintement terminé leur courſe, poſſedent la couronne de juſtice qu'ils ont meritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas ? pourquoi ne le feras-tu pas ? *Et tu non poteris, quod iſti & iſtæ* ?

Je ne ſçais, Chrétiens, ſi vous penſez avoir plus de lumieres, que ſaint Auguſtin, ou plus de force d'eſprit. Quoiqu'il en ſoit, voilà ce qui le convertit, & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous : car ce qui ne fera pas votre converſion, fera votre

confuſion, ſera votre condamnation, & ſi jamais vous êtes reprouvez de Dieu, rien ne juſtifiera plus ſenſiblement à votre égard la ſeverité de ſes arrêts, que la vûë de tant de Saints, hommes comme vous, & par conſéquent foibles comme vous; mais à qui tout eſt devenu poſſible, ſans avoir eu toutefois, ni plus de moyens, ni plus de ſecours que vous. *Non poteris, quod iſti & iſta?*

Ce n'eſt pas que j'ignore, qu'il y a des devoirs penibles & laborieux dans la pratique de la ſainteté. J'avouë que le chemin qui mene à la perfection évangelique, eſt étroit, & qu'on y trouve des croix : mais outre que Dieu ſçait bien nous en tenir compte, il eſt de la foi que nous avons au delà du neceſſaire pour les porter, puiſque nous avons même dequoi les aimer, & quand le Saint Eſprit ne m'en aſſureroit pas, l'exemple des Saints en eſt une démonſtration.

Tertullien parlant de Jeſus-Chriſt, diſoit que l'éxemple de cer Homme-Dieu étoit la ſolution univerſelle de toutes les difficultez d'un chrétien : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Et la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne que l'éxemple de Jeſus-Chriſt ne nous doive adoucir, ou même que l'éxemple de Jeſus-Chriſt ne doive faire évanoüir & diſparoître. En ſorte qu'après cet éxemple ſeul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'obſervation de la loi de Dieu ; puiſque cet éxemple ſeul, ſi nous raiſonnons bien, doit nous rendre tout, non-ſeulement ſupportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien, il reſtoit

Tertull.

toit une difficulté bien eſſentielle, que l'éxemple de Jeſus-Chriſt ne détruiſoit pas, parce qu'elle étoit priſe de Jeſus-Chriſt même : & quoi ? c'eſt que Jeſus-Chriſt ayant été éxempt de nos foibleſſes, ſaint par nature & la toute-puiſſance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, & de ſouffrir ce qu'il a ſouffert. Ainſi, malgré l'éxemple de ce Dieu-Homme, nous aurions toûjours droit, ce ſemble, de nous retrancher ſur notre impuiſſance, & de l'apporter pour excuſe : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes aux Saints.

Car quand je vois des hommes ſemblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout ſouffert, & tout ſouffert avec joye, je n'ai plus rien à repondre. En vain je voudrois me plaindre de la peſanteur du joug & de la ſéverité de la loi : tant de Saints, à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi arrêtent toutes mes plaintes & condamnent toutes mes lâchetez. Tellement que l'éxemple d'un Saint eſt pour moi, ce qu'étoit dans la penſée de Tertullien l'éxemple de Jeſus-Chriſt, une conviction entiere & ſans replique : *Solutio totius difficultatis.*

C'eſt par là même que Saint Paul engageoit les premiers fidelles à la pratique des plus rigoureux devoirs du chriſtianiſme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur propoſoit de grands éxemples. Depuis Abel juſqu'à Moyſe, & depuis Moyſe juſqu'aux Prophetes, il leur mettoit devant les yeux tous les juſtes de l'ancien Teſtament : ces juſtes cachez dans des ca-

vernes, errans dans des ſolitudes ; ces juſtes extenuez de jeûnes, accablez de penitences ; ces juſtes accuſez, calomniez, condamnez, tourmentez, morts pour la foi ; ces juſtes enfin dont
Heb. 11. le monde n'étoit pas digne, *Quibus dignus non erat mundus.* Hé bien, mes Freres concluoit l'Apôtre, qui peut donc maintenant nous retenir ? Fortifiez de ces exemples que ne courons-nous dans la carriere qui nous eſt ouverte ? Et puiſque nous ſommes les enfans des Saints, à quoi tient-il que nous ne ſoyons ſaints comme eux ?

Or ce raiſonnement de ſaint Paul doit encore avoir une force particuliere & toute nouvelle pour nous ; puiſque cette infinie multitude de Saints formez dans la religion de J. C. a bien groſſi cette nuée de témoins dont parloit le Maître des Gentils. Car que pouvons-nous dire, ſur tout à la vûë de tant de Martyrs, nous, dont la foi n'eſt plus expoſée à la violence des perſécutions : nous, dont Dieu n'éprouve plus la conſtance par les tourmens ? nous, comme dit ſaint Cyprien, qui pouvons être ſaints ſans effuſion de ſang ? Ne ſommes-nous pas, je ne crains point de m'exprimer de la ſorte, ne ſommes-nous pas les plus mépriſables des hommes, ſi les difficultez nous étonnent ? Ne faiſons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, ſi nous penſons qu'elle ne puiſſe pas nous ſoutenir dans nos peines ſouvent très-legeres, après qu'elle a fait trouver aux Saints des douceurs ſenſibles au milieu des plus cruels ſupplices, & de toutes les horreurs de la mort ? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes Freres, nous n'avons plus de prétexte : car encore une fois quel pretexte pour-

rions-nous avoir, que l'exemple des Saints ne detruiſe pas ? Nous ſommes occupez des ſoins du monde: les Saints ne l'ont-ils pas été ? Nous nous trouvons dans des occaſions dangereuſes: Les Saints ne s'y ſont-ils pas trouvez? Le torrent de la coutume nous entraîne : les Saints n'y ont-ils pas reſiſté ? Le mauvais exemple nous perd : les Saints ne s'en ſont-ils pas preſervez ? Nous avons des paſſions, les Saints n'en ont-ils pas eû de plus vives ? Nous ſommes d'un temperament delicat : les Saints étoient-ils de fer & de bronze? Dites-moi un obſtacle du ſalut qu'ils n'ayent point eû à combattre ? Dites-moi une épreuve par où ils n'ayent point paſſé? Dites-moi une tentation qu'ils n'ayent point ſurmontée ? Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers : & dans l'égalité parfaite qui ſe trouve là-deſſus entre eux & nous, voyons ſi nous avons de quoi juſtifier l'énorme contrarieté qui ſe rencontre d'ailleurs entre leur vie & la notre ; c'eſt-à-dire, entre leur ferveur & nos relâchemens, entre leur innocence & nos deſordres, entre leurs auſteritez & notre molleſſe. Qu'alleguerons-nous à Dieu pour notre défenſe, quand il nous les confrontera ? Servoient-ils un autre Maître que nous ? Croyoient-ils un autre Evangile que nous ? Attendoient-ils une autre gloire que nous? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'eſt ſur quoi nous devons trembler; puiſqu'il eſt certain, qu'à quelque prix qu'elle leur ait été venduë, elle ne leur a point trop coûté, & que dans ſa juſte valeur elle excede encore infiniment tout ce qu'ils ont fait, & tout ce que nous ne faiſons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois, comment accorder la ſainteté chrétienne avec les engagemens du monde ? comment être ſaint, & vivre en certains états du monde ? Comment ? Il eſt bien étrange que vous ne le ſçachiez pas encore, ayant tant d'interêt à le ſçavoir ; & il eſt bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le mediter tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, & vous le faire voir dans ſes Saints. Vous vous figurez que votre état a de l'oppoſition, ou qu'il eſt même abſolument incompatible avec la ſainteté : erreur. Si cela étoit, ce que vous appellez votre état, deviendroit un crime pour vous ; & ſans autre raiſon, il faudroit par un devoir de precepte le quitter & y renoncer. Mais puiſque c'eſt votre état, puiſque c'eſt l'état que Dieu vous a marqué, vous offenſez ſa providence, & vous faites tort à ſa ſageſſe, en le regardant comme un obſtacle à votre ſanctification. Il n'y a point d'état dans le monde qui ne ſoit, & qui ne doive être un état de ſainteté. Tertullien ſembla vouloir faire là-deſſus une exception, quand il douta ſi les Ceſars, c'eſt-à-dire, ſi les Empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être chrétiens, ou ſi les chrétiens pouvoient être Ceſars : mais on convient qu'il en douta mal, puiſque l'experience a fait connoître, qu'il n'y a point eû dans tous les ſiecles de ſujets plus nez pour l'Empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formez pour cela le chriſtianiſme.

Cependant, ſans parler des Ceſars, ni des Empereurs, qui que vous ſoyez, Dieu vous montra bien dans cette ſolemnité, qu'il peut y

avoir entre la ſainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincus ? Entrez en eſprit dans cet auguſte Temple de la gloire où regnent avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des Saints, qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui ; qui ſe ſont trouvez dans les mêmes engagemens, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois & qui non ſeulement s'y ſont ſanctifiez, mais ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en ſont ſervis pour ſe ſanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illuſtres predeſtinez : vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des Princes, & qui n'ont jamais mieux ſervi leurs Princes, que quand ils ont été plus attachez à leur religion & à Dieu. Vous en trouverez qui ſe ſont ſignalez comme vous dans la guerre, & peut-être plus que vous, parce que la ſainteté, bien loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraye bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires, & ſi vous n'êtes pas auſſi ſaints qu'eux (ne vous offenſez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irreprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité ſeule a maintenus à la Cour ; qui s'y ſont avancez ſans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le credit qu'ils y avoient qu'à leur droiture & à leur pieté. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été ſaints.

Oüi, Chrétiens, il y en a dans le ciel, & ce ſont ceux là que vous devez ſpécialement honorer. Voilà vos patrons, & tout enſemble

vos modelles. Les Saints que la Cour n'a point pervertis, & qui ont triomphé jusques dans la Cour de l'iniquité du monde ; ce sont là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'est la science de leur vie, qui doit reformer la votre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, & que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas glissant où ma condition m'expose ? C'est ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, & sur quoi vous devez regler toutes vos demarches. Dans les autres Saints, vous loüerez & vous benirez Dieu ; mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes & à vous sauver. C'est en cela que la providence de notre Dieu est également aimable & adorable, de nous avoir donné dans ses élus autant d'idées de saintetè, qu'il en falloit pour composer cette varieté mysterieuse, dont l'Epouse de Jesus-Christ, qui est l'Eglise, tire, selon le Prophete, son plus bel ornement : *Circumdata varietate.* C'est pour cela, ajoûte saint Jerôme, que Dieu donnant sa grace, & selon les sujets qui la reçoivent, lui laissant prendre des formes differentes, *Multiformis gratia Dei*, a fait des Saints de tous les caracteres, autant que la diversité des conditions, des complexions, des genies, des talens, des inclinations l'exigeoit pour la perfection & pour la sanctification de l'univers. C'est dans cette vûë qu'il en a choisi de pauvres & de riches, d'ignorans & de sçavans, de forts & de foibles, dans le mariage & dans le célibat, dans la robe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite ; qu'il a pris plaisir à former les plus grands Saints, dans les états mêmes où la saintetè

Ps. 44.

1. *Pet.* 4.

paroît avoir plus de difficultez à vaincre ; des prodiges d'humilité juſques ſur le thrône ; d'auſteritez juſques au milieu des délices ; de recueillement & d'attention ſur ſoi-même juſques dans l'embarras & le tumulte des ſoins temporels : qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de perſeverance, des remedes contre le peché, des moyens de ſalut proportionnez à ce qu'ils étoient, & au genre de vie qu'ils embraſſoient ; & qu'enfin par un ſecret de prédeſtination, que nous ne pouvons aſſez admirer, il n'a pas voulu qu'il y eût une ſeule profeſſion dans le monde, qui n'eût ſes Saints glorifiez & reconnus comme ſaints. Pourquoi ? non ſeulement afin qu'il n'y eût perſonne dans le monde, qui eût droit d'imputer à ſa profeſſion les relâchemens de ſa vie ; mais afin qu'il n'y eût perſonne à qui ſa profeſſion même ne préſentât un portrait vivant de la ſainteté qui lui eſt propre.

Cette morale regarde generalement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la conſolation, Sire, en la prêchant devant Votre Majeſté, de trouver dans ſon cœur & dans la grandeur de ſon ame, tout ce que je puis déſirer de plus favorable & de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un Roi, dont le caractere particulier eſt d'avoir ſçû ſe rendre tout poſſible, & même facile, quand il a fallu éxecuter des entrepriſes ; un pour la gloire de ſa Couronne, ou pour la gloire de ſa religion. Je parle à un Roi qui pour triompher des ennemis de ſon Etat, a fait des miracles de valeur, que la poſterité ne croira pas, parce qu'ils ſont bien plus vrai que vrai-

ſemblables : & qui pour triompher des ennemis de l'Egliſe, fait aujourd'hui des miracles de zéle qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils ſont au-deſſus de nos eſperances. Je parle à un Roi ſuſcité & choiſi de Dieu pour des choſes, dont ſes auguſtes Ancêtres n'ont pas même oſé former le deſſein ; parce que c'étoit lui, qui ſeul en pouvoit être tout à la fois & l'auteur & le conſommateur. Ce zéle pour les interêts de Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'eſt, Sire, ce qui ſanctifie les Rois ; & ce qui devoit être le terme de votre glorieuſe deſtinée. Car puiſque Votre Majeſté étoit au-deſſus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puiſqu'elle ne pouvoit plus croître ſelon le monde, puiſqu'elle avoit comme épuiſé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une honteuſe neceſſité qu'elle conſacrât deſormais à Dieu, & ſa vie & ſes héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naiſſance, le plus floriſſant Royaume de la terre ; & il vous en prépare un autre dans le ciel, qui eſt le Royaume de ſes Elûs. C'eſt entre ces deux Royaumes que Votre Majeſté ſe trouve comme partagée : mais avec cette difference, qu'elle doit regarder le premier comme le ſujet de ſes obligations, & le ſecond comme la récompenſe de ſes vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le ſecret de les accorder enſemble, je veux dire de bien gouverner l'un, & de meriter l'autre, que dans les maximes de la ſainteté chrétienne. Car c'eſt par elle, dit l'Ecriture, que les Souverains éxercent ſur leurs Sujets l'abſoluë puiſſance que Dieu leur a donnée : *Per me Reges regnant.* C'eſt par elle que les

Prov. 8.

Souverains s'acquittent envers leurs ſujets des devoirs que Dieu leur a impoſez. En un mot, c'eſt par la ſainteté chrétienne que les Rois ſont les images de Dieu, les miniſtres de Dieu, les hommes de Dieu : & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche : & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer ſa ſainte parole. Votre Majeſté l'a reçûë, elle l'a honorée comme la parole du Tout-puiſſant & du Roi des Rois : ce ſera pour elle une parole de vie & du ſalut éternel, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

POUR

LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Erunt ſigna in ſole & lunâ & ſtellis, & in terris preſſura gentium.... areſcentibus hominibus præ timore, & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles, & ſur la terre, les peuples ſeront dans la conſternation; de ſorte que les hommes ſécheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers ſera ménacé. En S. Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST par l'accompliſſement de cette prédiction du Fils de Dieu que doit commencer l'affreuſe cataſtrophe de l'univers. C'eſt dans

ces phénomenes prodigieux, que l'Evangile de ce jour nous donne l'idée de la plus étonnante revolution. *Erunt ſigna* : il y aura des ſignes, & dans le ciel & ſur la terre. Signes venerables, puiſque c'eſt J. C. lui-même qui nous les a marquez, comme les préſages de ſon dernier avenement. Signes ſalutaires, puiſqu'il a prétendu par là reveiller notre foi du profond aſſoupiſſement où elle eſt enſevelie. Signes terribles, puiſque non-ſeulement les hommes en ſecherons de peur, mais que les vertus mêmes des cieux en ſeront ébranlées.

Tout cela eſt vrai, dit S. Jean. Chryſoſtome: mais après tout, ces ſignes, quoique venerables, quoique ſalutaires, quoique terribles, ne ſeront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus dignes de nos reflexions, encore infiniment plus eſſentielle à notre ſalut, encore infiniment plus redoutable, qui eſt le jugement de Dieu. Et c'eſt, Chrétiens, de ce jugement de Dieu que le devoir de mon miniſtere m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu, dont la penſée a fait trembler les Saints; & d'où, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, le juſte même à peine ſe ſauvera. Jugement de Dieu, dont j'entreprends de juſtifier l'équité & la ſainteté, en vous faiſant voir ſurquoi ſera fondée ſon extrême & inévitable ſeverité. Soutenez-moi, Seigneur, & me donnez les forces néceſſaires pour bien traiter un point & ſi ſolide & ſi important. Mais donnez en même-tems à mes auditeurs toute la ſoumiſſion & la docilité que demande votre ſainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raiſonnemens, ce n'eſt qu'à votre parole que je m'attache; & c'eſt votre ſeule parole qui ſera la preuve de tout ce

que j'ai à dire dans ce discours. Remplissez-moi de votre esprit ; & que par votre grace, la grande verité que j'annonce, fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut & qu'elle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'interceſſion toute puissante de Marie. *Ave Maria*,

IL est de la foi chrétienne, que Dieu, qui est l'être absolu & souverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Et la même foi nous enseigne, que Dieu sans déroger en rien à la souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les predestinez & les élûs. *Propter electos.* Il s'ensuit donc, conclut S. Chrysostome, raisonnant sur ces deux principes, que quand Dieu s'est determiné à juger le monde en dernier ressort, comme il le jugera à la fin des siecles, il a eû deux vûës & deux intentions principales ; l'une, de se faire justice à lui-même ; & l'autre, de la faire à ses élûs.

Prov. 16.

La conséquence est infaillible ; & c'est à cette conséquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus solide, & la plus propre, pour servir de fond à l'important discours que j'ai à vous faire. En voici l'ordre & le partage. Dieu jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice à lui-même ; & voilà pourquoi Jesus-Christ, qui doit comme Fils de Dieu, présider à ce jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance & de la majesté divine. *Veniet cum potestate magna & majestate.* C'est ma premiere proposition. Dieu fidelle à ceux qui le servent, jugera le monde

pour faire justice à ses élus, & de là vient que Jesus-Christ parloit toûjours à ses Disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assûrant que ce seroit le jour de leur gloire & de leur salut : *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* C'est ma seconde proposition. Luc. 21.

Veritez adorables, & qui comprennent en deux mots ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu. Tout le reste n'en est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayons d'être effrayez. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, & pourquoi en effet le sont-ils ? je vous en ai dit les deux raisons. Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement, qui sera la derniere justice que Dieu se rendra à lui-même : vous le verrez dans la premiere partie. Parce qu'ils doivent être suivis d'un jugement qui sera, aux dépens des reprouvez, la plus parfaite & la plus éclatante justice que Dieu rendra à ses élûs ; je vous le ferai voir dans la seconde. Sans cela, ni l'obscurcissement du soleil, ni la chute des étoiles ni tous les autres signes, avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pecheurs mêmes de si formidable. Sans cela j'attendrois tranquillement cette révolution generale, qui doit préceder la venuë du Fils de l'Homme. Mais d'avoir à subir un jugement, qui à la confusion du monde, vengera Dieu & les élus de Dieu : ah ! mes chers Auditeurs, c'est ce qui doit faire le sujet éternel de nos méditations, aussi bien que de nos craintes. Or ce sont cependant les deux points

de foi que notre Evangile nous propoſe. Appliquez-vous encore une fois à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu merite d'être vengé & qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les Elus de Dieu des injuſtices du monde, auſſi pleinement & auſſi authentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengez. Voilà tout mon deſſein : je vous demande une favorable attention.

I. PART. PArce que le monde ſera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance arrivera : c'eſt ainſi que s'explique l'Ecriture ; *Jerem. 46.* *Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la meſure de leurs crimes, Dieu qui juſques-là avoit été le Dieu riche en miſericorde, ne pouvant plus ſouffrir l'affreux deſordre où lui paroîtra l'univers, commencera enfin à ſe faire juſtice. Voilà ſurquoi le Prophete Royal a fondé la neceſſité de ce jugement redoutable, que je vous prêche aujourd'hui. *Pſ. 73.* *Exurge Deus, & judica cauſam tuam* : Levez-vous, Seigneur, diſoit-il à Dieu, plein d'un zéle ardent pour ſa gloire ; & jugez vous-même votre propre cauſe. *Ibid.* *Memor eſto improperiorum, tuorum, eorum quæ ab inſipiente ſunt totâ die* : Souvenez-vous des outrages qu'a oſé vous faire, & que vous fait encore à tous momens l'impie & l'inſenſé ; afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choſes par où le Saint Eſprit nous donne à connoître en quoi conſiſtera la rigueur du jugement de Dieu. Deux penſées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élevera pour ju-

ger lui-même ſa cauſe : Dieu ſe ſouviendra en general des outrages que lui font maintenant les hommes ; mais en particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impieté, certains pecheurs ſcandaleux, dont le caractere eſt d'inſulter à Dieu même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans ces deux penſées ; & tirons-en des conſequences dignes de notre foi, mais ſur tout ſalutaires & pratiques pour la reformation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe. En effet, pendant cette vie il en laiſſe à d'autres le ſoin. Occupé à repandre ſes graces, & à faire luire ſon ſoleil, auſſi-bien ſur les mechans que ſur les bons, il laiſſe à ceux qui ſont en place, & qui ont en main l'autorité, le ſoin de maintenir ſes droits. C'eſt pour cela qu'il a établi des puiſſances ſur la terre : car le Prince, dit ſaint Paul, eſt le miniſtre des vengeances de Dieu ; & ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée, puiſque c'eſt pour la cauſe de Dieu, bien plus que pour la ſienne, qu'il s'en doit ſervir. Il eſt le miniſtre de Dieu, pour faire rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, & pour punir ceux qui violent ſa loi : *Dei Miniſter eſt, vindex in iram ei qui malum agit.* Rom. 13. Autant qu'il y a dans le monde de Souverains, de Magiſtrats, de Superieurs, de Prélats, de Juges, ce ſont autant d'hommes chargez des interêts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis ſa cauſe. Si ſon nom eſt blaſphemé, ſi ſon culte eſt prophané, il leur en demande juſtice, & c'eſt à eux à lui en faire raiſon. C'eſt pour cela qu'il a donné aux Prêtres dans la loi de grace une juriſdiction ſi abſoluë. Car les Prêtres, dit S. Chry-

ſoſtome en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les pechez & de les remettre, ſont dans le tribunal de la penitence, comme les arbitres de la cauſe de Dieu, & de ſes droits les plus ſacrez: & Dieu en leur accordant ce pouvoir,
Iſai. 5. leur a dit à la lettre & ſans reſtriction: *Judicate inter me & vineam meam*: Soyez juges entre moi & ma vigne; c'eſt à-dire, ſoyés juges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pecheurs, qui viennent proſternés à vos pieds, confeſſer les deſordres de leur vie. Obligés-les à m'en faire de légitimes reparations; impoſés-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierés ſur la terre: ſera delié dans le ciel: mais prenés bien garde, qu'en exerçant ce miniſtere, c'eſt ma cauſe que vous jugés, auſſi bien que leur cauſe, & même encore plus que leur cauſe, *Judicate inter me & vineam meam.*

C'eſt par la même raiſon que lorſqu'il s'agit de nous reconcilier avec Dieu, Dieu par un excés de bonté, quoique nous ſoyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous mêmes. Car la penitence, remarque ſaint Auguſtin, conſiderée dans le pecheur, n'eſt rien autre choſe, qu'une juſtice que le pecheur rend à Dieu aux depens de ſoi-même: comme ſi Dieu nous avoit dit; & il eſt vrai, Chrétiens, qu'il nous l'a dit: faites-moi juſtice de vous-mêmes; & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colere me la faire malgré vous. Convaincus par le témoignage de vos conſciences, que vous êtes coupables devant moi, armez vous pour moi d'un ſaint zéle contre vous-mêmes: condamnez-vous, puniſſez-vous, executez-vous vous-

mêmes, afin que je ne vous juge pas. Car c'eſt la condition qu'il nous offre, d'où le grand Apôtre concluoit ſans héſiter, que ſi nous nous jugions nous-mêmes de bonne foi, nous ne ſerions jamais jugez de Dieu : *Quod ſi noſmet-ipſos dijudicaremus, non utique judicaremur.* 1. Cor. 11.
Telle eſt, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu : il nous laiſſe juger ſa cauſe, & il veut bien s'en repoſer ſur nous.

Mais qu'arrive-t-il ? Ah ! Chrétiens, ce que nous ne pouvons jamais aſſez déplorer, & ce qui doit être pour nous un des plus infaillibles préſages de la rigueur du jugement de Dieu : le voici. Cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes par un effet de leur infidelité, eſt tous les jours indignement traitée, foiblement ſoutenuë, honteuſement abandonnée, lâchement trahi. Je m'explique. Combien de crimes, & mêmes de crimes énormes, tolorez dans le monde par la negligence, par la connivence, par la fauſſe prudence, par la corruption & la prévarication de ceux qui les devoient punir, & que Dieu avoit prépoſez pour les punir ? Combien de ſacrileges, combien de ſcandales, combien de vices abominables, combien de pechez & de pechez les plus monſtrueux & les plus infames, dont on ne voit nul châtiment, & dont les auteurs à la honte de la religion, marchent impunément & tête levée ? Combien d'impies, non ſeulement épargnez & ménagez mais reſpectés & honorés ; mais dans leur impieté même loüez & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu. Qu'un grand de la terre ſoit offenſé, tout conſpire à le ſatisfaire ; & il n'y a point d'aſſez prompte juſtice pour réparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçûë. Ne

s'agit-il que de l'offence de Dieu ? en mille conjonctures tout eſt foible, tout eſt languiſſant. Quelque obligation qu'on ait de reprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve ſeul intereſſé, on diſſimule, on temporiſe, on mollit, on a des égards; & par là le libertinage, malgré la ſainteté des loix, prend le deſſus.

Où eſt aujourd'hui dans le monde ce zéle de la cauſe de Dieu ? ce zéle dont brûloit David, & dont tout Chrétien doit brûler, s'il ne veut ſe rendre indigne du nom qu'il porte ? où eſt il, & où l'exerce-t-on ? En combien de rencontres ne cede-t-il pas à la politique mondaine, & n'eſt-il pas affoibli par le reſpect humain? Le dirai-je ? dans le tribunal même de la penitence, tout ſacré qu'il eſt, la cauſe de Dieu ne court pas ſouvent moins de riſque ? Quels abus n'y commet-on pas ? avec quelle facilité n'y abſout-on pas quelquefois les plus inſignes & les plus endurcis pecheurs ? quelle diſtinction n'y fait-on pas de leurs perſonnes, & de quelle indulgence n'y uſe-t-on pas pour s'accommoder à leur delicateſſe ? Autrefois on y procedoit avec une ſeverité de diſcipline, qui honoroit Dieu aux dépens du pecheur, maintenant vous diriez que tout le ſecret eſt d'y ménager le pecheur aux depens de Dieu. A meſure que l'iniquité s'eſt accruë, la penitence s'eſt mitigée en comparaiſon de ces ſiecles fervens, où elle étoit dans ſa vigueur; par une malheureuſe preſcription, elle n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine nous reſte-t-il des traces de ces Canons ſi venerables, qui pour des pechez aujourd'hui communs, ordonnoient des années entieres de ſatisfactions, & de ſatisfactions rigoureuſes. Cependant Dieu n'a point chan-

gé,& ſes droits immuables & éternels ſubſiſtent toûjours. Mais n'imputons point à d'autre qu'à nous-mêmes ces relâchemens de la penitence. C'eſt nous-mêmes, Chrétiens, reconnoiſſons-le avec douleur, c'eſt nous-mêmes, qui par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque ſorte les Miniſtres de Jeſus-Chriſt à avoir pour nous dans le ſaint tribunal ces condeſcendances & ces menagemens, dont nous repondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruine. C'eſt nous, qui par nos artifices, trouvons le moyen d'énerver leur zele, & de corrompre même leur fidelité. C'eſt nous qui malgré eux les engageons à être ſouvent les fauteurs de nos deſordres, & par conſequent qui ſommes dans la cauſe de Dieu les premiers prevaricateurs.

Or c'eſt en cette vûë, je le repete, que David ſollicitoit Dieu avec un ſaint empreſſement de prendre lui-même ſa cauſe en main, quand il lui diſoit : *Exurge*; levez-vous, Seigneur : *judica cauſam tuam* ; mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cauſe, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Juſqu'à preſent vous avez été le Dieu patient & le Dieu fort, *Deus fortis & patiens* ; & comme tel, vous avez ſouffert avec une tranquillité qui nous doit ſurprendre, que vos interêts dans le monde fuſſent trahis, par ceux mêmes qui en doivent être les defenſeurs & les vengeurs: il eſt tems d'y pourvoir, & d'apporter remede à un abus ſi deplorable. *Memor eſto* : ſouvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles, qui ſe prevalent contre vous de vos plus divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence, & votre force pour foibleſſe. *Exur-*

Pſ. 73.

Pſ. 73.

ge : levez-vous, & montrez-leur que malgré vos lenteurs passées, vous sçavez enfin vous rendre une pleine justice. Or voilà, Chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit ? lui-même par ces paroles de l'Ecriture, *Deut.* 32. aussi terribles qu'elles sont énergiques : *Cùm arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.* Quand j'aurai repris ce pouvoir de juger, qui m'appartient à titre de souveraineté ; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abusent ; quand lassé de le voir entre leurs mains, je me serai mis seul en possession de l'exercer par moi-même ; *Cùm arripuerit judicium manus mea* : c'est alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits, c'est alors que ma cause sera victorieuse, c'est alors que je ferai sentir à mes ennemis le poid de cette vengeance sans misericorde que je leur prepare. *Reddam ultionem hostibus meis.*

De-là vient que ce jour fatal destiné pour le jugement du monde, dans le langage des Prophetes, est appellé par excellence le jour du *Zach.* 14. *Mal. ac.* 5. Seigneur, *Dies Domini* : pourquoi ? parce que c'est le jour où Dieu oubliant tout autre interêt, agira hautement & uniquement pour son interêt propre. Tous les autres jours auront été, pour ainsi dire, les jours des hommes, parce que Dieu jusqu'alors aura semblé n'avoir eu de puissance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté & de zele que pour les hommes : mais à ce jour, à ce grand jour, il commencera à être puissant pour lui-même, bon pour lui-même, zélé pour lui-même ; & c'est pourquoi il declare que ce sera son jour, *Dies Domini*.

C'est ici votre heure, disoit le Fils de Dieu,

parlant aux Juifs conjurez contre lui, & qui venoient pour l'arrêter, c'eſt ici votre heure, & la puiſſance des tenebres : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Ainſi mondains & mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui: ce ſont ici vos jours, & ſi vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours : ces jours que vous donnez à vos divertiſſemens & à vos plaiſirs ; ces jours où enyvrez du monde, vous ne penſez qu'à en goûter les fauſſes joyes ; ces jours où dans un profond oubli de tout ce qui regarde le ſalut, vous n'êtes occupez que des deſſeins & des vûës de votre ambition ; ces jours que vous paſſez dans les parties de jeu, dans les intrigues & les commerces: ce ſont vos jours, & dans l'erreur où vous êtes, que ces jours ne ſont faits que pour vous, au lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de tenebres, & à ſatisfaire vos deſirs : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Mais attendez le triſte jour où tous ces jours ſe doivent terminer : comme vous avez votre tems, Dieu aura le ſien ; & le tems de Dieu, c'eſt celui que Dieu prendra pour vous juger. *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo* : lorſque j'aurai pris mon tems, ajoûte-t-il, je jugerai, non-ſeulement les injuſtices que l'on m'aura faites, mais les fauſſes juſtices qu'on m'aura renduës ; non-ſeulement les crimes commis contre moi, mais les fauſſes penitences dont ils auront été ſuivis ; non-ſeulement les pechez, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confeſſions nulles & infructueuſes, mais les ſatisfactions imparfaites & inſuffiſantes. Parce que mon tems ſera venu, je jugerai

Luc. 22.

Pſ. 74.

les jugemens mêmes, ces jugemens faux & erronez que le pecheur aura fait de lui-même, en ſe flattant, en s'excuſant, en ſe juſtifiant. *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.*

Auſſi, Chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel, juge & partie dans ſa propre cauſe. Les Rois de la terre les plus abſolus, ou ne pretendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en uſent pas. Si pour des interêts particuliers, ils ont avec un de leurs ſujets quelque different à vuider, par une équité digne d'eux, ils veulent bien ſe depoüiller de la qualité de juges, & prendre celle de ſimples parties, pour s'en rapporter à un jugement libre, deſintereſſé, & hors de ſoupçon. Ainſi le pratiquent les Princes vraïement religieux; & pour notre conſolation, nous en avons vû des exemples qui ont merité nos éloges. Mais les mêmes raiſons, qui dans de pareilles conjonctures obligent les Rois de la terre à ſe relâcher de leur ſouverain pouvoir, obligeront Dieu au contraire, quand il jugera les pecheurs, à ne rien rabattre du ſien; & ces raiſons ſont ſi ſolides, qu'il ſuffit de les bien concevoir, pour en être touché & penetré.

Car Dieu, dit ſaint Chryſoſtome, jugera lui-même ſa cauſe, parce que ſa cauſe ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui lui eſt faite par le peché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre juſqu'où va la malice du peché, & quelle en doit être la peine, la dignité infinie de l'être de Dieu étant

l'eſſentielle meſure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il ſe vengera lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même ; parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi ; parce qu'il n'y a point de tribunal au-deſſus de lui ; point de Juge auſſi éclairé, auſſi intégre que lui, dont il pût attendre cette vengeance complette qui lui eſt dûë. Il ſe vengera, pourſuit S. Chryſoſtome, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint, d'être loüable, d'être irréprehenſible dans ſes vengeances. Car voilà pourquoi il a dit : *Mihi vindicta* ; c'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée : à moi, qui ſçais non-ſeulement la moderer, mais la ſanctifier ; & non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorſqu'il entreprend de l'exercer. En effet, quand l'homme ſe venge, il s'emporte, il s'aigrit, il ſe paſſionne, il ſatisfait ſa malignité, ils s'abandonne à la ferocité, il ne garde dans ſa vengeance nulle proportion ; pour repouſſer une legere offenſe qu'il a reçûë, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce ſoit par autrui qu'il ſoit vengé, parce qu'il eſt trop aveugle, & trop injuſte, pour ſe bien venger lui-même : mais c'eſt à Dieu encore une fois de ſe venger par lui-même, parce qu'il eſt la ſainteté même. *Mihi vindicta.* Sainte vengeance qui corrigera tous les excès des notres. Vengeance adorable, qui n'aura pour objet que le peché ; & qui formée dans le cœur de Dieu, ne ſera pas moins digne de nos reſpects que la ſainteté même de Dieu. Ce ne ſera donc pas concluoit S. Chryſoſtome, par une oſtentation d'autorité, mais par une abſoluë neceſſité, que Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe, & c'eſt tout le

Rom. 12.

myſtere de cette divine parole : *Exurge Deus,*
Pſ. 73. *& judica cauſam tuam.*

Allons plus avant, & ſuivons la penſée du Prophete. Souvenez-vous, Seigneur, ajoûte-t-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor eſto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant & en particulier, quels ſont ces outrages que Dieu ſur-tout, en jugeant le monde, ſe ſouviendra d'avoir reçûs de l'impie & de l'inſenſé; & dont il tirera une juſte vengeance ; *Eorum quæ ab inſipiente ſunt totâ die.* David nous les a marquez aux Pſeaumes neuviéme & treiziéme, & c'eſt ici où j'ai beſoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce ſaint Roi,
Pſ. 6. l'impie a-t-il irrité Dieu? *Propter quid irritavit impius Deum* ? parce qu'il a dit dans ſon cœur ces trois choſes outrageuſes à Dieu, dont ſa raiſon n'eſt jamais demeurée d'accord, & contre leſquelles ſa conſcience a toûjours interieurement reclamé ; mais que ſon impieté n'a pas laiſſé, malgré toutes les vûës de ſa raiſon, de lui ſuggerer, juſqu'à y faire conſentir ſa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

L'inſenſé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il
Pſ. 13. a dit dans ſon cœur: il n'y a point de Dieu, *Dixit inſipiens in corde ſuo : non eſt Deus.* Outrage à la divinité qu'il n'a pas voulu reconnoître. Il a irrité Dieu parce qu'il a dit dans ſon cœur: s'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vû, ou ce
Pſ. 9. Dieu, a oublié le mal que j'ai commis, *Dixit in corde ſuo : oblitus eſt Deus ; avertit faciem ſuam, ne videat.* Outrage à la providence qu'il a combattuë, & à qui il a prétendu ſe ſouſtraire. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur : quand ce Dieu dont on me menace,

aurait

auroit vû mon peché, & qu'il s'en ſouviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne me damnera pas pour ſi peu de choſe ; *Dixit in corde ſuo : non requiret.* Outrage à la juſtice vindicative de Dieu que l'impie a mépriſée & dont il a tâché de ſecoüer le joug. Que fera Dieu ? Apprenez, Chrétiens, pourquoi le jugement de Dieu eſt neceſſaire, & quel en doit être la fin ; peut-être ne l'avez-vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conſervé le ſouvenir, en fera éclater ſon reſſentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus ſecrets déſordres de ſa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faiſant voir que ce Dieu, ennemi irréconciable du peché, n'eſt pas plus capable de ſouffrir éternellement le pecheur dans l'impunité, que de ceſſer lui-même d'être Dieu. A quoi penſons-nous, ſi nous ne meditons pas continuellement ces importantes veritez ?

Dieu par un pur zéle de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette nation de la divinité, que l'aveuglement du peché y avoit effacée. Car c'eſt pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le myſtere de ſon incarnation, qui eſt le myſtere de ſon humilité, il ſe produira ſur ce tribunal redoutable où l'Evangile de ce jour nous le repreſente avec tout l'éclat de la gloire & de la majeſté. C'eſt pour cela qu'il paroîtra accompagné de tous ſes Anges, & qu'il aſſemblera devant lui toutes les nations : que les hommes en ſa preſence demeureront pâmez de

frayeur, & que les aſtres par leurs éclipſes, que les élemens par leur déſordre même & leur confuſion rendront hommage à ſa ſuprême puiſſance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil & cette pompe? pour avoir droit, repond excellemment S. Chryſoſtome, de dire aux athées, ſoit de créance s'il y en a, ſoit de mœurs, le monde en eſt plein; ce qu'il leur avoit dit déjà par la bouche de Moyſe, & ce qu'il leur dira encore plus authentiquement : *Videte quòd ego ſim ſolus, & non ſit alius Deus præter me.* Reconnoiſſez enfin que je ſuis Dieu, puiſque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en a fait douter. Reconnoiſſez que je ſuis votre Dieu, puiſqu'avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pû éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous ſubiſſiez la rigueur infléxible de mon jugement. Reconnoiſſez que je ſuis ſeul Dieu, puiſque tous ces grands du monde, dont vous vous êtes fait des divinitez, & dont tant de fois vous avez été idolâtres, ſont maintenant anéantis devant moi : *Videte quòd ego ſim ſolus.* Paroles du Deuteronome, qui dans le jugement dernier ſe vérifieront à la lettre, & qui jamais n'auront été d'une conviction ſi ſenſible qu'elles ſeront alors.

Deut. 32.

Car dans cette vie les grands, c'eſt Dieu même qui le dit, ſont comme des Dieux de la terre, *Ego dixi : Dii eſtis* ; & ce ſont, dit S. Chryſoſtome, ces Dieux de la terre qui empêchent tous les jours que le Dieu du ciel ne ſoit connu pour ce qu'il eſt. A force d'être ébloüi de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne ſont que les images ; à force de s'attacher à

Pſal. 81.

eux, & de n'être occupé que d'eux, on ne penſe plus à celui qui regne ſur eux. Mais dans le dernier jugement, ces Dieux de la terre humiliez ſerviront encore à l'impie d'une demonſtration palpable, qu'il y a un Dieu au-deſſus de ces prétendus Dieux : *Excelſus ſuper omnes Deos* : c'eſt-à-dire, un Dieu abſolument Dieu, uniquement Dieu, éternellement Dieu. *Elevabitur Dominus ſolus in die illâ*: en ce jour-là, dit Iſaïe, Dieu ſeul ſera grand & paroîtra grand. Tout ce qui n'eſt pas Dieu ſera petit, ſera bas & rampant, ſera comme un atôme, comme un néant devant ce ſouverain Etre : *Tanquam nihilum ante te.* C'eſt-à-dire, en ce jour-là toutes les grandeurs humaines ſeront abaiſſées, toutes les fortunes detruites, tous les trônes renverſez, tous les titres effacez : tous les rangs confondus : Dieu ſeul s'élevera, Dieu ſeul regnera, *Elevabitur Dominus ſolus.* Ce n'eſt pas aſſés.

Pſ. 46. *Iſai.* 2. *Pſ.* 81.

Parce que l'impie aura dit dans ſon cœur : ou Dieu n'a pas ſçû, ou il a oublié le mal que j'ai fait, Dieu pour la juſtification de ſa providence montrera qu'il a tout ſçû, & qu'il ſe ſouvient de tout. Car c'eſt pour cela que dans ce jour de lumiere, il découvrira tout ce que l'impie ſe flattoit d'avoir caché dans les tenebres. C'eſt pour cela qu'à la face de toutes les nations, il revelera toute la turpitude du pecheur & toute ſon ignominie : ces pechés honteux & humilians ; ces pechés dont l'impie lui-même au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir ; ces pechés dont il eût été au deſeſpoir d'être ſeulement ſoupçonné : ces pechés qu'il n'eût oſé avoüer au plus diſcret & au plus ſûr de ſes amis ; ces pechés qui l'au-

roient perdu dans le monde de reputation & d'honneur,& dont il ſentoit bien que le reproche lui eût été moins ſupportable que la mort même. Dieu les fera connoître. *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & oſtendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point detourné mon viſage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fiſſent, je les ai vûs ; & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infames, tant de friponneries ſecretes, tant de noires perfidies, tant d'abominations & de deſordres dont ta vie a été ſoüillée, tout cela n'eſt-il pas mis en reſerve, & comme ſcellé dans les treſors de ma colere ? *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis* ? Or ce ſont ces treſors de colere que Dieu ouvrira, quand il viendra juger le monde, & c'eſt ainſi qu'il ſe vengera de l'injure que lui aura fait le pecheur, en le croyant, ou plûtôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu ſans providence, un Dieu ſemblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Nah. 3.

Deut. 32.

Enfin, parce que l'inſenſé aura dit dans ſon cœur : quelque connoiſſance que Dieu puiſſe avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me reprouvera pas pour ſi peu de choſe ; Dieu, Chrétiens, ſe fera un devoir particulier de mettre ſa juſtice & ſa ſainteté à couvert de ce blaſpheme, & comment ? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur, à ne lui en paſſer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir ſans

remiſſion & autant qu'ils ſont puniſſables ; en un mot à lui faire ſentir tout le poids de ce jugement ſans miſericorde, dont la ſeule idée fait frémir, mais qui demanderoit un diſcours entier, pour vous le faire concevoir dans toute ſon étenduë & dans toute ſa ſeverité. Jugement ſans miſericorde que Dieu alors exercera, mais ſur tout qu'il exercera à l'égard de ces pechez où le mondain & le libertin pour pecher plus impunément, aura eû l'inſolence de ſe faire à ſon gré un ſyſtême de religion, en ſe figurant un Dieu ſelon ſes deſirs, un Dieu condeſcendant à ſes foibleſſes, un Dieu indulgent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde ſuo : non requiret.* Car c'eſt particuliérement contre ces pecheurs & contre l'attentat de leur orgueil, que Dieu armera tout le zele de ſa colere ; pourquoi ? parce qu'il s'agira de juſtifier le plus adorable de ſes attributs, qui eſt ſa ſainteté : *Quoniam veritatem requiret Dominus, & retribuet abundanter facientibus ſuperbiam.* Pſ. 30.

Voilà, pecheurs, qui m'écoutez, ce qu'il y a pour vous de plus terrible dans le jugement de Dieu : un Dieu offenſé qui ſe ſatisfera, un Dieu mepriſé qui ſe vengera. Voilà ce qui a ſaiſi d'effroi les plus juſtes mêmes. Mais du reſte, raſſeurés-vous, & tout pecheurs que vous étes, conſolés-vous ; puiſque dans quelque état que vous ſoyés, vous avés encore une reſſource, & une reſſource infaillible, qui eſt la penitence : Aimable penitence, diſoit ſaint Bernard, en vertu de laquelle je puis prevenir le jugement de Dieu ! Et moi je dis, Chrétiens : heureuſe penitence, par où ie puis venger Dieu, appaiſer Dieu, ſatisfaire Dieu ; en ſorte que quand il

viendra pour me juger, il ſe trouve deja ſatisfait & vengé par moi,& qu'il ne ſoit plus obligé à ſe venger & à ſe ſatisfaire par lui-même. Il eſt vrai,mes chers Auditeurs ; il faut pour cela que notre penitence ait tous les caracteres d'une penitence ſolide ; qu'elle ſoit exacte, qu'elle ſoit fervente, qu'elle ſoit efficace, qu'elle ſoit ſevere & proportionnée à la grieveté de nos pechés, auſſi-bien qu'à leur multitude, parce que ſans cela Dieu ne ſeroit ni ſatisfait ni vengé. Mais peut-il nous en trop coûter, quand il s'agit de nous préſerver du jugement de Dieu ; & pouvons nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous,quand il eſt queſtion de nous reconcilier avec Dieu irrité contre nous ? Il eſt vrai que ce Dieu de gloire nous jugera ſelon le jugement que nous aurons fait de nous mêmes dans la penitence, & que ſi nous nous ſommes épargnés, il ne nous épar-
Auguſt. guera pas ; *Sibi parcenti ipſe non parcit*, dit ſaint Auguſtin : mais auſſi par une regle toute contraire, s'enſuit-il de-là, que ſi je ne m'épargne pas,Dieu m'épargnera;que ſi je ne me pardonne pas, il me pardonnera ; que ſi ma penitence eſt rigoureuſe,ſon jugement me ſera favorable: enfin que ſi je me fais juſtice, il me fera grace? Or que puis-je deſirer de plus avantageux pour moi ? Ah ! Seigneur, je ſerois indigne de vos miſericordes, ſi cette condition me ſembloit dure, ou plûtôt, ſi je n'enviſageois pas la penitence la plus ſevere,comme le ſouverain bonheur de ma vie : & je ſerois non ſeulement le plus injuſte, mais le plus inſenſé des hommes, ſi je pretendois par une penitence lâche & molle me garentir de votre redoutable jugement.

C'eſt ainſi, pecheurs, que vous devés raiſon-

ner ; & quand parmi vous il y auroit de ces eſprits gâtez & corrompus, dont l'impieté ſeroit allé juſqu'à ne plus connoître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire encore : Ecoutez, mes Freres, vous dont le ſalut me doit être plus cher que ma vie, & pour la converſion de qui je me ſens, ſi je l'oſe dire, un zéle tout divin ; vous pour qui s'il m'étoit permis, je voudrois à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathême ; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurciſſez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des graces de reſerve. Comme ſon bras n'eſt pas racourci, il eſt encore prêt à ſe laiſſer flechir par votre penitence & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a ſupportez juſqu'à preſent, vous en doit être une preuve conſolante, & comme un gage aſſuré. Tout juge qu'il eſt, malgré vos égaremens, il a encore pour vous toutes les tendreſſes d'un pere, & du pere le plus charitable. C'eſt dans des pecheurs & des libertins comme vous, qu'il ſe plaît à faire éclater les richeſſes de ſa miſericorde ; quelque ſcandaleuſe qu'ait été votre vie, vous pouvez être (& qui ſçait ſi les plus impies d'entre vous ne ſont point ceux qu'il a choiſis pour cela) vous pouvez, dis-je, devenir des vaſes d'élection. Rapprochez-vous de lui ; & par une humble confuſion de l'affreux aveuglement où vous a conduit le peché, mettez-vous en état, quoique pecheurs, de trouver grace devant lui. Votre converſion fera ſa gloire, & l'édification de ſon Egliſe. C'eſt donc de votre part, mon Dieu, que je parle ; & je ne crains pas de pouſſer trop loin les idées que je leur

donne de votre divine clémence, puiſqu'elle ſurpaſſe encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu dans le jugement dernier ſe fera juſtice à lui-même : vous l'avez vû, Chrétiens ; & il me reſte à vous faire voir quelle juſtice il rendra à ſes élûs : c'eſt la ſeconde partie.

II. PART. JE l'ai dit : c'eſt une verité inconteſtable, & qui nous eſt expreſſement marquée dans l'Ecriture, que Dieu a fait toutes choſes pour ſes élûs ; que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conſerve, que ſans eux il le détruiroit, que tous les deſſeins de ſa providence roulent ſur eux, & que dans l'ordre de la nature, de la grace & de la gloire tout aboutit & ſe réduit à eux, *Propter electos*. Il faut néanmoins reconnoître que cette parole ſi avantageuſe aux élûs de Dieu, ne doit proprement s'accomplir que dans le jugement dernier. En effet, dit ſaint Chryſoſtome, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & ſi jamais Dieu ne devoit juger le monde, il ſeroit difficile de comprendre en quoi ſes élûs auroient été ſi favoriſez & ſi privilegiez ; & bien loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, on auroit ſouvent lieu de croire, que ce ſeroit plûtôt pour eux qu'il paroîtroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très-peu fait. Car enfin pendant cette vie les élûs, quoiqu'élus de Dieu, ne ſont dans le monde nulle figure qui les diſtingue, ni qui marque pour leurs perſonnes ces égards ſi particuliers de la providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, & que David confeſſe avoir

été pour lui un ſujet de tentation & de trouble, pendant cette vie les élus de Dieu qui ſont les juſtes, bien loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde, ſont ſouvent decriés & confondus avec les hypocrites. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les humbles, bien loin d'être honorés & reſpectés, ſont ſouvent mepriſés & inſultés. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les pauvres, bien loin d'eſtre ſoulagés, ſont ſouvent rebutés & abandonnés. Pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont communément les foibles, bien loin d'eſtre protegés, ſont ſouvent accablés & opprimés. Or tout cela eſt bien éloigné de cette favorable predilection que Dieu, ſelon ſa promeſſe, doit avoir pour eux. Il eſt vrai, repond ſaint Chryſoſtome: mais c'eſt juſtement ce qui prouve la verité, l'infaillibilité, l'abſoluë & indiſpenſable neceſſité du jugement de Dieu. Car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de ſouverain juge viendra t-il à la fin des ſiecles? pour faire juſtice à ſes élus ſur ces quatre chefs. Oüi, il viendra pour venger les juſtes, je dis, les vrais juſtes, en les ſeparant des hypocrites, & faiſant pour jamais ceſſer le regne de l'hypocriſie. Il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs perſonnes l'humilité; & en confondant les ſuperbes, qui n'auront eu pour elle que du mepris. Il viendra pour venger les pauvres, qui par la dureté des riches auront langui dans la miſere, mais aux gemiſſemens de qui il montrera bien qu'il n'a pas été inſenſible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité leur aura fait indi-

gnement ſouffrir. Car ce ſont là, mes chers Auditeurs, par rapport aux predeſtinés, les fins principales pourquoi l'Ecriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliqués-vous donc ; & pour l'interêt que chacun de vous y doit prendre, redoublés votre attention.

Il viendra pour venger les juſtes, j'entends toûjours les juſtes de bonne foi, en les ſeparant des hypocrites ; comme le berger, dit-il lui-même dans l'Evangile, ſepare les brebis d'avec les boucs : premiere juſtice que Dieu rendra à ſes élus. Car encore une fois durant cette vie tout eſt mélé & confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la verité avec l'impoſture, la religion avec l'hypocriſie : & dans ce mélange, le juſte ſouffre, & l'impie triomphe.

Quant au reſte je parle de l'hypocriſie, ne penſés pas que je la borne à cette eſpece particuliere qui conſiſte dans l'abus de la pieté, & qui fait les faux devots. Je la prends dans un ſens plus étendu, & d'autant plus utile à votre inſtruction, que peut-être malgré vous-mémes ſerés-vous obligés de convenir que c'eſt un vice qui ne vous eſt que trop commun. Car j'appelle hypocrite, quiconque ſous de ſpécieuſes apparences a le ſecret de cacher les deſordres d'une vie criminelle. Or en ce ſens, on ne peut douter que l'hypocriſie ne ſoit repanduë dans toutes les conditions : & que parmi les mondains il ne ſe trouve encore bien plus d'impoſteurs & d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons devots. En effet, combien dans le monde de ſcelerats traveſtis en gens d'honneur ; com-

bien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui ſe produiſent avec tout le faſte & toute l'oſtentation de la probité ? combien de fourbes, inſolens à vanter leur ſainteté ? combien de traîtres, habiles à ſauver les dehors de la fidelité & de l'amitié ? Combien de ſenſuels, eſclaves des paſſions les plus infames, en poſſeſſion d'affecter la pureté des mœurs, & de la pouſſer juſqu'à la ſeverité ? combien de femmes libertines, fieres ſur le chapitre de leur reputation ; & quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'eſtime d'une éxacte & d'une parfaite regularité ? Au contraire, combien de juſtes fauſſement accuſés & condamnés ? combien de ſerviteurs de Dieu, par la malignité du ſiecle, décriés & calomniés ? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intriguans & d'intereſſés ? combien de vrayes vertus conteſtées ? combien de bonnes œuvres cenſurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, & combien de ſaintes actions empoiſonnées ? Or c'eſt là, dit ſaint Chryſoſtome, ce que le jugement de Dieu dévoilera : en ſorte que chacun ſera connu pour ce qu'il eſt, que chacun paroîtra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir. Les ſecrets des conſciences ſeront revelés ; & alors, dit l'Apôtre, chacun recevra la loüange qui lui ſera dûë : *Et tunc laus erit unicuique à Deo.* Par cette fatale & déciſive ſeparation du bon grain d'avec l'yvraye, (écoutez l'oracle de Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui ſera une partie de la juſtice que Dieu rendra à ſes élus) par cette fatale & déciſive ſeparation, la joye de l'hypocrite finira, 1. Cor. 4.

ſon eſperance périra. Funeſte, mais juſte mé-
Job. 20. nace que lui fait le Saint Eſprit : *Et gaudium hypocritæ ad inſtar puncti, & ſpes hypocritæ peribit.*

Car la joye de l'hypocrite étoit d'impoſer, & cependant d'être honoré & reſpecté. Sa joye étoit d'avoir dans le monde un certain crédit, qui ne lui coûtoit qu'à bien faire ſon perſonnage, & qu'a bien joüer la comédie. Sa joye étoit d'être parvenu à force de diſſimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à joüir ſans mérite de tous les avantages du vrai merite. Voilà ce que Job appelloit les proſperités, les joyes, le regne de l'hypocriſie. Mais dans le dernier jugement ce regne de l'hypocriſie ſera détruit, ces proſperitez de l'hypocriſie s'évanoüiront, ces joyes de l'hypocriſie ſe changeront en des afflictions mortelles. Elles n'étoient fondées que ſur l'erreur des ames ſimples, ſeduites & ébloüies par un faux éclat. Mais cette ſéduction des ames ſimples, trompées juſqu'alors, mais enfin déſabuſées par la lumiere de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole conſolation, ſe tournera pour lui, diſons mieux, contre lui en opprobre & en confuſion. L'eſperance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais à fond, & qu'éternellement le monde ſeroit la duppe de ſa damnable politique : & ſon deſeſpoir au contraire ſera de ne pouvoir plus ſe deguiſer, de n'avoir plus de tenebres où ſe cacher, de voir malgré lui le voile de ſon hypocriſie levé, ſes artifices découverts, & d'être expoſé aux yeux de toutes les nations : *Spes hypocritæ peribit* Les autres pecheurs connus dans le monde pour

ce qu'ils étoient ; en cela même qu'ils auront été connus, auront déjà été à demi jugez, & déja par avance auront eſſuyé une partie de l'humiliation que leur doit cauſer le jugement de Dieu : mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le maſque de cette fauſſe gloire, dont il s'étoit toûjours paré ; mais cette femme qui aura paſſé pour vertueuſe, & dont les commerces viendront à être publiez ; mais ce magiſtrat que l'on aura crû un exemple d'integrité, & dont les injuſtices ſeront miſes dans un plein jour ; mais cet Eccleſiaſtique reputé ſaint à qui Dieu reprochera hautement ſa vie diſſoluë ; mais ce pretendu homme d'honneur, dont on verra toutes les fourberies ; mais cet ami ſur qui l'on comptoit, dont les lâches trahiſons ſeront éclaircies & verifiées ; mais quiconque aura ſçû l'art de tromper, & qui alors ſe trouvera dans la neceſſité affreuſe de faire une réparation ſolemnelle à la verité : ah ! Chrétiens, c'eſt pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque choſe de bien déſolant.

La choſe n'eſt que trop vraye : mais par une raiſon toute oppoſée, c'eſt ce qui rendra le jugement de Dieu, non-ſeulement ſupportable, mais favorable, mais honorable, mais deſirable aux juſtes & aux predeſtinez. Car leur gloire, dit ſaint Chryſoſtome, ſera de paroître à découvert devant toutes les creatures intelligentes ; leur gloire, & même le comble de leurs deſirs, ſera que l'on diſcerne enfin, & la droiture de leurs actions, & la pureté de leurs intentions ; leur gloire ſera qu'on les connoiſſe, parce que leur diſgrace juſques-là aura été de n'être pas aſſez connus. Et voilà, Ames fidelles, qui malgré la corruption du ſiecle, ſervez

votre Dieu en esprit & en verité, voilà ce qui doit dans la vie vous affermir, & vous consoler. A ce terrible moment, où le livre des consciences sera ouvert, votre esperance ranimée par la vûë du souverain Juge, & sur le point d'être remplie, vous soutiendra, & vous dédommagera bien des injustes persecutions du monde. Tandis que l'impie confondu, troublé, consterné, marchera la tête baissée, & sans oser lever les yeux, vous paroîtrés avec une sainte assûrance : pourquoi ? parce que le jour de votre justification sera venu. Maintenant l'envie, la calomnie, lancent contre vous leurs traits envenimés : mais enfin l'envie sera forcée à se taire ; ou si elle parle, ce ne sera plus qu'en votre faveur : la calomnie sera convaincuë de mensonge ; & la verité se montrera dans tout son lustre. Cependant joüissés du témoignage secret de votre cœur, que vous devés préferer à tous les éloges du monde. Dites avec S. Paul : peu m'importe quel jugement les hommes font presentement de moi, puisque c'est mon Dieu qui doit un jour me juger : *Qui autem judicat me, Dominus est.* Ou bien, dites avec Jeremie : c'est vous, Seigneur, qui sondés les ames, & qui en découvrés les plis & les replis les plus cachés ; c'est à vous que j'ai remis ma cause : vous la jugerés. *Tibi enim revelavi causam meam.* Avançons.

1. Cor. 4.

Jerem. 11.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la personne des humbles : seconde justice que Dieu rendra à ses élus. Cette humilité, cette simplicité du juste, cette patience à soufrir les injures sans se venger, que les mondains auront traitée de foiblesse d'esprit, de petitesse de génie, de bassesse de cœur, Dieu vien-

dra pour la couronner,& pour convaincre tout l'univers, qu'elle aura eu la veritable force, la veritable grandeur d'ame, la veritable sageſſe.Car c'eſt alors, dit l'Ecriture dans cet admirable paſſage que vous avez entendu cent fois, & dont vous avez été cent fois touchez ; c'eſt alors que les humbles de cœur s'éleveront avec confiance contre ceux qui les auront mépriſés & inſultés. *Tunc ſtabunt juſti in magnâ conſtantiâ.* Sap. 5. C'eſt alors que les ſages du ſiecle, que ces eſprits forts ſeront non-ſeulement ſurpris, mais deconcertez,en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés ſur des trônes de gloire. C'eſt alors qu'interdits & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gemiſſant,ce ſont là ceux dont nous nous ſommes autrefois moqués, & qui ont été le ſujet de nos railleries ; *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum.* Sap. 5. Inſenſés que nous étions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & toute leur conduite nous faiſoit pitié : *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam :* Ibidem. cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les Saints ; *Ecce quomodò computati ſunt inter filios Dei, & inter ſanctos ſors illorum eſt.* Ibidem. C'eſt, dis-je, alors, que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé, à l'humilité des élûs de Dieu ; & c'eſt la même qu'on verra ſenſiblement l'effet de cette promeſſe de Jeſus-Chriſt, que quiconque s'humilie, ſera glorifié : *Omnis qui ſe humiliat, exaltabitur.* Luc. 14.

Car pendant la vie,il n'eſt pas toûjours vrai, & même il eſt rarement vrai, que celui qui s'abaiſſe & qui s'humilie ſoit élevé. On en voit, dont l'humilité, quoique veritable &

quoique ſolide, eſt accompagnee juſqu'au bout de l'humiliation. On en voit, qui pour chercher Dieu & par un eſprit de religion, s'étant enſevelis & comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obſcurité & dans leur anéantiſſement. Combien d'ames ſaintes, dont la vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt; & à qui le monde n'a jamais tenu nul compte du courage heroïque qu'ils ont eu de ſe ſeparer & de ſe detacher de lui? Or c'eſt pour cela, repond ſaint Chryſoſtome, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un jugement à la fin des ſiecles.

Parce que le monde ne rend pas juſtice à ces chrétiens parfaits, qui s'humilient & s'anéantiſſent pour Dieu; Dieu qui ſe pique d'être fidelle, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des Saints ſur la terre dont l'humilité, quoique ſincere, n'eſt ni connuë du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être, ſi le monde étoit équitable, Dieu ſuppléera au défaut du monde, & la relevera: mais aux depens de qui? toûjours aux depens & à la honte du mondain, dont la fauſſe gloire, dont la vanité ridicule, dont la preſomptueuſe ambition condamnée & reprouvée, rendra hommage à la ſainteté des maximes que le ſage & humble chrétien aura ſuivies, puiſqu'en même-tems
Luc. 14. que l'humble ſera exalté, *Qui ſe humiliat, exaltabitur*, l'orgueilleux ſera humilié & couvert d'un éternel opprobre; *Et qui ſe exaltat, humiliabitur*. Ce n'eſt pas aſſez.

Il viendra pour béatifier les pauvres: autre myſtere du Jugement de Dieu, autre juſtice qu'il rendra à ſes predeſtinés. Car il eſt de la foi, que le pauvre ne ſera pas éternellement
Pſ. 9. dans l'oubli; *quoniam non in finem oblivio erit*

pauperis. Il eſt de la foi, que la patience des pauvres ne perira pas pour jamais, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera pas pour jamais inutile & ſans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem.* *Ibid.* Et il eſt néanmoins évident, que ces deux oracles du Saint Eſprit ne ſe verifient pas toûjours, ni mêmes communément dans cette vie. Car combien de pauvres y ſont oubliez ? combien y demeurent ſans ſecours & ſans aſſiſtance ? Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il eſt volontaire, & par conſequent criminel: je m'explique. Combien de malheureux reduits aux dernieres rigueurs de la pauvreté, & que l'on ne ſoulage pas, parce qu'on ne les connoît pas & qu'on ne les veut pas connoître ? Si l'on ſçavoit l'extremité de leurs beſoins, on auroit pour eux malgré ſoi, ſinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vûë de leurs miſeres, on rougiroit de ſes excès, on auroit honte de ſes delicateſſes, on ſe reprocheroit ſes folles depenſes, & l'on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de J. C parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa preſence on croit en être quitte en les oubliant; & quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de veritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, ſans qu'on ſe donne & qu'on veüille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en effet ? Combien de ſaints pauvres, dont les gemiſſemens ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher, pour ſe mettre en devoir de les écouter ?

Combien de pauvres abandonnez dans les provinces ? combien de déſolés dans les priſons ? combien de languiſſans dans les hôpitaux ? combien de honteux dans les familles particulieres ? Parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, & dont ont ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien ſont negligez ? combien ſont durement traitez ? combien de ſerviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie eſt dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ? S'il n'y avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeller le ſcandale de la providence : la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'inſenbilité des riches. Mais c'eſt pour cela même, dit ſaint Chryſoſtome, que la providence prépare aux riches un jugement ſevere & rigoureux ; & c'eſt ce que comprenoit parfaitement David, quand il diſoit : *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis, & vindictam pauperum* ; j'ai connu que Dieu jugera la cauſe des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu ? par cet invincible raiſonnement, que la patience des pauvres, dans le ſens que je l'ai marqué, ne devant & ne pouvant périr pour jamais, il falloit qu'il y eut un jugement ſuperieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne perit point ; c'eſt-à-dire, que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle à droit d'attendre d'un maître ſouverainement équitable. *Patientia pauperum non peribit in finem* : un jugement, où non-ſeulement les pauvres fuſſent dédommagez de cette inégalité de biens, qui les a réduits dans l'indigence & la diſette ; mais où leur patience pouſſée à bout fut plei-

Pſ. 139.

Pſal. 9.

nement vengée des injuſtes traitemens qu'elle auroit ſoufferts. C'eſt pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai : c'eſt parce que les ſouffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable aura fermé ſon cœur & ſes entrailles, auront excité mon courroux ; parce que leurs cris m'auront touché ; parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes : *Propter miſeriam inopum, & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus.* Ces cris des pauvres qui ſont montés juſqu'à moi, me ſolliciteront en leur faveur ; & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme créateur & comme juge, que dans ce grand jour, où je prononcerai pour eux un arrêt de ſalut ; tandis que je reprouverai par un jugement ſans miſericorde, ceux qui n'auront uſé envers eux de nulle miſericorde. A entendre ainſi Dieu parler dans l'Ecriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoi qu'univerſel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire juſtice ? *Propter miſeriam inopum & gemitum pauperum.* A voir comment le Fils de Dieu qui y doit préſider, s'y comportera & y procedera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler ſur le ſoin des pauvres ; que de-là doive dependre abſolument & eſſentiellement le ſort éternel des hommes : c'eſt-à-dire, que les uns ne doivent être condamnés, que parce qu'ils auront mépriſé le pauvre ; & les autres comblés de gloire, que parce qu'ils l'auront ſecouru ? Heureux donc, concluoit le Prophete royal, heureux celui qui penſe attentivement au pauvre ; *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pau-* Pſ. 11. Pſ. 44.

perem : pourquoi ? parce que Dieu au jour de
Ibid. ſa colere l'épargnera & le ſauvera : *In die malâ liberabit eum Dominus.*

Finiſſons,& diſons encore que Dieu viendra pour vénger les foibles, que le pouvoir joint à la violence, aura opprimez : quatriéme & derniere juſtice dont il ſe tiendra redevable à ſes élûs. Car maintenant c'eſt le crédit qui l'emporte, & qui a preſque par tout gain de cauſe : le plus fort a toûjours raiſon,quoi qu'il entreprenne ; & parce qu'il eſt le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre & il en vient à bout. Combien de perſecutions, de vexations, cauſée par l'abus de l'autorité ? combien de miſerables, combien de veuves faute d'appui, ſacrifiez comme des victimes à la faveur ? combien de pupilles, dont l'heritage devient, aprés bien de formalitez, la proye du chicaneur & de l'uſurpateur ? combien de familles ruinées,parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de ptotection ? combien de procès mal fondez, néanmoins hautement gagnez, parce que les ſollicitations, la cabale & les brigues ont prévalu ? Malgré la juſtice & les loix, le foible ſuccombe preſque toûjours.S'il y a des juges ſans probité, c'eſt toûjours contre lui, & jamais pour lui, qu'ils ſe laiſſent corrompre. Du moment qu'il eſt le plus foible, par une malheureuſe fatalité, tout lui eſt contraire, & rien ne lui eſt favorable. Mais, Seigneur, il trouvera enfin auprés de vous, ce qui lui aura été refuſé à tous les tribunaux de la terre : vous viendrez plein d'équité & de zéle, & vous prendrez la défenſe de l'orphelin, afin que le puiſſant, que le grand,qui avoit tant abuſé de ſa grandeur,

ceſſe de ſe glorifier : *Judicare pupillo & humili, ut non apponat ultra magnificare ſe homo ſuper terram.* Juſques-là il aura toûjours eu le deſſus. Juſques-là fier de ſes ſuccès, parce que rien ne lui reſiſtoit, il aura paſſé, non-ſeulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ſes droits, pour le plus digne d'être diſtingué & honoré. Juſques-là il ſe ſera fait une fauſſe gloire & un pretendu merite de ſes violences mêmes : mais vous le detromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ſes vaines idées; *Ut non apponat ultrà magnificare ſe.* Comment cela ? c'eſt que vous tirerez le foible de l'oppreſſion, & qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu, un vengeur & un protecteur. Pſ. 9.

Il eſt donc vrai que le jugement de Dieu ſera pour ſes élus le jour de leur redemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera juſtice. Ah ! Chrétiens, à quoi penſons-nous, ſi perſuadez d'une verité ſi touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux predeſtinez ? Que faiſons-nous, ſi renonçant aux fauſſes maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élûs de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ? Or en voici, mes chers Auditeurs, l'important ſecret, que je vous laiſſe pour fruit de tout ce diſcours. Commencés dès maintenant à accomplir dans vos perſonnes, ce que Dieu dans le jugement dernier fera en faveur de ſes élûs. Il les ſeparera d'avec les hypocrites & les impies : ſeparés-vous-en par la pratique d'une ſolide & d'une veritable pieté. Il glorifiera les humbles : hu-

miliez-vous, dit ſaint Pierre, & ſoumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous éleve au jour de ſa viſite, c'eſt-à-dire, dans ſon jugement : 1. Pet. 5. *Humiliamini, ut vos Deus exaltet in tempore viſitationis.* Il béatifiera les pauvres : aſſiſtez-les, ſoulagez-les ; faites-vous en des amis auprés de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils ſoient vos interceſſeurs, & qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Il vengera les foibles opprimez : protegez-les, & ſelon la meſure de votre pouvoir, ſoyez leurs patrons ; ſervez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille & à la veuve.

Et vous, juſtes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimez de Dieu, ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe, par l'attente de ce grand jour, qui ſera tout à la fois le jour du Seigneur & le votre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu ; il eſt à craindre pour tous : mais en le craignant, craignez-le de ſorte que vous puiſſiez au même tems le deſirer, l'aimer, l'eſperer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puiſqu'il doit vous delivrer de toutes les miſeres de cette vie ? pourquoi ne le deſireriez-vous pas, puiſqu'il doit vous racheter de la ſervitude du ſiecle ? pourquoi ne l'eſpereriez-vous pas, puiſqu'il doit commencer votre bonheur éternel ? Craignez le jugement de Dieu : mais craignez-le d'une maniere mélée d'amour, & accompagnée de confiance ; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous eſt point permis de craindre Dieu ſans l'aimer ; il faut qu'en le craignant vous l'aimiés, & que vous l'aimiés encore plus que vous ne le craignés : ſans cela, votre

crainte n'eſt qu'une crainte ſervile, qui ne ſuffit pas même pour le ſalut. Or il en eſt de même du jugement de Dieu : craignons-le tous, mes chers Auditeurs, ce terrible jugement; mais craignons-le d'une crainte efficace; d'une crainte qui nous convertiſſe, qui corrige nos déſordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres chrétiennes. Tellement que nous méritions d'être placez à la droite, & d'entendre de la bouche de notre Juge ces conſolantes paroles : *Venite, benedicti Patris mei.* Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere; poſſedez le Royaume qui vous eſt preparé dès la création du monde. Je vous le ſouhaite, &c. *Matth.* 25.

SERMON

POUR

LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le reſpect humain.

Beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

C'eſt à ce caractere que le Sauveur du monde reconnoît ſes vrais diſciples : c'eſt la condition que cet Homme-Dieu leur propoſe, pour être reçûs à ſon ſervice, & pour meriter de vivre ſur ſa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti ; qu'il ne faut point eſperer d'être du nombre des ſiens, ſi l'on n'eſt reſolu d'en faire hautement profeſſion ; que quiconque, étant chrétien

chrétien craint de le paroître, eſt indigne de lui ; qu'il ne ſuffit pas pour être à lui, de croire de cœur, ſi l'on ne confeſſe de bouche ; qu'il ne ſuffit pas de confeſſer de bouche, ſi l'on ne s'explique par ſes œuvres : enfin, qu'il veut des hommes fervens, genereux, ſinceres, qui ſe faſſent un honneur de l'avoir pour maître & un merite de lui obéir.

Or par là il exclut, de ſon Royaume ces lâches mondains, qui bien loin de ſe declarer pour Jeſus-Chriſt, rougiſſent de Jeſus-Chriſt ; qui bien loin d'honorer Jeſus-Chriſt, ſe ſcandaliſent de Jeſus-Chriſt ; & qui non contens de ſe ſcandaliſer de Jeſus-Chriſt, le ſcandaliſent tous les jours lui-même dans la perſonne de ſes freres, en inſpirant aux autres la même crainte qui les arrête, & le même reſpect humain qui les domine. C'eſt ce que j'entreprends de combattre dans ce diſcours : cette honte du ſervice de Dieu ; ce reſpect humain, qui nous empêche d'être à Dieu ; cette crainte du monde, ou cette complaiſance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu. Je veux vous en faire voir l'indignité, le déſordre, le ſcandale : l'indignité du reſpect humain, par rapport à nous-mêmes ; ſon déſordre par rapport à Dieu ; ſon ſcandale, par rapport au prochain.

Il y en a qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & il y en a qui en ſont les auteurs. Eſclaves du reſpect humain : je leur parlerai dans la premiere & dans la ſeconde partie, & je leur montrerai combien leur conduite eſt indigne, combien elle eſt criminelle. Auteurs du reſpect humain : je leur parlerai dans la derniere partie, & je leur montrerai combien leur con-

duite eſt ſcandaleuſe. L'indignité du reſpect humain nous le fera mépriſer. Le déſordre du reſpect humain nous le fera condamner. Le ſcandale du reſpect humain nous en fera craindre les ſuites. C'eſt tout mon deſſein. Demandons, &c. *Ave Maria.*

I. PART. C'Eſt de tout tems que les hommes ſe ſont laiſſez dominer par le reſpect humain; & c'eſt de tout tems que les partiſans du monde ſe ſont fait du reſpect humain une malheureuſe politique aux dépens de leur religion. Mais de quelque pretexte, ou de neceſſité, ou de raiſon, dont ils ayent tâché de ſe couvrir, en ſoumettant ainſi leur religion aux loix du monde, je dis que ce reſpect humain a toûjours été une ſervitude honteuſe; je dis que cette politique a toûjours paſſé, ou toûjours dû paſſer pour une lâcheté mepriſable. Caractere de ſervitude, caractere de lâcheté: l'un & l'autre indigne de tout homme qui connoît Dieu; mais encore bien plus d'un chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfans de Dieu. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes veritez.

C'eſt une ſervitude honteuſe; & je l'appelle la ſervitude du reſpect humain. Car qu'y a-t-il de plus ſervil, que d'être réduit ou plûtôt, que de ſe reduire ſoi-même à la neceſſité de regler ſa religion par le caprice d'autrui? de la pratiquer, non pas ſelon ſes vûës & ſes lumieres, ni même ſelon les mouvemens de ſa conſcience, mais au gré d'autrui? de n'en donner des marques, & de n'en accomplir les devoirs, que dépendamment des diſcours & des jugemens d'autrui? en un mot, de n'être

chrétien, ou du moins de ne le paroître, qu'autant qu'il plaît, ou qu'il déplaît à autrui? Eſt-il un eſclavage comparable à celui-là? Vous ſçavez néanmoins, & peut-être le ſçavez-vous à votre confuſion, combien cet eſclavage tout honteux qu'il eſt, eſt devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours.

Quand ſaint Auguſtin parle de ces anciens philoſophes, de ces ſages du paganiſme, qui par la ſeule lumiere naturelle connoiſſoient, quoique payens, le vrai Dieu; il trouve leur condition bien deplorable: pourquoi? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laiſſoient pas, pour s'accommoder au tems, d'être forcez à en adorer pluſieurs. Prenez garde, Chrétiens. Ceux-là par reſpect humain faiſoient violence à leur raiſon, & ſervoient des Dieux qu'ils ne croyoient pas; & nous par un autre reſpect humain, nous faiſons violence à notre foi, & nous ne ſervons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient ſuperſtitieux & idolâtres; & nous par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons ſouvent malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient; adoroient ce qu'ils mépriſoient, profeſſoient ce qu'ils deteſtoient; ce ſont les termes de ſaint Auguſtin: *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant adorabant.* Et nous pour éviter la cenſure des hommes, & par un vil aſſujettiſſement aux uſages du ſiecle corrompu & à ſes maximes, nous deshonorons ce que *Auguſt.*

nous professons, nous prophanons ce que nous reverons ; nous blasphemons, au moins par nos œuvres, non pas comme disoit un Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous sçavons & ce que nous reconnoissons. Au lieu que ces esprits forts de la gentilité, avec leur pretenduë force, se captivoient par une espece d'hypocrisie, nous nous captivons par une autre. Au lieu qu'ils joüoient la comedie dans les temples de Rome, en contrefaisant les devots ; nous la joüons au milieu du christianisme en contrefaisant les athées. Avec cette difference remarquée par saint Augustin, que l'hypocrisie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'interessoit tout au plus que de fausses divinitez : au lieu que la notre est une abomination réelle ; une abomination telle que l'a prédite le Prophete, placée dans le lieu saint ; une abomination qui outrage tout à la fois, & la verité, & la majesté, & la sainteté du vrai Dieu.

Or en user de la sorte, n'est-ce pas se rendre esclave, mais esclave dans la chose même où il est moins supportable de l'être, & où tout homme sensé doit plus se piquer de ne l'être pas? Car il y a des choses, poursuit ce S. Docteur, où la servitude est tolerable, d'autres où elle est raisonnable, quelques-unes mêmes où elle peut être honorable : mais de s'y soumettre jusques dans les choses les plus essentiellement libres, jusques dans la profession de sa foi, jusques dans l'exercice de sa religion, jusques dans ses devoirs les plus indispensables, dans ce qui regarde notre éternité, notre salut, c'est à quoi repugne un certain fonds de grandeur, qui est

en nous & avec lequel nous ſommes nez ; c'eſt ce que la dignité de notre être, non plus que la conſcience, ne peut comporter.

Laiſſez-nous aller dans le deſert, diſoient les Hebreux aux Egyptiens : car tandis que nous ſommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement ſacrifier au Dieu d'Iſraël. Or il faut que nous ſoyons libres dans les ſacrifices que nous lui offrons. En tout le reſte vous nous trouverez ſouples & dependans ; & quelque rigoureuſes que ſoient vos loix, nous y obéïrons ſans peine : mais dans le culte du ſouverain Maître que nous adorons & que nous devons ſeul adorer, la liberté nous eſt neceſſaire, & quand nous vous la demandons, ce n'eſt qu'en vertu du droit que nous y avons, & en vertu même du commandement exprés que notre Dieu nous a fait, de ne nous la laiſſer jamais enlever. C'eſt ainſi, mes Freres, reprend S. Jerôme, expliquant ce paſſage de l'Exode, c'eſt ainſi que doit parler un chrétien engagé par la providence à vivre dans le monde, & par conſequent à y ſoutenir ſa religion. Sur toute autre choſe, doit-il dire, je me conformerai aux loix du monde, j'obſerverai les coûtumes du monde, je garderai les bienſéances du monde ; je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au-deſſus du monde, & le monde n'aura nul empire ſur moi. Dans l'accompliſſement de ce devoir capital, qui eſt le premier devoir du chrétien, je ne ſerai ni bizarre, ni indiſcret ; mais je ſerai libre, & la prudence dont j'uſerai pour me conduire, n'aura rien qui degenere de cette bienheureu-

ſe independance, que ſaint Paul veut que je conſerve comme le privilege inaliénable de l'état de grace où Dieu m'a élevé. Telle eſt, dis-je, ſelon ſaint Jerôme, la diſpoſition où doit être un homme fidelle. Et ſi la tyrannie des loix du monde alloit juſques-là, qu'il y eut en effet des états où il fût impoſſible de maintenir cette ſainte & glorieuſe liberté avec laquelle Dieu veut être ſervi; ou plûtôt, ſi l'homme ſe ſentoit foible juſqu'à ce point, qu'il deſeſperât d'y pouvoir librement ſervir Dieu, il devroit à l'exemple des Iſraëlites, prendre le parti d'une genereuſe retraite, & chercher ailleurs un ſejour où affranchi du joug du monde, il pût ſans géne & ſans contrainte rendre à Dieu les hommages de ſa pieté: faiſant divorce pour cela, non pas avec le monde en general, mais avec ces conditions particulieres du monde, où l'experience lui auroit appris que ſa religion lui ſeroit devenuë comme impraticable. Pourquoi? parce qu'au moins eſt-il juſte qu'étant né libre, il le ſoit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe & à l'auteur de ſon être; & qu'il n'abandonne jamais la poſſeſſion où Dieu l'a mis d'être à cet égard dans la main de ſon conſeil & de ſa raiſon.

Servitude du reſpect humain d'autant plus honteuſe, que c'eſt l'effet tout enſemble, & d'une petiteſſe d'eſprit, & d'une baſſeſſe de cœur, que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que nous nous cachons en vain, & dont nous ne pouvons étouffer le ſecret reproche. Car ſi nous avions ce ſaint orgueil, ſelon l'expreſſion d'un Pere, cette nobleſſe de

ſentimens qu'inſpire le chriſtianiſme, nous dirions hautement comme ſaint Paul : *Non erubeſco Evangelium* : Je ne rougis point de l'Evangile. Nous imiterions ces heros de l'ancien Teſtament, qui ſe faiſoient un mérite de pratiquer leur religion à la face même de l'irreligion. Pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jeroboam, le jeune Tobie ſans craindre de paroître ſingulier, & ſe glorifiant même de l'être dans une ſi belle cauſe, alloit lui ſeul au Temple de Jeruſalem, & ſe rendoit par là digne de l'éloge que l'Ecriture a fait de ſa fermeté & de ſa conſtance : *Denique cùm irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat Jeroboam Rex Iſraël; hic ſolus pergebat in Jeruſalem ad templum Domini.* Ainſi quand tout ce qui nous environne vivroit dans l'oubli de Dieu & dans le mépris de ſa loi, nous nous glorifierons, comme chrétiens, d'être les ſinceres obſervateurs de cette divine loi, & par une ſingularité, que le monde même malgré lui reſpecteroit, nous nous diſtinguerons, & s'il le falloit, nous nous ſeparerions de ces mondains, qui en ſont les prévaricateurs. Ni le nombre, ni la qualité de leurs perſonnes, ne nous ébranleroient pas. Fuſſions-nous les ſeuls ſur la terre, nous perſiſterions dans cette réſolution, & la conſolation interieure que nous aurions d'être de ceux que Dieu ſe ſeroit reſervez, & qui n'auroient point fléchi le genoux devant Baal : c'eſt-à-dire, le témoignage que nous rendroit notre conſcience, d'avoir reſiſté au torrent de l'idolâtrie du ſiécle, ſeroit déja pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée

Rom. 1.

Tob. 1.

ſur le reſpect humain. Voilà les heureuſes diſpoſitions où nous mettoit une liberté évangelique.

D'où vient donc que nous n'y ſommes pas, & qu'eſt-ce que ce reſpect humain qui nous arrête ? timidité & puſillanimité. Nous craignons la cenſure du monde ; & par là nous avouons au monde, que nous n'avons pas aſſez de force pour le mépriſer, dans les conjonctures mêmes où nous le jugeons plus mépriſable ; aveu qui devroit ſeul nous confondre. Nous craignons de paſſer pour des eſprits foibles ; & nous ne penſons pas que cette crainte eſt elle-même une foibleſſe, & la plus pitoyable foibleſſe. Nous avons honte de nous déclarer ; & nous ne voyons pas, que cette honte, pour m'exprimer de la ſorte, eſt elle-même bien plus honteuſe, que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on eſt & ce que l'on doit être ? Une parole, une raillerie nous trouble ; & nous ne conſiderons pas, ni dequoi, ni par qui nous nous laiſſons troubler. De quoi ? puiſqu'il n'eſt rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la veritable vertu. Par qui ? puiſque c'eſt par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être, ou blamez, ou approuvez ; des hommes dont ſouvent nous ne faiſons nulle eſtime ; des hommes dont la legereté nous eſt connuë auſſi bien que l'impieté ; des hommes dont nous ne voudrions pas ſuivre les conſeils, beaucoup moins recevoir la loi, dans une ſeule affaire ; des hommes pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un ſeul de nos divertiſſemens : ce

ſont là néanmoins ceux pour qui nous nous faiſons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus deplorable aveuglement, nous nous aſſujettiſſons en ce qui touche le plus eſſentiel de nos interêts, ſçavoir le ſalut & la religion. Aprés cela, piquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame, mais de ſageſſe & de ſolidité d'eſprit. Aprés cela, flattons-nous d'avoir trouvé la liberté, en ſuivant le parti du monde. Non, non, mes Freres, reprend ſaint Chryſoſtome, ce n'eſt point là qu'on la trouve : bien loin d'y parvenir par-là, c'eſt par-là que nous tombons dans la plus baſſe ſervitude ; & l'un des plus viſibles châtimens que Dieu exerce deja ſur nous, quand nous voulons vivre en mondains, c'eſt qu'au même-tems que nous penſons à ſecouer ſon joug, qu'il appelle, & qu'il a bien ſujet d'appeller un joug doux & aimable, il nous laiſſe prendre un autre joug mille fois plus humiliant & plus peſant, qui eſt le joug du monde & des loix du monde. Caractere de ſervitude dans le reſpect humain, & caractere de lâcheté.

Je dis, lâcheté, & lâcheté odieuſe. J'appartiens à Dieu par tous les titres les plus legitimes, & comme homme formé de ſa main, enrichi de ſes dons, racheté de ſon ſang, heritier de ſa gloire ; & comme chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profeſſion ſolemnelle à le ſervir : mais au lieu de m'armer d'une ſainte audace, & de prendre ſa cauſe en main, je l'abandonne, je le trahis ! Lâcheté impardonnable, on ne peut pas même la ſupporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le beſoin attachent au

ſervice des grands : & ce qui doit bien nous confondre, c'eſt le zele qu'ils font paroître, & où ils cherchent tant à ſe ſignaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels, dont ils attendent une recompenſe humaine & une fortune periſſable. Lâcheté frappée de tant d'anathémes dans l'Evangile, & qui doit être ſi hautement reprouvée au jugement de Dieu, puiſque c'eſt là que le Fils de l'Homme rougira de quiconque aura rougi de lui, deſavoüera quiconque
Luc. 9. l'aura deſavoüé, renoncera quiconque l'aura reconcé : *Qui erubuerit me, erubeſcam & ego illum.* Lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les chrétiens, & ſur quoi ils leur ont fait de ſi belles & de ſi ſolides leçons.

N'eſt-ce pas le ſentiment qu'en eût autrefois ce ſage Empereur, pere du grand Conſtantin ? Euſebe nous l'apprend, & vous le ſçavez : quoi qu'infidelle, quoique payen, il avoit & des Officiers dans ſa Cour & des ſoldats chrétiens dans ſon armée. Il voulut éprouver leur foi ; il les aſſembla tous devant lui, il leur parla en des termes propres à les tenter ; enfin, il les obligea à ſe faire connoître & à s'expliquer. Comme il y en a toûjours eu de tous les caracteres, je ne ſuis pas ſurpris que les uns, fermes pour Jeſus-Chriſt, aimaſſent mieux riſquer leur fortune, que de dementir leur religion ; & que d'autres dominez par le reſpect humain, choiſiſſent plûtôt de diſſimuler leur religion, que de hazarder leur fortune. Ainſi dans le monde, & dans le chriſtianiſme même, les choſes de tout tems ont-elles été partagées. Mais ce qu'Euſebe remarque, & ce qui doit être une inſtruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici (elle convient

admirablement au lieu où je parle, & je ſuis certain qu'elle ſera de votre goût) c'eſt le diſcernement judicieux que fit le Prince, de ces deux ſortes de chrétiens, lorſque par un traitement auſſi contraire à leur attente qu'il fut conforme à leur merite, il retint auprès de ſa perſonne, ceux qui mépriſant les vûës du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, & renvoya les autres. Car il jugea, ajoûte l'hiſtorien, qu'il ne devoit rien ſe promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infidelles, puiſqu'ils l'avoient été à leur Dieu; & qu'il falloit tout craindre d'un homme, dont la conſcience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain interêt & d'une conſideration humaine.

Ah! mes chers Auditeurs, profitons de cette maxime: & n'ayons pas la confuſion d'être en cela moins religieux, qu'un payen, que le ſeul bon ſens faiſoit raiſonner. Sans être impies ni hypocrites, ſoyons genereux & ſinceres. Entre l'hypocriſie & l'impieté il y a un parti honorable, c'eſt d'être chrétiens. Soyons-le ſans oſtentation, mais ſoyons-le auſſi de bonne foi, & faiſons-nous honneur de l'être & de le paroître.

Souvenons-nous de tant de Martyrs, nos freres en J. C. & les membres de la même Egliſe. Craignoient-ils la preſence des hommes? S'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers Auditeurs! quel reproche de notre lâcheté! ils ſe preſentoient devant les tyrans; & à la face des tyrans, ils confeſſoient leur foi. Ils montoient ſur les échaffauts; & ſur les échaffauts, ils celebroient les grandeurs de leur Dieu. Ils verſoient

leur ſang ; & de leur ſang, ils ſignoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagemens que nous ? Faiſoient-ils profeſſion d'une autre loi que nous ? Le Dieu qu'ils ſervoient, qu'ils glorifioient, pour qui ils ſe ſacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le notre ?

N'allons pas ſi loin, & jugez-vous vous-mêmes, inſtruiſez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une Cour, compoſée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois heſité, c'eſt ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaiſe, que je leur refuſe le juſte éloge qui leur eſt dû. En combattant, en expoſant leur vie pour le grand & le glorieux Monarque, dont ils exécutent les ordres, & que le ciel a placé ſur nos têtes, pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais, du reſte, par quelle contradiction marquons-nous tant de conſtance d'une part, & de l'autre tant de foibleſſe ? Pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous comme le roſeau que le vent agite, ſelon la figure de notre Evangile ? Pourquoi en avons nous toute l'inſtabilité, c'eſt-à-dire, pourquoi nous laiſſons-nous ſi aiſément fléchir par la complaiſance, abattre par la crainte, entraîner par la coûtume, ébranler par l'interêt ? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propoſe aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? que n'apprenons-nous de lui quelle fermeté demande le ſervice de notre Dieu & l'obſervation de ſa loi ? Juſques dans les fers ce fidele miniſtre confeſſa Jeſus-Chriſt ; juſques dans la Cour il lui rendit témoignage. Voilà vo-

tre modelle : conſerver au milieu de la Cour cette genereuſe liberté des enfans de Dieu, à laquelle vous êtes appellez, & qui ſemble, à entendre parler ſaint Paul, être deja un don de la gloire, plûtôt qu'un effet de la grace : *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la Cour ſe declarer pour Jeſus-Chriſt, par une pratique conſtante, ſolide, édifiante, de tout ce que vous preſcrit la religion : voilà ce que vous prêche le divin Précurſeur ? Et qui peut vous depoſſeder de cette liberté chrétienne ? qui le doit ? S'il faut être eſclave, ce n'eſt point l'eſclave du monde, mais le votre, ô mon Dieu. Il n'y a que vous, & que vous ſeul, dont nous puiſſions l'être juſtement ; & quand nous le ſommes de tout autre, nous degenerons de cette bienheureuſe adoption, qui nous met au nombre de vos enfans, & qui nous donne droit de vous appeller notre Pere. Si donc nous ſçavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec conſtance, nous maintenir dans la liberté que Jeſus-Chriſt nous a acquiſe par ſon ſang, le monde, tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. Si le reſpect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous mepriſera ; car ſa corruption & ſa malignité ne va pas encore juſqu'à ne pas rendre juſtice à la pieté, lorſqu'elle marche par des voyes droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je m'éleverai contre lui, & au-deſſus de lui. Le Dieu que je ſers, eſt un aſſez grand maître, pour meriter que je lui faſſe un ſacrifice du monde ; c'eſt un maître aſſez puiſſant pour que je le ſerve, non pas au gré du monde, mais à ſon gré ; or ſon gré eſt d'être ſervi par des ames libres & independantes des faux *Rom.* 8.

jugemens & de la vaine eſtime des hommes. Vous avez vû l'indignité du reſpect humain ; voyons-en le deſordre : c'eſt la ſeconde partie.

II. PART. VOus ne l'avez apparemment jamais bien compris, Chrétiens, ce deſordre dont je parle ; vous n'en avez jamais bien connu, ni l'étenduë, ni les conſequences : mais je m'aſſure que vous ſerez touchez de la ſimple expoſition que j'en vais faire, & qu'elle ſuffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je pretends que dans l'ordre du ſalut, il n'eſt rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus oppoſé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le reſpect humain. Pourquoi cela ? redoublez, s'il vous plaît, votre attention. C'eſt que le reſpect humain detruit dans le cœur de l'homme le fondement eſſentiel de toute la religion, qui eſt l'amour de preference que nous devons à Dieu. C'eſt que le reſpect humain fait tomber l'homme dans des apoſtaſies, peut-être plus condamnables que celles de ces apoſtats des premiers ſiecles, contre qui l'Egliſe exerçoit avec tant de zele la ſeverité de ſa diſcipline. C'eſt que le reſpect humain eſt une tentation qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes, que Dieu employe communément pour le porter au bien, & pour le detourner du mal. Enfin, c'eſt que le reſpect humain eſt l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain ; celui qu'il ſurmonte le moins, & auquel l'experience nous fait voir que notre foibleſſe eſt plus ſujette à ſuccomber. Ai-je eu raiſon de vous propoſer ces quatre articles,

comme les plus propres à faire impreſſion ſur vos eſprits ? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve, que le ſeul uſage du monde, ne ſuffiroit-il pas pour vous en convaincre ? Ecoutez-moi, & n'oubliez jamais de ſi ſalutaires inſtructions.

Preferer Dieu à la créature; & quand il s'agit; non pas dans la ſpéculation, mais dans la pratique, de faire comparaiſon de l'un & de l'autre; quand ils ſe trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature; pour rendre à Dieu l'honneur qui lui eſt dû, c'eſt ſur quoi roule toute la religion, & c'eſt d'abord ce que renverſe le reſpect humain. Car pourquoi l'appellons-nous reſpect humain ? ſinon, dit l'Ange de l'école ſaint Thomas, parce qu'en mille rencontres il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connoître ſes volontez, il me fait intimer ſes ordres; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas : & moi qui dois alors decider, dans la ſeule vûë de plaire, ou de ne pas deplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu : j'ai donc en effet plus de reſpect pour l'homme, que pour Dieu; & quoique je ſois convaincu de l'excellence & de la ſouveraineté de l'être de Dieu, c'eſt une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne prefere l'homme à Dieu. Or dès-là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens de Rome par ces paroles ſi énergiques & ſi dignes de lui, quand il leur diſoit : *Majori formidine Cæſarem obſervatis, quàm ipſum de cœlo Jovem; & citiùs apud vos per omnes* Tertull.

Deos, quàm per unum Cæsaris genium pejerat-tur. Jupiter eſt le Dieu que vous ſervez : mais votre deſordre, & dequoi vous n'oſeriez pas vous-même diſconvenir, c'eſt que vous conſiderez bien moins ce Jupiter regnant dans le ciel, que les puiſſances dont vous dependez ſur la terre ; & que parmi vous ont craint bien plus de s'attirer la diſgrace de Ceſar, que d'offenſer toutes les divinitez du Capitole. Reproche mille fois plus capable de confondre un chrétien, quand il ſe l'applique à lui-même, & dont il devroit être effrayé & conſterné. Cependant, à combien de chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas ; & quel droit n'aurois-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire : *Majori formidine Cæsarem obſervatis.*

Graces au Seigneur, qui par une providence particuliere nous a donné un Roi fidelle, & declaré contre le libertinage, & l'impieté ; un Roi qui ſçait honorer ſa religion, & qui veut qu'elle ſoit honorée ; un Roi, dont le premier zele, en ſe faiſant obéir & ſervir lui-même, eſt que Dieu ſoit ſervi & obéï ! Mais ſi par un de ces châtimens terribles, dont Dieu punit quelquefois les peuples, le ciel nous avoit fait naître ſous la domination d'un Prince moins religieux ; combien verrions-nous de courtiſans, tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas ſur le parti qu'ils auroient à prendre, & qui ſans héſiter & aux depens de Dieu, rechercheroient la faveur de Ceſar ? *Majori formidine Cæsarem obſervatis.*

Sans faire nulle ſuppoſition, combien en voyons-nous dés maintenant diſpoſez de la ſorte ; c'eſt-à-dire, non pas impies & ſcelerats, mais

prêts à l'être s'il le falloit être ; & ſi l'être en effet, étoit une marque qu'on exigeât de leur complaiſance & de leur attachement ? Auroient-ils là-deſſus quelque ſcrupule, ou écouteroient-ils leurs remords & leurs ſcrupules ? La concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle ? & emportez par l'habitude où ils ſont élevez, de ſe conformer en tout aux inclinations du Maître de qui ils dependent, ne ſe feroient-ils pas un principe, s'il étoit libertin, de l'être avec lui, & s'il mépriſoit Dieu, de le mépriſer comme lui ?

Ne remontons pas même juſqu'à celui qui entre tous les autres maîtres, tient aprés Dieu le premier rang. A combien de puiſſances du monde inferieures & ſubalternes, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ce malheureux reſpect humain n'eſt-il pas en poſſeſſion de rendre, ſur tout à la Cour, une eſpece de culte ? Et ce culte, qu'eſt-ce dans le fond qu'une idolâtrie rafinée, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus proportionnée à nos mœurs ? Puiſſances, quoique ſubalternes, à qui ſans l'appercevoir, on eſt devoüé beaucoup plus qu'à Dieu ; dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu ; par conſequent, à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle preference, qui dans le cœur de l'homme éleve la créature au deſſus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour detruire toute la religion, & ſelon la parole du Prophete Royal, pour l'anéantir juſques dans ſes fondemens : *Exinanite, exinanite uſque ad fundamentum in ea.* Pſ. 136.

Le deſordre va encore plus loin ; & ſans demeurer dans le cœur, il ſe declare plus ouvertement. Car je dis que le reſpect humain fait

tomber l'homme dans les apoſtaſies, non plus ſeulement interieures & ſecretes; mais qui tous les jours, à la honte du nom chrétien, ne ſont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me ſoit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irreverences que vous a fait commettre tant de fois en preſence de cet autel, la crainte d'y paſſer, ou pour hypocrites, ou pour chrétiens. C'eſt l'autel du Dieu vivant, mais qui bien mieux que celui dont parla S. Paul dans l'Aréopage pourroit porter pour inſcription, l'autel
Act. 17. du Dieu inconnu, *Ignoto Deo*; ou ce qui eſt encore plus affreux, l'autel du Dieu deshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva ſaint Paul dans Athénes, il eut la conſolation de ne le trouver que parmi des idolâtres; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le ſein du chriſtianiſme. Saint Paul leur dit: Vous adorez le vrai Dieu, mais
Ibid. vous ne le connoiſſez pas: *Ignorantes colitis.* Et moi je vous dis: Vous connoiſſez le vrai Dieu, mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je? le vrai Dieu que vous connoiſſez, vous l'outragez, vous l'inſultez! Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'eſt une ignorance en quelque ſorte pardonnable, ou du moins plus excuſable: mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît; non-ſeulement ne l'adorer pas, mais le connoître & l'outrager; mais le connoître & l'inſulter, c'eſt un ſacrilege, une prophanation digne de tous ſes anathémes. Or n'eſt-ce pas là que vous a portez tant de fois le reſpect humain? n'eſt ce pas ainſi, pour parler avec l'Apôtre, qu'il a retenu votre religion dans l'injuſtice? n'eſt-ce pas ainſi qu'il

vous a fait renoncer à Dieu & à ſon culte ?

Car j'appelle renoncer à Dieu & à ſon culte, aſſiſter à l'auguſte ſacrifice de nos autels en courtiſan & en mondain ; y aſſiſter avec des immodeſties, dont les plus infidelles Mahometans ne ſeroient pas capables dans leurs moſquées ; y aſſiſter comme ſi l'on n'y croyoit pas ; en faire un terme d'aſſignation, & de rendez-vous ; en interrompre les ſacrez myſteres par des entretiens ſcandaleux. En tout cela, je ſoutiens avec ſaint Cyprien, qu'il y a au moins une apoſtaſie d'action : *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.* Cypr. Voilà toutefois à quoi vous engage la vûë du monde ; je dis, d'un certain monde impie, dont le dereglement & la licence vous tient lieu de regle. Peut-être en gemiſſez-vous ; car il y en a parmi vous qui ont de la religion : peut-être au moment que vous vous laiſſez aller à ces impietez, êtes-vous les premiers à les condamner, à les deteſter ; à vous dire interieurement à vous-mêmes, & malgré vous-mêmes, que par là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de chrétiens. Mais parce que le monde nous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux uſages du monde, vous prophanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable & de plus divin. Apoſtaſies, je l'ai dit, & je le repete, qui comparées à celles des premiers ſiecles, ſont dans un ſens plus criminelles & moins excuſables. Appliquez-vous, & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux, qui dans les perſécutions oublioient le ſerment de leur baptême, & renonçoient exterieurement à Jeſus-Chriſt, nous en avons horreur :

& quand on nous dit, que l'Egliſe pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle usât contre eux d'une diſcipline trop rigoureuſe. Pourquoi ? parce que leur infidelité, repondent les Peres, étoit un opprobre pour Jeſus-Chriſt même, dont il le falloit venger. Ah, mes chers Auditeurs, faiſons-nous juſtice. Il eſt vrai : ces foibles & lâches chrétiens qui ſe pervertiſſoient à la vûë des tourmens, & qui feignoient de renoncer Jeſus-Chriſt, tomboient dans l'apoſtaſie: mais leur apoſtaſie meritoit quelque compaſſion ; & quand touchez de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, & dire chacun ces paroles que ſaint Cyprien leur met-
Cypr. toit dans la bouche, *Caro me in colluctatione deſeruit* : je ſuis un perfide, & je le confeſſe ; mais c'eſt la chair, & non pas l'eſprit, qui a ſuccombé dans moi : *Infirmitas viſcerum ceſſit* ; la delicateſſe de mon corps n'a pû ſeconder l'ardeur de mon courage ; & c'eſt ce qui m'a perdu : quand ils s'accuſoient de la ſorte, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Egliſe par une condeſcendance maternelle, après les avoir éprouvez, leur accordât leur grace, malgré les maximes ſeveres des ſchiſmatiques de ces premiers tems. Mais aujourd'hui, quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage & nos ſcandales, qu'avons-nous à dire pour notre defenſe ? & quoique nous diſions, ne peut-on pas nous repondre, ce qu'ajoûtoit ſaint Cyprien en par-
Cypr. lant aux apoſtats volontaires : *Nec proſtratus eſt perſecutionis impetu* ; *ſed voluntario lapſu ſe ipſe proſtravit.* Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourmens, ni la mort : ce n'eſt plus

qu'un reſpect humain qui nous gouverne; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui par l'aſcendant que nous lui donnons ſur nous, nous fait paroître devant les hommes, & par conſequent être devant Dieu, des deſerteurs de notre religion : *In his omnibus quadam apoſtaſia fidei eſt.*

De-là même qu'arrive-t-il ? c'eſt que le reſpect humain nous rend inutiles les graces de Dieu les plus puiſſantes, & les moyens de ſalut les plus efficaces. Voici ma penſée. On ſe ſent des diſpoſitions à une vie plus reglée & plus chrétiennne ; mais on n'a pas le courage de ſe declarer, & par-là ces diſpoſitions demeurent ſans effet. On forme des deſirs & des projets de converſion ; mais on craint les diſcours des hommes, & par-là ſes deſirs avortent. On conçoit la neceſſité de la penitence, & on ſe reſout à la faire : mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive ; & parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne la fait jamais. On ſort d'une predication bien perſuadé ; mais on ne le veut pas paroître : & ne le vouloir pas paroître, c'eſt dans la pratique ne l'être point du tout. On fait dans une maladie de ſages reflexions, on prend même pour l'avenir de ſaintes meſures ; mais dans l'execution on croit devoir ſe menager à l'égard du public, & par-là l'on n'execute rien. Cette maladie, cette predication, ces reſolutions, ces deſirs, ce ſont des graces, ſoit interieures, ſoit exterieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le ſalut eſt attaché ; mais une fauſſe crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'eſt-ce pas là ce qui ſuſpend dans les ames les operations divines, & dans les ames les plus

criminelles? n'eſt-ce pas là l'obſtacle le plus ordinaire à mille converſions, qui ſeroient, par exemple, les fruits ſalutaires de la parole de Dieu ? Un homme dit, ſi je m'engage une fois, que n'aurai-je point à eſſuyer de la part de telles & telles perſonnes ? Une femme dit : ſi je romps certains commerces dangereux pour moi, & peu édifians pour le prochain, quels raiſonnemens ne fera t-on pas ? On ſe donne à ſoi-même de vaines allarmes : ſi je change de conduite, que penſera-t-on, & que dira-t-on ? Or avec cela, il n'y a point de ſi ſaintes entrepriſes qui n'échoüent ; point de ferveur, qui ne ſe dementе ; point de contrition, de confeſſion, qui ne ſoit infructueuſes. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, & qu'il y eût même ſelon le monde de l'avantage à paroître converti & à l'être ; car on ſçait que c'eſt le parti le plus ſûr, & l'on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer : mais la loi tyrannique & imperieuſe du reſpect humain s'y oppoſe ; c'eſt aſſés : on aime mieux, en perdant ſon ame, ſuivre cette loi, que de s'en affranchir en ſe ſauvant.

Juſqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du reſpect humain, y ſuccomber & s'en faire un dernier pretexte, contre tout ce que leur preſcrit alors la religion ? des hommes prêts à quitter la vie, & ſur le point d'aller ſubir le jugement de Dieu, encore eſclaves du monde ? des hommes aſſiegés, comme parle l'Ecriture, des perils de l'enfer, & tout occupés encore des jugemens du monde ; negligeant, rejettant même les derniers ſecours que l'Egliſe leur preſente, differant au moins à s'en ſervir, parce qu'il

ne veulent pas qu'on les croye ſi mal, parce qu'ils comptent pour quelque choſe de ne paſſer pas pour deſeſperez ; & reſiſtant ainſi aux dernieres graces du S. Eſprit, parce qu'ils ne peuvent gagner ſur eux-mêmes en ſe ſeparant du monde, de mepriſer & d'oublier le monde, N'en a-t-on pas vû, qui le croiroit ? aprés avoir vécu ſans foi & ſans loi, être aſſez inſenſez, pour couronner l'œuvre par une perſeverance diabolique dans leur impieté ? vouloir mourir dans l'impenitence, pour ne pas paroître foibles, & pour ſoûtenir juſqu'au bout une pretendnë force d'eſprit, dont ils s'étoient follement & peut-être fauſſement piquez : à la vûë d'une affreuſe éternité, agitez des mouvemens d'une conſcience chargée de crimes, ne pouvoir ſe defaire de cette malheureuſe prévention ; quelle idée aura-t-on de moi, ſi la crainte de la mort me fait changer ? penſer à ce que penſeroient d'eux des libertins autrefois confidens & complices de leur libertinage ; & pour n'en pas perdre l'eſtime, s'endurcir aux remontrances les plus ſalutaires des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui les conjuroient de ne pas deſeſperer des bontez d'un Dieu, lequel quoiqu'offenſé, quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur ſalut ? N'en a-t-on pas vû, dis-je, mourir de la ſorte ? & ſi par la miſericorde du Seigneur, les exemples en ſont rares, en ſont-ils moins touchans, & nous font-ils moins connoître à quelles extrémitez conduit le reſpect humain ?

Ah ! Chrétiens, je conçois maintenant toute la force & tout le ſens de cette parole de Tertullien, quand il diſoit par un excès de confiance, qu'il tenoit ſon ſalut aſſuré, s'il pouvoit

ſe promettre de ne pas rougir de ſon Dieu.
Tertull. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Il ſemble d'abord qu'il reduiſoit le ſalut à bien peu de choſe, puiſque par-là il ſe croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de ſon Dieu ? faut-il pour cela une grande perfection, & eſt-ce-là qu'aboutit toute la religion d'un Chrétien ? Oüi, repond Tertullien, je le ſoutiens ; mon ſalut eſt en aſſurance, ſi je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus ſum.* Cela ſeul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela ſeul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humilians ſelon le monde, mais neceſſaires au ſalut, ſelon la loi de Dieu ; je ne rougis pas de ſouffrir un affront ſans me venger ; je ne rougis pas de pardonner une injure, juſqu'à rendre le bien pour le mal ; je ne rougis pas de prevenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le prier ; je ne rougis pas d'être reſpectueux & humble devant lui, patient pour lui, mepriſé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu ; je ne rougis pas de la penitence, & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.*

C'eſt ce qui ſauva Magdelaine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perduë ; ſi elle eût conſulté la prudence humaine, il n'y avoit point de ſalut pour elle ; ſon bonheur & le coup de

de ſa predeſtination, fut de ne point rougir de ſon Dieu. Elle l'alla trouver dans la maiſon du Phariſien ; & au milieu d'une nombreuſe compagnie, proſternée aux pieds de Jeſus-Chriſt, elle les arroſa de ſes larmes, elle les eſſuya de ces cheveux, elle mépriſa tous les mépris des hommes ; & peu en peine de ce qu'on diroit, elle ne penſa qu'à trouver grace auprés de ſon Sauveur, & devant le ſeul maître à qui deſormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de ſa converſion lui échappoit, ſans cela, le ſein de la miſericorde divine lui étoit fermé. Pour y entrer, il falloit triompher de ce reſpect humain, dont je viens de vous repreſenter l'indignité & le deſordre, & dont il me reſte à vous faire voir le ſcandale. C'eſt la troiſiéme partie.

IL n'y a point de ſcandale dans le monde, contre lequel Jeſus-Chriſt n'ait prononcé anathême, quand il a dit : *Va mundo à ſcandalis* ; malheur au monde à cauſe des ſcandales qui y regnent : & il n'y a point de ſcandaleux, quel qu'il ſoit, qui ne trouve ſa condamnation dans ces autres paroles, *Va autem homini illi per quem ſcandalum venit* ; malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. Or quoiqu'il ſoit vrai, que la propoſition du Fils de Dieu comprend tous les ſcandales ; en voici un, mes chers Auditeurs, qu'il avoit ſur tout en vûë, & ſur quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particulierement tomber la malediction de cet anathéme foudroyant, *Va mundo*. C'eſt le ſcandale du reſpect humain, je veux dire, le ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours, ou par leur con-

III. PART. *Matt.* 18. *Ibidem.*

duite ſervent à y entretenir le reſpect humain. Scandale d'autant plus criminel, qu'il s'attache plus immediatement à Dieu, & qu'il va plus directement à la deſtruction de ſon culte : en voilà la nature. Scandale d'autant plus pernicieux, qu'il ſe répand avec plus de facilité, & qu'il entraîne plus infailliblement les ames : en voilà le danger. Scandale, qu'il vous eſt d'autant plus expreſſément & plus étroitement ordonné de prevenir & d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux & plus mortel : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naiſſent. Enfin, ſcandale que vous pouvez aiſément corriger, en oppoſant, comme dit ſaint Chryſoſtome, le reſpect humain au reſpect humain ; & en faiſant de votre bon exemple, un préſervatif contre le libertinage du ſiecle : en voilà le remede. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale ſpecialement injurieux à Dieu ; pourquoi ? parce qu'il va ſpecialement à détruire le culte de Dieu. En quoi conſiſta le peché des enfans d'Héli ? ce peché que Dieu dans l'Ecriture exagére en des termes ſi forts, & dont il a, ce ſemble, affecté de nous donner une horreur toute particuliere ? Quel fut leur crime ? Le Saint Eſprit nous le marque : c'eſt qu'ils ſcandaliſoient le peuple : & comment ? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur ſacrifice, & en les détournant de ce devoir de religion, au lieu de les y attirer. *Erat ergò peccatum puerorum grande nimis ; quia retrahebant homines à ſacrificio Domini.* C'étoit, dit le texte ſacré, un peché capital, un peché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être

1. Reg. 2.

diſſimulé & pardonné. *Grande nimis.* Et que ſont autre choſe ces libertins, qui raillent de la pieté, qui decreditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément ſervir Dieu, parce qu'on ſe trouve toûjours expoſé à leurs traits, parce qu'on eſt toûjours temoin de leur vie, & que leur vie dereglée eſt comme une cenſure publique de la vertu : qui ſemblables aux Phariſiens, dont parloit le Sauveur du monde, diſons mieux, qui plus criminels encore que ces Phariſiens, puiſque les Phariſiens gardoient au moins certains dehors, ferment à leurs freres le Royaume du ciel ; & non contens de n'y pas entrer eux-mêmes, voudroient en defendre aux autres l'entrée ? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractere, ſur tout mondains accreditez, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une Coûr, & pour détourner du droit chemin les ames les mieux diſpoſées à marcher dans la voye de Dieu. Or vous ſçavez avec quelle ſeverité, & même avec quel éclat, Dieu punit ce ſcandale dans la perſonne d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur : car il s'agiſſoit du plus eſſentiel & du plus delicat de vos interêts ; & le bleſſer, c'étoit pour parler avec un de vos Prophétes, vous bleſſer dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un Etat entreprit par ſes ſollicitations de corrompre la fidelité des peuples, il n'y a point de ſupplice dont il ne fût digne ; & l'on ne trouveroit point étrange, qu'il fût ſacrifié à toute la rigueur des loix. Il eſt donc juſte, ô mon Dieu, que vous preniez vous-même votre cauſe en main ; & ſi le monde veut attenter à vos droits, que vous les defendiez, que vous les vengiez, en

faisant ressentir aux coupables les plus rudes coups de votre justice.

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à se communiquer. Quel progrès ne fait-il pas? & si l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames foibles ? C'est ce qui émut ce genereux Machabée, l'invincible Mathatias, & ce qui l'excita à faire une action, que le Saint Esprit a canonisée, & dont la memoire sera éternelle. Il vit un Israëlite vaincu par la crainte du monde, & sur le point d'adorer publiquement l'Idole : il le vit ; & touché d'un zéle de Dieu, qui se tourna en courroux, il prevint par un double sacrifice cette impieté, immolant sur l'autel même de l'idole, non-seulement l'Israëlite impie, mais le payen qui le forçoit à l'être ; & consacrant sa colere par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le sacrificateur. D'où lui vint ce transport de zele ? de la douleur dont il fut saisi, & de la pensée qu'il eût que l'exemple de ce sacrilege, alloit être suivi de mille autres : de la reflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le scandale d'un seul toleré & impuni, suffiroit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vûë des suites affreuses que devoit avoir la lâcheté de ce prophanateur ; voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puisque dans l'Ecriture son emportement est le sujet même de son éloge.

Ah ! Chrétiens, quelle leçon pour nous ! C'étoit dans un tems de persecution, que les Machabées ressentoient si vivement le scandale du respect humain, & qu'ils en craignoient

tant les conſequences ; mais ce tems de perſecution eſt-il abſolument paſſé pour nous ? & malgré l'état floriſſant où nous voyons aujourd'hui la religion, pouvons-nous, dit ſaint Auguſtin, nous flatter, qu'il n'y ait plus pour les ſerviteurs de Dieu d'auſſi dangereuſes épreuves à ſoutenir ? A ces perſecutions ſanglantes que le paganiſme leur ſuſcitoit autrefois, n'en a-t-il pas ſuccedé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles ſont plus humaines ; & d'autant plus propres à cauſer la ruine des ames, qu'on ne penſe pas même à s'en preſerver ? J'oſe dire, & j'en ſuis perſuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnéz, fait plus d'impreſſion ſur leurs cœurs, & corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le chriſtianiſme. On reſiſtoit aux tyrans, & le ſang des martyrs, par une merveilleuſe fecondité, ne ſervoit qu'à produire de nouveaux fidelles, mais reſiſte-t-on à un reſpect humain, que vous faites naître ? & cette perſecution, à quoi vous expoſez la vertu, bien loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'eſt-ce pas ce qui établit l'empire du peché, & ce qui entretient le regne du libertinage ?

Car que ne peut point cet attrait naturel, que nous ſentons à faire comme les autres ? que ne peut point cette fauſſe émulation, qui nous porte à ſuivre les autres, & à imiter ſur tout ceux qui réüſſiſſent dans le monde & à qui le monde applaudit ? Si donc il nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs diſcours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condeſcen-

dance criminelle & cette complaiſance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétenduë, s'ils en font dependre leur eſtime, ou même leurs gratifications & leurs recompenſes ; combien cette tentation fera-t-elle d'apoſtats? combien en a-t-elle fait & en fait-elle encore ? Vous connoiſſez le monde, mes chers Auditeurs, & vous le connoiſſez mieux que moi : c'eſt à vous-mêmes, & à votre propre experience que je vous renvoye. Vous ſçavez combien on le craint, ce tyran de la pieté, & combien vous le craignez vous-mêmes. Vous ſçavez combien on cherche à ſe le rendre favorable, & combien vous le cherchez vous-mêmes. Vous ſçavez quels moyens on y employe, & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes. Vous ſçavez ce qu'on lui ſacrifie tous les jours & ce que vous lui avez peut-être ſacrifié vous-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, n'eſt-ce pas de ce ſcandale, comme l'a remarqué S. Bernard, que viennent preſque tous les maux, dont l'Egliſe des derniers tems eſt affligée, & cette diſſolution de mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons aſſez gemir ?

De-là naît pour les grands du monde, pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indiſpenſable, d'être non-ſeulement ſinceres, mais exemplaires dans le culte de Dieu & dans l'exercice de leur religion ; & c'eſt l'avis important que leur donne S. Auguſtin. Car, dit ce Pere, ce ſont les grands, qui doivent guerir cette foibleſſe du reſpect humain dans les petits : ce ſont ceux que Dieu a élevez, qui doivent autoriſer cette ſainte liberté avec laquelle il veut

être ſervi, ce ſont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que jamais l'impieté ni le vice, ne leur plaira ; mais qu'au contraire la religion & la vertu leur plaira toûjours. Comme le reſpect humain s'attache à eux,& qu'ils en ſont les objets, ce ſont eux qui doivent le détruire, ou en ſanctifier l'uſage. Or ils font l'un & l'autre, & par leurs paroles, & par leurs actions quand ils parlent & qu'ils vivent en chrétiens, & tel eſt le remede du reſpect humain.

Ainſi le conçût ce vieillard venerable, Eléazar; cet homme,parmi le peuple Juif, également reſpectable, & par ſon âge, & par ſa dignité ; cet homme, ſelon la belle expreſſion de ſaint Ambroiſe, plein de l'eſprit de l'Evangile avant l'Evangile même : *Vir ante tempora evangelica evangelicus.* On lui demandoit une ſeule choſe, pour le ſauver de la mort ; non pas qu'il mangeât de la chair défenduë, mais au moins qu'il diſſimulât, & que ſeulement en apparence il conſentit à en manger. Déguiſement dont il eût horreur ; & par quelle raiſon? c'eſt qu'il ne me convient pas, repondit-il,dans l'âge où je ſuis, ni dans la place que j'occupe, d'uſer de détours & de cacher mes ſentimens. Car que penſera, que fera une jeuneſſe ignorante & foible, quand on apprendra, que la vertu d'Eléazar s'eſt démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loi de ſon Dieu ? On ſe meſurera ſur moi : on deviendra lâche comme moi, infidelle comme moi, impie comme moi. Qu'eût-on en effet penſé ? qu'eût-on dit ? & ſur tout, qu'eût-on fait à ſon exemple ? Mais auſſi quel puiſſant motifs, pour ſoutenir les ames timides & chancelantes, quand on

vit ce genereux Pontife, malgré le reſpect du monde, malgré les menaces & les tourmens, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée, & donner pour lui ſa vie.

Belle leçon pour vous, Chrétiens; pour vous dis-je, en particulier, à qui Dieu n'a fait part de ſon pouvoir, que pour le faire ſervir à ſon culte. Que doit dire un pere à ſes enfans? *Tob.* 14. ce que diſoit le ſaint homme Tobie: *Audite ergo, filii mei, patrem veſtrum: ſervite Domino in veritate.* Ecoutez-moi, mes chers enfans; je ſuis votre pere: & malheur à moi, ſi je ne vous laiſſois pas pour heritage la crainte de votre Dieu. Servez le Seigneur, & ſervez-le en eſprit & en verité. Servez-le ſans diſſimulation; & par tout où il s'agira de ſon culte, ne ſoyez jamais politiques, ni mondains. C'eſt votre religion qui fait votre gloire: conſervez-la, & ne la deshonorez pas. C'eſt elle qui vous doit ſauver; gardez-vous de la ſcandaliſer. Que doit dire un maître, un chef de famille à ſes domeſtiques? *Pſ.* 100. ce que diſoit David: *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit ſuperbiam.* Je ne veux point d'impies dans ma maiſon; j'y veux des gens qui craignent Dieu, & qui m'obéiſſent en obéiſſant à Dieu: ni blaſphemateur, ni parjure ni débauché, ne me ſervira jamais; & qui donc? celui qui marche dans la voye droite d'une vie innocente & pure; *Ibid.* *Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi miniſtrabat.* Que devons-nous faire chacun dans l'étenduë de notre condition, & ſelon notre état? tout ce qui dépend de nous, pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis: autrement, nous nous rendons coupables devant Dieu du plus grand ſcanda-

le ; pourquoi ? parce que le ſcandale devant Dieu, n'eſt jamais ni plus grand ni plus puniſſable, que lorſqu'il vient de la même ſource, d'où l'on devoit attendre l'inſtruction & l'édification.

J'ai la conſolation, Chrétiens, de parler à des Auditeurs, pour qui le reſpect humain n'a dû jamais être un ſcandale moins dangereux, ni un obſtacle plus aiſé à vaincre, qu'il l'eſt aujourd'hui : parce que je prêche dans la Cour d'un Prince, qui, plus zélé que jamais pour les interêts de Dieu, donne du crédit à la religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacement par ſon exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon miniſtere. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'eſt que vous ne fuſſiez mêmes expoſez à un autre reſpect humain ; & qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'eſt que vous ne fuſſiez, ou que vous ne paruſſiez chrétiens, que par la ſeule conſideration du monde ; ne ſervant Dieu que dans la vûë de l'homme, au lieu de ſervir Dieu dans l'homme & de ſervir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ſes propres intentions, la pieté d'un Roi fidelle à Dieu & defenſeur du culte de Dieu : car de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Mais outre que dans cette crainte, je me conſolerois encore, de ce qu'au moins la religion auroit pris par-là le deſſus, que le libertinage ſeroit reduit à ſe tenir caché ; & que de deux maux, delivrez enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous preſerver du moindre : outre que je me promettrois de vous, qu'en évi-

tant un écueil ; vous apprendriez à ne pas donner dans un autre ; & qu'avec cette droite raiſon qui vous conduit, vous ne ſeriez pas aſſez aveugles, pour faire de votre religion, de cette religion divine, une religion purement humaine : malgré la crainte même que j'aurois, ne laiſſons pas, vous dirois-je, mes chers Auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes, & de ce que l'adorable providence nous y fait trouver d'avantageux pour le chriſtianiſme & pour notre ſalut. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit pas lui-même, ni ſaint, ni loüable, il n'eſt pas toûjours inutile : c'eſt un ſoutien à notre foibleſſe. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout reſpect humain qu'il eſt, nous ne devons pas abſolument, ni en tout ſens y renoncer ; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature, nous devons nous élever au créateur ; & par la comparaiſon de ce que nous ſerions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le Royaume de Dieu.

Or ſuivant ces principes que la foi même autoriſe, beniſſons-le, Chrétiens, ce Dieu tout-puiſſant & tout miſericordieux, de nous avoir donné un Maître, qui ne porte pas en vain le titre de Protecteur de ſa religion, puiſqu'il ne tient qu'à nous, ſi nous voulons profiter de ſon zéle, qu'il ne ſoit encore le protecteur de la notre. Mettons au nombre des bienfaits, & des plus ſignalez bienfaits, que nous ayons reçûs du ciel, de n'être pas nez dans un de ces ſiécles malheureux, où ſi je puis parler de la ſorte, l'impieté étoit à la mode, & où

pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous ſur-tout, qui m'écoutez, eſtimez-vous heureux de vivre dans un tems, ſous un regne, & au milieu d'une Cour, où l'on eſt au moins revenu de ces deteſtables maximes. Reconnoiſſons, vous & moi, que nous ſommes inexcuſables, ſi nous ne marchons pas tête levée dans la voye du ſalut; & que tout autre reſpect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit ceder à l'exemple prédominant d'un Monarque, auprès duquel la vertu eſt en faveur, & qui l'a ſçait également honorer & pratiquer. Ne diſons point comme ces infortunez Iſraëlites dans leur captivité: *Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere? comment les chanterons-nous au milieu de la Cour, & dans le monde? Oüi, dans le monde même, & au milieu de la Cour, nous les chanterons. Autrefois la Cour étoit cette Babylone, où les loüanges de Dieu n'étoient jamais entenduës, où ſon nom étoit blaſphémé: maintenant, ſi nous le voulons, il y ſera beni; ſa parole y ſera écoutée & goûtée; ſa loi y ſera reſpectée & obſervée. Nous avons pour cela le plus puiſſant ſecours; & quel ſujet de condamnation, ſi nous ne nous en ſervons pas?

Beatus, conclut le Sauveur du monde, *qui Matth. non fuerit ſcandalizatus in me*: Bienheureux 11. celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Il n'exceptoit pas dans cette beatitude ceux qui habitent dans le Palais des Rois: au contraire, il parloit à eux; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables, & qu'ils devoient y

avoir part, il leur proposoit Jean-Baptiste, qui dans la Cour d'un Roi, & d'un Roi infidelle, avoit librement confessé le Dieu qui l'envoyoit. C'est le même Dieu qui m'envoye, mais qui m'envoye dans la Cour d'un Roi Chrétien. C'est l'Evangile de Jesus-Christ que j'y annonce. Puissiez-vous le recevoir sans rougir, afin que ce Dieu-Homme ne rougisse point lui-même de vous; mais qu'il vous reconnoisse devant son Pere, & qu'il vous fasse entrer dans sa gloire, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR

LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Sévérité Evangelique.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le desert: Rendez droite la voix du Seigneur. En saint Jean, chap. 1.

SIRE,

Cette voye du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Peres de l'Eglise, & même dans le sens litteral, la voye étroite du salut; & Jean-Baptiste est le premier, qui comme précurseur de J. C. fut envoyé au monde

pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs, pour l'applanir ſans l'élargir ; mais ſur tout pour la rendre droite, par les ſaintes regles qu'il nous a tracées, en nous exhortant à y entrer & à la ſuivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite ſemitas ejus.* Voye étroite, voye unique qui puiſſe déſormais nous conduire à la vie, je dis à vie éternelle : *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.* Car depuis le peché, dit S. Jerôme, il n'y a plus d'autre voye pour aller à Dieu que la voye de la mortification.

Matth. 7.

Mais par une ſuite funeſte de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voye, & ne la ſçavent pas diſcerner ? combien d'entre ceux-mêmes qui la cherchent, & qui croyent l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins & s'y perdent ? Et en effet, nous apprenons de l'Ecriture, qu'il y a une voye dont les apparences ſont trompeuſes ; que les hommes regardent comme une voye droite, mais dont les iſſuës aboutiſſent à la mort : *Et via quæ videtur homini recta : noviſſima autem ejus ducunt ad mortem.* Il eſt donc aujourd'hui queſtion, mes chers Auditeurs, de vous preſerver d'une illuſion ſi dangereuſe : il s'agit de vous donner une juſte idée de la ſeverité chrétienne ; & c'eſt ce que j'entreprends dans ce diſcours. Ne prenons point d'autre modelle que Jean-Baptiſte ; & parce que c'eſt par l'oppoſition des tenebres, que la lumiere paroît plus éclatante, oppoſons la vraye ſéverité de S. Jean à cette fauſſe ſeverité des Phariſiens, que le Fils de Dieu dans l'Evangile a ſi ſouvent & ſi hautement réprouvée. Qui jamais fit profeſſion d'une vie plus auſtere que le divin Précurſeur ? qui jamais fut plus ſevere dans ſes mœurs ? Mais

Prov. 16.

dans ſa ſeverité même, remarquez ceci, ce fût un homme deſintereſſé, ce fut un homme humble, & ce fut un homme charitable. Deſintereſſement le plus parfait : il ne tient qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Meſſie ; des Prêtres, des Lévites deputez de la Synagogue ſont prêts à le ſaluer en cette qualité : mais ſans ſe laiſſer prendre à l'éclat d'une dignité ſi auguſte & ſi éminente, il proteſte non-ſeulement qu'il n'eſt pas le Meſſie, mais qu'il n'eſt pas même un Prophéte : *E ias es tu? non ſum. Propheta es tu? non ſum.* Humilité la plus héroïque : bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il confeſſe qu'il n'eſt pas digne de rendre à ce Meſſie que l'on cherche, les plus vils ſervices, ni de dénoüer les cordons de ſes ſouliers : *Cujus non ſum dignus ut ſolvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin, charité la plus pure & la plus ſolide : s'il a de la dureté, c'eſt pour lui-même ; & du reſte il employe toute l'ardeur de ſon zéle à inſtruire les peuples, à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à J. C. *Ego vox clamantis : dirigite viam Domini.*

Joan. 21.

Act. 13.

Voilà ce que j'appelle une ſeverité vrayement évangelique. Voilà ce qui manquoit aux Phariſiens, & ce qui manque encore à tant d'autres, qui ſelon le reproche de ſaint Jerôme, ont hérité, par une malheureuſe ſucceſſion, de tous les vices de ces prétendus devots : *Va vobis, ad quos Phariſæorum vitia tranſierunt.* Ils ſe piquoient d'une pieté ſevere ; mais quel en étoit le fond ? Un eſprit d'interêt : malheur à vous, leur diſoit le Sauveur du monde, qui faites de longues prieres, & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil ſecret : malheur à vous, pourſuivoit le Fils de

Hieron.

Dieu, qui voulez par tout dominer & tenir les premiers rangs. Une dureté impitoyable pour le prochain : malheur à vous qui chargez vos freres de fardeaux pesants, dont ils sont accablez, & qu'ils ne peuvent porter. Dés-là, mes chers Auditeurs, tirons trois regles pour bien juger de la severité chrétienne ; & concluons, qu'elle doit sur tout consister dans un plein désintéressement, c'est la premiere partie ; dans une sincere humilité, c'est la seconde ; & dans une charité patiente & compatissante, c'est la troisiéme. On dira que cette matiere ne convient pas à la Cour ; & moi je dis que c'est spécialement à la Cour qu'elle convient. Car à la Cour, comme par tout ailleurs, on ne peut se sauver que par la voye étroite ; & n'est-ce pas à la Cour, plus que par tout ailleurs, qu'on a dans cette voye étroite, à se defendre de l'interêt, de l'orgueil, des aversions, des animositez, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir ? Je n'y persuaderai pas : mais au moins j'instruirai. La severité que j'y prêche, n'y sera pas pratiquée ; mais au moins elle y sera connuë : & n'y eût-il que quelques ames fidelles qui dussent profiter de cette instruction, ce sera assez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé jusques dans la Cour, ou plûtôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons, &c. *Ave Maria.*

I. PART. C'Est par le retranchement de l'interêt, ou plûtôt de la cupidité qui s'attache à la poursuite de l'interêt, que doit commencer cette circoncision du cœur, dont parle si souvent l'Apôtre & sans laquelle il est impossible d'entrer dans cette voye étroite de l'Evangile,

qui conduit à la vie, & qui eſt le principe du ſalut : *Omnes ex vobis qui non renunciat omnibus* Luc. 14.
quia poſſidet, non poteſt meus eſſe diſcipulus. Quiconque ne renonce pas d'eſprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir ſans injuſtice ou ſans forcer l'ordre de Dieu, eſt incapable d'être mon diſciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jeſus-Chriſt, qui pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangelique, ne laiſſe pas d'abord d'élever l'homme au-deſſus de tout ce qui n'eſt point Dieu ; & qui fait déja réellement & ſolidement en lui, ce que la philoſophie payenne n'a jamais pû faire qu'en apparence dans ſes plus parfaits & ſes plus zélez ſectateurs. D'où je conclus, qu'un chrétien, quelque idée de ſainteté qu'il ſe propoſe, n'aura jamais cet eſprit de ſeverité, propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet eſprit de déſintereſſement par où notre divin Maître a voulu que ſes diſciples fuſſent diſtinguez.

Car pour vous en développer le myſtere, prenez garde, s'il vous plaît, aux propoſitions que j'avance, & qui vont vous déſabuſer d'autant d'erreurs, dont je craindrois avec ſujet que vous ne fuſſiez prévenus. S'il faut meſurer la ſeverité chrétienne par quelque regle ; à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choſes que l'on entreprend ou que l'on eſt prêt à ſouffrir, ni par l'éclat d'une vie exterieurement auſtere & mortifié, ni par un certain zéle de reforme dont on ſe pique dans les diſcours & dans les converſations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques interêts particuliers, dont on conſent à

ſe depoüiller. Pourquoi ? parce que tout cela préciſément conſideré, bien loin d'être ce que Jeſus-Chriſt a pretendu, en nous obligeant à être ſeveres envers nous-mêmes, peut ſubſiſter, & ſubſiſte en effet tous les jours avec les plus honteux relâchemens du chriſtianiſme. Quelle eſt donc la marque ſûre & infaillible de la ſeverité que nous profeſſons dans notre religion ? Je le repete ; un deſintereſſement general, abſolu, ſincere : trois qualitez auſſi rares dans le monde, qu'elles ſont eſtimables ; & par où nous devons juger, ſi nous ſommes en effet devant Dieu, ce que peut-être nous nous flattons bien injuſtement d'être devant les hommes. Ceci merite toute l'attention de vos eſprits ; ne perdez rien d'une ſi importante matiere.

Non, Chrétiens, ce n'eſt point pour la regle, ni de la difficulté des choſes, ni du courage à les entreprendre ou à les ſouffrir, qu'il faut diſcerner la vraye ſeverité d'avec la fauſſe. Et la preuve en eſt évidente : parce que, comme raiſonne fort bien S. Chryſoſtome, les choſes mêmes les plus fâcheuſes & celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent ſupportables, & mêmes faciles & agréables dans la vûë d'un interêt humain : & quand nous agiſſons par le motif de cet interêt, bien loin que nous nous faſſions violence en nous abſtenant, en nous ſurmontant, en nous captivant, on peut dire, & il eſt vrai que nous nous la ferions toute entiere en ne nous abſtenant pas, en ne nous ſurmontant pas, & en ne nous captivant pas.

Ce que nous prenons alors ſur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une paſſion ; mais c'eſt pour ſuivre le mou-

vement & l'attrait d'un autre. Il nous en coute, mais d'une maniere qui ne choque point notre amour propre ; puiſqu'au contraire c'eſt notre amour propre, qui nous fait porter lui-même la peſanteur du joug, & qui cherche en cela à ſe ſatisfaire. Or ce qui ſatisfait en nous l'amour propre, ne peut pas être l'objet de la severité évangelique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible & laborieuſe d'un avare, qui s'épuiſe pour amaſſer, ſoit une vie auſtere ſelon l'Evangile ni que la ſervitude d'un courtiſan, qui pour établir ſa fortune, eſſuye tout, & devore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le ſouverain merite des juſtes. Au contraire, plus l'un & l'autre eſt determiné dans cette vûë à prendre ſur ſoi-même, plus il eſt cenſé amateur de ſoi-même, & plus il eſt éloigné de cette ſainte haine, que le Fils de Dieu veut que nous ayions de nous-mêmes. Pourquoi ? parce que l'interêt qui le domine, & dont il s'eſt rendu eſclave, n'eſt rien autre choſe qu'un amour dereglé de ſoi-même, qui le fait ſouffrir. Sa veritable abnégation, je parle de l'homme mondain, ſeroit donc plûtôt de ne pas ſouffrir de la ſorte, & de renoncer à cet interêt, pour lequel il renonce à tout le reſte. Car voilà ce qui lui coûteroit ; mais c'eſt juſtement ce qu'il ne gagne jamais ſur lui : parce que ſelon la penſée de S. Ambroiſe, s'il ſe reſſerre, ce n'eſt point dans cette voye étroite & ſalutaire que Jeſus-Chriſt nous a enſeignée, mais par un aveuglement bien deplorable, dans le chemin large & ſpacieux qui mene à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'écouter ceci. Une vie éxacte & extérieurement mortifiée

n'eſt point toute ſeule un témoignage convaincant de la ſeverité que nous cherchons, & qui eſt celle que l'Evangile nous recommande. En voici la raiſon. C'eſt que dans cet exterieur de mortification & de regularité, il peut encore y avoir un interêt caché où la nature ſe trouve. Quel interêt, me direz-vous ? un interêt, Chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, & plus dangereux, qu'il eſt plus deguiſé & plus raffiné : c'eſt-à-dire, un interêt où la pieté ſe mêle, & qui eſt revêtu de ce qu'il y a de plus ſpécieux & de plus éclatant dans la religion.

Car ſi la pieté eſt utile à tout, comme diſoit S. Paul, quoi qu'il l'ait dit dans un ſens bien different de celui-ci ; beaucoup plus la pieté qui ſe pique d'exactitude & d'auſterité. Or telle eſt ſur tout celle de certains eſprits, dont ſaint Auguſtin nous a ſi bien donné l'idée, qui ſe font, dit-il, un interêt d'être ſeveres ; & dont il ſemble que la politique, ſoit d'être regardez dans le monde & tenu pour tels : & moi je ſoutiens que du moment qu'ils ſe font un interêt de l'être, dés-là ils ceſſent de l'être, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient ; parce qu'il n'y a point de contradiction plus poſitive dans la morale chrétienne, que celle qui ſe rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'interêt & la ſeverité.

Un exemple plauſible, & d'autant plus touchant pour nous, que Jeſus-Chriſt notre ſouverain Maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a conſacré, pour ainſi dire, à notre inſtruction, c'eſt celui des Phariſiens. Qu'y avoit-il de plus regulier en apparence, & de plus detaché par profeſſion de toutes les

douceurs de la vie, que les Phariſiens parmi les Juifs ? C'étoit l'eſprit de leur ſecte. Cependant le Sauveur du monde ne pût jamais les ſupporter : & la remarque de S. Jerôme eſt bien étonnante, que cet Homme-Dieu qui étoit d'un côté la ſageſſe même, & de l'autre la douceur & la bonté même, fit toûjours paroître plus d'indignation & un zele plus amer contre cette prétenduë ſeverité Phariſaïque, que contre les deſordres les plus énormes des publicains & des femmes proſtituées de Jeruſalem.

Que manquoit-il aux Phariſiens pour être ſevéres ? Ah ! mes Freres, repond S. Bernard, que ne leur manquoit-il pas ? Ils avoient l'ombre de la ſeverité ; mais ils n'en avoient pas le corps, bien loin qu'ils en euſſent l'eſprit. Pourquoi ? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques, que pour s'en attirer les profits & les émolumens : c'eſt-à-dire, parce que c'étoient des hommes mercenaires, qui ne s'attachoient à la rigueur des obſervances de la loi, que pour ſe maintenir dans la poſſeſſion d'un miſerable interêt qui les aveugloit, & dont ils étoient jaloux ; que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour ſe rendre maître des eſprits ; que pour exercer un empire plus abſolu, non-ſeulement ſur les perſonnes ; mais comme Jeſus-Chriſt leur reprochoit, ſur les revenus & les biens, & en particulier ſur les biens de certaines veuves, qui préoccupées de l'opinion de leur ſainteté, s'épuiſoient pour fournir à leur entretien : *Va vobis, quia comeditis domos viduarum.* Car tout cela, ce ſont les points marquez par les Evangeliſtes, ſur quoi le Fils de Dieu avoit coutume de s'étendre, *Matth. 23.*

pour confondre ces ſages du Judaïſme ; ne les épargnant jamais, & jugeant qu'il étoit neceſſaire de decouvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus oppoſé à la pureté de ſes maximes que cet interêt couvert du voile de la ſeverité.

Si donc, Chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureuſement pour nous, que nous priſſions les mêmes voyes, & qu'au milieu du chriſtianiſme, dont nous profeſſons la créance & le culte, nous fuſſions Phariſiens d'actions & de mœurs. Ce n'eſt point une ſuppoſition chimerique ; & S. Paul qui prévoyoit les malheurs dont l'Egliſe étoit menacée, avertiſſoit ſon diſciple Timothée, qu'il viendroit un tems, où ce trafic de pieté regneroit même entre les fidelles ; & qu'il y en auroit parmi eux, dont la corruption de l'eſprit & du cœur iroit juſqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réüſſir dans
1. Tim. 6. le monde : *Hominum mente corruptorum, exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem* : il l'a prédit, Chrétiens ; & Dieu veüille que notre ſiecle ne ſoit point un de ceux qu'il a deſignez par ces paroles : c'eſt à vous & à moi de nous preſerver d'un tel deſordre. S'il arrivoit, dis-je, qu'abuſant d'une choſe auſſi ſainte qu'eſt la ſeverité évangelique, le ſcandale qu'a deploré S. Paul, vint à ſe verifier en nous ; que n'ayant rien peut-être d'ailleurs, par où nous pouſſer dans le monde & y faire quelque figure, nous entrepriſſions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus reformée ; que par-là l'on cherchât à s'établir, par-là l'on ſe fit des amis, par-là l'on ſe ménageât des patrons ; par-là, ou plûtôt en cela, l'on eût des deſſeins, des

eſperances, des vûës, qui ſe produiroient dans leur tems : enſorte que tout cet éclat de pieté ; & de pieté ſevere, n'aboutit qu'à conduire une intrigue, qu'à ſoutenir une entrepriſe, qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là ; en un mot, qu'à entretenir cette ſocieté, ce commerce indigne, qui a été un ſujet d'horreur pour l'Apôtre ; *Exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem* : pourroit-on dire alors qu'il y eût le moindre veſtige de cette ſeverité chrétienne, qui doit non-ſeulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre Pere celeſte ? Ah ! mes chers Auditeurs, ce ſeroit bien renverſer les idées des choſes, & prendre plaiſir à nous ſéduire nous-mêmes, que d'en juger ainſi. Non, non, ſi nous en ſommes réduits-là, Jeſus-Chriſt ne nous reconnoît point pour ſes diſciples. Cette ſeverité intereſſée eſt un des plus pernicieux relâchemens, où nous puiſſions tomber ; & tout le fruit que nous devons attendre, c'eſt qu'après nous en être ſervis pour faire quelque tems une figure odieuſe ou ridicule devant les hommes, elle ſerve un jour à faire notre confuſion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zéle pour maintenir la diſcipline, & l'on ne craint pas de le faire hautement valoir, & de l'oppoſer à la licence & aux déreglemens du ſiecle. Autre erreur, dit ſaint Auguſtin : car ce zéle de la diſcipline, ſi loüable d'ailleurs & ſi neceſſaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires mêmes & dans les diſcours publics. Le bornant là, on n'en eſt point incommodé ; au contraire, on s'en fait honneur ; & l'abus en vient juſques à ce point, que le liber-

tinage même s'accoutume à tenir ce langage, parce que c'eſt le langage à la mode, & qu'on a trouvé le ſecret de faire impunément toutes choſes, pourveu qu'on parle ſevérement.

N'a-t-on pas vû des hypocrites ſe ſoutenir par cet artifice, & impoſer au genre humain: & n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conſcience & chargez de crimes, s'exprimer éloquemment ſur le chapitre de la reforme & ſur la cenſure des mœurs? L'impoſture eſt ſi commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais ſans entrer dans cette politique des ſages du monde, je dis des ſages libertins, voulons nous connoître, Chrétiens, ſi ce zele de reforme, ſi vif en apparence & ſi ardent, eſt dans nous un veritable effet de la ſeverité de l'Evangile? Examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'eſt-à-dire en nous piquant dans les converſations d'autoriſer les maximes les plus ſeveres, en ſommes-nous pour cela moins intereſſez? en ſommes-nous moins aſpres à pourſuivre ce que nous prétendons nous être dû? en ſommes-nous de meilleure foi pour nous faire une juſtice rigoureuſe ſur ce que nous devons aux autres? en ſommes-nous plus diſpoſez à nous relâcher de nos droits ſur mille ſujets, où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige? Mais ſur tout, en ſommes nous plus dégagez de ces vûës humaines, qui infectent tout ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu?

Car voilà, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, la pierre de touche: mais c'eſt à quoi le faux

faux zéle ne veut pas étre éprouvé. Nous exagerons en paroles la ſainteté du chriſtianiſme ; & ce n'eſt point préciſément ce que je condamne : mais au même-tems que dans nos paroles & dans nos deciſions nous ſommes ſi rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un different à terminer, un argent à placer, une reſtitution à faire, un benefice, comme l'on parle, à ſauver ou à negocier: & puiſque le nom de benefice m'a échappé, avons-nous à combattre les juſtes remords que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non réſidence, la tranſlation, l'emploi, ou pour mieux dire la prophanation des revenus ? c'eſt juſtement alors que nous nous comportons comme tout le reſte des hommes & bien ſouvent pis que les autres hommes. Pourquoi ? parce qu'il s'agit de notre interêt. Ces Theologiens faciles & commodes, que nous ne pouvions auparavant ſouffrir, ne nous paroiſſent plus ſi odieux. Etudiant de plus prés leurs opinions, nous y decouvrons du bon ſens ; & après les avoir cent fois condamnez pour les autres, nous les eſtimons enfin raiſonnables pour nous-mêmes. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'amour propre eſt ingenieux à nous prevenir & à nous corrompre ?

Je ſçais, Chrétiens, que nous ne manquons pas d'adreſſe pour paroître en cela même conſcientieux ; & qu'après nous être une fois declarez pour le parti ſevere du chriſtianiſme, s'il nous ſurvient dans le monde une occaſion importante que nous n'avions pas prévûë, & où cette ſeverité ſe trouve par malheur oppoſée à notre interêt ; une occaſion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle maniere nous en

uſerions, & où il eſt determiné à ne nous faire nulle grace : je ſçais, dis-je, que là-deſſus nous ſçavons bien nous ménager, & ne pas riſquer notre reputation ; que pour cela nous ne nous rendons pas tout à coup au ſentiment qui nous favoriſe ; que nous ſommes mêmes les premiers à prononcer contre nous ; qu'il faut bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire moderer cette rigueur ; & qu'il n'y a point de conſultation dont nous n'ayons ſoin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin, que tout ce myſtere ſe termine à faire avec beaucoup de ceremonie ce que font, ſans tant de difficultez & tant de façons, les plus relâchez, & ce que ne feroit peut-être pas un chrétien qui vit ſelon le train commun du monde, quoique moins zélé en ſpeculation pour les mœurs & pour la diſcipline, en verité je ne puis pas, mes chers Auditeurs, que je ne deplore notre miſere & notre foibleſſe.

La ſeverité du chriſtianiſme dans ces rencontres étoit de ne point prendre tant de meſures, de ne point conſulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans ſon principe & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé ſelon Dieu, le plus ſûr & le plus exact ; de faire ſincerement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet interêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les regles de la religion. Mais où ſont aujourd'hui les exemples de cette ſeverité ? Cependant c'eſt par-là qu'il la faut meſurer. Car quand je vois un chrétien me parler de la voye étroite de l'Evangile, & en revenir toûjours à ſon interêt, fit-il des miracles, je ne croirois pas en

lui ; prononçât-il des oracles, je n'en ſerois pas touché : qu'il me paroiſſe deſintereſſé, & il me perſuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques interêts particuliers, ne ſuffit pas : pourquoi ? c'eſt la reflexion de ſaint Auguſtin ; parce qu'il eſt aiſé de renoncer à un interêt, pour un autre interêt ; comme il étoit aiſé à ce Philoſophe de fouler aux pieds le faſte de Platon, par un autre faſte encore plus grand & moins ſupportable. Il faut donc, ſi nous voulons entrer dans cette voye que Jeſus-Chriſt nous a tracée, & qui eſt celle des élûs, que notre deſintereſſement ſoit general, qu'il ſoit abſolu, qu'il ſoit ſincere. General : tellement que dans la profeſſion que nous faiſons de nous attacher à Dieu, nous n'enviſagions, & nous ne cherchions que Dieu ; & ne merite-t-il pas bien d'être cherché de la ſorte ? Abſolu, ſans condition, ſans reſerve, ſans reſtriction : car c'eſt ici que cette maxime, Tout ou rien, doit avoir lieu, plus que par tout ailleurs ; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle interêt propre, ternit le luſtre, & anéantit le merite de la plus apparente pieté. Sincere, ſans tout ce raffinement, qui nous fait quelquefois fuir l'interêt, pour y mieux parvenir ; qui nous le fait abandonner, pour le mieux conſerver ; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empreſſement, nous en fait témoigner un mépris feint & ſimulé : car l'interêt, dit S. Auguſtin, parle toutes ſortes de langues ; & jouë toutes ſortes de perſonnages, même celui de deſintereſſé : mais trompons-nous Dieu ? & avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes ?

Voilà, Chrétiens, le premier caractere de la severité évangelique ; voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été suivie dans le christianisme ; je veux dire, tandis que l'interêt, ou plûtôt, l'esprit d'interêt en a été banni, le christianisme s'est maintenu dans sa pureté. Du moment que nous l'avons quittée, l'esprit de notre religion s'est alteré, & nous avons commencé à dégenerer.

C'est sur cela que nous ne pouvons assez regretter les heureux siecles de la primitive Eglise ; & c'est sur quoi il faudroit souhaiter de les voir renaître. Les fidelles alors ne possedoient rien en propre. Mais dès qu'on a voulu distinguer le mien & le tien : dès qu'on a entendu ces froides paroles, selon l'expression de S. Jean Chrysostome ; mais qui dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les esprits : toute la sainteté chrétienne s'est démentie, & l'on n'est tombé dans une entiere corruption de mœurs. En cherchant le sien, on a appris à trouver celui d'autrui ; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le sien. De là sont venuës tant de divisions, de chicanes, de fourberies, de concussions, d'oppressions, d'usurpations. De là tant d'abus, qui se sont glissez jusques dans le sanctuaire : en sorte qu'on peut bien présentement nous reprocher, ce que reprochoit Tertullien aux payens, quand il leur disoit, qu'ils faisoient servir la majesté de leurs Dieux à leurs interêts : *Apud vos majestas quæstuaria efficietur.* De là les simonies palliées & déguisées ; les permutations, plus sordides encore que la simonie même ; les gratifications ou les récompenses, les tributs & les pensions sur des benefices,

Tertull.

ſans les avoir jamais poſſedez ; les diſſipations du patrimoine de Jeſus-Chriſt en meubles, en trains, en équipages ; l'envie de dominer dans l'Egliſe, s'engageant à la ſervir pour y commander. Deſordres qui l'ont decriée, qui l'ont renduë odieuſe aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de ſi atroces invectives.

Ah ! mes Freres, reveillons aujourd'hui notre zele, prenons des ſentimens plus épurez, & moins terreſtres. Ne debitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets. Commençons par degager notre cœur, par le detacher : par-là nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'Egliſe, nous fermerons la bouche à ſes ennemis ; & j'oſe dire même, que nous n'y perdrons rien. Car la pieté, dit l'Apôtre, eſt une grande richeſſe, ſi nous ſçavons nous en contenter. *Eſt quæſtus magnus pietas cum ſufficientia.* Dés que nous ne nous en contentons pas, dès que nous voulons quelque choſe au-delà, & que par une eſpece de ſacrilege nous mêlons des interêts prophanes & humains avec des interêts tout ſpirituels & tout celeſtes ; Dieu reprouve ce mélange, & les hommes le mepriſent. N'ayons en vûë que Dieu, ne cherchons que Dieu ; Dieu nous ſuffira : *Cum ſufficientia.* Et pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas ? il ſuffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel ; il ſuffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaſte que tant de Saints, ou que Dieu même ? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puiſſe deſirer hors de vous ; & ſi vous êtes à moi, que me faut-il davantage ? Ainſi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il eſt vrai, qu'il ſe propoſoit la recom-

1. *Tim.* 6.

penſe, qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit: mais cette recompenſe, qu'étoit-ce autre choſe que Dieu même ? Severité chrétienne, ſeverité non-ſeulement deſintereſſée mais encore ſeverité humble. C'eſt la ſeconde partie.

II. PART.

C'Eſt dans les plus beaux fruits, dit S. Auguſtin, que les vers ſe forment; & c'eſt aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'eſt au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'eſt aux vertus, & ſur tout aux vertus chrétiennes qu'il infecte. Il n'eſt rien ſelon Dieu de plus parfait, que cette ſeverité évangelique dont je vous parle, quand elle eſt bien priſe & ſaintement pratiquée. On peut dire, & il eſt vrai, que c'eſt le fruit le plus exquis & le plus divin que le chriſtianiſme ait produit dans le monde: mais auſſi faut-il confeſſer que c'eſt le plus expoſé à cette corruption de l'amour propre, à cette tentation delicate de la propre eſtime; qui fait qu'aprés s'être preſervé de tout le reſte, on a tant de peine à ſe preſerver de ſoi-méme.

Oüi, Chrétiens, avoüons-le à notre confuſion, il eſt rare dans le deſordre du ſiecle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, & ſeveres pour eux-mêmes, comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'eſt que peut-être n'eſt-il pas moins rare dans le ſiecle où nous ſommes, & juſques parmi ceux qui ſont les plus ſeveres pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil, & humbles d'eſprit & de cœur. Cependant, mes Freres, diſoit S. Bernard, parlant à

ſes Religieux, être humble & être ſevere à ſoi-même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de Jeſus-Chriſt; & ſi nous voulons nous en rapporter à notre experience, nous connoîtrons que c'eſt dans la pratique d'une ſincere humilité que conſiſte la veritable & l'eſſentielle auſterité. Que ſeroit-ce donc, ſi par un deplorable aveuglement, nous venions à ſeparer l'un de l'autre? Que ſeroit-ce, ſi cherchant ce port du ſalut où le Sauveur nous a appellez, quand il nous a dit: *Intrate per angustam portam*: nous allions heurter contre un écueil auſſi dangereux que celui d'une flateuſe vanité & d'une orgueilleuſe preſomption? C'eſt à moi, Chrétiens, à vous le decouvrir cet écueil; & c'eſt à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, ſi nous negligeons de reconnoître une ſi trompeuſe illuſion, & ſi nous n'apportons pas tout le ſoin qu'il faut pour ne nous y laiſſer jamais ſurprendre. *Matth.7.*

Or je l'ai dit; & comme mon deſſein me rappelle neceſſairement aux Phariſiens, je ſuis encore obligé de le redire, ne nous étonnons pas, ſi le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le reformateur du monde, & pour lever, qu'il me ſoit permis de parler ainſi, l'étendart de la vie auſtere, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces pretendus devots, les plus ſeveres, & dans l'opinion commune, les plus reformez du Judaiſme. Pour agir conſequemment à ſon adorable miſſion, & conformément à l'Evangile qu'il nous annonçoit, il dût les traiter de la ſorte. A travers le voile de cette apparente ſeverité, il les reconnut pour des eſprits ſuperbes: & dès-lors il les enviſagea comme les uſurpateurs

de la gloire de ſon Pere. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un exterieur édifiant, & qui ſe glorifioient par-deſſus tout, d'obſerver litteralement & inviolablement la loi ; mais qui du reſte remplis d'une haute eſtime d'eux-mêmes, & préoccupez de leur merite, s'attribuoient tout le bien qui paroiſſoit en eux ; qui ſe regardoient & ſe faiſoient un ſecret plaiſir d'être regardez comme les juſtes, comme les parfaits, comme les irrépré-
Luc. 18. henſibles, *Qui in ſe confidebant, tanquam juſti:* qui de-là pretendoient avoir droit de mepriſer tout le genre humain ; ne trouvant que chez eux la ſainteté & la perfection, & n'en pouvant
Ibidem. goûter d'autre, *Et aſpernabantur cæteros* : qui dans cette vûë ne rougiſſoient point, non ſeulement de l'inſolente diſtinction, mais de l'extravagante ſingularité dont ils ſe flattoient, juſqu'à rendre des actions de graces à Dieu, de ce qu'ils n'étoient pas comme le reſte des
Luc. 18. hommes, *Gratias tibi ago, quia non ſum ſicut cæteri hominum* : qui dans les exercices même d'humilité, dans les œuvres de penitence, cherchoient une vaine gloire ; jeûnant, dit le texte ſacré, afin de paroître jeûner, & defigurant leurs viſages pour s'attirer la confiance & la
Math. 6. veneration des peuples, *Exterminant facies ſuas, ut appareant jejunantes* : qui ſous ce pretexte de vie reguliere & de morale étroite, ſatisfaiſoient leur ambition, ſe faiſant appeller
Matth. maîtres, & le voulant être par tout, *Et vocari ab hominibus Rabbi* : qui ſans autre titre que
23. celui-là, je veux dire, d'une regularité plus exemplaire ſe croyoient ſuffiſamment autoriſez à prendre par tout les premiers rangs & à s'em-

parer des places d'honneur, *Amant autem primos recubitus in cœnis & primas cathedras in ſynagogis.* Car ce ſont là les traits ſous leſquels Jeſus-Chriſt même les a depeints ; enſorte qu'il ne nous a rien laiſſé dans l'Evangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât, & apprît à ſe connoître. Or tout cela, reprend ſaint Auguſtin, étoit contradictoirement oppoſé à la ſeverité évangelique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçûë, & telle qu'il s'étoit propoſé de l'établir ſur la terre ; & c'eſt auſſi le ſujet pourquoi il témoigna tant de zele contre la ſeverité faſtueuſe de ces faux docteurs de la Synagogue *Ibid.*

Mais s'il n'a pû ſupporter ce faſte dans les Phariſiens, comment le ſupportera-t-il dans nous ? c'eſt la belle reflexion de ſaint Gregoire Pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette ſeverité corrompuë & empoiſonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevez dans les principes de ſa loi : que lui paroîtra-t-elle dans des chrétiens, qui ſont, comme parle Zénon de Véronne, les diſciples de ſon humilité, & qui par un engagement indiſpenſable, en doivent être les ſectateurs ? C'eſt toutefois, mes Freres, l'autre deſordre, dont nous avons à nous garentir, & ſur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particuliere. *Attendite, ne juſtitiam veſtram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis.* Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être loüez & approuvez. *Mat. 6.*

Car ne nous imaginons pas que cette feve-

rité d'oſtentation, tant de fois cenſurée par Jeſus-Chriſt, ſoit un phantôme que la loi de grace ait entierement diſſipé. Il ſubſiſte encore; & Dieu veuille qu'aprés avoir été le vice des Phariſiens, il ne ſoit pas, mes chers Auditeurs, devenu le notre. Telle eſt en effet notre miſere. Comme nous ne ſommes dans le fond de notre être, que vanité & que néant, tout juſqu'à nos vertus, ſe reſſent de ce néant, & tient de cette vanité: & comme l'orgueil, ſi je l'oſe dire, eſt la partie la plus ſubtile de l'amour de nous-mémes ſi profondement enraciné dans nos ames; par une triſte fatalité, il s'inſinuë, non ſeulement dans les choſes où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais juſques dans la haine de nous-mémes, juſques dans le renoncement à nous-mémes, juſques dans les ſaintes rigueurs que Dieu nous inſpire d'exercer ſur nous-mêmes. A peine nous ſommes-nous mis ſur un certain pied de vie reformée, que ce demon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dés-là, ſi nous ne ſommes en garde contre nous, nous nous oublions: il ſemble que nous ne ſoyons plus de cette baſſe region du monde; il ſemble que nous ſoyons ſingulierement les élûs de Dieu; toûjours contens de nous-mémes, & toûjours prêts à nous exalter, ſous pretexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'eſt pas qu'en bien des rencontres, nous ne faſſions les humbles; mais d'une humilité, dit ſaint Jerôme, qui ne riſque rien; d'une humilité qui cherche à eſtre honorée, & qui eſt ſûre de l'eſtre; d'une humilité qui ſert d'amorce à la louange, & dont l'orgueil méme ſe pare. On ſe reconnoît, on ſe confeſſe pecheur en

general; mais en particulier, on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſevere, pour être plein de ſoi-même, attaché à ſon ſentiment & idolâtre de ſes penſées. De-là, ſans même l'appercevoir, on ne parle plus que de ſoi, on ne voit plus de bien qu'en ſoi, on meſure tout par ſoi. Quoique Dieu ait des conduites de graces toutes differentes, on n'eſtime plus que la ſienne; & par une petiteſſe d'eſprit préſomptueuſe, on voudroit tout reduire à la ſienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde diſpoſé, on a pitié de tout le monde: je ne dis pas une pitié charitable & compatiſſante, mais une pitié dedaigneuſe & mepriſante. Tout ce qui n'eſt pas ſelon notre goût, paroît reprouvé. On croit tous les autres perdus: à l'exemple de cet homme, dont parle S. Bernard, qui par je ne ſçais quel enchantement avoit infatué le monde de ſes erreurs, en perſuadant aux ignorans & aux ſimples, qu'aprés même le bienfait de la Redemption il n'y avoit preſque de ſalut pour perſonne; & que toutes les richeſſes de la miſericorde divine, étoient uniquement reſervées pour ceux qui croyoient en lui, & qui s'attachoient à lui; c'eſt-à-dire, ajoûte S. Bernard, pour ceux qui ſe laiſſoient tromper par lui: *Qui neſcio quâ arte*, ces paroles ſont dignes de remarque, *neſcio quâ arte, perſuaſerat populo ſtulto & inſipienti, etiam poſt Chriſti effuſum ſanguinem, totum mundam perditum iri; & ad ſolos, quos decipiebat, totas miſerationum Dei divitias & univerſitatis gratiam perveniſſe.* Combien de fois dans la ſuite des tems cette illuſion s'eſt-elle renouvellée? *Bernard*

On veut pratiquer le chriſtianiſme dans ſa

ſeverité,mais on en veut avoir l'honneur.On ſe retire du monde : mais on eſt bien aiſe que le monde le ſçache;& s'il ne le devoit pas ſçavoir, je doute qu'on eût le courage & la force de s'en retirer. On renonce à certains divertiſſemens, que la religion condamne;mais on ſe ſoutient par la gloire d'y avoir renoncé. On quitte le luxe des habits ; mais on a pour ſoi-même autant, ou plus de complaiſance que les plus mondains. On ne ſe ſoucie plus de ſa beauté ; mais on eſt entété de ſon eſprit, & de ſon propre jugement. On ſe retranche,on s'abſtient,on ſe mortifie en ſecret : mais on fait ſi bien, que ce ſecret ceſſe bientôt d'être ſecret ; & l'on a cent biais pour le rendre public,en ſauvant même les dehors & les apparences de la modeſtie.

De-là vient, que dans toutes ces choſes & en mille autres, on aime la ſingularité. Pourquoi?parce que la ſingularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration,qui eſt le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Evangile,ſelon les voyes ſimples & communes,n'a rien qui touche. S'il y a quelque choſe de nouveau c'eſt à quoi l'on donne, & où l'on trouve ſa devotion:& au lieu que ſaint Auguſtin, penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement, que de le faire avec bruit ; de peur, diſoit-il lui-même, qu'il ne ſemblât avoir voulu paroître grand juſques dans ſa penitence ; *Ne converſa in factum meum intuentium ora, dicerent, quod quaſi appetiiſſem magnus videri* : nous, par un principe tout contraire, mais par un eſprit bien éloigné de la ſageſſe de ce penitent, nous recherchons juſques dans la penitence un vain éclat, dont nous nous laiſſons ébloüir.

Auguſt. Confeſſ. l. 9. c. 2.

C'eſt aſſez que nous ayons un certain zele de

diſcipline & de reforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout ; pour uſurper une ſuperiorité, que ni Dieu, ni les hommes ne nous ont donnée, & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigera en cenſeur des Prêtres ; un ſeculier, en reformateur des religieux ; une femme, en directrice, & que ſçais-je de qui ? tout cela, parce que ſous couleur de pieté, on ne s'apperçoit pas qu'on veut dominer. Cette preſomption même, ainſi que je l'ai deja remarqué, par une conſequence naturelle degenere ſouvent & ſe tourne en ambition. Il ſemble qu'être ſevere dans ſes maximes, ſoit un degré pour s'agrandir, & que cette qualité ſeule bien menagée, doive tenir lieu de tout autre merite. Comme les Phariſiens s'en ſervoient pour obtenir les premieres chaires dans les Synagogues, on s'en ſert pour s'introduire dans les premieres dignitez de l'Egliſe. Car ne diroit-on pas toûjours, que J. C. avoit entrepris de nous marquer dans ces ſages du Judaïſme, tous les dereglemens & tous les abus à quoi nous devions être ſujets ; & n'eſt-il pas étonnant, que ce qu'il leur reprochoit alors, ſoit juſtement & à la lettre ce qui ſe voit encore aujourd'hui dans le monde chrétien ?

Or je ſoutiens que ce levain & cette enflure de l'orgueil, non-ſeulement corrompt le merite de la ſeverité chrétienne, mais qu'il en detruit même la ſubſtance. Qu'il en corrompe le merite, vous n'en doutez pas : car quel peut être devant Dieu le merite d'un homme ſuperbe ? Avec quel front oſera-t-il dire aprés ſaint Paul : *Repoſita eſt mihi corona juſtitiæ*, j'attends de mon Dieu la couronne du juſte qui 2. Tim. 4.

n'eſt reſervée ? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui repondre comme dans
Mat. 6. l'Evangile : *Recepiſti mercedem tuam* ; vous vous promettez une recompenſe, & vous ne faites pas reflexion, que vous l'avez deja reçûë, ou plûtôt que vous vous l'étes deja donnée ? Vous vouliez vous ſatisfaire, vous complaire en vous-méme, & de quelles ſecrettes complaiſances n'avez-vous pas été rempli ? combien avez-vous été ſatisfait de votre perſonne ? vous voilà donc recompenſé : & je ne vous dois plus rien, que le châtiment de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'eſt en votre nom, Seigneur, que je me ſuis engagé dans les voyes dures & pénibles. En mon nom ? dites au votre. Votre nom, par les ſoins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous ; en a été dans le monde plus vanté & plus honoré : mais pour le mien, bien loin d'étre glorifié, il en a ſouffert.

Par conſequent, Chrétiens Auditeurs, nul merite dans cette ſeverité ; & j'ajoûte même, nulle vraye ſeverité alors, puiſque l'orgueil en detruit tout le fonds & toute la ſubſtance. J'en donne la raiſon. C'eſt que la vraye ſeverité, la ſeverité chrétienne, doit conſiſter à ſe faire violence, & à contredire la nature & l'amour propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil, flatte la nature ; & au lieu de la combattre, on la ſuit, on la contente, on la repait de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaiſir. Et en effet ; il n'y a point de vie, pour laborieuſe & pour génante qu'elle puiſſe étre, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous ſçavons qu'elle nous diſtingue dans le monde, qu'elle fait parler de nous dans le monde, qu'elle nous y fait conſiderer & reſpec-

ter. Il ne faut plus de grace pour nous faire agir ; la nature ſeule nous donne des forces.

C'eſt pour cela, dit ſaint Chryſoſtome (& cette penſée m'a toûjours paru bien ſolide & bien judicieuſe) c'eſt pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nous devons ; & qu'une des erreurs les plus communes parmi les perſonnes mémes qui cherchent Dieu, eſt de laiſſer le precepte & ce qui eſt d'obligation, pour s'attacher au conſeil & à ce qui eſt de ſurérogation. Pourquoi ? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire, que l'on ambitionne, & qui rend tout aiſé : au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre loüange à eſperer, que celles des ſerviteurs inutiles : *Servi inutiles ſumus, quod debuimus facere, fecimus.* Luc. 17.

Quelle eſt donc encore une fois la veritable auſterité du chriſtianiſme ? Ah ! mes chers Auditeurs, concevons-le bien, & ne l'oublions jamais. La vraye auſterité du chriſtianiſme, c'eſt d'étre humble, c'eſt d'étre petit à ſes yeux, c'eſt d'étre vuide de ſoi-méme, c'eſt de ne point faire tant de retours ſur ſoi-méme ; c'eſt d'étre mort, ſinon au ſentiment, du moins au deſir & à la paſſion de l'honneur ; c'eſt de recevoir de bonne grace, & quand Dieu le veut, l'humiliation & le mépris. La vraye auſterité du chriſtianiſme, c'eſt d'aimer à étre abaiſſé, à vivre dans l'oubli, dans l'obſcurité ; & de pratiquer ſolidement & de bonne foi, cette courte, mais cette importante leçon de ſaint Bernard, *Ama neſciri.* Car voilà ce qui eſt inſupportable à la nature : on ne penſera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu Bern.

pour témoin de ma conduite ; & les hommes ne ſçauront plus, ni qui je ſuis, ni ce que je fais. Et parce que l'humilité même ſe trouve expoſée en certains genres de vie, dont toute la perfection, quoique ſainte d'ailleurs, a un air de diſtinction & de ſingularité ; la vraye auſterité du chriſtianiſme, ſur tout pour les ames vaines, eſt ſouvent de ſe tenir dans la voye commune, & d'y faire, ſans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voye commune, on ne penſera plus à vous : tant mieux ; c'eſt ce que vous devez chercher. Dans cette voye commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagez pour faire valoir vos moindres actions : hé bien, c'eſt ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en aſſurance. Dans cette voye commune, vous ne ſerez pas de la ſocieté des parfaits, votre nom ſera comme enſeveli : à la bonne heure ; c'eſt l'état où l'Apôtre veut que vous ſoyez, quand il vous dit, que, comme chrétien, vous avez dû mourir à tout, & que votre vie doit être cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu : *Mortui eſtis & vita veſtra abſcondita eſt cum Chriſto in Deo.* Cela vous paroîtra rude, & cela l'eſt en effet : mais c'eſt par-là même, & en cela même que vous trouverez cette voye étroite qui conduit à la ſainteté propre de la religion que vous avez embraſſée.

Coloſ. 3.

Ah ! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces veritez dans l'eſprit. Je vous rends graces, ô Dieu de mon ame, de ce que vous ne les avez point fait connoître aux ſages & aux prudens : *Confiteor tibi, Pater, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus.* Je ne dis pas ſeulement aux ſages mondains, aux politiques du

Mat. 11.

ſiécle ; mais aux ſages devots, à ces devots ſuperbes, qui ſe ſont évanoüis dans leurs penſées. *Sed revelaſti ea parvulis* ; & je vous benis au même-tems de les avoir revelées aux petits, qui ne ſe produiſent point tant dans le monde, & qu'on n'y produit point tant : dont on n'exalte point tant le merite : mais dont les noms inconnus ſur la terre, ſont écrits dans le ciel : dont les voyes ſont d'autant plus droites & plus ſûres, qu'elles ſont plus ſimples. Oüi, mon Dieu, ſoyez-en beni : *Ita, Pater, quoniam ſic fuit placitum ante te.* Finiſſons : ſeverité chrétienne, ſeverité deſintereſſée, ſeverité humble, enfin ſeverité charitable : c'eſt la troiſiéme partie. *Ibid.* *Ibidem.*

A Conſiderer les choſes dans l'apparence, il n'eſt rien de plus oppoſé, ce ſemble, que la ſeverité chrétienne & la charité. Car la charité, ſelon ſaint Paul, eſt douce, indulgente, condeſcendante ; elle couvre tout, elle excuſe tout, elle ſupporte tout : & au contraire, la ſeverité fait profeſſion de n'excuſer rien, de ne ſupporter rien ; de n'avoir ni complaiſance, ni indulgence ; d'être inflexible dans ſes ſentimens, & rigide dans ſa conduite. Qualitez, qui ſe detruiſent, à ce qu'il paroit, les unes les autres. Cependant, Chrétiens, le Fils de Dieu a ſuppoſé que l'on pourroit parfaitement les allier enſemble ; & de la maniere qu'il a conçû ſon Evangile, à peine diroit-on, pour laquelle, de ces deux vertus il a témoigné plus de zele : ne les ayant jamais ſeparées ; n'ayant point voulu de l'une ſans l'autre, mais ayant fait également de l'une & de l'autre le caractere de ſa loi. Comment cela, & quel moyen de les accorder ? rien de plus aiſé, III. PART. 1. *Cor.* 13.

mes chers Auditeurs, pour peu que nous ſoyons verſez dans la morale de Jeſus-Chriſt. Car diſtinguons bien les objets, & par la difference des objets, nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, eſt juſtement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit ſaint Auguſtin, & voici le denouëment de la queſtion, le Sauveur du monde n'a jamais pretendu dans l'Evangile, que nous euſſions pour les autres de la ſeverité, mais ſeulement pour nous-mêmes : & ſon intention n'a point été que nous euſſions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'eſt-à-dire, cette douceur & cette benignité, mais ſeulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la ſeverité pour ſoi-méme, ce ſont deux devoirs qui ſe concilient d'eux-mémes; & qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement: puiſqu'il eſt certain, que la ſeule obligation d'être charitable envers nos freres, nous met dans une abſoluë neceſſité d'être ſeveres envers nous-mémes; & que l'experience nous apprend tous les jours, que l'occaſion la plus frequente & le ſujet le plus ordinaire que nous ayons d'exercer cette ſeverité envers nous-mémes, eſt la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas au reſte de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, & pour leur commander; beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que ſont les Paſteurs, les Confeſſeurs, les Directeurs. Ce n'eſt point à moi, & je m'en ſuis deja declaré dans un autre diſcours, ce n'eſt point à moi qu'il appartient de leur donner des regles : ce ſeroit plûtôt à moi de les prendre d'eux. De

ſçavoir s'ils doivent être ſeveres, ou indulgens; ſi dans les fonctions de leur miniſtere la ſeverité doit prédominer par-deſſus la charité, ou ſi la charité doit l'emporter ſur la ſeverité; ſi la ſeverité ſans charité peut être utile, ou ſi la charité ſans ſeverité pour être efficace: ce ſont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent, & que je n'entreprends pas de decider. Mais je parle de chrétien à chrétien, de particulier à particulier: & je dis ce qu'il ſeroit ſi important pour vous & pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité dûë au prochain, eſt la matiere la plus abondante & au même-tems la plus neceſſaire de cette ſeverité dont Dieu veut que nous uſions envers nous-mêmes. Pourquoi? en pouvons-nous douter aprés les excellentes idées que S. Paul nous donne de la charité chrétienne; & ſurtout aprés tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte preſque à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer.

Quand ce grand Apôtre nous dit que la charité doit ſupporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſeres du prochain: quand il ajoûte qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle eſt patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive, que nous préche-t-il, ſinon la ſeverité envers nous-mêmes?

Severité veritable: car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même? combien de victoires ne faut-il pas remporter;

ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions. Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer ? à combien de bizarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit ; à combien de manieres importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder ? quelles averſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter ? Pour avoir cette charité diſcrette & ſage, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre ? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler ; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de reſiſter ; excuſer, quand on auroit envie de controller ; aimer mieux paroître dans l'entretien moins agréable & moins ſpirituel, que d'offenſer & de railler ? Pour avoir cette charité detachée d'elle-même, que ne doit-on pas ſacrifier ? de combien de prétentions juſtes ne faut-il pas ſe relâcher ? en combien de ſujets & de conjonctures, où il ſeroit aiſé de l'emporter, ne faut-il pas pour le bien de la paix, plier & ceder ? Pour avoir cette charité douce, quels mouvemens de colere ne faut-il pas reprimer ? quels ſentimens de vengeance ne faut-il pas étouffer ? quels mauvais offices & quelles injures ne faut-il pas oublier ? Dites-moi, mes chers Auditeurs : qu'eſt-ce que la ſeverité évangelique, ſi ce ne l'eſt pas là. Donnez-moi un homme qui s'aime lui-même, & qui ne ſçache pas ſe géner & ſe mortifier : comment s'acquittera-t-il de ces devoirs, & de mille autres à quoi nous oblige la charité du prochain ? comment aimera-t-il le prochain à ces conditions ? comment s'incommodera-t-il pour l'aſſiſter dans ſes beſoins ? comment s'humiliera-il pour l'adou-

cir dans ſes emportemens ? comment conſentira-t-il à lui pardonner une injure ? comment ſe ſoumettra-t-il à le prévenir, pour ménager une réconciliation ? Il eſt donc vrai que la charité dont nous ſommes redevables à nos freres, bien loin d'être contraire à la ſeverité chrétienne, en eſt une des parties les plus eſſentielles & comme le fondement.

Mais qu'arrive-t-il ? appliquez-vous à cette derniere penſée. Au lieu de raiſonner & d'agir ſuivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choſes : & par un renverſement que l'amour propre ne manque guéres à faire dans notre cœur, ſi nous n'avons ſoin de nous en garentir, au lieu d'exercer contre nous-mêmes cette ſeverité ; contre nous mêmes, dis-je, qui de droit naturel & divin en ſommes les premiers ou les ſeuls objets; nous l'employons contre nos freres, qui ne ſont pas néanmoins de ſon reſſort. Car à quoi ſe réduit communément cette prétenduë ſeverité dont nous nous flattons ? Je veux, Chrétiens, qu'elle ne laiſſe pas de produire en nous quelque reforme ; je veux qu'elle nous retranche certains plaiſirs & certains divertiſſemens du ſiecle corrompu ; je veux même qu'elle nous faſſe paroître plus occupez de Dieu & de notre ſanctification : mais ſi avec tout cela elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, cenſeurs des actions d'autrui, & inſupportables dans la ſocieté. Si malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaiſance charitable, cette deference que nous devons avoir pour les autres & ſans laquelle il eſt impoſſible de conſerver la paix, ſur-tout entre des proches & dans une famille. Si en conſequence de ce que nous ſommes reguliers,

nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolerer, de ne rien paſſer. Si cette ſeverité s'attache à obſerver juſques à une paille dans l'œil de votre prochain, & à l'étendre, à la groſſir, juſqu'à la faire paroître comme une poutre. Si elle nous inſpire je ne ſçais quelle aigreur dans les avis mêmes de charité que nous donnons; ou ſi ſous prétexte de charité, elle nous met ſur le pied d'en donner ſans meſure, & toûjours par bizarrerie & par caprice. Si elle nous autoriſe dans une liberté de medire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle paroît mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zele. Si par maxime de regularité, nous diſons plus de mal de notre frere, que les plus mediſans du ſiecle n'en diroient ou par imprudence ou par malice. Si cet eſprit de ſeverité ſert à fomenter nos reſſentimens, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, juſques-là que parce que nous ſommes pieux & devots, ou que nous en avons la reputation, on craigne beaucoup plus de nous bleſſer, que d'offenſer un homme du monde, qui n'aſpire point à une ſi haute ſainteté. Mais par deſſus tout, ſi l'averſion même, & une averſion d'état, ſi l'alienation du cœur & un eſprit de contradiction, eſt le principe ſecret qui nous engage à nous declarer ſeveres; car encore une fois cela peut arriver; & puiſque je monte dans la chaire de Jeſus-Chriſt, pour corriger les deſordres des Chrétiens, je ne les dois pas deguiſer: ſi dis-je, notre ſeverité degenere dans ces abus, ce n'eſt plus qu'une ſeverité fauſſe, & l'on peut bien nous reprocher, comme aux Phariſiens, que nous ſommes de grands obſervateurs de petites choſes, tandis

que nous negligeons les plus importantes.

Car un des plus grands préceptes, c'eſt celui de la charité, & voilà, hypocrites Phariſiens, leur diſoit le Sauveur du monde, à quoi vous manquez. Toute votre pieté ſe reduit à de legeres obſervances & à de menuës pratiques de religion; à payer les dixmes dont il n'eſt pas même parlé dans la loi, & que l'on n'exige pas de vous: *Decimatis mentham & anethum.* Matth. 23. Mais cependant vous oubliez les points les plus eſſentiels, la juſtice & la miſericorde: *Reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, miſericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugemens; & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injuſtes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de ſecourir vos freres; & tous les jours vous leur ſuſcitez de nouveaux ennemis; vous formez contre eux de nouvelles intrigues; au lieu de les aider, vous travaillez à les perdre. C'eſt ainſi que vous vous aveuglez: c'eſt ainſi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous devorez des chameaux.

Tel fut en effet le vice des Phariſiens. Exactitude ſcrupuleuſe à l'égard de certaines traditions, de certaines ceremonies peu neceſſaires, mais en quoi ils faiſoient conſiſter la ſeverité de leur morale: & du reſte, tranſgreſſion libre & entiere des devoirs les plus indiſpenſables. S'agiſſoit-il du jour du Sabath? ils l'obſervoient avec une telle rigueur, ou plûtôt, avec une telle ſuperſtition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joſephe, ils aimerent mieux durant le ſiege de Jeruſalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, expoſer leurs biens,

leur liberté, leur vie, que de reparer une brèche : mais à ce même jour du Sabath, ils ne se faisoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahisons. S'agissoit-il d'entrer dans la salle de Pilate? Ils se tenoient dehors, ils s'en éloignoient ; de peur, dit l'Evangeliste, d'être soüillez en y entrant : mais au même-tems ils conspiroient contre Jesus-Christ, ils le calomnioient, ils poursuivoient sa mort. Voilà reprend saint Augustin, des gens d'une conscience bien delicate. Ils regardent comme une espece d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge payen, & ils ne se font pas
Augusſt. un crime de verser le sang d'un innocent: *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis sanguinem fundere non timebant.* Or n'est-ce pas là une peinture naturelle de la pieté de notre siecle ? Une personne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaisance pour un mari, pour des enfans, pour des parens, pour des domestiques : elle mortifiera son corps, & elle ne remportera pas une seule victoire sur son cœur ; elle fera souffrir toute une famille par ses caprices & ses chagrins: on la verra au pied d'un autel reciter de longues prieres ; & dans une conversation on l'entendra tenir les discours les plus medisans. Qu'est-ce que cela? une pieté de Pharisien: ou si vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une pieté d'enfant. Ah ! mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choses de
1. Cor. 14. Dieu comme des enfans : *Fratres, nolite pueri effici sensibus.* Sur quoi saint Jean Chrysostome, fait une comparaison bien propre à mon sujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant. Qu'on le

le dépoüille de ſes biens, qu'on lui enleve ſon héritage, qu'il voye ſa maiſon en feu, il n'en eſt point touché : mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuſe, il s'afflige, il pleure, il eſt inconſolable. C'eſt ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux regles les plus ſacrées de la charité ? à peine y faiſons-nous quelque attention. Mais a-t-on obmis un exercice de notre choix, & qu'on s'eſt volontairement preſcrit ? on court au tribunal de la penitence s'en accuſer, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi ? faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques ? faut-il prendre une voye plus large, & nous relâcher de notre ſeverité ? à cela je reponds comme le Sauveur du monde. Il ne diſoit pas aux Phariſiens : laiſſez ces petites obſervances, mais attachez-vous d'abord aux plus neceſſaires. Il faut avant toutes choſes accomplir celles-ci, & ne pas abandonner enſuite les autres : *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Oüi, Chrétiens, ſoyons exacts & reguliers, ſoyons ſéveres dans nos mœurs : non-ſeulement j'y conſens ; mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, ſelon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie ſpirituelle François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelque dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place. Que notre ſeverité ſoit ſolide ; & elle le ſera, ſi c'eſt une ſeverité deſintereſſée, ſi c'eſt une ſeverité humble, ſi c'eſt une ſeverité charitable. Par là nous parviendrons à la perfection de l'Evangile, & à la gloire que je vous ſouhaite, &c.

Matth. 23.

SERMON

POUR

LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Pénitence.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans Baptiſmum pœnitentiæ, in remiſſionem peccatorum.

Jean-Baptiſte vint dans tout le pays, qui eſt le long du Jourdain, prêchant le Baptême de pénitence, pour la rémiſſion des pechez. En Saint Luc, chap. 3.

SIRE,

Quelque malheureuſe que ſoit la condition de l'homme dans l'état du peché, ſi toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toûjours aiſé de diſcerner la vraye penitence de la penitence imparfaite & fauſſe : le pecheur dans ſon

malheur même auroit dequoi ſe conſoler, parce qu'il pourroit au moins enviſager la penitence comme une reſſource infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande miſere du pecheur, dit ſaint Chryſoſtome, c'eſt qu'étant aſſûré, comme il l'eſt, de la réalité de ſon peché, il ne peut jamais être abſolument aſſûré de la validité de ſa penitence. Ce qui rend ſon ſort deplorable, c'eſt que bien ſouvent la penitence qu'il a faite, ou qu'il a crû faire, ne doit pas moins le troubler que ſon peché même : c'eſt que tous les oracles de l'Ecriture lui apprennent, qu'il n'y a que la vraye & la parfaite penitence qui ſauve l'homme; & qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles ſont fauſſes & vaines, ou parce qu'elles ſont imparfaites & inſuffiſantes, qui ne le ſauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper; ſi faute de diſcernement, il vient dans la pratique même de la penitence, à prendre le faux pour le vrai, & à comprer pour ſuffiſant ce qui eſt defectueux : dès-là il tombe dans l'abyme des plus infortunez pecheurs, puiſque ſa penitence même qui devoit être ſa juſtification & ſon ſalut, devient encore une des cauſes de ſa condamnation & de ſa perte. Voilà, s'il entend bien ſa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, Chrétiens, calmer aujourd'hui vos conſciences, autant qu'il eſt poſſible, ſur un point ſi important; & pour cela voulez-vous ſçavoir quelle eſt la veritable pénitence, ou pour mieux dire, en quoi conſiſte le diſcernement juſte que vous devez faire de la veritable penitence? C'eſt ce que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon deſſein.

J'appelle veritable penitence, penitence ſûre, celle que le ſaint Précurſeur, Jean-Baptiſte, préchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le deſert, quand il leur diſoit: Faites donc
Matt. 3. de dignes fruits de penitence: *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Il ne ſe contentoit pas qu'ils fiſſent penitence; mais pour pouvoir compter ſur leur penitence, il vouloit qu'ils en jugeaſſent par les fruits. Car la penitence n'eſt ſolide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle eſt efficace: & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Je les reduits à trois, & je dis après tous les Peres de l'Egliſe, que la penitence efficace eſt celle qui retranche la cauſe du peché, celle qui repare les effets du peché, celle qui aſſujettit le pecheur aux remedes du peché. Trois caracteres qui ſont, d'une part la perfection de la penitence, & de l'autre la ſûreté morale du pecheur penitent. Trois caracteres que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce diſcours. Retrancher genereuſement ce qui eſt la cauſe ou la matiere du peché. Reparer pleinement ce qui a été l'effet & la ſuite du peché. S'aſſujettir fidellement à ce qui doit être le remede du peché. Si votre penitence, mon cher Auditeur eſt accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, ſans être temeraire & preſomptueux, faire fonds ſur elle: mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'eſt aſſez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Rempliſſez-nous, mon Dieu, de votre eſprit: de cet eſprit de zele qui animoit Jean-Baptiſte; c'eſt ce que je vous demande pour moi: de cet eſprit de componction qui tou-

choit les Juifs, & qui les disposoit à profiter des grandes veritez qui leur étoient annoncées par ce fidelle ministre ; c'est ce que je vous demande, non point seulement pour moi, mais pour toutes les personnes qui m'écoutent. Adressons-nous encore à Marie. *Ave Maria.*

JE fonde la premiere proposition sur deux principes également inconteſtables, & dont notre seule experience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons soin de nous étudier nous-mêmes, & de discerner les mouvemens de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoître, & c'est une observation qu'a fait avant moi saint Auguſtin. Quelque corrompuë, dit ce Pere, que soit la nature de l'homme depuis le peché, & par le peché, on n'aime point aprés tout le peché comme peché. Il n'appartient qu'aux demons d'être disposez de la sorte ; & on pourroit même douter s'ils portent jusques-là leur obstination & leur malice. On aime ce qui est la matiere & la cause du peché; mais on n'aime point dans le fond le peché même: c'est-à-dire, on aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le defend. On aime le profit de l'usure, qui est injuste : mais on l'aime parce qu'il est commode, & non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance, qui est criminelle ; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, & non pas parce qu'elle est criminelle. I. PART.

Je dis plus : on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir separer l'un de l'autre ; & par une précision, dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime ne fût pas defendu de Dieu ; on voudroit que

Dieu ne l'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion : en un mot, on voudroit pouvoir se contenter,& ne pas pecher. Mais parce que ces deux choses sont inseparables, & que dans la conjoncture où je suppose le pecheur, le desir qu'il a de se contenter, l'emporte par-dessus la crainte qu'il a de pecher: de-là vient, dit S. Augustin,que sans aimer le peché, que haissant même le peché, il peche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure. Pourquoi ? parce qu'il aime au moins ce qu'il sçait, & ce qu'il ne peut ignorer être la cause, ou la matiere du peché. Or cela suffit pour le rendre malgré lui-même transgresseur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe ; & prenez garde, Chrétiens : ce n'est donc point préciſément par la haine du peché, consideré comme peché, qu'il faut distinguer les pecheurs efficacement convertis d'avec ceux qui ne le sont pas ; puisqu'il est certain que les plus endurcis pecheurs, tandis qu'ils ont un reste de religion, conservent encore, ou du moins peuvent conserver cette haine du peché. Ce n'est point, dis-je, par cette haine generale, par cette haine speculative du peché, qu'il faut juger du merite de la penitence ; puisqu'on sçait bien qu'il n'en coûte rien au pecheur, pour haïr le peché de la sorte, & que la penitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la penitence la plus solide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-mêmes la discernement de la vraye penitence, & de ce que j'appelle ici détestation sincere & efficace du peché ? Ecoutez-moi, Chrétiens, & jugez-vous. En voici

l'induction pratique. C'eſt par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoiſſons être en nous la cauſe du peché ; de ce qui fomente, & qui fait ſubſiſter dans nous ce corps de peché, que Dieu veut que nous détruiſions, en nous convertiſſant à lui : *Ut deſtruatur in vobis corpus peccati.* C'eſt par le renoncement à mille choſes agréables, qui ſont dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie ; mais qui ſont auſſi par là même le poiſon mortel de nos ames & l'aiguillon du peché. C'eſt par la fuite des objets, qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux deſirs, que la concupiſcence, ſelon l'Ecriture, ne peut concevoir ſans enfanter le peché : *Deinde concupiſcentia cùm conceperit, parit peccatum.* C'eſt par l'exacte fidelité à éviter des entretiens, dont nous ſçavons bien que la ſcandaleuſe licence corrompt la pureté des mœurs; puiſque c'eſt de là que viennent les premieres playes, & ſouvent les plus incurables que nous fait le peché. C'eſt par la ſevere, mais ſalutaire, mais neceſſaire détermination à nous interdire des ſocietez & des commerces qui ſont pour nous comme les liens du peché; des repreſentations & des ſpectacles, dont l'unique effet eſt d'émouvoir les paſſions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les ſens les plus dangereuſes ſemences du peché ; des aſſemblées, où l'eſprit impur eſt comme dans ſon regne, & en poſſeſſion de tendre à l'innocence les pieges les plus inévitables du peché, des lectures où notre damnable curioſité eſt ſi ſouvent & ſi juſtement punie par les malignes impreſſions qu'elles laiſſent du peché. C'eſt par le ſacrifice entier & ſans reſerve de ces amitiez, dont nous nous appercevons bien, que la tendreſſe mal-

Rom. 6.

Jac. 1.

heureuſe, quoique couverte d'un voile de pudeur, n'eſt au fond qu'un raffinement de ſenſualité & qu'un déguiſement de peché. C'eſt par le prompt & éternel divorce avec cette perſonne dont les artifices auſſi bien que les charmes & ſouvent bien plus que les charmes, ſont les amorces fatales du peché. C'eſt par la ſainte violence que chacun de nous doit ſe faire ſur tout cela, puiſque ce ſont là, dans la penſée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité & du peché : *Rom. 6.* *Arma iniquitatis peccato.* En un mot, c'eſt par cette circonciſion évangelique, qui ne s'arrêtant pas à la ſurface, ni au changement exterieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime, & de ce qui eſt en lui l'origine du peché.

Oüi, c'eſt par là que le chrétien doit meſurer l'efficace & la vertu de ſa penitence ; & s'il eſt dans l'obligation d'approcher de ce Sacrement que J. C. a inſtitué pour la reconciliation des pecheurs ; c'eſt par là qu'il doit commencer à *1. Cor.* accomplir le grand precepte de l'Apôtre ; *Pro-* *11.* *bet autem ſeipſum homo* : que l'homme s'éprouve lui-même ; & autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'aſſûre de lui-même. Or il le peut par là, reprend S. Chryſoſtome ; & moi j'ajoûte, qu'il ne le peut que par là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, & con- *Oſée. 14.* vertiſſez-vous ſolidement : *Tollite verba, & convertimini.* Ainſi parloient les Prophetes, exhortant à la penitence le peuple de Dieu ; & c'eſt, pecheur à qui je parle, le miniſtere dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous déteſtez, dites-vous, votre peché ; vous y renoncez, du moins le croyez-vous ainſi. Mais peut-être vous flattez-vous dans le témoignage que vous vous ren-

dez ; & votre contrition prétenduë n'eſt rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre peché, que de ſa malice ; du remords & du trouble qu'il vous cauſe, que de l'injure qu'il fait à Dieu ; de l'embarras où il vous jette, que de la diſgrace de Dieu qu'il vous attire : ſi cela eſt, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la penitence, qui ſont en vous, avec la penitence qui n'y eſt pas ; les deſirs de converſion que Dieu vous inſpire, avec votre converſion même, dont vous êtes encore bien éloigné : c'eſt-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorſque vous ſouhaitez ſeulement de l'être ? ſi cela eſt, contrition apparente. Mais voulez-vous ſortir de cette incertitude ? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes ? *Tollite verba* : ſans vous arrêter aux paroles, toûjours équivoques, toûjours ſuſpectes, voici la regle que vous devez prendre. Entrons dans le détail : il n'y aura rien qui ne convienne à la Chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme diſtingué par votre naiſſance : mais dont les affaires, ce qui n'eſt aujourd'hui que trop commun, ſont dans la confuſion & dans le deſordre. Que ce ſoit par un malheur ou par votre faute, ce n'eſt pas là maintenant de quoi il s'agit. Or dans cet état, ce qui vous porte à mille pechez, c'eſt une depenſe qui excede vos forces ; & que vous ne ſoutenez, que parce que vous ne voulez pas vous regler, & par une fauſſe gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de-là les injuſtices ; de-là les duretez criantes envers de pauvres créanciers que vous deſolez, envers de

pauvres marchands aux depens de qui vous vivez, envers de pauvres artiſans que vous faites languir, envers de pauvres domeſtiques dont vous retenez le ſalaire. De-là ces frivoles & trompeuſes promeſſes de vous acquitter; ces abus de votre crédit, & ces chicanes infinies, pour éloigner un payement ou pour l'éluder. De-là ces dettes éternelles, qui en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette depenſe; & ſi vous voulez que je ſois bien perſuadé de la verité de votre contrition, ayant peu, paſſez-vous de peu. Ne vous meſurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette ſuperfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curioſité de meubles. Reduit à la diſette & à une triſte indigence, ſupportez-la, mais ſupportez-la en chrétien; & puiſqu'il le faut, faites vous en un merite & une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre peché; en vain formez-vous mille repentirs, ou plûtôt, en vain les temoignez-vous: ces repentirs, ce ſont des paroles, & Dieu vous demande des effets. *Tollite verba, & convertimini.*

Vous aimez le jeu; & ce qui perd votre conſcience, c'eſt ce jeu-là même; un jeu ſans meſure & ſans regle; un jeu qui n'eſt plus pour vous un divertiſſement, mais une occupation, mais une profeſſion, mais un trafic, mais une attache & une paſſion, mais ſi j'oſe ainſi parler une rage & une fureur; un jeu dont on peut bien dire à la lettre, que c'eſt un abîme qui attire un autre abîme, ou même cent autres abîmes; *Abyſſus abyſſum invocat.* Car de là viennent ces innombrables pechez qui en ſont les ſuites: de là l'oubli de vos devoirs, de là le dereglement de votre maiſon,

Pſal. 41.

de là le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfans, de là la diſſipation de vos revenus, de là ces tricheries indignes, & s'il m'eſt permis d'uſer d'un terme plus fort, ces friponneries que cauſe l'avidité du gain, de là ces emportemens, ces jugemens, ces déſeſpoirs dans la perte; de là ſouvent & plus que de la fragilité du ſexe, ces honteuſes reſſources où l'on ſe voit forcé d'avoir recours; de là cette diſpoſition à tout, & peut être au crime, pour trouver de quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu; & parce qu'il eſt bien plus aiſé de le quitter abſolument, que de le moderer, quittez-le: faites-en une déclaration publique; donnez à Dieu une preuve de la ſincerité de votre contrition, en coupant la racine du mal; & pour vous aſſûrer vous-même, que vous ne voulez plus pecher, impoſez-vous la loi de ne plus joüer. Sans cela, vous avez beau dire, comme le Publicain de l'Evangile: Seigneur, ſoyez-moi propice, je reconnois mon peché: votre voix eſt la voix de Jacob; mais vos mains ſont les mains d'Eſaü. *Tollite verba, & convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu; & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui ſert de ſujet au peché; mais voyez-le preparé & reſolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le ſacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoîtrez, ſi vous êtes penitent. Attaquer le peché, non en idée, mais en ſubſtance; en ſapper le fondement, & le renverſer: c'eſt ce que ſaint Paul appelle courir non pas au hazard, mais à deſſein d'arriver au terme, *Sic curro, non quaſi aërem verberans*: c'eſt ce qu'il appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air, mais en faiſant tomber l'ennemi 1. *Cor.* 9.

que vous pourſuivez, & en remportant ſur lui une pleine victoire. Je paſſe au ſecond principe.

On n'eſt pas toûjours maître de ſes penſées, ni des premiers mouvemens de ſon cœur; mais on eſt toûjours reſponſable de ſes actions & de ſa conduite : & quand on vient, par exemple, à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe, d'où la loi de Dieu nous obligeoit de ſortir, mais où malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on eſt demeuré, on n'a jamais droit alors de dire, je n'ai pû me défendre de ce peché; mais on doit dire, je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-foiblement & peu ſincerement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avouë, Chrétiens: un pecheur converti de bonne foi, dans l'état même de ſa converſion, peut encore avoir des foibleſſes ; & tout converti qu'il eſt, il peut déplorer ſa miſere avec le même ſujet & dans le même eſprit que S. Paul, Rom. 7. en diſant comme cet Apôtre: *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivitatem ſub lege peccati* : infortuné que je ſuis ! je ſens dans moi-même une loi qui me tient captif ſous le joug du peché, & qui combat contre la loi de ma raiſon. Mais remarquez, dit ſaint Chryſoſtome, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent : remarquez, que quand ſaint Paul parloit de la ſorte, il proteſtoit au même-tems avec une ſainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à 2. Cor. 4. ſe reprocher, *Nihil mihi conſcius ſum*, qu'il étoit fidelle à la grace ; qu'il marchoit dans la voye du ſalut, non-ſeulement avec circonſpection, mais avec tremblement, qu'il traitoit rudement ſon corps, qu'il le châtioit & le reduiſoit 2. Cor. 9. en ſervitude : *Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo.* Or ce témoignage de ſa fidelité,

de ſa vigilance, de ſon auſterité de vie, de ſon attention ſur ſoi-même, le mettoit à couvert de toute illuſion, lorſqu'il ſe plaignoit de la révolte de ſes paſſions, qu'il gémiſſoit dans la douleur de ſe voir reduit à un état ſi humiliant : c'étoit une douleur ſincere & pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'eſt de parler comme S. Paul, & de ſe conduire comme le mondain. Le langage hypocrite, c'eſt de ſe plaindre de ſa foibleſſe, & cependant de l'expoſer à des tentations, où toute la force, toute la vertu même des Saints ſuffiroit à peine pour réſiſter. Le langage hypocrite, c'eſt de gémir ſur la violence de ſes paſſions, & toutefois de ſe précipiter aveuglement dans des périls, où l'on ſçait que les paſſions mêmes les plus moderées ne pourroient preſque ſe contenir : c'eſt de s'écrier, *Infelix ego homo* ! malheur à moi, d'être né ſi ſenſuel & ſi fragile ! & malgré cet aveu, de rechercher contre l'ordre de Dieu des occaſions, où la fragilité, de ſimple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la ſource de tous les crimes. Telle eſt l'hypocriſie de la penitence ; & c'eſt par là, mes chers Auditeurs, que vous en devez juger. *Rom. 7.*

Vous êtes foible, j'en conviens : la loi du peché regne en vous, la concupiſcence vous domine ; vous portez dans vous-même & avec vous-même votre ennemi qui eſt votre chair. Mais voilà pourquoi je pretends, que vous vous joüez de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre peché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Voilà pourquoi je ſoutiens que vous mentez au S. Eſprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, ſi vous confeſſant foible d'une part, vous n'en êtes pas de l'autre plus circonſpect

& plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémiſſant & en
2. Reg. 12. pleurant, j'ai peché contre le Seigneur, *Peccavit Domino*, tandis que vous vous obſtinez à ne pas éloigner de vous un danger prochain, où ſans commettre d'autre peché, vous pechez deja, & contre le Seigneur & contre vous-même, en riſquant votre conſcience & votre ſalut? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous ſervir de ce motif pour toucher ſa miſericorde, tandis qu'à cette infirmité, vous joignez encore l'infidelité & la malignité? Je dis infidelité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guériſſe, & de ne vous vouloir pas vous preſerver de ce qui vous tuë; de reconnoître que vous êtes malade, & d'agir comme ſi vous joüiſſiez d'une pleine ſanté; d'appeller le ciel à témoin de votre douleur, & de ne vous réſoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien ſacrifier, ni à vous ſéparer de rien: n'eſt-ce pas encore une fois vouloir impoſer à Dieu & aux hommes?

Non, non, mon cher Auditeur, tandis que vous en uſez de la ſorte, il n'y a dans votre pénitence que diſſimulation & que menſonge; & il ne vous eſt plus permis, en vous plaignant comme ſaint Paul de vous appliquer ces paroles, qui ne peuvent vous convenir:
Rom. 7. *Non quod volo bonum, hoc ego; ſed quod odi malum, hoc facio.* Car au lieu que cet homme Apoſtolique étoit inconſolable, de ce qu'il ne faiſoit pas le bien qu'il vouloit, & de ce qu'il faiſoit le mal qu'il ne vouloit pas; par une oppoſition extrême de vous à lui, tandis que vous perſeverez dans l'occaſion du peché, vous voulez tout le mal que vous

faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la penitence conſiſte donc à ſortir genereuſement de l'occaſion, pour vaincre le peché, & non pas à vouloir vaincre le peché en demeurant dans l'occaſion : & c'eſt ici où j'aurois beſoin de tout le zele des Propheres, pour confondre l'aveuglement & l'endurciſſement des pecheurs.

Car voici, Chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux ; on ſe rebutte de lui, & on le quitte, lorſque fidelle à ſon miniſtere, il ſuſpend pour ceux qui refuſent d'éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Mais quand la ſuſpendra-t-il donc, & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaiſe diſpoſition avec laquelle un mondain ſe preſente à ce Sacrement, que de le trouver reſolu à retourner toûjours dans les mêmes compagnies, & à frequenter les mêmes lieux, où tant de fois ſon innocence a fait naufrage? Si jamais il peut & il doit uſer du pouvoir qu'il a reçû de lier les conſciences, n'eſt-ce pas alors ? il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuſe continuité de tant de rechutes roule uniquement ſur une occaſion que vous lui marquez ; & il ne peut gagner ſur vous de vous en detacher. S'il conſentoit malgré cet obſtacle, à vous deliet & à vous abſoudre, bien loin que vous duſſiez loüer ſa lâche condeſcendance & l'approuver, n'en ſeriez-vous pas ſcandaliſé, ou ne devriez-vous pas l'être ; & de diſpenſateur qu'il eſt des myſteres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le diſſipateur ?

A Dieu ne plaiſe, Chrétiens, que je pretende

par-là autoriſer les ſeveritez indiſcrettes, que l'on voudroit quelquefois, & peut-être ſans fondement, imputer aux miniſtres de Jeſus-Chriſt dans l'adminiſtration de la penitence. Mais à Dieu ne plaiſe auſſi, que j'autoriſe jamais les dangereuſes & criminelles facilitez de quelques miniſtres à ce divin tribunal. Or y en auroit-il jamais eû de plus dangereuſe & même de plus criminelle, que de reconcilier & d'admettre à la participation des Sacremens, un pecheur obſtiné à ne pas ſortir de certaines occaſions? Ce ſont, dites-vous, des occaſions, qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de quitter; & moi je reponds, que vous les quitteriez dés aujourd'hui, ſi de-là dependoit l'avancement de votre fortune temporelle, & ſi par-là vous ſauviez tel & tel interêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occaſions, ajoutez-vous, ſont des lieus que vous ne pouvez rompre ſans éclat, & par conſequent ſans ſcandale: & moi je vous dis, que le grand ſcandale eſt de ce que vous ne les rompez pas; & que ſcandale pour ſcandale, s'il étoit vrai que vous en fuſſiez reduit là, encore vaudroit-il mieux eſſuyer le ſcandale ſalutaire qui fait ceſſer le peché & qui ſauve votre ame, que de ſoutenir, comme vous faites, le ſcandale mortel qui vous perd & qui eſt le ſurcroît du peché même.

Mais Dieu dans ces occaſions me protegera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance reprouvée, dit S. Chryſoſtome, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impenitence de l'homme: confiance outrageuſe à Dieu, & qui ne ſert qu'à endurcir le pecheur. Ah, mon Dieu, que ne prêche-t-on, éternellement cette verité! que ne la prêche-t-on, & à tems, & à

contre tems ! que ne la prêche-t-on par tout & ſans égard, puiſque c'eſt de là que dépend la converſion, la reformation, la ſanctification du monde chrétien ! Quoiqu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, ne comptez pas ſur votre penitence; & quelque fervente qu'elle vous paroiſſe d'ailleurs, tenez la pour vaine, ſi elle ne va, non plus ſeulement à retrancher la matiere & la cauſe du peché, mais encore à reparer les effets du peché. C'eſt la ſeconde partie.

II. PART.

COmme il eſt évident que la penitence eſt une partie de la juſtice ; & que c'eſt ainſi que les Peres de l'Egliſe nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toûjours conſiderée comme une volonté ſincere dans le pecheur, de ſe faire juſtice à lui-même, de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui eſt dû, de la faire encore au prochain, ſi le prochain a été offenſé : il s'enſuit qu'une des principales fonctions de la penitence chrétienne, eſt de reparer les effets du peché. Mais ſuppoſant l'indiſpenſable & l'inconteſtable neceſſité de cette réparation, il s'agit, mes chers Auditeurs, d'en bien comprendre l'étenduë, parce que c'eſt de là que dépend l'exacte meſure de la penitence. Or pour cela, je m'attache à deux importantes maximes de l'Ecriture, qui doivent corriger en nous deux des plus viſibles & des plus dangereux abus à quoi nous ſoyons ſujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de converſion que nous nous formons. Voici une inſtruction bien ſolide, & dont je vous prie de profiter.

Premiere maxime : pour ſe convertir efficace-

ment à Dieu, il ne ſuffit pas de faire penitence, mais il faut faire de dignes fruits de penitence. C'eſt ce que prêchoit Jean-Baptiſte, cet homme envoyé de Dieu, pour prépater au Seigneur un peuple parfait. C'eſt ce qu'il enſeignoit aux Juifs, qui venoient l'entendre dans le déſert, & qui ſe preſentoient à lui pour être baptiſez. C'eſt la concluſion qu'il tiroit, & qu'il leur adreſſoit à tous, quand il leur diſoit avec ce zéle
Luc. 3. & cet eſprit d'Elie dont il étoit rempli : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Car, comme remarque ſaint Gregoire Pape, par là ce divin Précurſeur déclaroit que les fruits de la pénitence doivent être diſtinguez de la penitence même, comme la ſubſtance de l'arbre l'eſt de ſes fruits. Par là il leur donnoit à connoître, que la pénitence ne ſe réduit pas uniquement à pleurer les pechez paſſez, mais à ſe mettre en état de ne les plus commettre dans l'avenir,
Greg. mag. *Tranſacta flere, & illa deinceps non committere* : que pleurer les pechez paſſez, & même y renoncer pour toute la ſuite de la vie, c'eſt le fonds & comme la racine de la pénitence ; mais qu'il doit naître de là des fruits de grace & de ſalut, ſans leſquels la penitence ne peut être qu'un arbre ſtérile & expoſé à la malediction. Par là, il accompliſſoit dignement ſon miniſtere, ſoit à l'égard des pecheurs endurcis, en les obligeant à faire penitence ; ſoit à l'égard des pecheurs penitens, en leur apprenant à faire de
Idem. dignes fruits de penitence ; *Atque ita generalem omnibus exhibebat doctrinam ; non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent ; pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent.*

Or quels ſont encore une fois ces fruits ſalutaires, ces fruits de penitence ? les voici : répa-

rer les pernicieux effets du peché par des œuvres directement contraires au peché même, ſelon ſes differentes eſpeces. Je m'explique. Reparer les effets de l'uſurpation, ou d'une poſſeſſion injuſte, par la reſtitution ; reparer les effets de la mediſance, ou de la calomnie, par le retabliſſement de l'honneur & de la reputation ; reparer les effets de l'emportement & de l'outrage, par l'humilité de la ſatisfaction; reparer les effets de l'inimitié & de la haine, par la ſincerité de la reconciliation. Voilà, dit S. Gregoire, les dignes fruits, les fruits proportionnez, les fruits neceſſaires, les fruits non ſuſpects de la penitence. Tout ceci eſt eſſentiel : écoutez-moi.

Dignes fruits de penitence, parce qu'il faut pour les produire, que le pecheur faſſe des efforts, dont il n'y a que la vraye penitence, je veux dire, que la penitence ſurnaturelle, & même la plus ſurnaturelle, qui ſoit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une penitence trés-parfaite & toute ſurnaturelle, un riche avare pourra-t-il ſe reſoudre à rendre un bien qu'il a injuſtement acquis, ou injuſtement retenu; mais dont il ne peut plus ſe depouiller, ſans déchoir du rang où il eſt, & dont la reſtitution lui devient par-là quelque choſe de plus triſte & de moins ſupportable, que la mort même ? Par quel autre motif un homme hautain & fier, pourra-t-il gagner ſur lui de faire des demarches humiliantes, pour ſatisfaire aux depens de ſon orgueil, à ceux qu'il a offenſé ? & s'il eſt offenſé lui-même, par quel autre motif lui perſuadera-t-on d'étouffer le reſſentiment de l'injure qu'il a reçûë, & de ſe reconcilier de bonne foi avec ſon plus mortel ennemi ? Ce ne

peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point juſques-là. Il faut, non ſeulement que votre grace vienne à ſon ſecours, mais la plus puiſſante de vos graces. Il faut qu'elle lui faſſe concevoir & enfanter ces reſolutions héroïques : & ſans elle, l'eſprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'eſt par cette grace, ô mon Dieu, que vous triomphez des cœurs les plus rebelles & les plus durs : c'eſt par elle que les hommes les plus violens & les plus feroces deviennent doux & traitables comme des agneaux ; par elle que l'uſurpateur du bien d'autrui conſent à ſe deſaiſir de tout ce qui ne lui appartient pas ; & quelquefois même encore de ce qui lui appartient en rendant comme Zachée, non ſeulement au double, mais au delà. Et ſi vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner benediction à ma parole, qui eſt la votre, c'eſt par un effet de cette penitence victorieuſe, que l'on verra peut-être dans ce ſaint tems, des miracles qu'on n'eſperoit plus ; mais dont vos ſerviteurs vous beniront, & qui édifieront plus votre Egliſe que les miracles même par où elle s'eſt établie : je veux dire, des injuſtices reparées, des calomnies retractées, des querelles pacifiées, des inimitiez éteintes, des cœurs réünis : dignes fruits, puiſque le Saint Eſprit en eſt l'auteur, & que ce ſont évidemment ceux que ſaint Paul appelle fruits de lumiere,
Epheſ.5. fruits de bonté, de juſtice, de verité ; *Fructus enim lucis eſt in omni bonitate, & juſtitiâ, & veritate.*

Fruits proportionnez : à quoi ? à l'offenſe. Autrement, la penitence eſt non ſeulement de-

fectueuſe, mais odieuſe, non ſeulement reprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde. Car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux depens de la veuve & de l'orphelin ; & vous vous en croyés quitte pour quelques bonnes œuvres, dont, ni l'orphelin, ni la veuve ne profiteront. Vous avés dechiré la reputation de votre frere ; & ſans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des ſimples devoirs d'une charité commune. Vous avez, pour perdre votre ennemi, exaggeré & inventé ; & toute votre penitence ſe termine à gemir devant Dieu, & à prier. Priere execrable, dit le Sage ; & moi appliquant cette expreſſion à mon ſujet, je dis, penitence execrable, parce que celui qui la fait, en la faiſant même, ne veut pas écouter la loi, ni l'accomplir. C'eſt la raiſon qu'en apporte le Saint-Eſprit ; *Qui declinat aures ſuas, ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Non, non, mon cher Auditeur, il n'en va pas comme vous le penſez. Dans l'ordre inviolable & indiſpenſable que Dieu a établi, la mediſance ne ſe repare point par la priere, ni l'injuſtice par l'aumône. Pour avoir devant Dieu le merite d'une penitence efficace, il y faut obſerver les proportions preſcrites par le droit divin ; & au lieu de ſe faire une penitence ſelon ſon goût, ou même ſelon ſa devotion, il faut ſe faire une devotion & une penitence ſelon les regles de la droite conſcience. Or jamais une conſcience droite ne vous permettra de rendre préciſément à Dieu ce que vous avez enlevé au prochain ; ni d'appliquer à la charité, ce que vous devez à la juſtice : à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui eſt à Dieu ; & à Céſar, ce qui

Prov. 28.

eſt à Céſar. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à ſuivre.

Fruits neceſſaires : car envain imaginerons-nous des temperamens & des accommodemens, des explications & des tours; malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodemens & tous les temperamens, il en faudra toûjours venir à la deciſion de ſaint Auguſtin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des uſages du monde, ne preſcriront jamais. Si pouvant reſtituer un bien dont la conſcience eſt chargée, vous refuſez de le rendre ; quelque témoignage que vous puiſſiez donner d'un cœur contrit & penitent, vous contrefaites la penitence, mais vous ne la faites
Auguſt. pas : *Non agitur pœnitentia, ſed fingitur.* Et ſi c'eſt veritablement & ſincerement que vous la faites, pourſuit ce ſaint Docteur, le peché ne vous eſt pardonné qu'à condition que le dom-
Idem. mage ſera reparé : *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.* Or ce qui eſt vrai des biens de fortune, l'eſt également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux pieds des prêtres confeſſer votre injuſtice, proſternez-vous, humiliez-vous, accuſez-vous : ſi cependant, vous ne prenez pas & ne voulez pas prendre les meſures convenables, pour retablir ce que vous avez detruit, ou en ſuppoſant ce qui ne fut jamais, ou en revelant ce qui devoit être éternellement caché dans les tenebres, & ce qui l'auroit été ſans la malignité de votre cœur, ou ſans l'indiſcretion de votre langue, qu'eſt-ce que votre penitence ? un phantôme, rien davantage. Que dis-je ? c'eſt un crime, c'eſt un ſacrilege,

Non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.

Fruits certains & non ſuſpects. En effet, on ne ſoupçonnera jamais un pecheur qui veut bien ſe ſoumettre à cette réparation, de n'être pas ſolidement converti. C'eſt un gage, dont les cenſeurs mêmes les plus rigides, je veux dire, dont les confeſſeurs les plus ſeveres ne ſont pas en droit de ſe défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'oſtentation & de l'hypocriſie; mais ici, ni l'hypocriſie, ni l'oſtentation n'eſt point à craindre. Car il n'arrive gueres qu'un homme ſe détermine à quelque choſe d'auſſi mortifiant qu'il l'eſt, de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de ſe dédire de ce qu'il a témérairement & fauſſement avancé, quand il n'eſt converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet, pour ſe condamner ainſi ſoi-même, & pour ne ſe faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuſe. Non pas après tout qu'on ait une aſſûrance entiere de ſon état. Perſonne, dit le Sage, ne ſçait s'il eſt digne de haine ou d'amour; c'eſt un des ſecrets que Dieu s'eſt réſervez, pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus abſoluë de ſa grace. Mais de toutes les marques, à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitens, la plus infaillible, c'eſt ſans contredit cette genereuſe réparation des effets & des ſuites du peché. Réparation, qui remet le calme dans une ame; réparation, qui nous affranchit des remords de la conſcience; réparation, qui nous fait goûter cette bienheureuſe paix, où conſiſte, ſelon Tertullien, la felicité du pecheur juſtifié. *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, Chrétiens, quelle eſt l'illuſion de notre ſiecle ? Au lieu de juger de la penitence par ces fruits, qui ſont à toute épreuve ; on en veut juger par des pratiques très-équivoques, & qui ſouvent ont plus d'éclat que de ſolidité. Voici ma penſée. On voudroit voir comme autrefois les pecheurs humiliez ſous la cendre, couverts de cilices, exténuez de jeûnes. Beaux dehors ; mais du reſte, dehors trompeurs, ſi cependant, & avant toutes choſes, on ne les oblige pas à ſatisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la juſtice. Ces loix de police & de diſcipline, que l'Egliſe dans la ſuite du tems a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même : mais cette condition eſſentielle, que d'abord ces loix fondamentales, ces loix capitales, dont jamais ni l'Egliſe, ni Dieu même n'ont diſpenſé, fuſſent obſervées ; & c'eſt à quoi l'on ne penſe pas : cela veut dire, que par un eſprit phariſaïque, on s'attache à l'écorce de la penitence, tandis qu'on en laiſſe les fruits.

Seconde maxime de l'Ecriture : il ne ſuffit pas, dit S. Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu ; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes : 2. Cor. 8. *Providentes bona, non ſolùm coram Deo, ſed etiam coram hominibus.* Ainſi parloit l'Apôtre ; & je dis par la même regle : il ne ſuffit pas de faire penitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en connoiſſant ſon peché ; mais on la fait devant les hommes, en reparant le ſcandale du peché, & en ôtant même juſqu'aux apparences de peché. Sans cela, c'eſt la déciſion

ſion expreſſe de S. Thomas & de tous les autres Theologiens après lui, ſans cela point de penitence.

Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale, dans toute ſon étenduë & dans toute ſa force! il faut que la penitence repare le ſcandale du peché. Car malheur à nous, ſi nous tombions dans l'erreur des héreſiarques, qui corrompant la loi de Dieu ſous ombre de la reformer, reduiſent toute la penitence à ne pecher plus. Malheur à nous, ſi renouvellant au moins par nos actions & par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous perſuader, que tout le myſtere de notre juſtification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu mal entenduës, quand il dit à cette femme adultere: allez, & ne commettez plus la même faute: *Vade, & jam amplius noli peccare.* Enſorte que ce fut aſſez pour une ame criminelle, de dire, j'ai quitté mon peché, ſans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend S. Gregoire, du témoignage qu'elle ſe rend de ne plus pecher, qu'elle n'eſt humble du ſouvenir d'avoir peché: ou tranquille & contente d'elle-méme, parce que ſon peché n'eſt plus; & pretendant à tous les droits de l'innocence des juſtes, ſans participer à l'humiliation des pecheurs. Abus, dit ce grand Pape: le ſcandale du peché eſt une partie du peché; & tandis que le ſcandale n'eſt point reparé, quoique le peché ceſſe, ou pour parler plus clairement, quoique vous ceſſiez de le commettre, il n'eſt point abſolument détruit. Il faut donc que la penitence, après avoir pourvû à l'un, s'applique à l'autre: & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du *Joan.* 1.

Pecheur même, regle admirable de ſaint Auguſtin, il faut, ſi c'eſt une penitence efficace, qu'elle aboliſſe le peché dans la perſonne du pecheur, & qu'elle confonde le pecheur pour anéantir le peché. Autrement, pourſuit ce Pape, quel exemple tirera le prochain de votre converſion ? Et s'il eſt vrai que votre peché ait eû les ſuites funeſtes que vous deplorez vous-mêmes ; s'il eſt vrai qu'en vous égarant, vous en ayiez égaré tant d'autres : n'eſt-il pas de l'ordre que vous ſerviez à les ramener ; & n'eſt-ce pas une juſtice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre penitence, autant que vous les avez ſcandaliſez par les dereglemens de votre vie ?

Cependant, Chrétiens, ce n'eſt gueres ainſi que l'on raiſonne dans le ſiecle ; & n'eſt-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant ſelon les deſirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint Eſprit, ſe font une prudence, mais une prudence charnelle, de ſauver du débris tout ce qu'elles en peuvent ſauver ; de ſe reſerver dans l'état même de leur pretenduë penitence, tout ce qui peut ſervir, ou de reſſource, ou de conſolation à leur amour propre : tous les agrémens de la ſocieté, tout l'éclat de la proſperité, tout le luxe & le faſte de la vanité, en un mot, tout l'exterieur du peché ? Qui, non contentes de paroître toûjours telles qu'elles ont été, & par conſéquent de l'être toûjours, puiſqu'il n'eſt preſque pas poſſible dans la pratique de ſéparer l'un de l'autre, & de retenir les apparences du peché ſans en conſerver le fonds : qui, dis-je, non contentes de tenir toûjours au dehors la même conduite, & de ſuivre le même train de vie, veulent cu-

core agir en cela par principes & par raiſon: Or c'eſt à ces ames préoccupées & ſeduites que j'aurois bien aujourd'hui à repreſenter les conſequences de cette erreur, en leur oppoſant la verité que je préche. Car eſt-ce ainſi, leur dirois-je avec tout le zéle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, eſt-ce ainſi que tant de fameux penitens ſe ſont convertis? Quand touchés de l'eſprit de Dieu, ils ſont entrés dans la voye de penitence, eſt-ce ainſi qu'ils y ont marché? L'humilité, l'auſterité, la retraite, n'eſt-ce pas le parti qu'ils ont genereuſement & hautement embraſſé? Comment dans l'ancienne loi les Achabs, les Nabuchodonoſors ont-ils paru devant Dieu & devant les hommes? Ne ſe ſont-ils pas montrés, ou plûtôt n'ont-ils pas cherché à ſe montrer ſous le ſac, & en poſture de ſupplians, pour retablir par une declaration authentique ce qu'ils avoient detruit par leurs exemples ſcandaleux? A quoi ſe ſont condamnés tant de pecheurs, revenus à Dieu dans la loi de grace? où ſe ſont-ils confinés? dans des ſolitudes, dans des deſerts, dans des monaſteres; faiſant un divorce éclatant avec le monde, & ſans écouter le ſang & la chair, ſe croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement méme au monde. Aurions-nous des Thaïs & des Pelagies, ſi illuſtres par leur penitence, ſi cette maxime n'avoit pas paſſé pour conſtante dans notre religion? Quoi donc, ces Saints ſe trompoient-ils? étoit-ce ignorance dans eux, ou folie? ſe chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter? ne connoiſſoient-ils pas les voyes de Dieu, & eſt-ce à nous ſeuls qu'il les a revelées?

Ah! Chrétiens, concluons au contraire,

que puiſqu'ils marchoient dans des voyes droites & ſaintes, notre égarement eſt d'en vouloir prendre de plus ſpatieuſes & de plus larges ; mais directement oppoſées au terme où la vraie penitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire ceſſer non ſeulement le mal, mais les apparences du mal ; & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais reſpectons encore le monde. Car le monde, tout prophane qu'il eſt, merite quelquefois d'être reſpecté ; & il ne le merite jamais mieux, que lorſqu'il condamne juſqu'aux apparences du peché, que lorſqu'il s'en ſcandaliſe, que lorſqu'il nous en fait des crimes. Si le monde nous paroît en cela un ſenſeur ſevere, édifions-nous de ſa cenſure & de ſa ſeverité. S'il eſt injuſte, profitons de ſon injuſtice. S'il eſt railleur & mediſant, rendons graces à Dieu, de ce que ſa mediſance même ſert à nous rendre plus vigilans, plus reguliers, plus chrétiens. Beniſſons le ciel, de ce que le monde au milieu de ſa corruption, a encore ce reſte de zele pour l'integrité & la pureté des mœurs ; & de ce que le vice n'a pas encore prévalu juſqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter ſur cela trop loin ſa delicateſſe, ne nous figurons pas ſi aiſément que le monde ait tort ; & mettons plûtôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une choſe où le jugement même du monde s'accorde ſi bien avec le jugement & la loi de Dieu. Ne reſpectons pas ſeulement les ſages & les forts ; mais auſſi bien que l'Apôtre, les imprudens & les foibles. Abſtenons-nous comme lui non ſeulement de ce qui eſt criminel & illicite, mais

de ce qui nous ſemble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que ſaint Paul? Enfin, évitons tout ce qui donne lieu aux diſcours du monde, tout ce qui fonde le jugement temeraire, tout ce qui autoriſe & qui favoriſe le peché; tout ce qui l'autoriſe dans autrui, & tout ce qui le favoriſe dans nous. Par là nous rendrons notre penitence efficace; & aprés avoir retranché la matiere & la cauſe du peché, aprés avoir reparé les ſuites & les effets du peché, il ne nous reſte plus qu'à nous aſſujettir aux remedes du peché. C'eſt le ſujet de ma derniere partie.

III. PART.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Peres ont conſideré le peché, ſur tout quand l'habitude en eſt formée comme une dangereuſe maladie, que la penitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit neceſſaire qu'elle employât les plus ſouverains remedes. En effet, dit ſaint Chryſoſtome, de là depend la deſtinée ou bienheureuſe ou malheureuſe du pecheur. Bienheureuſe, ſi touché du zele de ſon ſalut, il ſe reſout à uſer de ces remedes ſalutaires que lui preſcrit la penitence. Malheureuſe, ſi le degoût qu'ils lui cauſent, lui en donne de l'horreur; & ſi la repugnance qu'il ſent à ſe vaincre, les lui fait rejetter. Car il n'y a, ajoûte ce Pere, que des phrenetiques, qui frappés d'un aveuglement encore plus deplorable que leur mal même, refuſent de s'aſſujettir à ce qui les doit infailliblement guerir. Convenons donc, mes chers Auditeurs, de deux obligations bien eſſentielles, que la loi de Dieu nous impoſe, & qui regardent les deux ſortes de remedes que

nous devons prendre contre le peché. Ceux-là pour nous en garentir,& ceux-ci pour nous en punir ; ceux-là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier;les premiers, remedes preſervatifs; & les ſeconds, ſi je puis ainſi parler, remedes correctifs:& par un ſimple uſage des uns & des autres,mettons-nous en état, ſinon d'être abſolument aſſurez de notre penitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondez à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conſerver.

Il n'y a perſonne, & ceci regarde la premiere obligation ; non, Chrétiens, il n'y a, j'oſe le dire, perſonne, qui par les differentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles ayent été ou accompagnées,ou ſuivies de reflexion, n'ait reconnu ce qui peut le preſerver du peché, & ce qui eſt propre à le maintenir dans l'ordre. Je defie les ames les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque diſſipé, quelque inconſideré, quelque emporté même & quelque aveuglé que ſoit un pecheur, il ne l'eſt jamais tellement, que dans le cours de ſes paſſions les plus dereglées, il n'obſerve encore malgré lui ſes pas, ou plûtôt ſes égaremens & ſes chutes ; & que dans ſes chutes, pour griéves qu'elles ſoient, il ne ſe rende ſouvent au fond de ſon cœur ce témoignage ſecret : ſi j'uſois de telle & de telle précaution, le peché n'auroit plus tant d'empire ſur moi, & je pourrois même entierement par là le prevenir & l'arrêter. Or je dis, mes Freres, que la preuve convaincante d'une ſincere converſion eſt de prendre dans la voye de Dieu ces précau-

tions neceſſaires, de ſuivre ſur cela ſes vûës particulieres & ſes connoiſſances, d'être ſur cela fidelle à ſoi-même, de s'écouter ſoi-même, & de ne rien negliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous ſoutenir & pour nous défendre.

Ainſi, mon cher Auditeur, vous avez cent fois éprouvé, que le plus certain & le plus puiſſant preſervatif contre la cupidité & l'amour du plaiſir qui vous domine, eſt l'application & le travail; qu'aſſidu à un exercice qui attache l'eſprit & qui le fixe, vous vous conſervez ſans peine ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence; & que tandis que vos jours étoient, comme parle le Prophete, des jours pleins, c'eſt-à-dire, des jours pleinement & utilement employez, le peché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le ſçavez: cependant vous aimez le repos & la tranquilité; votre penchant vous porte à une vie oiſive & molle, & ce fond de pareſſe qui vous eſt naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'eſprit & qui captive les ſens. En quoi conſiſte par rapport à vous l'efficace de la penitence? c'eſt à vous prémunir de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'eſt à vous occuper, puiſque le grand ſoutien de votre foibleſſe, eſt l'occupation; à vous occuper par un eſprit de religion, quand vous n'y ſeriez pas engagez d'ailleurs par d'autres interêts & d'autres devoirs: à vous occuper par un eſprit de penitence, car c'eſt une penitence en effet très-agreable à Dieu; à vous occuper ſans rien rejetter de tout ce qu'il y a de plus penible & de plus fatiguant dans l'emploi que la providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus peſant, & en duſſiez-vous être accablé. Pour-

quoi ? parce qu'au moins êtes-vous par là reduit à l'état bienheureux de ce ſolitaire, qui diſoit, au rapport de S. Jerôme, je n'ai pas le loiſir de vivre, comment aurois-je le loiſir de pecher ? *Vivere mihi non licet, & quomodo fornicari licebit* ? Bien loin donc d'enviſager cette vie laborieuſe comme une ſervitude, rendez graces à Dieu, de vous avoir donné dans votre état un moyen ſi honnête & ſi raiſonnable, ſi preſent & ſi ſûr, pour vous detourner du vice ; & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remede contre ces paſſions ſi vives, que fomente l'oiſiveté, & que le ſeul travail peut amortir.

Hieron.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, & ne pouvez ignorer à combien de chûtes & de rechutes votre fragilité tous les jours vous expoſe, & quel frein ſeroit capable de vous retenir : que contre les plus importunes, ou les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confeſſion un ſecours toûjours prêt, & preſque toûjours immanquable ; que muni du ſacrement, & de la grace qui y eſt attachée, on en eſt, & plus fort dans les occaſions, & plus conſtant dans les reſolutions ; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoibliſſez, plus vous vous relâchez ; que pour marcher dans la voye du ſalut avec perſévérance, il vous faut un conducteur & un guide ; un homme qui vous tienne la place de Dieu, & qui par ſes conſeils vous affermiſſe dans le bien : que l'obligation de recourir à lui, & de lui rendre compte de vous-même, eſt comme un lien qui arrête vos legeretez & vos inconſtances ; en un mot, que c'eſt dans le ſacré tribunal, & entre les mains de ſes miniſtres, que

Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes, dont nous devons nous revêtir, pour reſiſter & pour tenir ferme au jour de la tentation. Vous en êtes inſtruit, helas! & vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris. Cependant la confeſſion vous géne, ſur tout la confeſſion frequente : cette loi que le miniſtre du Seigneur vous impoſe de vous preſenter à lui de tems en tems, comme au medecin de votre ame, pour lui decouvrir vos bleſſures, vous paroît une loi onereuſe, & vous avés de la peine à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes ſoumis, ſi vous l'avés acceptée, vous retractés bien-tôt votre parole, & vous ſecoués enfin le joug. Puis-je preſumer alors que votre penitence ait eû cette bonne foi, cette ſincerité, qui la doit rendre valable devant Dieu ? Si cela étoit dans le beſoin preſſant où vous vous trouvés, mon cher Auditeur, vous ſeriés au moins diſpoſé à vouloir guerir ; & dans cette diſpoſition, vous chercheriés le remede. Convaincu par vous-même de ſon utilité & de ſa neceſſité, ſans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous ſeriés le premier à vous le preſcrire. Vous accompliriés à la lettre & avec joye la condition que le Prétre, ſelon les regles de ſon miniſtere, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprés de lui de nouvelles forces. Vous vous feriés même de votre fidelité & de votre exactitude, non ſeulement un devoir, mais une conſolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre interêt ? au retour d'une maladie, dont vous craignés encore les ſuites, à quoi ne vous reduiſés-vous pas ? dequoi ne

vous abſtenés-vous pas ? eſt-il regime ſi rebutant, ſi mortifiant, que vous ne ſuiviés dans toute ſa rigueur, & tel qu'il vous eſt preſcrit? Avés-vous de la foi, ſi lorſqu'il s'agit de votre ſalut, vous tenés une conduite toute oppoſée ; & raiſonnés-vous en chrétien, ſi vous n'obſervés pas pour votre ame, ce que vous obſervés avec tant de ſoin, & même avec tant de ſcrupule, pour votre corps ?

Achevons, & diſons un mot de la ſeconde obligation. Pour ſe convertir efficacement, il ne ſuffit pas de ſe preſerver du peché, en évitant de le commettre ; il faut l'expier, aprés l'avoir commis ; il faut exercer contre ſoi-même cette juſtice vindicative, que Dieu exercera un jour contre le pecheur impenitent. Or voici, mes chers Auditeurs, le dernier deſordre, qui dans la plûpart des Chrétiens rend la penitence inutile & ſans effet. Quelque uſage que nous faſſions du Sacrement de la Penitence, nous ne nous corrigeons pas ; parce qu'à meſure que nous pechons, nous ne nous puniſſons pas : & ſans en chercher d'autre raiſon, nous vivons des années entieres dans l'iniquité, parce que notre amour propre nous inſpire la molleſſe, & qu'ennemi d'une vie auſtere, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuſe impunité.

Si le châtiment du peché, je dis le châtiment volontaire, à quoi comme arbitres & juges dans notre propre cauſe nous nous condamnons, & qui eſt proprement par rapport à nous ce qui s'appelle penitence : ſi le châtiment du peché ſuivoit de prés le peché même ; ſi nous avions aſſés de zéle pour ne nous rien pardonner ; ſi malgré notre delicateſſe, autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infi-

delité où nous tombons, nous avions le courage de nous impoſer une peine & de nous mortifier, j'oſe le dire, Chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de paſſion qu'on ne ſurmontât.

Je ne prétends point pour cela que la penitence ſoit une vertu ſervile, & qu'elle n'agiſſe que par la crainte. Car on peut, dit S. Auguſtin, ſe punir par amour, on peut ſe punir par zéle de ſa perfection, on peut ſe punir pour venger Dieu, on peut ſe punir pour ſe regler ſoi-méme ; & ſi c'eſt par crainte que l'on ſe punit, on peut ſe punir par crainte filiale, & qui procede de la charité, en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour lui payer le juſte tribut d'une ſatisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de pieté, à pratiquer telle ou telle auſterité, à ſe retrançher tel ou tel plaiſir permis, à ſe priver de telle ou de telle commodité.

Auſſi, quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques & proportionnées chaque eſpece de peché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fidelles cet eſprit d'adomption qu'ils avoient reçû dans la loi de grace, ni leur imprimer cet eſprit de ſervitude qui avoit regné dans l'ancienne loi. Son intention, en obſervant cette ſeverité de diſcipline étoit de ſoutenir les uns, & de ramener les autres ; de ſeconder les efforts de ceux-ci dans leur converſion, & de maintenir ceux-là dans une ſainte perſeverance. Telles étoient les vûës de l'Egliſe ; & Dieu beniſſant ſa conduite, l'on voyoit de là tant de chrétiens conſerver ſans peine la grace de leur baptême ; & l'on ne pouvoit douter de la penitence & de la douleur de ceux qui l'a-

voient perduë, quand pour un ſeul peché mortel ils jeûnoient des années entieres, & ſe ſoumettoient ſans reſiſtance à des exercices auſſi laborieux qu'humilians. L'innocence floriſſoit alors & la penitence étoit exemplaire, parce que le peché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en eſt quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais; & que s'enſuit-il? c'eſt qu'aujourd'hui l'on peche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans ſon peché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en répent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que preſque toutes nos penitences ſont vaines, ou du moins très-ſuſpectes. Ces peines preſcrites par l'Egliſe ont été moderées; & dès-là l'inondation des vices a commencé, dès-là la diſcipline s'eſt énervée, dès-là le chriſtianiſme a changé de face. Tant il eſt vrai, que le pecheur a beſoin de ce ſecours, & qu'il ne faut point compter qu'il ſoit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à ſa diſcretion, diſons plûtôt, à ſa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faiſons maintenant, Chrétiens, ce que faiſoit l'Egliſe dans les premiers ſiecles; entrons dans les mêmes ſentimens, rempliſſons-nous du même eſprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que ſi l'Egliſe s'eſt relâchée en quelque choſe ſur ce qui concerne l'uſage de la penitence, ç'a été ſans prejudice des droits de Dieu, & que là-deſſus elle n'a, ni voulu, ni pû ſe relâcher en rien: que ſi elle a conſenti à relâcher quelques regles qu'elle même avoit établies, elles n'a point touché à l'obligation eſſentielle de ſatisfaire à Dieu, qui n'eſt

pas de ſon reſſort. De là concluons, qu'à le bien prendre, cette condeſcendance de l'Egliſe ne doit point ſervir à autoriſer notre lâcheté; parce qu'il eſt toûjours vrai, que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera; que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera; que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira. Car le droit de Dieu, & le même droit, ſubſiſtera toûjours. Ainſi perſuadez que le peché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu, ou par la penitence de l'homme, *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente*; n'attendons pas que Dieu lui-même prenne ſoin d'en tirer toute la ſatisfaction qui lui eſt dûë. Prevenons les rigueurs de ſa juſtice, par la rigueur de notre penitence. Armons-nous d'un ſaint zéle contre nous-mêmes; prenons les interêts de Dieu contre nous-mêmes; vengeons Dieu aux depens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnez, ou que nous avons choiſis pour medecins de nos ames, ſont trop indulgens; ſuivant l'excellente maxime de S. Bernard, ſuppleons à leur indulgence par notre ſeverité. S'ils ne ſont pas aſſez rigides, ni aſſez exacts, ſoyons-le pour eux & pour nous, puiſque c'eſt perſonnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intereſſer pour nous-mêmes. *Si medicus clementior fuerit, tu age pro teipſo.* Appliquons aux maux ſpirituels de nos ames des remedes ſpecifiques; & ſelon la difference des pechés, employons pour les punir des moyens differens: la retraite & la ſeparation du monde, pour punir la licence des converſations; le ſilence, pour punir la liberté & l'indiſcretion de la langue;

Tertull.

Bernard

la modeſtie dans les habits & dans l'équipage, pour punir le luxe ; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les debauches ; le renoncement aux plaiſirs innocens, pour punir
Joël. 2. l'attachement aux plaiſirs criminels. *Quis ſcit ſi convertatur, & ignoſcat ?* Qui ſçait ſi le Dieu des miſericordes ne ſe convertira pas à nous ? qui le ſçait ? ou plûtôt, qui en peut douter, après la parole authentique qu'il nous en a donnée ? En un mot, mes chers Auditeurs, retranchons la cauſe du peché, reparons les effets du peché, aſſujettiſſons-nous, quoiqu'il nous en coûte, aux remedes du peché, & par là nous rentrerons dans le chemin du ſalut & de la gloire, où nous conduiſe, &c.

SERMON

SUR

LA NATIVITE'

DE

JESUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus : Nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo;quia natus eſt vobis hodie Salvator, qui eſt Chriſtus Dominus in civitate David.

L'Ange leur dit : ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joye ; c'eſt qu'aujourd'hui dans la Ville de David, il vous eſt né un Sauveur,qui eſt Jeſus-Chriſt. En Saint Luc, chap. 2.

SIRE,

Ainſi parla l'Ange du Seigneur;mais il parloit à des Bergers, c'eſt-à-dire, à des hommes

ſimples, qui éloignés du monde, & veillant à la garde de leur troupeau, menoient une vie auſſi innocente, qu'elle étoit pauvre & obſcure. Il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faiſoit de leur pauvreté ; & qui ſe depoüillant pour les ſauver, de la majeſté d'un Dieu, paroiſſoit dans une créche, revetu non ſeulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, ſouffrant comme eux, & à l'exception du peché, parfaitement ſemblable à eux. Je ne m'étonne donc pas, s'il leur diſoit, *Nolite timere*, ne craignés point. Car qu'auroient-ils pû craindre, demande ſaint Chryſoſtome, dans un myſtere où tout les conſoloit ; dans un myſtere, où ils ne trouvoient que des ſujets de benir Dieu & de le glorifier ; dans un myſtere, qui leur faiſoit connoître le bonheur de leur condition, & qui par là leur rendoit leurs miſeres non-ſeulement ſupportables, mais deſirables, mais aimables ? je ne m'étonne pas, dis-je, ſi l'Ange deputé de Dieu, leur tenoit ce langage : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum* ; je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joye : ſçavoir, qu'il vous eſt né un Sauveur. *Quia natus eſt vobis hodie Salvator.*

Mais, Chrétiens, dans l'obligation où je ſuis d'accomplir aujourd'hui mon miniſtere, & ayant l'honneur de prêcher l'Evangile de Jeſus-Chriſt dans la Cour du plus grand des Rois, il s'en faut bien que j'aye le même avantage que l'Ange du Seigneur. J'annonce auſſi bien que lui, la naiſſance du Sauveur du monde ; mais je l'annonce à des Auditeurs, à qui je ne ſçais ſi elle doit étre un ſujet de conſolation.

J'annonce un Sauveur humble & pauvre; mais je l'annonce aux Grands du monde, & aux riches du monde. Je l'annonce à des hommes, qui pour être chrétiens de profeſſion, ne laiſſent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur, & de quels termes me ſervirai-je pour leur propoſer le myſtere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? dans l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les tromper. Leur dirai-je, craignez? je m'éloignerois de l'eſprit du myſtere même que nous celebrons, & des penſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il doit inſpirer aux plus grands pecheurs. Leur dirai-je affligez-vous, pendant que tout le monde chrétien eſt dans la joye? Leur dirai-je, conſolez-vous, pendant qu'à la vûë d'un Sauveur, qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raiſon de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un & l'autre; & par là je ſatisferai au devoir que vous m'impoſez. Je leur dirai, affligez-vous, conſolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui eſt tout à la fois pour vous, un ſujet de crainte, & un ſujet de joye. Ces deux ſentimens ſi contraires en apparence, mais également fondez ſur le myſtere de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſont déja le precis & l'abregé de tout ce que j'ai à leur dire dans ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, par l'interceſſion de la plus ſainte & de la plus heureuſe des meres. *Ave Maria.*

C'Etoit la deſtinée de Jeſus-Chriſt de paroître dans le monde comme un objet de contradiction; & par un ſecret impenetrable de la providence, d'y être tout à la fois, & la ruine

Luc. 2. des uns, & la reſurrection des autres. *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum.* Toute la vie de cet Homme-Dieu n'a été que l'accompliſſement & la ſuite de cette prédiction. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que je vous ai propoſé d'abord ſa ſainte naiſſance, comme un ſujet de crainte & de joye: de craindre, en le conſiderant, tout Sauveur qu'il eſt, comme la ruine des impies & des reprouvez; & de joye, en le regardant comme la reſurrection des pecheurs qui ſe convertiſſent & qui deviennent les élûs de Dieu.

Appliquons-nous, Chrétiens, cette ſeverité. Je puis dire que toute l'affaire du ſalut conſiſte à bien menager par rapport à Dieu ces deux ſentimens oppoſez, de joye & de crainte: & c'eſt pour cela que David inſtruiſant les grands de la terre, à qui Dieu lui faiſoit connoître que cette leçon étoit particulierement neceſſaire, leur diſoit par une maniere de parler auſſi

Pſal. 2. ſurprenante qu'elle eſt judicieuſe & ſenſée: *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore*; ſervez le Seigneur, & rejoüiſſez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit ſaint Chryſoſtome, ſi je dois me rejoüir en lui; & pourquoi me rejoüir en lui ſi je dois trembler? C'eſt, répond ce ſaint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiere de ſalut, l'homme, ſoit juſte, ſoit pecheur, ne doit point avoir de joye, qui ne ſoit mêlée d'une crainte reſpectueuſe, ni de crainte, quoique reſpectueuſe qui ne ſoit accompagnée d'une ſainte joye. Car ſelon les regles les plus exactes de la religion, il ne nous eſt point permis de craindre Dieu ſans nous confier en lui, ni de nous confier en lui ſans le craindre.

Or je prétends, & voici mon deſſein, je prétends que le myſtere de la naiſſance de Jeſus-Chriſt bien conçû & bien medité, eſt de tous les myſteres du chriſtianiſme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte ſalutaire, & cette joye ſolide & interieure. Je prétends que la vûë de ce Sauveur né dans une créche, nous fournit de puiſſans motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, ſi vous êtes de ces mondains qui aveuglés par le Dieu du ſiecle, quittent la voye du ſalut pour ſuivre la voye du monde. Motifs de joye, ſi vous ouvrés aujourd'hui les yeux, & ſi vous voulés être de ces chrétiens fidelles, qui cherchent Dieu en eſprit & en verité. Motifs de crainte, ſi comprenant bien pourquoi Jeſus-Chriſt eſt venu au monde, & de quelle maniere il y eſt venu, vous reconnoiſſés l'oppoſition qu'il y a entre lui & vous. Motifs de joye, ſi perſuadés & confus de l'oppoſition qui ſe rencontre entre J. C. & vous, vous prenés enfin la reſolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître. Selon la difference de ces deux états & de ces deux caracteres, ou craignés, ou conſolés-vous. Etes-vous du nombre des mondains? craignés; parce que ce myſtere va vous decouvrir des verités bien affligeantes: vous le verrés dans la premiere partie. Etes-vous, ou voulés-vous être du nombre des chrétiens fidelles? conſolés-vous, parce que ce myſtere vous decouvrira des treſors infinis de grace & de miſericorde: vous le verrés dans la ſeconde partie. Voilà les veritables diſpoſitions avec leſquels vous devés vous preſenter devant la créche de votre Dieu.

Rendez-vous dociles à ſa parole, afin que je puiſſe aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs ; & donnés-moi toute votre attention.

I. PART. C'Eſt par la crainte du Seigneur que doit commencer le ſalut de l'homme ; & la charité même la plus parfaite ne ſeroit, ni ſolide, ni aſſûrée, ſi la crainte des Jugemens de Dieu ne lui ſervoit de fondement & de baſe. C'eſt donc avec ſujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand myſtere du ſalut, qui eſt la naiſſance de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte ſalutaire, dont voici les puiſſans motifs. Craignez, hommes du monde, c'eſt-à-dire, vous qui remplis de l'eſprit du monde vivez ſelon ſes loix & ſes maximes : craignez, parce que le Sauveur qui vous eſt né, dans les idées pratiques mais chimeriques, que vous vous en formez, & dans l'uſage, ou plûtôt, dans l'abus que vous faites de ſa miſericorde envers vous ; tout Sauveur qu'il eſt, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez, parce que c'eſt un Sauveur ; mais qui peut-être n'eſt venu que pour votre confuſion, & pour votre condamnation. Craignez, parce que ce Sauveur ne pouvant vous être indifferent du moment qu'il ne vous ſauve pas, doit neceſſairement vous perdre. Penſées terribles pour les mondains ; mais qu'il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, de vous rendre utiles & profitables, en les meditant dans l'eſprit d'une humble & d'une veritable componction.

C'eſt, dis-je, un Sauveur qui vous eſt né :

mais qui dans les fauſſes idées dont vous êtes prevenus, n'eſt rien moins qu'un Sauveur pour vous. Comprenez ma penſée, & vous conviendrez malgré vous-mêmes de cette triſte verité. Car vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous delivre de vos pechez. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous pretendez qu'il ne vous en coûte rien. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Or tout cela, ce ſont autant de contradictions; & pour peu qu'il vous reſte de religion, ces contradictions énormes ſont les juſtes ſujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'apprehendez pas que je les groſſiſſe, pour vous donner de vaines frayeurs; mais craignez plûtôt que mes expreſſions ne ſoient trop foibles, pour vous les faire concevoir dans toute leur étenduë & dans toute leur force.

Vous voulés que ce Dieu naiſſant ſoit pour vous un Dieu Sauveur; mais au même tems par une oppoſition de ſentimens & de conduite, dont peut-étre vous ne vous appercevés pas, vous êtes peu en peine qu'il vous delivre de vos pechés. C'eſt pour cela néanmoins, & pour cela uniquement qu'il eſt Sauveur; & cette qualité par rapport à vous ne lui appartient, ni ne peut lui appartenir, qu'autant qu'il vous degage des paſſions, des vices, des habitudes, qui ſont les ſources de vos pechés & dont vous êtes les malheureux eſclaves. S'il ne vous en delivre pas, & ſi bien loin de ſouhaiter d'en étre delivrés, vous en aimés l'eſclavage & la ſervitude; raiſonnés comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'eſt

pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour n'eſt qu'illuſion ou hypocriſie.

Il n'y eut jamais de conſequence plus immediate que celle-là, dans les principes & dans les regles du chriſtianiſme que vous profeſſez. Vous l'appellerez Jeſus, dit l'Ange à Joſeph, & pourquoi ? parce qu'il delivrera ſon peuple des iniquités & des pechés qui l'accablent. *Vocabis nomen ejus Jeſum ; ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Prenés garde, mes Freres, c'eſt la remarque de S. Chryſoſtome ; il ne dit pas, vous l'appellerés Jeſus, parce qu'il delivrera ſon peuple des calamités humaines, ſous le poids deſquelles il gemit. Cela étoit bon pour ces anciens Sauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple groſſier & charnel. Ce Jeſus dont nous celebrons la naiſſance, étoit deſtiné pour une plus haute & une plus ſainte miſſion. Il s'agiſſoit pour nous d'une redemption plus eſſentielle & beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être gueris, étoient bien plus dangereux & plus mortels, que ceux qui dans l'Egypte avoient affligé le peuple de Dieu ; & c'eſt pour ceux-là, dit S. Chryſoſtome, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu : non pas encore une fois pour nous ſauver des adverſités & des diſgraces de cette vie ; nous ſommes indignes de la profeſſion & de la qualité de chrétiens, ſi nous meſurons par là ſa grace, & ſi c'eſt de là que nous faiſons dependre le pouvoir qu'il a de nous ſauver; il ne nous a point été promis de la ſorte. Mais le voilà venu pour nous delivrer de la corruption du

Matth. 1.

monde, des desordres du monde, des erreurs du monde. Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos passions honteuses, de la tyrannie du peché à quoi nous nous sommes assujettis, de la concupiscence de la chair qui nous domine, de l'esprit d'orgueil dont nous sommes possedez, de nos attachemens criminels, de nos haines, de nos aversions, de nos malignes jalousies; car ce sont là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu Sauveur qui nous pût tirer d'une si funeste captivité: aussi est-ce pour cela qu'il a voulu naître. *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, Chrétiens, est-ce ainsi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore? Que chacun s'examine devant Dieu. Où est l'ambitieux parmi vous, qui regardant son ambition comme la playe de son ame, en souhaite de bonne foi la gueriſon? où est l'impudique & le voloptueux qui réellement affligé de l'être, desire, mais efficacement & comme son souverain bien, de ne l'être plus? où est l'homme avare & intereſſé, qui honteux de ses injustices & de ses usures, deteste sincerement son avarice? où est la femme mondaine, qui écoutant sa religion, ait horreur de sa vanité, & pense à detruire son amour propre? De quelle passion, de quelle inclination vicieuse & dominante, ce Sauveur vous a-t-il delivrez jusques à present? A quoi donc le reconnoissez-vous comme Sauveur; & s'il est Sauveur, par où montrez-vous qu'il est le votre? quelle fonction en a-t-il faite, & lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard? Or quand je vous vois si mal disposez, ne serois-je pas prevaricateur, si je vous annonçois

ſa venuë comme un ſujet de joye ? & pour vous parler en miniſtre fidelle de ſon Evangile, ne dois-je pas au contraire vous dire, & je vous le dis en effet : detrompez-vous, & pleurez ſur vous ; pourquoi ? car tandis que poſſedez du monde, vous demeurez en de ſi criminelles diſpoſitions, encore que le Sauveur ſoit né, ce n'eſt point proprement pour vous qu'il eſt né : diſons mieux, encore que le Sauveur ſoit né, vous ne profitez pas plus de ſa naiſſance, que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une reflexion bien douloureuſe, & pour vous, & pour moi ; mais qui vous paroîtra bien touchante & bien édifiante. Nous deplorons le ſort des Juifs, qui malgré l'avantage d'avoir vû naître Jeſus-Chriſt au milieu d'eux & pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bienfait ineſtimable, & d'être ceux mêmes qui de tous les peuples de la terre ont moins profité de cette heureuſe naiſſance. Nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons ; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition, ou plûtôt, leur miſere & la notre ſont à peu près égales. Car en quoi a conſiſté la réprobation des Juifs ; en ce qu'au lieu du vrai Meſſie que Dieu leur avoit deſtiné, & qui leur étoit ſi neceſſaire, ils s'en ſont figurez un autre ſelon leurs groſſieres idées & ſelon les deſirs de leur cœur : en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le liberateur de leurs ames, & qu'ils n'ont penſé qu'à celui dont ils ſe promettoient le retabliſſement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes : en ce qu'ayant confondu ces deux genres de ſalut,

ou pour parler plus juſte, en ce qu'ayant rejetté l'un, & s'étant inutilement flattez de la vaine eſperance de l'autre, ils ont tout à la fois été fruſtrés & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle redemption. Voilà, dit ſaint Auguſtin, qu'elle fut la ſource de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, & aterna non cogitaverunt, ac ſic utrumque amiſerunt.* Or cela même, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Meſſie, quoique nous nous en tenions à celui que le ciel nous a envoyé, n'eſt-il pas vrai, confeſſons-le, & rougiſſons-en, qu'à en juger par notre conduite nous ſommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du Meſſie qu'ils attendent, & en qui ils eſperent ? Je m'explique. *Auguſt.*

Nous invoquons Jeſus-Chriſt comme Sauveur ; mais nous l'invoquons dans le même eſprit que le Juif reprouvé l'invoqueroit : c'eſt-à-dire, nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une difference entiere pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & aterna non cogitaverunt.* En effet, ſommes-nous dans l'adverſité, s'éleve-t-il contre nous une perſecution, s'agit-il ou de la fortune, ou de l'honneur ? c'eſt alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a ſauvez, & que nous voulons encore qu'il nous ſauve : mais de quoi ? d'une affaire qu'on nous ſuſcite, d'une maladie qui nous afflige, d'une diſgrace qui nous humilie. Voilà les maux qui reveillent notre ferveur, qui nous rendent aſſidus, à la priere,

dont nous demandons non-ſeulement avec inſtance, mais avec impatience, d'eſtre ou preſervez, ou delivrez : *Temporalia amittere metuerunt.* Mais ſommes-nous dans l'état & dans le deſordre d'un peché habituel, qui cauſe la mort à notre ame ? à peine nous ſouvenons nous qu'il y a un Sauveur tout puiſſant pour nous en faire ſortir ; à peine, pour l'y engager, nous adreſſons-nous une fois à lui, & lui diſons-nous au moins avec le Prophete : hâtez-vous, Seigneur, tirez-moi du profond abyſme où je ſuis plongé. Inſenſibles au beſoin preſſant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles & ſans allarme : *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je ? bien loin de courir au remede, peut-être le craignons-nous, peut-être le fuyons-nous : peut-être ſommes-nous aſſés pervertis, pour nous faire de notre peché meſme une felicité ſecrette, pour nous en applaudir au fond de l'ame, pour nous en glorifier. Nous ſommes donc alors, quoique Chrétiens, auſſi Juifs d'eſprit & de cœur que les Juifs mêmes : & dans la comparaiſon de leur infidelité & de la notre, la notre eſt d'autant plus condamnable, que nous mépriſons un Sauveur, en qui nous croyons ; au lieu que les Juifs n'ont peché contre lui que parce qu'ils ne le connoiſſoient pas, & c'eſt ce qui doit nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous ſauve ; mais nous pretendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre ſujet de notre crainte. Car il n'eſt Sauveur pour nous qu'à une condiction ; & cette condition, c'eſt que nous nous ſauverons nous-mêmes avec

lui & par lui. Il nous a créés ſans nous, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire penetrer toute la conſequence : il nous a créés ſans nous, mais il ne lui a pas plû, & jamais il ne lui plaira de nous ſauver ſans nous. Il veut que l'ouvrage de notre ſalut, ou plûtôt que l'accompliſſement de ce grand ouvrage depende de nous, & que ſans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il eſt venu faire penitence pour nous ; mais ſans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes, & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a merité pour nous ; mais il veut que nos prieres jointes à ſes prieres, que nos larmes mélées avec ſes larmes, que nos œuvres ſanctifiées par ſes œuvres, achevent en nous cette redemption dont il eſt l'auteur, & dont ſans nous il ne ſeroit pas le conſommateur. Comme Sauveur, il s'eſt fait dans la crêche notre victime, & il a commencé dés-lors à s'immoler pour nous, mais il veut que nous ſoyons prêts à nous immoler avec lui : & il le veut tellement, il a tellement fait dependre de là l'efficace & la vertu de ſon ſacrifice par rapport à notre ſalut, que tout Sauveur qu'il eſt, remarquez ceci, c'eſt-à-dire, que tout diſpoſé qu'il eſt en notre faveur, que quoi qu'il nous ait aimez juſqu'à ſe faire homme pour nous ; malgré tout ſon amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naître parmi nous & comme nous, il conſent néanmoins plûtôt que nous periſſions, plûtôt que nous nous damnions, plûtôt que nous ſoyons éternellement exclus du nombre de ſes predeſtinez, que de nous ſauver de cette

redemption gratuite telle que nous l'entendons ; parce que ſous ombre d'honorer ſa grace, en lui attribuant notre ſalut, nous ne la ferions ſervir qu'à fomenter nos deſordres.

Il faut donc & il le faut neceſſairement que pour être ſauvez, il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'eſt la loi qu'il a établie. Loi que ſaint Paul obſervoit avec tant de fidelité, quand il diſoit : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne meâ* : j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt. Loi generale & abſoluë, dont jamais Dieu n'a diſpenſé, ni ne diſpenſera. Cependant, hommes du ſiecle, vous voulez être exemts de cette loi : elle vous paroît trop dure & trop onéreuſe, & vous cherchez à en ſecouer le joug. Vous voulez le ſalut : mais vous le voulez ſans condition & ſans charge. Vous le voulez, pourvû qu'on n'exige de vous ni aſſujettiſſement, ni contrainte, ni effort, ni victoire ſur vous-mêmes. Vous le voulez ; mais ſans l'acheter, & ſans rien mettre du votre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oſerez-vous me dire que vous y cooperez ? que ſacrifiez-vous pour cela à Dieu ? quelles violences vous faites-vous à vous-mêmes ? Mais auſſi Dieu m'oblige-t-il à vous declarer de ſa part, que tandis que vous vous en tenez-là, ce ſalut que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, n'eſt point pour vous, & que vous n'y devez rien pretendre. Or de là concluez, ſi la naiſſance de ce Dieu-Homme a dequoi vous raſſûrer & vous conſoler.

Coloſſ. 1.

Enfin, vous voulez qu'il vous ſauve, mais par une troiſiéme contradiction qui ne me ſem-

ble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Quoique ces moyens ayent été concertez & reſolus dans le conſeil de ſa ſageſſe éternelle, ils ne vous plaiſent pas. Quoiqu'ils ſoient conſacrez dans ſa perſonne, & autoriſez par ſon exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels ſont-ils? la haine du monde & de vous-mêmes, le detachement du monde & de ſes biens, le renoncement au monde & à ſes plaiſirs, à ſes honneurs, la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des ſens, & l'auſterité de la vie. Tout cela vous choque, & vous fait horreur. Vous voudriez des moyens plus proportionnez à vos idées, & plus conformes à vos inclinations: & moi je vous dis que c'eſt pour cela que vous devez trembler; pourquoi? parce qu'independamment de vos idées & de vos inclinations, il eſt certain d'une part que ce Dieu naiſſant ne vous ſauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marquez; & qu'il eſt évident de l'autre, que jamais ces moyens qu'il a marquez pour vous ſauver, ne vous ſauveront, tandis que vous voudrez ſuivre vos inclinations & vos idées. Vous voulez qu'il vous ſauve ſelon votre goût, qui vous perd, & qui vous a perdus. Voilà le triſte myſtere que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triſte pour vous, ſi vous l'entendez & ſi vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus ſenſible par une ſuppoſition que je vais faire. Peut-être vous ſurprendra-t-elle; & faſſe le ciel qu'elle vous ſurprenne aſſez, pour vous forcer à reconnoître votre infidelité ſecrette, & à prendre des ſentimens plus chrétiens! Dites-

moi, mes chers Auditeurs, ſi Dieu vous avoit envoyé un Jeſus-Chriſt tout different de celui que nous croyons; c'eſt-à-dire, s'il vous étoit venu du ciel un Sauveur auſſi favorable à la cupidité des hommes que celui que nous adorons y eſt contraire: ſi au lieu de vous annoncer comme l'Ange, que ce Meſſie eſt un Sauveur pauvre & humble, né dans l'obſcurité d'une étable, je vous aſſûrois aujourd'hui, que cela n'eſt pas, qu'on vous a trompez, que c'eſt un Sauveur d'un caractere tout oppoſé, qu'il eſt né dans l'éclat & dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aiſes & les plaiſirs de la vie, & que ce ſont là les moyens, à quoi il a attaché votre ſalut, & ſur quoi il a entrepris de fonder ſa religion: ſi par un renverſement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la choſe ſe trouvoit ainſi, & que ce que j'appelle ſuppoſition, fût une verité, marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos ſentimens, & à reformer dans votre conduite, pour vous accommoder à ce nouvel Evangile. Changeant de créance, ſeriez-vous obligez de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudroit alors; ou plûtot, ſans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits chrétiens; & n'auriez-vous pas de quoi vous feliciter d'un ſyſtême de religion, d'où dependroit votre ſalut, & qui ſe rapporteroit ſi bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les regles de vie que le monde vous preſcrit? N'eſt-ce pas alors que je devrois vous dire; ne craignez point; car voici au contraire un grand ſujet de joye pour

vous : *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Et quoi! c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & ſelon vos deſirs, un Sauveur commode, un Sauveur ſuivant les principes duquel il vous ſera permis de ſatisfaire vos paſſions ; un Sauveur qui bien loin de les contredire, les approuvera, les autoriſera : or voyant un tel Sauveur, conſolez-vous. Ne ſerois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la ſorte ; & en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-même, remplis d'une joye ſecrete : voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit. Ah ! Chrétiens, je le confeſſe, dans ce nouveau ſyſtême de religion vous auriez droit de vous rejoüir, mais vous êtes trop éclairez, pour ne pas conclure de là, que ce qui feroit alors votre conſolation, doit aujourd'hui vous ſaiſir de frayeur. Car puiſque ſuppoſé cet Evangile prétendu, je pourrois vous dire que je vous apporte une heureuſe nouvelle, en vous préchant un Evangile directement contraire à celui-là, je ſuis obligé de vous tenir tout un autre langage. Je dois au hazard de troubler la joye de l'Egliſe, qui eſt une joye ſainte ; troubler la votre, qui dans l'aveuglement où vous vivés, n'eſt qu'une joye fauſſe & preſomptueuſe. Je dois vous dire : tremblez ; pourquoi ? c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur ; mais un Sauveur qui ſemble n'être venu au monde que pour votre confuſion & pour votre condamnation ; un Sauveur oppoſé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ſes biens, un Sauveur pauvre, humilié, ſouffrant. Verités affligeantes : & pour qui ? pour vous, mondains : c'eſt-à-dire, pour vous, riches du monde, poſſedez de vos richeſſes & enyvrez de votre fortune ; pour vous, Luc. 2.

ambitieux du monde, ébloüis d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines, pour vous, ſenſuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes & tout occupés de vos plaiſirs. Cependant après avoir conſideré ce myſtere de crainte, ce myſtere de douleur que je découvre d'abord dans la naiſſance d'un Dieu-Homme : voyons, Chrétiens, le myſtere de conſolation qu'elle renferme, & qu'elle part vous y pouvez avoir. C'eſt la ſeconde partie.

II. PART.

QUelque vaine que ſoit devant Dieu la difference des conditions, & quelque honneur que Dieu ſe faſſe dans l'Ecriture, d'être un Dieu égal à tous ; qui n'a égard ni aux qualitez, ni aux rangs ; & qui ne fait acception de perſonne ; *Non eſt perſonarum acceptor Deus* : il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la predilection de Dieu, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, a toûjours paru être pour les pauvres & pour les petits preferablement aux grands & aux riches. N'en cherchons point la raiſon, & contentons-nous d'adorer en ceci les conſeils de Dieu, qui ſelon l'Apôtre, fait miſericorde à qui il lui plaît, & juſtice à qui il lui plaît. Predilection de Dieu, que tout l'Evangile nous prêche ; mais qui nous eſt marquée viſiblement & authentiquement dans l'auguſte myſtere que nous celebrons. Car qui ſont ceux que Dieu choiſit les premiers pour leur reveler la naiſſance de ſon Fils ? des bergers, c'eſt-à-dire, des pauvres attachez à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contens de leur obſcurité & de la ſimplicité de leur état. Ce ſont là ceux, dit excellemment ſaint Am-

Act. 10.

broiſe, dont Jeſus-Chriſt fait les premiers élus, ceux qu'il appelle les premiers à ſa connoiſſance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paroiſſent comme les premiers domeſtiques de ce Dieu naiſſant, & qui environnent ſon berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jeruſalem, que les ſçavans & les eſprits forts de la Synagogue, abandonnez, pour ainſi parler, & livrez à eux-mêmes, demeurent dans les tenebres de leur infidelité, & ſemblent n'avoir nulle part à la naiſſance du Sauveur.

Oüi, mes Freres, diſoit S. Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation : des foibles choiſis pour confondre les puiſſants, des ſimples pour confondre les ſages, des ſujets vils & mépriſables ſelon le monde pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'eſt par où le chriſtianiſme a commencé: telle fut l'origine de l'Egliſe, qui ſelon la remarque de S. Chryſoſtome, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puiſque hors de là J.C. n'étoit point connu. Et c'eſt, Grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger, ou même vous deſoler, ſi Dieu par ſon aimable providence n'avoit pris ſoin d'y pourvoir. Mais raſſûrez-vous, & convaincus, comme vous l'allez être de l'immenſité de ſes miſericordes, malgré les malheureux engagemens de vos conditions, confiez-vous en lui. Car voici trois grands ſujets de conſolation, que je tire du myſtere même dont nous faiſons la ſolemnité. Rendez-vous-y attentifs; & aprés l'avoir medité, cet ineffable myſtere, avec tremblement & avec crainte, goûtez-en maintenant toute la

douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque expoſez que vous ſoyez à la corruption du ſiécle, & quelque éloignez que vous paroiſſiez du Royaume de Dieu, J. C. ne vous rebute point ; & bien loin de vous rejetter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grace ineſtimable à laquelle vous devez repondre. Quelque apparente contrarieté qu'il y ait entre votre état & l'état de J. C. naiſſant, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance : ſecret important de votre predeſtination, que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, & de quelque malediction qu'ayent été frappées les richeſſes du monde, vous pouvez vous en ſervir comme d'autant de moyens propres, pour honorer J. C. & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini, dont vous devez profiter, & qui doit être comme le fond de vos eſperances. Encore un moment de reflexion pour des veritez ſi touchantes.

Non, mes chers Auditeurs, quoique J. C. par un choix ſpecial & divin, ait voulu naître dans la baſſeſſe & dans l'humiliation, il n'a point rejetté pour cela la grandeur du monde, & je ne crains point de vous ſcandaliſer, en diſant, que dès ſa naiſſance, bien loin de la dedaigner, il a eu des égards pour elle, juſqu'à la rechercher même & à ſe l'attirer. L'Evangile qu'on vous a lû en eſt une preuve bien évidente. Car en même-tems que ce Dieu Sauveur appelle des bergers & des pauvres à ſon berceau, il y appelle auſſi des Mages, des hommes

puiſſans & opulens, des Rois, ſi nous en croyons la tradition. En mêmes-tems qu'il depute un Ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même-tems que ceux-là, pour venir le reconnoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur pays, leurs biens, leurs Etats. De ſçavoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui ſont plus chers, c'eſt ce que je n'entreprends pas encore de decider. Mais ſans en faire la comparaiſon, au moins eſt-il vrai que les uns & les autres ſont reçûs dans l'étable de ce Dieu-Homme; au moins eſt-il vrai que ce Dieu caché ſous le voile de l'enfance, ſe manifeſte aux uns & aux autres, & que la preference qu'il donne aux petits n'eſt point une excluſion pour les grands.

Or cette penſée ſeule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'eſt-elle pas plus que ſuffiſante pour vous fortifier & pour vous encourager? Mais de là même il s'enſuit encore quelque choſe de plus conſolant pour vous. Et quoi? C'eſt qu'il eſt donc conſtant que Jeſus-Chriſt dans le myſtere de ſa naiſſance, indepēdamment de la predilection qu'il peut avoir pour les uns preferablement aux autres, a bien plus fait au fond pour les grands que pour les petits, & que dans un ſens, les grands qu'il a appellez, lui ſont beaucoup plus redevables: comment cela? C'eſt, dit ſaint Chryſoſtome, qu'il a fallu une vocation plus forte, pour attirer à J. C. des grands, des puiſſans du ſiecle, tels qu'étoient les Mages, que pour y attirer des paſteurs, dont l'ignorance & la foibleſſe ſembloient être déja comme des diſpoſitions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne reſiſtoit à Dieu

mais dans ceux-là la grace de Jesus-Christ eût tout à combattre & à vaincre ; c'est-à-dire, le monde, avec toutes ses concupiscences. Cependant, c'est le miracle qu'elle a operé ; & voilà l'insigne victoire que la foi de J. C. naissant a
1. Joan. 5. remporté sur le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Foi triomphante & victorieuse ; qui malgré l'orgueil du monde a eu assez de pouvoir sur leurs esprits, pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & sa sagesse ; qui malgré le libertinage du monde, a fait assez d'impression sur leurs cœurs, pour en arracher les passions les plus enracinées, a été assez efficace pour les captiver sous le joug de la religion chrétienne.

Après cela, qui que vous soyez, & quelque rang que vous tenés dans le monde, plaignés-vous que votre Dieu reprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, Chrétiens, elle ne vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point. Elle ne vous en éloigne point, puisque vous voyés que lui-même il la previent des graces les plus abondantes : & il ne la reprouve point, puisqu'un de ses premiers soins en venant au monde, est de la sanctifier dans les Mages & de la reformer en vous. Il reprouve les abus & les desordres de votre condition ; il en reprouve le faste, il en reprouve le luxe, il en reprouve la molleſſe, il en reprouve la dureté & l'impieté ; mais sans la reprouver elle-même, puisque c'est pour elle & pour vous-mêmes, qu'il ouvre aujourd'hui le tresor de ses misericordes les plus efficaces & les plus particulieres. Comme il est le Dieu de toutes les conditions, & qu'il vient pour sauver tous les hommes, sans nul

diſcernement de condition ; il veut que dès ſon berceau où il commence déjà à faire l'office de Sauveur, on voye à ſa ſuite & des grands, & des petits, & des riches, & des pauvres, & des maîtres, & des ſujets. Approchons, & approchons tous ; allons à ſa crêche, & allons-y tous. C'eſt de ſa crêche qu'il nous appelle, de ſa crêche qu'il nous tend les bras, de ſa crêche qu'il veut répandre ſur nous, & ſur nous tous les mêmes benedictions.

Mais aprés tout, quel rapport peut-il y avoir entre ſa pauvreté & l'opulence; entre ſes abbaiſſemens & la grandeur ; entre ſa miſere & les aiſes de la vie ? A cela je reponds par une ſeconde propoſition que j'ai avancée & que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, de vous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt naiſſant, & malgré toute la contrarieté qui paroît entre votre état & le ſien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite, ſur laquelle eſt fondée, ſelon ſaint Paul, la predeſtination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, & pour avoir part à ſa gloire, porter le caractere de cet enfant qui vient de naître, & lui reſſembler ; & c'eſt de lui, & de lui ſeul à la lettre, qu'on peut bien nous dire : *Niſi efficiamini ſicut parvulus iſte, non intrabitis in regnum cælorum.* Il y a d'abord dequoi vous troubler, dequoi même vous effrayer : mais écoutez ce que j'ajoûte. Car je prétends qu'il ne vous eſt ni impoſſible, ni même difficile en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine reſſemblance ; pourquoi ? parce que comme chrétiens, vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur, puiſſans & modeſtes ou circoncis de *Matth.* 18.

cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modeſtie à la puiſſance, le detachement des richeſſes aux richeſſes mêmes, dès-là il n'y a plus d'oppoſition entre l'état de Jeſus-Chriſt & le votre. Au contraire, c'eſt juſtement par là que vous avez l'avantage d'être plus conformes à ce modelle des predeſtinez : c'eſt par là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées. Car le caractere de ce Sauveur n'eſt pas préciſément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plûtôt, humble & la grandeur méme, puiſque ſon humilité ne l'empêche point d'être Fils du très-Haut. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placez, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obſcurité de leur naiſſance ou la mediocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce ſemble, arriver-là. A quelque degré de ſainteté qu'ils s'élevent, leur humilité ne repreſente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti : il faut pour cela de la dignité, & de la diſtinction ſelon le monde. Un grand qui ſans rien perdre de tous les avantages de ſa condition, ſçait pratiquer toute l'humilité de ſa religion; un grand petit à ſes yeux, & qui ſans oublier jamais qu'il eſt pecheur & mortel, ſe tient devant Dieu dans le reſpect & dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu comme David : Seigneur, mon cœur ne s'eſt point enflé, & mes yeux ne ſe ſont point élevez ; *Domine, non eſt exaltatum cor meum, neque elati ſunt oculi mei.* Je ne me ſuis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entrepriſes, ou au-

Pſ. 130.

deſſus de moi, ou contraires à la charité & à la juſtice ; *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus ſuper me* : Un grand rempli de ces ſentimens, eſt le parfait imitateur du Dieu dont nous celebrons aujourd'hui les anéantiſſemens adorables. Un grand dans ces diſpoſitions, eſt ce vrai chrétien qui s'humilie comme le divin Enfant que nous preſente l'étable de Bethléem, *Qui ſe humiliaverit ſicut parvulus iſte* : & c'eſt à lui, c'eſt à ce grand, que j'oſe encore appliquer les paroles ſuivantes ; *Hic major eſt in regno cœlorum.* Un grand ſur la terre ſanctifié de la ſorte, eſt non ſeulement grand, mais le plus grand dans le Royaume du ciel. *Ibidem.* *Matth.* 18.

C'eſt donc ainſi que le Sauveur du monde attire à ſon berceau, des grands & des riches auſſi-bien que des pauvres, & des petits : & quels ſont-ils encore une fois ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être ? Jugeons-en toûjours par l'exemple des Mages, ſi propre au lieu où je parle, & dont le rapport eſt ſi étroit avec le myſtere que je prêche. Ah ! Chrétiens, ce ſont des grands qui ſemblent n'être grands, que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obéïſſance plus prompte, une ſoumiſſion aux ordres du ciel plus entiere, en ſuivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui : & voilà les grands à qui le Dieu des humbles ſe fait connoître auſſi bien qu'aux petits, parce qu'ils lui reſſemblent auſſi bien, & même encore plus que les petits. Ce ſont des riches, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, mettent leurs richeſſes aux pieds de l'Agneau, & ſe font un merite d'y renoncer ; & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que ſon-

vent juſques au milieu de leurs richeſſes, il les trouve plus pauvres de cœur, que les pauvres mêmes. Or n'eſt-ce pas dequoi vous devez benir mille fois le ciel: je dis, vous qui dans votre élevation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages; & ſi vous prenez bien l'eſprit de votre religion, n'avez-vous pas dequoi rendre à Dieu d'érernelles actions de graces, lorſqu'il vous donne tant de facilité à vous ſanctifier juſques dans les conditions qui par elles-mêmes ſemblent les plus oppoſées à la ſainteté ?

Je vais encore plus loin: car quelque dangereuſe que ſoit la grandeur du monde, quelques reprouvées que ſoient les richeſſes du monde, j'avance une troiſiéme propoſition non moins inconteſtable: ſçavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en ſervir, pour rendre à J. C. naiſſant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous, & voici de quelle maniere j'entends la choſe. C'eſt qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré & glorifié, & qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être aſſiſté & ſoulagé. Voilà le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la benediction de votre état: pouvoir conſacrer à J. C. ce qui ſeroit autrement la cauſe fatale de votre damnation & de votre perte. Quels treſors de grace pour vous, ſi vous les ſçavez recueillir ! Je m'explique.

Comme Dieu humble il veut être honoré & glorifié: c'eſt pour cela qu'au milieu de la gentiliré, il va chercher des adorateurs; & quels adorateurs, des hommes diſtinguez par leur dignité, qui proſternez devant ſa crêche & anéantis en ſa preſence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire que les bergers de la Ju-

dée, avec toute leur ferveur & tout leur zéle. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il eſt jaloux ? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité ? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes ? Que ne pouvez-vous pas pour lui ; & en comparaiſon de ce que vous pouvez que fait le reſte du monde ? C'eſt par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient venerable : c'eſt par vous que ſon culte s'établit plus promptement, plus ſolidement, plus univerſellement, & c'eſt votre exemple qui l'autoriſe. Quel uſage pouvez-vous faire de votre puiſſance plus digne ou auſſi digne de vous que celui-là ? & que vous en coûte-t-il pour le faire, ſinon de le vouloir ? C'eſt par-là que vous devez eſtimer vos conditions ; c'eſt dans cette vûë ſeule qu'il vous eſt permis de les aimer, & de vous y plaire. Hors de-là, elles vous doivent faire gemir ; mais votre conſolation doit être de penſer, que par elles il vous eſt aiſé de relever la grandeur & de porter plus hautement que les autres les interêts d'un Dieu qui s'eſt tant abbaiſſé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être ſoulagé & aſſiſté, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres : car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon miniſtere, ſi j'oubliois aujourd'hui les membres de J. C. Pour peu que vous ſoyez chrétiens, vous portez une ſainte envie à ces bienheureux Mages, qui venus des extrémitez de l'Orient, ne parurent point les mains vuides devant ce Sauveur, mais lui offrirent des preſens

qu'il accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis, qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis, que ſans le chercher ſi loin, vous le trouvez au milieu de vous ; parce qu'il y eſt en effet, & qu'il y eſt dans des lieux, dans des états, où il n'a pas moins à ſouffrir & où il n'eſt pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis que ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas & qui ne peuvent vous approcher, ſont à votre égard ce J. C. même à qui les Mages, à qui les bergers preſenterent les uns de l'or, & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes: qu'il eſt de la foi que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à J. C. & j'oſe dire avec plus de merite, lorſqu'il paſſe par les mains des pauvres, que ſi vous le portiez immediatement vous-mêmes dans les mains de J. C. Dès-là, & quel fond de confiance ! dès-là, dis-je, vos richeſſes, obſtacles ſi dangereux pour le ſalut, dans l'ordre même du ſalut, n'ont plus rien que d'innocent, que de ſalutaire pour vous. Dès-là, elles n'ont plus ce caractere de reprobation, que l'Ecriture leur attribuë. Dès-là elles ne choquent plus la pauvreté de Jeſus-Chriſt, puiſqu'elles ſont au contraire le ſupplement & le ſoutien de la pauvreté que Jeſus-Chriſt a choiſie ; puiſque Jeſus-Chriſt entre dans une ſainte communauté avec vous & qu'il s'enrichit de vos biens comme il vous fait participer à ſes merites. Dès-là, ſanctifiées par ce partage, elles changent, pour ainſi dire, de nature ; & de tréſors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la precieuſe matiere de la plus excellente des vertus, qui eſt la chari-

té. Dés-là ces terribles anathêmes que le Fils de Dieu dans l'Evangile fulminoit contre les riches, ne tombent plus ſur vous : pourquoi ? parce que J. C. dit ſaint Chryſoſtome, eſt trop juſte & trop fidelle, pour donner ſa malediction à des richeſſes qui lui ſont conſacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le Prophete Royal, celui qui comprend le myſtere de l'indigent & du pauvre, & je le dis avec plus de ſujet que lui : car c'eſt ſur tout pour un Chrétien, que le pauvre eſt un myſtere de foi. Mais remontant au principe, j'ajoûte : heureux celui qui comprend le myſtere d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié ! *Beatus qui intelligit.* *Pſ. 40.*

Parce qu'il s'eſt humilié, dit S. Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à ſon ſeul nom toute la terre fléchit le genoüil; & c'eſt dans les Cours des Princes que la prédiction de ſaint Paul ſe verifie plus authentiquement, puiſque les Puiſſances du monde que nous y reverons, ont une grace particuliere, pour honorer cet Homme-Dieu qui s'eſt anéanti pour nous. C'eſt par là que ce Dieu Sauveur, comme dit ſaint Chryſoſtome, eſt dedommagé des humiliations de ſa naiſſance. Je ſçais, & il eſt vrai, que dés ſa naiſſance même il nous eſt repreſenté dans l'Evangile, perſecuté par Herodes, & obéïſſant à Auguſte : voilà par où notre religion a commencé. Mais grace à la providence, le monde a bien changé de face : car pour ma conſolation, je vois aujourd'hui le plus grand des Rois obéïſſant à Jeſus-Chriſt, & employant tout ſon pouvoir à faire regner Jeſus-Chriſt ; & voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un Monarque auſſi puiſſant & auſſi abſolu que vous. Comme jamais Prince n'a eu l'avantage d'être ſi bien obéi, ni ſi bien ſervi que Votre Majeſté : auſſi jamais Prince n'a-t-il reçû du Ciel tant de talens & tant de graces pour faire ſervir & obéïr Dieu dans ſon Etat. Votre bonheur, Sire, eſt de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des ſuccés viſibles : & le mien dans la place que j'occupe depuis ſi long-tems, eſt d'avoir toûjours eu de nouveaux ſujets pour vous en feliciter. C'eſt ce qui a attiré ſur votre perſonne ſacrée ces benedictions abondantes, que nous regardons comme les prodiges de notre ſiecle. On nous vante le regne d'Auguſte, ſous lequel Jeſus-Chriſt eſt né, comme un regne floriſſant ; & moi dans le parallele qu'il me ſeroit aiſé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puiſſe comparer au regne de votre Majeſté. On attribuë les proſperitez dont Dieu vous a comblé, aux vertus Royales & aux qualitez héroiques qui vous ont ſi hautement diſtingué entre tous les Monarques de l'Europe ; & moi portant plus loin mes vûës, je regarde ces proſperitez comme les recompenſes éclatantes du zéle de Votre Majeſté pour la vraye religion ; de ſon application conſtante à maintenir l'integrité & la pureté de la foi ; de ſa fermeté & de ſa force à reprimer l'héréſie, à exterminer l'erreur, à abolir le ſchiſme, à retablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, & en convaincre toute l'Europe par une plus illuſtre preuve que par le plus ſolemnel de tous les traitez, glorieux monument de votre pieté. Pour donner la paix au monde chrétien, Votre Majeſté a ſacrifié ſans peine ſes

interêts, mais a-t-elle ſacrifié les interêts de Dieu ? Touché en faveur de ſon peuple, elle a bien voulu pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une ſuite de conquêtes, ſe relâcher de ſes droits ; mais a-t-on pû obtenir d'elle qu'elle ſe relâchât en rien de ce que ſon zéle pour Dieu lui avoit fait auſſi ſaintement entreprendre que genereuſement executer ? Malgré les negociations infinies de tant de Nations aſſemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zéle, Sire, pour la foi catholique a triomphé, votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du ſchiſme a ſubſiſté, ou plûtôt il s'eſt affermi. A cette condition, Votre Majeſté ſur toute autre choſe s'eſt renduë facile & traitable : mais ſur le point de la religion elle s'eſt montrée inflexible ; & par là l'héreſie a deſeſperé de trouver jamais grace devant ſes yeux. Or c'eſt pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajoûterez jours ſur jours à la vie de ce grand Roi, *Dies ſuper dies Regis adjicies* ; & que vous prolongerez ſes années de generation en generation : *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* *Pſ. 60.* *Ibid.*

Mais je n'en ſuis pas reduit, Sire, à former là deſſus, de ſimples vœux. Dés maintenant mes vœux ſont accomplis, & la priere que j'en ai faite cent fois à Dieu, ſans préjudice de l'avenir, me paroît déja exaucée. Car depuis l'établiſſement de la Monarchie, aucun de nos Rois a-t-il regné, & ſi long-tems, & ſi heureuſement, & ſi glorieuſement que Votre Majeſté ? Et pour le bonheur de la France non-ſeulement Votre Majeſté regne encore ; mais nous avons des gages ſolides, & preſque des aſſurances, qu'elle regnera juſqu'à l'accompliſſement le plus par-

fait qu'ait eu jamais pour un Roi cette ſainte priere, *Dies ſuper dies Regis adjicies.* Depuis l'établiſſement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il vû dans ſon auguſte famille autant de degrez de generations & d'alliances, que Votre Majeſté en voit aujourd'hui dans la ſienne? Et ſans être ni Oracle ni Prophete, j'oſe predire avec confiance à Votre Majeſté; du moins j'oſe eſperer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là: mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire, & qui étendra ſes années à une nouvelle generation: *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les benedictions de douceur dont vous allez deſormais joüir, & que Dieu vous préparoit: une profonde paix dans votre Etat; un peuple fidelle & devoüé à toutes vos volontés; une Cour tranquille & ſoumiſe, attentive à vous rendre ſes hommages & à meriter vos graces; la Famille Royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'eſt capable d'alterer; un Fils digne héritier de votre Trône, & qui n'eût jamais d'autre paſſion que de vous plaire; un Petit-fils formé par vous, & deja établi par vous; une Princeſſe, ſon épouſe, votre conſolation & votre joye; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre, & qui deja repondent parfaitement aux eſperances que vous en avez conçûës. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient reſervez. *Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum*: C'eſt ainſi, concluoit David, que ſera beni l'homme qui craint le Seigneur, & c'eſt ainſi qu'eſt benie Votre Majeſté.

Pſ 127.

Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'eſt pour

cela même que vous multiplierez les jours de cet auguſte Monarque, & que vous le conſerverez, non ſeulement pour nous, mais pour vous-même. Car avec une ame auſſi grande, avec une religion auſſi pure, avec une ſageſſe auſſi éclairée, avec une autorité auſſi abſoluë que la ſienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avés fait pour lui; & par quels retours ne reconnoîtra-t-il pas les graces immenſes que vous avés verſées & que vous verſés encore tous les jours ſur lui? Qu'il me ſoit donc permis, Seigneur, de finir ici en le felicitant de votre protection divine, & en lui diſant à lui-même ce qu'un de vos Prophetes dit à un Prince bien moins digne d'un tel ſouhait: *Rex in æternùm vive*: Vivés, Sire, vivés ſous cette main de Dieu bienfaiſante & toute-puiſſante, qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais. Vivés pour la conſolation de vos ſujets, & pour mettre le comble à votre gloire ou plûtôt, puiſque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivés, Sire, pour la gloire & pour les interêts de Dieu. Vivez pour faire connoître, adorer, & ſervir Dieu. Vivés pour conſommer ce grand deſſein de la réünion de l'Egliſe de Dieu. Vivés pour la deſtruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui ſont les ennemis de Dieu. Vivés en Roi chrétien, & vous meriterés par là le ſalut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui eſt la recompenſe des élûs, que je vous ſouhaite, &c. *Daniel.* 3.

TABLE
DES SERMONS
AVEC
l'Abregé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrege, & le ſecond la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, ſur le recompenſe des Saints. page 1.

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la recompenſe qui nous eſt promiſe dans le ciel, que par comparaiſon avec les recompenſes du monde. La récompenſe des Saints eſt une récompenſe ſûre ; au lieu que les recompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines. 1. Partie. La recompenſe des Saints eſt une recompenſe abondante ; au lieu que les recompenſes du monde ſont vuides & defectueuſes. 2. Partie. La recompenſe des Saints eſt une recompenſe éternelle ; au lieu que les recompenſes du monde ſont caduques & periſſables. 3. Partie, p. 1. 4.

I. PARTIE. Recompenſe du monde recompenſes douteuſes & incertaines ; au lieu que la recompenſe des Saints eſt une recompenſe ſûre. Preuves tirées de deux paſſages de S. Paul : *Je ſçais*, diſoit-il, *à qui j'ai confié mon dépôt*, c'eſt-à-dire, le fonds des merites que je tâche d'acquerir; *& je ſuis certain qu'il ſçaura me le garder pour ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. J'ai achevé ma courſe*, ajoûtoit l'Apôtre : *il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, que le Seigneur me donnera comme juſte juge, & qu'il reſerve à tous ceux qui le ſervent.* Application de ces paroles : *Scio cui credidi*, à la recompenſe des Saints & aux recompenſes du monde. p. 5. 8.

Trois cauſes de l'incertitude des recompenſes du monde. C'eſt qu'il y a des merites que les hommes ne connoiſſent pas. 2. C'eſt qu'il y a des merites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas. 3. C'eſt qu'il y a des merites que les hommes eſtiment & dont ils ſont mêmes touchez ; mais qu'ils ne recompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. p. 8.

1. Des merites que les hommes ne reconnoiſſent pas. Par ce ſeul principe, combien dans le monde de merites perdus ? mais Dieu connoît tous nos merites; il en connoît toute l'étenduë & tout le prix. Par rapport au monde, point de merites que le tems n'efface : mais Dieu n'oublie rien. p. 8. 11.

2. Des merites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas, mais comme Dieu haït neceſſairement le peché, auſſi ne peut-il pas ne point aimer le merite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner. p. 11. 12.

3. Des merites que les hommes ne recompen-

ſent pas parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne ſont ni aſſez riches, ni aſſez puiſſans. Au lieu que rien ne peut exceder le pouvoir de Dieu qui eſt infini. p. 12. 13.

Nous ſommes donc ſûrs de Dieu. D'où David tiroit cette ſainte concluſion : *qu'il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur, que dans les hommes, & dans les Princes mêmes de la terre.* p. 13. 15.

II. PARTIE. Recompenſes du monde, recompenſes vuides & defectueuſes; au lieu que la recompenſe des Saints eſt une recompenſe abondante. Car c'eſt une recompenſe, 1. qui ſurpaſſe, ou du moins qui égale nos ſervices; 2. qui par elle-même eſt capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux proprietez dont nulle ne convient aux recompenſes du monde, p. 15. 17.

1. Recompenſe qui ſurpaſſe tous nos ſervices. Que ne fait on pas tous les jours pour la fortune du monde; & dés qu'on y eſt parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoît-on pas la vanité & le néant? Mais, diſoit l'Apôtre, *Toutes les ſouffrances de la vie, ne ſont pas dignes de la gloire que Dieu nous reſerve.* p. 17. 20.

2. Recompenſe capable par elle-même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde qui ſoient contens? Mais, *Seigneur*, s'écrioit David, *je ſerai raſſaſié quand vous me decouvrirez votre gloire.* La foi même nous l'enſeigne; & nous n'en devons point être ſurpris, puiſque Dieu, ou la poſſeſſion de Dieu, ſera la recompenſe des Saints. p. 20. 24.

Un prejugé ſenſible de cette verité, c'eſt qu'en effet dés cette vie nous voyons des hommes, qui ſe tiennent & qui ſont réellement heureux

de ne poſſeder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction interieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains momens, où vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs, pour y entrer à leur place ? *Et intrabas pro eis.* Or ſi Dieu remplit ainſi notre cœur ſur la terre, que ſera-ce dans le ciel ? p. 24. 27.

III. PARTIE. Recompenſe du monde, recompenſes caduques & periſſables ; au lieu que la recompenſe des Saints eſt une recompenſe éternelle. En effet, toutes les recompenſes du monde ſont paſſageres ; & cela ſeul ne doit-il pas ſuffire pour nous en detacher ? Il n'y a que la recompenſe des juſtes qui ne paſſe point, parce qu'*elle eſt en Dieu* qui ne peut changer. Eternité de puiſſance, éternité de bonheur, éternité de gloire, telle eſt l'heureuſe deſtinée des élûs de Dieu. p. 27, 31.

Nous voyons dés maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpetuel que l'Egliſe rend aux Saints, & qu'elle leur rendra juſques à la fin des ſiécles. C'eſt pour cela que leurs fêtes ſont inſtituées, & que chaque année on renouvelle le ſouvenir de leurs vertus. p. 31. 32.

Pouvons-nous donc aſſez eſtimer cette recompenſe éternelle ? Malheur à nous ſi nos noms ne ſont *écrits que ſur la terre*, mais s'ils ſont *écrits dans le ciel*, conſolons-nous & rejoüiſſons-nous. Eſperance par où les Saints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imiterons-nous pas ? Priere aux Saints, pour demander leur protection. Mais du reſte aſſûrez de leur protection, vivons comme eux, ſi nous voulons être glorifiez comme eux. p. 32. 36.

COMPLIMENT AU ROI. p. 36. 38.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent. ſur le Jugement dernier. pag. 39.

DIVISION. Il y a ſur-tout deux choſes dans nous que Dieu produira contre nous au Jugement dernier ; notre foi, & notre raiſon. Il ſe ſervira de notre foi pour nous juger comme chrétiens. 1. Partie. Il ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger comme hommes. 2. Partie. p. 42. 43.

I. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre foi pour nous juger, 1. ſoit que nous l'ayons conſervée ; 2. ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée. p. 43. 45.

Suppoſant donc d'abord que nous ayons toûjours conſervé la foi, Dieu nous jugera par notre foi ; comment ? 1. C'eſt que notre foi nous accuſera devant Dieu. 2. C'eſt que notre foi ſervira de temoin contre nous au tribunal de Dieu. 3. C'eſt que notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes reprouvez de Dieu. p. 45.

1. Notre foi nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt lui-même nous l'apprend. *Vous avez un accuſateur*, diſoit-il aux Juifs, *qui eſt Moyſe*, c'eſt-à-dire la loi de Moyſe. Or par là n'étoit-ce pas nous dire, à nous qui ſommes chrétiens, que l'Evangile nous accuſeroit nous-mêmes ? Saint Paul nous enſeigne la même verité. p. 45. 47.

2. Notre foi ſervira de temoin contre nous au tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pecheur, mais tu ne t'es pas mis en peine de le ſervir. p. 47. 48.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes reprouvez de Dieu. Toutes ces malédictions de l'Evangile, *malheur à vous, riches ; malheur à vous hypocrites: malheur au monde*, & les autres, qui ne ſont maintenant que des menaces, ſe changeront en autant d'arrêts & d'arrêts definitifs. Et voilà le ſens de cette parole de S. Jean, *celui qui croit ne ſera point jugé* : pourquoi ? parce qu'il eſt deja tout jugé. p. 48. 50.

Ma religion me jugera : penſée touchante, mais ſur tout penſée terrible. C'eſt à quoi nous ne faiſons preſentement nulle reflexion; mais c'eſt ce qui nous remplira alors d'effroi. p. 50. 53.

Mais ſi nous avons perdu la foi ; ſera-ce encore par la foi que Dieu nous jugera ? oui, & nous ſerons alors jugez comme deſerteurs de la foi. Car aprés l'avoir embraſſée, il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un payen ne ſera pas ainſi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut point dire que Dieu dans la profeſſion de notre foi nous a fait libres : car cette liberté ne va pas juſques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui repondre ? p. 53. 59.

II. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger, ſoit que nous la conſiderions dans ſa pureté, & dans ſon integrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçûë de Dieu en naiſſant ; ſoit que nous la conſiderions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où ſouvent nous la reduiſons par nos deſordres. p. 59. 60.

Dieu nous jugera par la droite raiſon. 1. Nous pechons ouvertement contre les vûës de notre raiſon, & c'eſt par où Dieu d'abord nous ju-

gera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raiſon ; mais votre vie a-t-elle été une vie raiſonnable ? p. 60. 64.

2. Nous ne voulons pas en mille rencontres écouter notre raiſon, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à ſa voix, c'eſt le tumulte de nos paſſions : ce ſont les objets qui frappent nos ſens. Mais au jugement de Dieu toutes nos paſſions ſeront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous diſſiper. p. 64. 65.

3. Nous nous formons mille pretextes pour engager notre raiſon dans les interêts de notre paſſion : mais que fera Dieu ? il confondra tous ces pretextes, en ſe ſervant de ſes propres lumieres, & des lumieres mêmes de notre raiſon, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir : envie, vengeance : interêt, orgueil, hypocriſie. p. 65. 66.

Si notre raiſon a été dans l'erreur, Dieu vous jugera encore par elle, & comment ? non point preciſément par notre raiſon trompée : mais 1. par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres. 2. par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. p. 65. 69.

Concluſion. C'eſt donc de nous ſervir de notre foi & de notre raiſon, pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point ; de rentrer dans nous-mêmes, & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vûe de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort, ni après la mort. p. 69. 72.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, ſur le ſcandale. p. 73.

DIVISION. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. 1. Partie. Mais doublement malheureux, celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpecialement obligé à donner l'exemple. 2. Partie. p. 76. 77.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe. 2. parce qu'il ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. p. 77. 78.

1. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Peché moſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame? Peché diabolique : car ſelon l'Evangile, le caractere particulier du demon, eſt d'avoir été dès le commencement du monde homicide des ames. Peché contre le Saint-Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint Eſprit eſt perſonnellement la charité même. Peché eſſentiellement oppoſé à la redemption de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il fait périr ce que Jeſus-Chriſt eſt venu ſauver. Peché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement : *Ipſe impius in iniquitate ſua morietur, Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Enfin, peché que tous les jours on commet ſans avoir même intention de le commettre. Il n'eſt pas neceſſaire pour me rendre criminel en ce point que je me propoſe d'un deſſein formé, de ſcandaliſer mon frere ; il ſuffit que je faſſe ce qui le ſcandaliſe, & que je m'en apper-

çoive. C'eſt de là même, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes en apparence très-legeres. Tout cela eſt innocent, dites-vous : mais appellez-vous innocent, ce qui damne le prochain ? p. 87. 91.

2. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Quel abîme ! De combien de pechez, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? Or en le donnant, vous devenez reſponſable de toutes ces ſuites. Mais les pechez ſont perſonnels. Cela eſt vrai des autres pechez, & non du ſcandale, parce que l'homme ſcandaleux peche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces pechez ne m'ont pas mêmes été connus. C'eſt aſſez que vous en ayiez connu le principe, & que vous ayez eu ſujet d'en craindre les funeſtes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu, qu'il lui fit grace ſur deux ſortes de pechez : ſur les pechez cachez, *ab occultis meis munda me*, & ſur les pechez d'autrui, *& ab alienis parce ſervo tuo.* Sainte priere que devroient faire ſur tout certaines femmes mondaines : & priere qui ſeroit deja le commencement de leur converſion, toute difficile qu'eſt la converſion d'une ame ſcandaleuſe. p. 91. 97.

II. PARTIE. Doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. p. 97. 99.

1. Quel eſt le crime d'un pere & d'une mere qui ſcandaliſent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfans ? c'étoit à eux à les former au bien, & ce ſont eux qui les tournent au mal. p. 99. 101.

2. Quel eſt le crime d'un maître qui engage

ſes domeſtiques dans ſes propres debauches ; & qui les rend complices de ſes iniquitez ? Saint Paul traitoit un maître peu vigilant d'infidelle & d'Apoſtat : qu'auroit-il dit d'un maître ſcandaleux ? p. 101. 104.

3. Quel eſt le crime de ces miniſtres du Seigneur, qui prophanent les plus ſaintes fonctions, & font rejaillir le ſcandale de leur vie juſques ſur leur miniſtere ? C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu. Cependant malheur au monde, qui ſe fait un ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres. Car, 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce ſcandale, afin que nous n'en fuſſions point ſurpris. 2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter. p. 104. 107.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nez, & qu'ils ont été élevez dans le ſein de l'Egliſe Catholique ? Sont-ils excuſables, lorſqu'au lieu de contribuer, ou à ramener nos freres égarez, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne ſervent par leurs exemples qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement ? p. 107. 109.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profeſſion de pieté, lorſque dans leur pieté ils laiſſent gliſſer & appercevoir des defauts, qui decreditent la pieté même ? Le monde eſt le premier à s'en ſcandaliſer. C'eſt ſouvent une injuſtice, j'en conviens ; mais plus le monde eſt un cenſeur ſevere, plus nous devons être exacts & reguliers. p. 109. 110.

Le fruit de ce diſcours eſt, 1. de nous preſerver des ſcandales qu'on nous peut donner.

2. De n'en point donner nous-mêmes. Cet avis vous regarde, vous ſur tout que Dieu a élevez dans le monde, & dont les exemples ſont plus d'impreſſion. p. 110. 111.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la fauſſe conſcience. p. 113.

DIVISION. Fauſſe conſcience aiſée à former. 1. Partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. 2. Partie. Fauſſe conſcience excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu. 3. Partie. p. 115. 116.

I. PARTIE. Fauſſe conſcience aiſée à former, 1. dans tous les états du monde en general, 2. particulierement dans les conditions du monde plus élevées, 3. ſur tout encore à la Cour. p. 117. 120.

1. On ſe fait aiſément dans tous les états une fauſſe conſcience, parce qu'on ſe fait une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes interêts. Fauſſe conſcience aiſée à former par la raiſon ſeule qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. Car, dit ſaint Auguſtin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il ſoit, nous paroît permis, & même nous paroît bon. Et tel eſt l'aſcendant que notre cœur prend ſur notre eſprit. Fauſſe conſcience non moins aiſée à former dans toutes les conditions, parce qu'on ſe la forme ſelon ſes interêts. Dés qu'il ne s'agit point de notre interêt, nous avons une conſcience droite, & nous nous declarons hautement pour la plus ſevere morale. Mais l'interêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choſes. De là nous avons une conſcience exacte, pour qui?

pour les autres, & non pour nous. p. 120. 128.

2. Fauſſe conſcience encore plus aiſée à former dans les conditions plus élevées & parmi les Grands : ſoit parce qu'ils ont des interêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & que la politique leur inſpire là deſſus des maximes plus dangereuſes : ſoit parce que tout ce qui les environne contribuë à les tromper; flatteurs intereſſez, faux conſeillers. p. 128. 130.

3. Fauſſe conſcience ſur tout aiſée à former dans les Cours des Princes ; comment cela? c'eſt qu'à la Cour les paſſions ſont beaucoup plus ardentes, les deſirs beaucoup plus vifs, & les interêts beaucoup plus grands. p. 130. 133.

II. PARTIE. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. Car avec une fauſſe conſcience, 1. il n'y a point de mal qu'on ne commette, 2. on commet le mal hardiment & tranquillement, 3. on le commet ſans reſſource & ſans eſperance de remede. p. 133. 134.

1. Avec une fauſſe conſcience point de mal qu'on ne commette. A quoi ne ſe porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif qui ſe fait une conſcience de ſes fauſſes maximes ? Que ne firent pas les Juifs? Ils crucifierent J.C. Et que ne faiſons-nous pas tous les jours? Auſſi qu'eſt-ce qu'une fauſſe conſcience ? un abîme inépuiſable de pechez, repond S. Bernard, une mer profonde & affreuſe, où ſe trouvent ſelon le terme de l'Ecriture, des reptiles ſans nombre. Ces reptiles nous marquent la ſubtilité avec laquelle le peché ſe gliſſe dans une fauſſe conſcience; & ces reptiles ſans nombre la malheureuſe fecondité avec laquelle ils s'y produiſent. p. 134. 138.

2. Avec une fauſſe conſcience on commet le

mal hardiment & tranquillement : hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition ; tranquillement, parce qu'on n'en reſſent alors aucun trouble,& que la conſcience eſt d'intelligence avec le pecheur.Or la paix dans le peché eſt le plus grand de tous les maux. Quatre ſortes de conſciences, que diſtingue S. Bernard : mais des quatre la derniere qui eſt une mauvaiſe conſcience dans la paix, eſt la plus à craindre. p. 138. 140.

3.De là, avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource.Car la grande reſſource du pecheur,c'eſt une conſcience droite & ſaine qui le condamne interieurement:& voilà ce qui ramena S. Auguſtin ; ſa conſcience revoltée contre lui-même. De là le Prophete voulant ce ſemble, engager Dieu à punir les impietez de ſon peuple, lui diſoit, Seigneur,aveuglez-les.Et c'eſt pour cela même que je dis tout au contraire : Dechargez,Seigneur,votre colere ſur tout le reſte, mais épargnez leurs conſciences, & ne les aveuglez pas : car ce ſeroit dés cette vie les reprouver. p. 140. 143.

III. PARTIE. Fauſſe conſcience, vaine excuſe pour ſe juſtifier devant Dieu. 1.Parce qu'il y a maintenant trop de lumiere pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur & une conſcience de bonne foi. 2.Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience que Dieu ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite : je veux dire en premier lieu, par celle des payens; car n'eſt-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui ou que vous vous croyez permiſes cent choſes, dont vous ſçavez que les payens ſe ſont fait des crimes ? En ſecond lieu, par la votre, ſoit telle qu'elle eſt preſentement;

mais pour qui? pour les autres; ſoit telle qu'elle a été dans ſes premieres années, où la paſſion ne vous avoit pas encore corrompu. p. 144. 151.

Pour vous preſerver ou pour revenir de ce deſordre de la fauſſe conſcience, ſouvenez-vous de deux grandes maximes : l'une, que le chemin du ciel eſt étroit : l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. p. 141. 153.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, ſur la ſeverité de la Penitence. p. 154.

DIVISION. Severité neceſſaire, ſeverité douce. La penitence priſe par rapport à nous doit être ſevere. 1. Partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoûte que plus elle eſt ſevere, plus dans ſa ſeverité même elle devient douce. 2 Partie. p. 158.

I. PARTIE. Severité de la penitence, ſeverité neceſſaire. Car 1. l'homme dans la penitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même; il doit donc ſe juger dans la rigueur. 2. l'homme dans la penitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même : il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſeverité. 3. Du jugement que l'homme fait de lui-même, il y a appel à un autre jugement ſupérieur qui eſt celui de Dieu; il doit donc y proceder avec une équité inflexible. p. 158. 160.

1. L'homme dans la penitence fait l'office de Dieu: c'eſt-à dire, ſelon Tertullien, que la penitence fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans ſa colere? Pour mieux compren-

dre cette penſée, imaginons-nous que Dieu a fait un pacte avec nous,& qu'il nous dit ce que nous marque expreſſément l'Apôtre : jugez-vous vous-mêmes, & je ne vous jugerai point. Cela ſuppoſé, je dois faire dans ma penitence, ce que Dieu fera un jour dans ſon jugement. Que fera-t-il ? une recherche exacte de toute ma vie : & telle eſt la recherche que j'en dois faire moi-même en me preſentant au tribunal de la penitence, & en m'accuſant. C'eſt pour cela que David demandoit à Dieu comme une grace particuliere, de ne pas permettre que ſon cœur conſentit jamais à ces *paroles de malice*, & à ces pretextes que le demon nous ſuggere, pour nous ſervir d'excuſes. Et parce qu'il ſçavoit que le monde eſt plein de ces faux *élus*, qui en traitant avec Dieu, pretendent toûjours avoir raiſon, ce ſaint Roi ne vouloit point de communication avec eux. *Et non communicabo cum electis eorum.* p. 160. 168.

Diſons à Dieu comme le même Prophete, en nous confeſſant criminels : *Gueriſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai peché contre vous.* Ce n'eſt ni à mon naturel, ni à mon temperament, ni au monde que je dois m'en prendre, mais à moi-même. p. 168. 169.

2. L'homme dans la penitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même : & comme nous nous aimons nous-mêmes, la penitence doit ſurmonter en nous ce fond d'amour propre, & elle ne le peut faire que par une ſainte rigueur. Sans cela, à quelles illuſions ſerons nous ſujets ? p. 169. 171.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes : appel, dis-je, au tribunal de Dieu. Car Dieu dans ſon jugement, ne

jugera pas ſeulement nos crimes, mais nos *juſtices*,& en particulier nos penitences. Or que nous ſervira-t-il alors de nous être tant épargnez ? Le juge inferieur, remarque S. Chryſoſtome, doit toûjours juger ſelon la rigueur de la loi. p. 171. 173.

Severité raiſonnable. Car en quoi conſiſte l'eſſentiellé ſeverité de la penitence? c'eſt à nous reduire aux bornes de la raiſon que Dieu nous a donnée ; c'eſt à nous faire combattre, retrancher & detruire dans nous ce que notre raiſon condamne malgré nous. Heureux, ſi nous goûtons cette verité. Heureux, ſi pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute ſa colere : enſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ.* p. 173. 177.

II. PARTIE. Severité de la penitence, ſeverité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conſcience. 2. Elle nous remplit de la joye du Saint Eſprit. p. 177. 179.

1. C'eſt la penitence exacte & ſevere qui produit la paix. Ainſi l'éprouva Magdelaine, lorſque J. C. touché de la ferveur de ſa penitence, lui dit : *Vos pechez vous ſont remis, allez en paix.* Mais comment une penitence ſevere, qui fait en nous la fonction de la juſtice & de la colere de Dieu, peut-elle nous donner la paix ? C'eſt que par ſa ſeverité elle appaiſe Dieu ; qu'en appaiſant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu ; & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous raſſûre contre les jugemens de Dieu. p. 179. 183.

2. De cette paix interieure naît une ſainte joye : autre fruit de la ſeverité de la penitence. Qui peut l'exprimer ? il faut la ſentir pour la

connoître. Exemple de S. Auguſtin. p. 183. 185.

Repondez-moi, dit le mondain de cette douceur de la penitence,& je me convertirai. Vous raiſonnez mal, reprend S. Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impreſſion ſur un cœur auſſi ſenſuel que le votre. Mais commencez par vous vaincre en faiſant penitence, & vous en ſentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas, qui dans leur penitence ne trouvent que des ſechereſſes ? Je le veux : mais qui ſont-ils ? ceux qui ne veulent faire qu'une fauſſe penitence, c'eſt-à-dire, une penitence aiſée & commode. p 185. 187.

C'eſt donc un abus quand nous nous faiſons de la ſeverité de la penitence, un obſtacle à la penitence. Et parce qu'il ſe trouve même des miniſtres de J. C. qui mettent tout leur zéle à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il ? le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le miniſtere Evangelique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, ſans jamais les ſeparer & votre juſtice & votre bonté : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi.* p. 187. 192.

Je conclus avec le divin precurſeur: *Faites penitence, parce que le Royaume de Dieu approche*, c'eſt-à-dire, parce que la mort vient, & qu'elle vient bien-tôt. Combien touchent de près à ce dernier terme ? Si je leur faiſois connoître, differeroient-ils à ſe convertir ? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faiſons-nous pas? Avons-nous une caution contre la mort. p. 192. 193.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt. page 194.

DIVISION. Jeſus-Chriſt dans ſa naiſſance eſt appellé par Iſaïe le Prince de la paix ; & les Anges annoncerent aux Paſteurs qu'il apportoit aux hommes la paix ſur la terre. *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu. 1. Partie. La paix avec nous-mêmes. 2. Partie. La paix avec le prochain. 3. Partie. p. 196. 199.

I. PARTIE. La paix avec Dieu. Comme pecheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous reconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un Mediateur qui pût tout à la fois ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & nous attirer la miſericorde de Dieu. Or c'eſt ce que fait J. C. en reüniſſant dans ſa perſonne Dieu & l'homme. p. 199. 200.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée. *La grace de Dieu*, dit ſaint Paul, *a paru* dans ce myſtere, & s'eſt rendu ſenſible. Juſques-là Dieu n'avoit encore eû que *des penſées de paix*, comme parle le Prophete : mais aujourd'hui il en vient à l'effet, & il les éxecute en nous donnant un redempteur. p. 200. 201.

2. Cependant Dieu n'oublie point ſes interêts : car ſi nous voyons dans le redempteur qu'il nous donne, la miſericorde de Dieu incarnée & humaniſée, nous y voyons au même tems la juſtice de Dieu ſatisfaite & pleinement vengée, par la penitence que ce Sauveur commence à faire pour nous. p. 201. 203.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons

avoir de ce myſtere, exprimée dans ces belles paroles de l'Apôtre : *Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt reconciliant le monde avec ſoi.* p. 203. 206.

Cependant avec la penitence de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, il faut encore la notre, pour conſommer l'affaire de notre ſalut. Il faut de notre part une penitence ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, & par conſequent une penitence ſolide, efficace, ſevere comme celle de Jeſus-Chriſt. p. 206. 208.

II. Partie. La paix avec nous-mêmes. Jeſus-Chriſt nous en decouvre les deux ſources : qui ſont. 1. l'humilité de cœur. 2. la pauvreté de cœur. p. 208. 210.

1. C'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-Homme nous prêche hautement l'humilité ; & c'eſt de l'humilité que depend non ſeulement notre ſainteté, mais notre felicité dans la vie. Car ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, n'eſt-ce pas notre orgueil & notre ambition ? *Apprenez* donc *de moi*, vous dit Jeſus-Chriſt, *que je ſuis humble de cœur*, & apprenez à l'être comme moi. Alors *vous trouverez le repos de vos ames.* Et ne penſez pas que cette humilité de cœur ſoit une foibleſſe, ç'a été la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu d'un Dieu, qui s'eſt revétu de notre chair pour nous en donner un modelle ſenſible. p. 210. 215.

2. Une autre ſource de nos combats interieurs, c'eſt l'attachement aux biens de la terre; & le remede, c'eſt le detachement Evangelique. Un chrétien pauvre de cœur joüit toûjours d'un repos inalterable. Or c'eſt cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enſeigner ; c'eſt ce que vous prêche l'étable,

la crêche, les langes de cet Enfant Dieu. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à la perſuader au monde. De pauvres paſteurs ſe retirent d'auprès de lui comblez de joye : des riches, ce ſont les Mages, viennent à ſes pieds depoſer leurs treſors,& ſe faire un merite & un plaiſir d'y renoncer. p. 215. 218.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'Apôtre exhortant les Romains à la charité, leur diſoit: *Si cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, conſervez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles ſont remarquables. Or quel eſt le principe de cette paix: une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. 1. C'eſt un Dieu qui ſe dépoüille pour nous de tous ſes interêts. 2. C'eſt un Dieu qui nous previent ſelon le langage du Prophete de toutes les benedictions de ſa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, deſintereſſement & douceur. p. 219. 222.

1. C'eſt un Dieu qui par amour pour nous ſe depoüille de tous ſes interêts; qui de maître ſe fait obéïſſant, de grand petit, de riche pauvre ; & ce deſintereſſement eſt le plus neceſſaire & le plus ſûr moyen de concilier les cœurs. Moyen neceſſaire : car de pretendre vivre en paix avec le prochain, tandis qu'on eſt dominé par l'interêt, c'eſt ſe flatter d'une eſperance chimerique : mais auſſi, moyen ſûr, ôtez l'interêt, plus de diviſions, de querelles, de procés, la paix regnera par tout. 222. 224.

2. Ce n'eſt pas ſeulement l'interêt qui trouble la paix entre vous & le prochain : ce ſont encore vos aigreurs, vos emportemens, vos fiertez. Mais un ſecond moyen pour la maintenir cette paix ſi deſirable, c'eſt la douceur. Or

rentrez dans l'étable de Bethléem, vous y verrez un Dieu qui vous previent, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend pour le bien de la paix, à prevenir & à rechercher vos freres. p. 224. 226.

Quel eſt notre aveuglement ? Dans ce tems où Dieu nous afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne depend pas de nous, & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la veritable paix qui eſt entre nos mains. p. 226. 228.

COMPLIMENT AU ROI. p. 228. 232.

AUTRE AVENT.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, ſur la Sainteté. page 235.

DIVISION. La ſainteté trouve dans les eſprits & dans les cœurs des hommes trois grands obſtacles à ſurmonter, le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Les libertins la cenſurent ; les ignorans la prennent mal, & n'en ont que de fauſſes idées; enfin les lâches la regardent comme impoſſible, & deſeſperent d'y parvenir. Or montrons aux premiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur libertinage eſt inſoutenable. 1. Partie. Aux ſeconds, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur ignorance eſt ſans excuſe. 2. Partie. Et aux derniers, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur lâcheté n'a plus de pretexte. 3. partie. p. 237. 239.

I. PARTIE. Libertinage inſoutenable ſup-

poſé l'exemple des Saints. C'eſt de tout tems que les libertins ont combatu la ſainteté. Saint Jerôme nous marque ſur tout deux artifices, dont ils ſe ſont ſervis contre elle. 1. Ils l'ont conteſtée comme fauſſe. 2. Ils l'ont decriée comme défectueuſe. Comme fauſſe pretendant qu'il n'y avoit point de vraïe ſainteté : comme défectueuſe, ſe perſuadant & voulant perſuader aux autres qu'elle étoit au moins ſujette à mille defauts. L'exemple des Saints detruit ces deux préjugez. p. 239. 241.

1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraye ſainteté, & traite tout ce que nous appellons ſainteté, d'hypocriſie. Malignité également injurieuſe à Dieu & pernicieuſe aux hommes. Mais quelque préſomptueux que ſoit le libertinage, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irreprochables que Dieu lui oppoſe pour le confondre, ce ſont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocriſies, c'eſt-à-dire, de fauſſes ſaintetés, il faut l'avoüer: mais de là même S. Auguſtin conclut qu'il y a donc auſſi une vraye ſainteté, puiſque la fauſſe ſainteté n'eſt qu'une imitation de la vraïe. Cette vraïe ſainteté eſt rare, je le ſçais : mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai Saint, ſon exemple ſuffit pour la condamnation du libertin. Or pour un juſte dont l'exemple ſuffiroit, Dieu nous en decouvre aujourd'hui une multitude innombrable. Ce ſont ces Saints glorifiez dans le ciel : ces hommes en qui la grace a operé tant de merveilles, à qui elle a inſpiré de ſi grands ſentimens, à qui elle a fait faire de ſi grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincans. p. 241. 248.

2. Le libertin au moins tâche de decrier la

ſainteté,en lui imputant des deffauts prétendus. Mais ſi les Saints ont des defauts, ce n'eſt pas à la ſainteté qu'il s'en faut prendre, puiſqu'ils ne ſont pas Saints par là. D'ailleurs, eſt-il juſte d'éxiger de la vraye pieté qu'elle rende tout à coup les hommes parfaits ? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie : mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui fait voir dans cette troupe glorieuſe de Saints que nous honorons, des hommes vrayement irréprehenſibles au ſens même que le monde les veut. Les ſiecles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les ſiecles ſuivans les ont canoniſez : & c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte ſi ſolemnel. p. 248. 251.

II. Partie. Ignorance ſans excuſe ſuppoſé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints nous fait connoître en quoi conſiſte la vraye ſainteté, & nous apprend qu'elle eſt toute renfermée dans les devoirs de notre condition. Sainteté raiſonnable, qui ſe fait eſtimer pour elle-même. p. 251. 254.

Les Saints ne ſe ſont point preciſément ſanctifiez par des œuvres éclatantes & particulieres ; ce n'étoit point là le fonds de leur ſainteté : car 1. ils pouvoient être Saints ſans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas Saints, p. 254. 256.

Par où donc les Saints ont-ils été Saints ? 1. Ils n'ont été Saints, que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état. 2. Et ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient Saints. Auſſi eſt-ce cette fidelité conſtante à nos devoirs qui nous coûte. p. 256. 260.

III. Partie. Lâcheté ſans pretexte ſuppoſé l'exemple des Saints. Cet exemple eſt une

preuve convaincante. 1. Que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous. 2. Qu'elle n'a rien même de ſi difficile dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement. p. 260. 261.

1. Rien d'impraticable pour nous dans la ſainteté. Dieu nous le fait connoître ſenſiblement en nous mettant devant les yeux des millions de Saints, qui ont été dans le monde, ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être. C'eſt cette penſée qui convertit ſaint Auguſtin. p. 261. 264.

2. Rien même de ſi difficile dans la ſainteté; qui ne porte avec ſoi ſon adouciſſement. Que puis-je repondre, quand on me fait voir dans les Saints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris & tout ſouffert avec joye? p. 264. 267.

Mais après tout, comment être Saint, & vivre en certains états du monde? Comment? Si ces états étoient incompatibles avec la ſainteté, Dieu ne vous y auroit pas appellez, & il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eû des Saints. Regardez dans votre état ceux qui s'y ſont ſanctifiez, & formez-vous ſur ces modelles. p. 268. 271.

COMPLIMENT AU ROY. p. 271. 273.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, ſur le Jugement dernier. pag. 274.

DIVISION. Dieu à tout fait, & pour lui-même, & pour ſes Elûs. D'où Saint Chryſoſtome conclut, que quand Dieu s'eſt determiné à juger le monde, il a eû deux vûës principales:

principales : l'une, de ſe faire juſtice à lui-même : & l'autre, de la faire à ſes prédeſtinez. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçûs du monde. 1. Partie. Jugement qui vengera les Elus de Dieu des injuſtices que leur a fait le monde. 2. Partie. p. 276. 278.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu. 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes. 2. En particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impieté. p. 278. 279.

1. Dieu en général s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe. Maintenant il la laiſſe entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ſes droits. Mais qu'arrive-t-il? cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes, eſt tous les jours abandonnée & lâchement trahie. Or c'eſt en cette vûë que David diſoit à Dieu : levez-vous, Seigneur, & montrez aux hommes, que malgré vos lenteurs paſſées, vous ſçavez enfin vous rendre à vous-même une pleine juſtice des outrages que vous avez reçûs. Oüi, il le ſçait, & il le fera dans ſon dernier jugement. p. 279. 286.

Auſſi il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel juge & partie dans ſa propre cauſe. Pourquoi ? parce qu'il n'y a point, répond ſaint Chryſoſtome, de juge ſi éclairé que lui, ſi integre que lui, ſi puiſſant que lui. Il ſe vengera, ajoûte le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint & irreprehenſible dans ſes vengeances. p. 286. 288.

2. Quels ſont en particulier ces outrages que Dieu aura reçûs de l'impie, & dont il viendra ſe faire juſtice à lui-même ? David les re-

1. Dieu viendra pour juger les juſtes, j'entends les vrais juſtes, en les ſeparant des hypocrites. Ainſi, ſelon l'oracle de Job, *la joye de l'hypocrite finira & ſon eſperance perira*, parce que ſon hypocriſie ſera demaſquée. Mais au contraire la gloire des juſtes ſera de paroître devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on diſcerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions. p. 298. 302.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité paſſoit pour petiteſſe d'eſprit & pour baſſeſſe de cœur; mais Dieu la relevera & la couronnera. p. 302. 304.

3. Il viendra pour venger les pauvres en les béatifiant. Combien de pauvres ſouffrent ſur la terre par la dureté des riches? Mais tandis que les riches, ces riches impitoyables, ſeront frappez d'un éternel anathême, les pauvres mis en poſſeſſion d'une ſouveraine béatitude ſeront bien dédommagez de cette inégalité de conditions qui les avoit reduits dans le beſoin & dans la miſere. p. 304. 308.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils ſont dans l'oppreſſion. Mais la ſcene changera. Au lieu que le foible étoit ſous les pieds, il ſe verra ſur la tête de ces grands du monde, qui faiſoient pour l'accabler, un ſi criminel abus de leur grandeur. p. 308. 309.

Concluſion: Dieu dans ſon jugement ſeparera les juſtes d'avec les hypocrites & les impies; ſeparez-vous-en dés à preſent par une ſolide pieté. Il glorifiera les humbles; humiliez-vous. Il béatifiera les pauvres; aſſiſtez-les. Il relevera les foibles; protegez-les. Et vous juſtes, humbles, pauvres, foibles, ſoutenez-

vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe par l'attente de ce grand jour, qui ſera le jour du Seigneur & le votre. p. 309. 311.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent ſur le reſpect humain. p. 312.

DIVISION. Indignité du reſpect humain par rapport à nous-mêmes. 1. Partie. Deſordre du reſpect humain par rapport à Dieu. 2. Partie. Scandale du reſpect humain par rapport au prochain. 3. Partie. Les deux premiers points regardent ceux qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & le troiſiéme ceux qui en ſont les auteurs. p. 312. 314.

I. PARTIE. Indignité du reſpect humain, parce que c'eſt 1. une ſervitude honteuſe. 2. une lâcheté mépriſable. p. 314.

1. Servitude honteuſe: car qu'y a-t-il de plus ſervil que d'être reduit, ou plûtôt de ſe reduire ſoi-même à la neceſſité de regler ſa religion & toute ſa conduite ſur le caprice des autres & ſur les vains jugemens du monde? Les anciens Philoſophes, dit ſaint Auguſtin, adoroient pour ſe conformer à la multitude, des Dieux qu'ils mepriſoient; & nous par un autre reſpect humain nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plûtôt les Hebreux qui demandoient à quitter l'Egypte, & à ſe retirer au deſert pour y pouvoir ſacrifier librement au Dieu d'Iſraël. p. 314. 318.

Servitude du reſpect humain d'autant plus honteuſe, que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit & d'une foibleſſe de cœur que nous tâ-

chons, mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laiſſons troubler ; de quoi? d'une parole:& par qui?par des hommes vains, dont ſouvent toute la legereté nous eſt connuë auſſi bien que l'impieté. p. 318. 321.

2. De là, caractere de ſervitude qui porte encore avec ſoi un caractere de lâcheté. Lâcheté odieuſe : lâcheté impardonnable : lâcheté reprouvée dans l'Evangile : lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les chrétiens. Exemple de ce ſage Empereur, pere du grand Conſtantin. p. 321. 323.

Ah ! ſouvenons-nous de tant de Martyrs nos freres en Jeſus-Chriſt. N'allons pas ſi loin : cette Cour eſt compoſée d'hommes fameux par leur bravoure : pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous, ſelon la figure de l'Evangile, comme le roſeau ? Que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? Si nous ſçavons nous affranchir du monde, le monde tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. p. 323. 326.

II. Partie. Deſordre du reſpect humain, 1. parce que le reſpect humain detruit dans le cœur de l'homme le fondement de la religion, qui eſt l'amour de Dieu, 2. parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies, 3. parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes, 4. parce que c'eſt ainſi l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. p. 326. 327.

1. Il detruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de preference que nous devons à Dieu : car il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens, quand il leur diſoit : *Vous craignez plus Céſar que Ju-*

piter même. A combien de chrétiens peut-on faire le même reproche ? p. 327. 329.

2. Le reſpect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies. Et ne puis-je pas en effet, après ſaint Cyprien, traiter d'apoſtaſies tant d'irréverences qu'il vous a fait commettre en preſence de cet Autel, que j'aurois bien plus droit d'appeller l'Autel du Dieu inconnu, que celui dont parle ſaint Paul ? *Ignoto Deo.* p. 329. 333.

3. De là même qu'arrive-t-il ? c'eſt que le reſpect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puiſſantes, & devient encore par là l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. On ſe ſent de bonnes diſpoſitions; mais une fauſſe crainte du monde, & de ſes raiſonnemens fait tout évanoüir. C'eſt donc maintenant que je conçois la verité de cette parole de Tertullien. *Je ſuis aſſuré de mon ſalut, ſi je ne rougis point de mon Dieu.* Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup de ſalut pour Magdelaine, fut de ne point écouter le monde. p. 333. 337.

III. PARTIE. Scandale du reſpect humain, c'eſt-à-dire, ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours ou par leur conduite ſervent à y entretenir le reſpect humain, 1. ſcandale qui va ſpecialement à la deſtruction du culte de Dieu : en voilà la nature, 2. ſcandale d'autant plus pernicieux qu'il ſe repand avec plus de facilité : en voilà le danger, 3. ſcandale qui vous eſt d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux : voilà par rapport à vous les obligations qui en naiſſent, 4. ſcandale que vous pouvez aiſément

corriger en oppoſant au reſpect humain votre bon exemple : en voilà le remede. p. 337.338.

1. Scandale qui va ſpecialement à la deſtruction du culte de Dieu:en raillant de la pieté & de la religion, on la decredite, & l'on contribuë parlà à l'abolir. p. 338. 340.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. C'eſt ce qui porta l'invincible Matathias à ſacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Iſraëlite qu'il vit ſur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un ſeul toleré n'ébranlât toute la nation ; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le chriſtianiſme. p. 340. 342.

3. De là nait pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion : & cet exemple qu'ils donnent eſt, 4. le remede le plus efficace contre le ſcandale du reſpect humain. Car qui ne ſçait pas quelle impreſſion fait ſur les eſprits l'exemple des Grands ? Exemple d'Eléazar. p. 342. 344.

Que doit donc dire un pere à ſes enfans ? Que doit dire un maître à ſes domeſtiques ? Que devons-nous faire chacun dans notre condition, tout ce qui depend de nous pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis. p. 344. 345.

Je parle dans la Cour d'un Prince qui donne du credit à la religion : & ce que j'aurois à craindre, c'eſt qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y

ſit maintenant des hypocrites. Mais outre que la religion prendroit au moins par-là le deſſus, ne laiſſons pas, vous dirois-je, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni loüable, il n'eſt pas toûjours inutile. Concluons: Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de J. C. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois. C'eſt le même Evangile qu'on nous annonce à tous; & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer ſans en rougir. P. 34[illegible] 348.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la ſeverité Evangelique. p. 349.

DIVISION. Trois caracteres de la ſeverité Evangelique : un plein déſintereſſement, 1. Partie. Une ſincere humilité. 2. Partie. Une charité patiente & compatiſſante. 3. Partie. P. 349. 352.

I. PARTIE. Déſintereſſement, premier caractere de la ſeverité évangelique. Pour developper ce point important, s'il faut meſurer la ſeverité chrétienne par quelque regle, ce ne doit être, 1. ni par difficulté des choſes qu'on entreprend. 2. ni par l'éclat d'une vie exterieurement mortifiée. 3. ni par un certain zéle de reforme, 4. ni par un abandon même effectif de certains interêts particuliers : mais par un déſintereſſement general, abſolu, ſincere. P. 352. 354.

1. Ce n'eſt point par la difficulté des choſes

qu'on entreprend ; pourquoi ? pour la raiſon qu'en donne S. Chryſoſtome, ſçavoir que les choſes mêmes les plus difficiles nous deviennent faciles & agreables dans la vûë d'un interêt humain ; & qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abſtenir, qu'à les faire. p. 354. 355.

2. Ce n'eſt point par une vie exterieurement mortifiée ; en voici la preuve : c'eſt que dans cet exterieur de mortification, il peut encore y avoir un interêt caché où la nature ſe trouve. Ainſi les Phariſiens paroiſſoient mortifiez, pour ſe rendre maîtres des eſprits & pour parvenir à leurs fins. p. 355. 359.

3. Ce n'eſt point par un certain zéle de reforme & de maintenir la diſcipline; car ce zéle ne coûte rien dans les diſcours. Mais voulons-nous connoître ſi c'eſt l'effet de la vraye ſeverité de l'Evangile, voyons ſi ce zéle nous rend moins intereſſez, & s'il nous degage de ces vûës humaines qui infectent ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu. p. 359. 363.

4. Ce n'eſt point même par l'abandon effectif de quelques interêts particuliers, puiſqu'il eſt aiſée, dit ſaint Auguſtin, de renoncer à un interêt pour un autre interêt. Il faut donc, ſi nous voulons être vrayement ſeveres ſelon l'eſprit de l'Evangile, que notre deſintereſſement ſoit general, en ſorte que nous ne cherchions que Dieu ; qu'il ſoit abſolu, ſans condition & ſans reſerve ; qu'il ſoit ſincere, ſans tout ce rafinement de la fauſſe ſeverité. p. 363. 366.

II. Partie. Humilité, ſecond caractere de la ſeverité Evangelique. Rien de plus parfait que cette ſeverité ; mais auſſi rien de plus expoſé à la tentation de l'orgueil. Cependant ;

dit saint Bernard, être humble, & être severe à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jesus-Christ. C'est ce qui l'engagea à se déclarer si hautement contre les Pharisiens. Peinture des Pharisiens & de leur orgueil. Or si le Fils de Dieu n'a pû supporter ce faste dans les Pharisiens qui ne lui appartenoient en rien, comment, dit S. Gregoire, le supportera-t-il dans nous qui sommes ses disciples ? Cependant est-il un désordre plus commun. p. 366. 370.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles, mais d'une humilité, dit saint Jerôme, qui ne risque rien. Vous diriez qu'il suffit d'être severe, pour être plein de soi-même. On veut pratiquer le christianisme dans toute sa severité; mais on veut en avoir l'honneur. De là vient qu'on aime en tout la singularité : bien differents en cela de S. Augustin, qui pensant à se convertir, n'évita rien plus soigneusement que de le faire avec bruit. p. 370. 373.

Or ce levain de l'orgueil, 1. corrompt tout le merite de notre severité, puisque ce n'est plus Dieu qui en est le motif, 2. en detruit mêmes le fonds & la substance. Car la severité chrétienne consiste à se faire violence : nulle violence quand on suit la nature : & n'est-ce pas la nature que l'on suit en suivant son orgueil ? La vraye austerité du christianisme est donc d'être humble, & de chercher l'obscurité. Ce n'est point, mon Dieu, aux sages du monde, ce n'est pas même aux sages devots, à ces devots superbes, que vous avez revelé ces veritez ; c'est aux petits & aux humbles : soyez-en beni. p. 373. 377.

III. PARTIE. Charité, troiſiéme caractere de la ſeverité Evangelique. Comment accorder l'une & l'autre ; puiſque la charité, ſelon ſaint Paul, couvre tout & ſupporte tout, & qu'au contraire la ſeverité fait profeſſion de n'excuſer rien & de ne pardonner rien ? Pour comprendre ce myſtere, il n'y a qu'à diſtinguer les objets. L'Evangile veut que nous ſoyons ſeveres, mais pour qui ? pour nous-mêmes & non pour les autres. Or la ſeverité pour nous-mêmes & la charité pour les autres, ce ſont deux devoirs qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement. p. 377. 379.

En effet, c'eſt en pratiquant la charité à l'égard des autres, qu'on pratique à l'égard de ſoi-méme ce qu'il y a dans la ſeverité chrétienne, de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable, c'eſt être patient, moderé, doux, diſcret, detaché de ſoi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas ſe faire en mille rencontres ? Mais quel eſt le deſordre ? c'eſt qu'au lieu d'exercer cette ſeverité envers nous-mêmes, nous l'employons toute contre nos freres. Exemple des Phariſiens, & application de ce même exemple à nos mœurs. p. 379. 385.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, ſur la Pénitence. p. 386.

DIVISION. Pour pouvoir compter ſur notre penitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiſte en prêchant aux Juifs, & qui ren-

dent la penitence efficace, ſe reduiſent à trois: à retrancher la cauſe du peché. 1. Partie. A reparer les effets du peché. 2. Partie. A aſſujettir le pecheur aux remedes du peché. 3. Partie. p. 386. 389.

I. PARTIE. Retrancher la cauſe & la matiere du peché, premier caractere à quoi nous devons reconnoître la vraye penitence. Cette maxime eſt fondée ſur deux principes. p. 389.

Premier principe: on n'aime point le peché comme peché: mais on aime la matiere & la cauſe du peché. De ce principe il s'enſuit, que ce n'eſt point abſolument par la haine du peché, conſideré comme peché, qu'il faut diſtinguer la vraye penitence: mais par le renoncement à tout ce qui fait le peché. C'eſt par là que l'homme penitent, ſelon le precepte de l'Apôtre, doit s'éprouver lui-même. *supprimez toutes les paroles*, diſoit le Prophéte, *& convertiſſez-vous.* Vous êtes du monde, & ce qui vous porte à mille pechez, c'eſt une depenſe qui excede vos forces: retranchez cette depenſe. Vous aimez le jeu, & c'eſt ce qui vous perd: retranchez ce jeu. p. 389. 395.

Second principe: on n'eſt pas toûjours maître de ſes penſées, mais on eſt toûjours reſponſable de ſes actions: & quand nous venons à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe d'où nous avons pû ſortir, on n'a jamais droit de dire alors, je ne pouvois pas me defendre de ce peché; mais on doit dire, je ne voulois pas. Vous êtes foible, il eſt vrai; mais vous vous jouez donc de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre peché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Cependant on traite un confeſſeur d'homme difficile &

ſcrupuleux, lorſqu'il ſuſpend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Quand donc la ſuſpendra-t-il ? Mais ce ſont des occaſions que je ne puis quitter : vous les quitteriez s'il s'agiſſoit de votre fortune. Mais ce ſont des liens que je ne puis rompre ſans éclat & ſans ſcandale : le grand ſcandale eſt plûtôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protegera : confiance préſomptueuſe qui ne va qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter votre impenitence. p. 399. 401.

II. PARTIE. Reparer les effets du peché ; ſecond caractere à quoi nous devons reconnoître la vraye penitence. Car la penitence eſt une partie de la juſtice, & la juſtice demande neceſſairement une reparation. Sur cela deux maximes importantes de l'Ecriture. p. 401.

Premiere maxime : pour ſe convertir efficacement, il faut faire, ſelon la parole de Jean-Baptiſte, de dignes fruits de penitence ; c'eſt-à-dire, ſuivant l'explication de ſaint Gregoire, ne pas ſeulement pleurer le paſſé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de ſalut. Or quels ſont ces fruits ? reparer les effets du peché par des œuvres directement contraires au peché même, ſelon ſes differentes eſpeces. Par exemple, reparer les effets de la calomnie par le retabliſſement de l'honneur. p. 401. 403.

Dignes fruits de penitence, parce qu'il faut pour les produire que le pecheur faſſe des efforts, dont il n'y a que la vraye penitence, qu'une penitence ſurnaturelle qui ſoit capable. Fruits proportionnez, à quoi ? à l'offenſe. On ne repare pas l'injuſtice par l'aumône, ni

la mediſance par la priere. Fruits neceſſaires : en vain imaginerons-nous des temperamens ; il en faut toûjours revenir à la deciſion de ſaint Auguſtin ; *Le peché n'eſt point remis, ſi le dommage n'eſt retabli.* Fruits certains & non ſuſpects ; on ne ſoupçonnera jamais un pecheur qui veut bien ſe ſoumettre à une telle ſatisfaction, de n'être pas bien converti. p. 403. 408.

Seconde maxime : il ne ſuffit pas de faire penitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes, en reparant le ſcandale. Car le ſcandale eſt une partie du peché. Mais on veut toûjours garder les mêmes apparences, vivre toûjours dans le même faſte, être toûjours dans les mêmes ſocietez. Eſt-ce ainſi que tant de fameux penitens dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle ſe ſont convertis ? Apprenons comme eux à faire ceſſer, non ſeulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-deſſus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas ſeulement le peché, mais les apparences du peché & qui s'en ſcandaliſe. p. 408. 413.

III. Partie. S'aſſujettir aux remedes du peché, troiſiéme caractere de la vraye penitence. Deux ſortes de remedes. 1. Les uns pour nous garentir du peché. 2. Les autres pour punir le peché. p. 413. 414.

1. Remedes preſervatifs & propres à nous garentir du peché. Il n'y a perſonne qui par les differentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu ou du moins ne puiſſe connoître ce qui ſeroit capable de le preſerver du peché, & de le maintenir dans l'ordte. Or la preuve convaincante d'une ſincere converſion, eſt de prendre ces moyens. Divers éxemples. p. 414. 418.

2. Remedes, pour ainſi dire, correctifs & propres à punir le peché. Si le châtiment, un châtiment volontaire & rigoureux, ſuivoit de près le peché, il n'y a point de paſſion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'eſt pas à dire, que la penitence ſoit une vertu ſervile : car on peut ſe punir par amour & par zéle de ſa perfection. Ainſi quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques chaque eſpece de peché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fidelles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçû dans la loi de grace. Faiſons maintenant ce que faiſoit l'Egliſe dans ces premiers ſiecles, & n'attendons pas que Dieu nous puniſſe lui-même. p. 418. 422.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt. page 423.

DIVISION. Naiſſance de Jeſus-Chriſt, myſtere de crainte, & myſtere de conſolation. Eſtes-vous de ces mondains, qui aveuglez par le Dieu du ſiecle quittent la voye du ſalut, pour ſuivre la voye du monde ? craignez, parce que ce myſtere va vous découvrir des veritez bien affligeantes. 1. Partie. Eſtes vous de ces Chrétiens fidelles qui cherchent Dieu en eſprit & en verité ? conſolez-vous, parce que ce myſtere vous decouvrira des tréſors infinis de grace & de miſericorde. 2. Partie. p. 423. 428.

I. PARTIE. Myſtere de crainte : pourquoi ? parce que ce Sauveur qui vous eſt né, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur ; & cela par les fauſſes idées que vous

vous en formez, & par l'abus que vous faites de ſa miſericorde. 1. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous delivre de vos pechez. 2. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous pretendez qu'il ne vous en coûte rien. 3. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler. p. 428.

1. Vous voulez que ce Dieu-Homme vous ſauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous delivre de vos pechez : premiere contradiction. Car il n'eſt Sauveur que pour vous affranchir de la ſervitude du peché, ſelon la parole de l'Ange à Joſeph : *Vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il delivrera ſon peuple de ſes pechez.* De quelle paſſion, de quelle inclination vitieuſe ce Sauveur vous a-t-il delivrez, & avez-vous voulu qu'il vous delivrât ? Il n'eſt donc pas plus votre Sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Les Juifs n'ont regardé le Meſſie qu'ils attendoient, que comme le reſtaurateur du Royaume d'Iſraël. Tel eſt notre malheur. Nous invoquons Jeſus-Chriſt pour les biens de cette vie, mais avec une indifference entiere pour les biens de l'autre. p. 429. 434.

2. Nous voulons que ce Dieu-Homme nous ſauve, mais ſans qu'il nous en coûte rien : ſeconde contradiction. Car il n'eſt notre Sauveur qu'à condition que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accompliſſions comme l'Apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt.

Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt ce que vous ne voulez pas. p. 434. 436.

3. Enfin, vous voulez que ce Dieu-Homme vous ſauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choiſis : troiſiéme contradiction. Haine du monde, detachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marquez : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un Evangile favorable à la cupidité & aux ſens, qu'auriez-vous à changer dans vos ſentimens & dans votre conduite pour vous y accommoder ? Mais puiſque ce Sauveur envoyé de Dieu vous eſt venu précher un Evangile directement oppoſé, n'ai-je donc pas droit auſſi de vous dire par une regle toute contraire: tremblez. p. 436. 440.

II. Partie. Myſtere de conſolation. Ce fut d'abord à des bergers & à des pauvres que Jeſus-Chriſt ſe fit connoître, & c'eſt ce qui devroit affliger & deſoler les riches & les grands, ſi ce méme myſtere ne nous decouvroit pas pour eux trois ſujets de conſolation. 1. Quelque éloignez que vous paroiſſiez étre du Royaume de Dieu, riches & grands, Jeſus-Chriſt ne vous rebutte point. 2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance. 3. vous pouvez vous ſervir de votre opulence même & de vos richeſſes comme d'autant de moyens pour l'honorer. p. 440. 442.

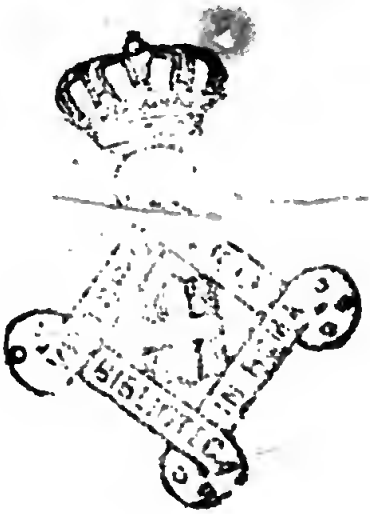
1. Ce Dieu naiſſant dans la baſſeſſe & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur : premier ſujet de conſolation. Exemple

des Mages qu'il appelle à ſon berceau. p. 442. 445.

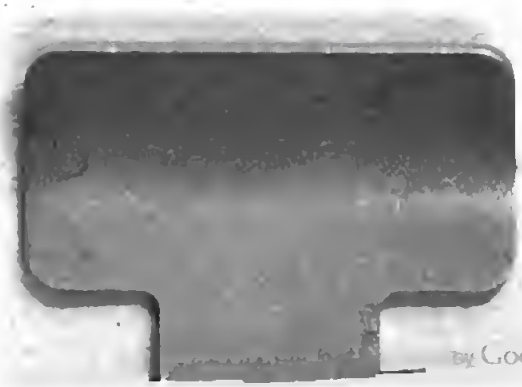
2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblables à Jeſus-Chriſt naiſſant ; ſecond ſujet de conſolation. Car vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur. Et c'eſt ce que ce Dieu-Homme vous apprend par ſon exemple, & ce qu'il vous demande : c'eſt auſſi ce que vous voyez dans les Mages. p. 445. 448.

3. Enfin, vous pouvez vous ſervir de votre grandeur, même de vos richeſſes, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naiſſant le double tribut qu'il attend de vous troiſiéme ſujet de conſolation. 1. En qualité de Dieu humble il veut être glorifié. 2. En qualité de Dieu pauvre il veut être aſſiſté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands & plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'aſſiſter, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres. 448. 451.

COMPLIMENT AU ROI. p. 452. 455.



7-2-2



by Google